

Vol. XI

UD EU DEDM

ITA ESTI DEDMA

FASCICULE 2 1454

ÉTUDES CELTIQUES

FONDÉES PAR

J. VENDRYES

MEMBRE DE L'INSTITUT

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

—
1966-1967

SOMMAIRE

Antonio TOVAR , L'inscription du Cabeço das Fraguas et la langue des Lusitaniens.....	237
Paul-Marie DUVAL , Observations sur le Calendrier de Coligny (V)...	269
Paul-Marie DUVAL , Gaul. <i>tuθos</i> = lat. <i>furnus</i>	314
J.-B. COLBERT DE BEAULIEU , Notes d'Épigraphie monétaire gauloise (V).....	319
Jean MARX , Quelques Observations sur la Formation de la notion de Chevalier Errant.....	344
Glenys WITCHARD GOETINCK , Gwenhwyfar, Guinevere and Guenièvre.....	351
Jean GAGNEPAIN , La Sémiologie du Verbe Celtique, II : Fonction de RO-(RY-, RA-) et Fonction des Formes Complexes.....	361
Melville RICHARDS , Welsh SARN « road, causeway » in Place-Names.....	383
Jacques ANDRÉ , TOSSIA « couverture de lit ».....	409
Eric P. HAMP , Roman British RUTUPIAE, Gaulish RUTUBA....	413
Léon FLEURIOT , Nouvelles Gloses Vieilles-Bretonnes à Amalarius..	415
Léon FLEURIOT , Notes Lexicographiques.....	465
NÉCROLOGIE : Aif SOMMERFELT , par Jean GAGNEPAIN; — Ifor WILLIAMS , par E. BACHELLERY; — Scarlat LAMBRINO , par Paul-Marie DUVAL; — Pierre TREPOS , par Léon FLEURIOT.	475
CHRONIQUE : par E. BACHELLERY, Patrick RAFROIDI.....	493
BIBLIOGRAPHIE : par Rachel BROMWICH, Paul-Marie DUVAL, E. BACHELLERY, Jean MARX, Léon FLEURIOT.....	507
PÉRIODIQUES : Michel LEJEUNE , E. BACHELLERY, Léon FLEURIOT.	561
TABLES DU VOLUME XI DES ÉTUDES CELTIQUES.....	591

Pour tout ce qui concerne la rédaction des *Études celtiques*, s'adresser à M. Édouard Bachellery, 7, rue de l'Orient, Versailles (S.-et-O.).

ÉTUDES CELTIQUES

Vol. XI

FASCICULE 2

ÉTUDES CELTIQUES

FONDÉES PAR

J. VENDRYES

MEMBRE DE L'INSTITUT

PUBLIÉES PAR

ÉDOUARD BACHELLERY, PAUL-MARIE DUVAL, JEAN GAGNEPAIN

MICHEL LEJEUNE, JEAN MARX

AVEC LE CONCOURS

DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

—
1966-1967

celtique historique¹. Toutefois les matériaux linguistiques occidentaux sont moins abondants que ceux du celtibère ; ils sont certainement plus récents, et d'autant plus exposés à l'influence de la langue latine qu'ils sont tous écrits en alphabet latin. C'est pourquoi, sans doute, lorsqu'on veut s'avancer sur un terrain solide, comme l'a fait M. Lejeune, en consacrant une importante monographie aux langues indoeuropéennes de l'Hispanie, il est plus efficace de concentrer sa recherche sur les vestiges du celtibère². Pour sa part, U. Schmoll, qui a rédigé un ouvrage de synthèse sur les langues indoeuropéennes d'Hispanie³ a signalé, en partie à titre d'hypothèse, plusieurs langues dont l'existence est mal établie : à l'ouest du celtibère, l'asturien (dont le domaine s'étendrait presque jusqu'au Tage), et, s'étendant jusqu'au centre du Portugal, le galicien ; à l'extrême nord-ouest aurait existé une langue celtique, l'artabrien. Après certaines réticences⁴ où l'on peut décèler quelques doutes sur le caractère celtique des documents que nous appelons celtibères, un autre érudit allemand, le Dr Jürgen Untermann, qui s'est voué corps et âme à ce problème, semble actuellement enclin⁵ à opposer au celtibère la langue

1. *Estudios*, p. 59 et ss. Dans un autre ouvrage plus récent je suis revenu sur la question : *The Ancient Languages of Spain and Portugal* (New York, 1961), p. 99 et ss., *Enciclopedia lingüística hispánica* I (Madrid, 1960), p. 121 et ss.

2. *Celtiberica*, Acta Salmanticensia, 1955.

3. Travail cité (p. 237, n. 1), p. 119 et ss. et spécialement carte de la p. 125 ; j'ai publié une critique de l'ouvrage de Schmoll dans *Miscelânea de Estudos a Joaquim de Carvalho*, 8, p. 784 et ss. ; je parle de la carte surtout p. 789.

4. *Sprachräume*, p. 11, « Die Keltiberische Sprache ist, soweit wir sehen, rein indogermanisch und sehr wahrscheinlich mit dem Alt-keltischen verwandt... ».

5. *Personennamen als Sprachquelle im vorrömischen Hispanien*, communication présentée en octobre 1961 au congrès de l'Indogermanische Gesellschaft, et publiée dans *Innsbrucker Beiträge*, Sonderheft 15, 1962, II. *Fachtagung für indogermanische und allgemeine Sprachwissenschaft*.

OILAM·TREBOPALA·
 INDI·POR COM·LA·BO·
 COMAIAM·ICCONA·LOIM
 INNA·OILAM·V·SSEAM·
 TRED·RVNE·INDI·TAVIRON
 IFA·DE·
 REVE·

Fig. 1. — L'inscription du Cabeço das Fraguas (copie de J. Untermann).

des inscriptions de Lusitanie, mais croit possible d'affirmer¹ que : « les inscriptions lusitaniennes d'une part, celtibères d'autre part, sont les témoignages d'une seule langue indoeuropéenne, parlée dans toute la partie non ibérique de l'Hispanie pré-romaine, mais qui à l'époque de nos textes se trouvait divisée en deux grandes zones dialectales ». Pour notre part, nous estimons que le celtibère n'est pas très éloigné de la langue ou des langues de l'Ouest ; mais la similitude que l'onomastique révèle dans toute l'Hispanie indoeuropéenne et qui apparaît aussi dans certains traits communs au celtibère et aux parlers occidentaux, peut être la conséquence d'un processus de fusion et de rapprochement entre des langues différentes d'origine, bien que toutes deux d'ascendance indoeuropéenne. Le fait que, parfois, une tendance qui apparaît dans des zones indoeuropéennes coïncide avec celle qu'on rencontre en ibère², vient précisément confirmer qu'il s'agit d'un rapprochement par contact et non pas d'une communauté originelle. Ainsi donc, nous reconnaissons que dans l'Hispanie indoeuropéenne était amorcé le chemin menant à l'unité linguistique, de même qu'en Italie se sont rapprochés le latin et l'osco-ombrien ; mais l'hypothèse d'Untermann supposant une unité originelle des Indoeuropéens d'Hispanie et impliquant cette « invasion unique » à laquelle croient certains archéologues ne nous paraît pas recevable ; tandis qu'on trouve des traits celtiques caractéristiques dans certains endroits,

1. *Personennamen*, p. 71.

2. Je fais allusion à celle que, en suivant mes anciens élèves Palomar Lapesa et María L. Albertos, j'ai signalée (*Kratylos* III 2 s.) : *ueramos* par exemple devient *Vramus*, et de la même façon l'élément onomastique *U-l-i-* qui apparaît dans des inscriptions ibériques peut être considéré comme l'indoeuropéen *Valli-*. Cf. María L. Albertos, *La onomástica personal primitiva de Hispania Tarraconense y Bética*, Salamanca 1966, p. 297.

RAN ET
 TRO SCR P
 SERAVT
 VEAMNIGRI
 DOENTI
 AVCOM
 LAMATIGM
 CROVCEAI MACA
 REAIGI PETRAVIOLT
 ADOMPORCOMIOVEAT
 CALEBRIGOI

Fig. 2. — L'inscription de Lamas de Molede; copies de C. Hernando Balmori (a) et de M. Gómez-Moreno (b).

dans d'autres, à l'Ouest, on découvre des formes qui ne peuvent pas être ramenées au celtique historique.

Il nous faudra également considérer, après avoir étudié les textes lusitaniens, que les caractéristiques de l'indoeuropéen des régions du nord et de l'ouest de la Péninsule ne sont peut-être pas aussi étranges que le feraient croire les longs noms divins composés. Précisément, puisqu'un collègue, dont les avis font autorité, a exprimé récemment à cet égard son opinion¹, il paraît nécessaire d'insister sur le fait que non seulement le dialecte oriental (celtibère) conserve les caractéristiques originelles, mais que le lusitanien aussi nous permet de reconnaître la flexion indoeuropéenne, la construction de la phrase, etc., parfois avec des traits conservateurs.

Une nouvelle découverte des archéologues portugais est venue augmenter nos éléments d'information en révélant au Cabeço das Fráguas, non loin de Guarda, une nouvelle et très importante inscription². Celle-ci vient recouper non seulement géographiquement mais aussi par la répétition de certains mots, les textes déjà connus

1. L. Michelena dans une notice bibliographique (*Zephyrus* XII, Salamanque, 1961, p. 199) : «... l'indoeuropéen se présente dans notre péninsule à l'état de ruine, sous forme de fragments disparates difficiles à ramener à une vue d'ensemble : seule une augmentation considérable du nombre des textes celtibères, qui sont les plus cohérents que nous possédions, pourrait compléter le tableau.» Le terme de « ruine » doit s'appliquer, non pas aux langues indoeuropéennes que la tradition nous fait connaître parcimonieusement, mais à la tradition elle-même.

2. L'inscription a été révélée par plusieurs auteurs, principalement par A. Vasco Rodriguez dans *Humanitas* XI (Coimbra, 1959), pp. 71-75. Nous nous basons sur les lectures de J. Untermann qui a visité le Cabeço das Fráguas en compagnie de Russell Cortez et a bénéficié de l'aide de ce dernier. La lecture est claire. Les seules incertitudes portent sur la question de savoir si la l. 6 comportait un autre mot après *ifadem*, et sur les lettres qui suivaient *reuz* à la l. 7 (parties inférieures seules conservées, pouvant, d'après le dessin de J. Untermann, autoriser, notamment, une lecture TRE).

de Lamas de Moledo¹ et Arroyo de Cáceres². Cette heureuse découverte contribue à définir entre le Douro et le Tage une région linguistique que nous pouvons appeler lusitanienne.

Nous allons reproduire l'inscription du Cabeço das Fráguas³ et l'étudier mot à mot :

Oilam Trebopala
indi porcom Laebo

1. *CIL* II 416, *MLI* LVII, M. Gómez-Moreno, *Misceláneas*, p. 206 ; C. Hernando Balmori, *Emerita* III (1935), p. 77 ss. Il s'agit d'une inscription qui mentionne une donation : *doenti* « dant » avec son accusatif *angom lamaticom* et datif *crouceai macareaicoi*. La fin est plus obscure : *Caelobricoi* est un nom. pl. qui semble indiquer qui confirme l'accord ou y sert de témoin.

2. Inscription trouvée au XVIII^e s., et depuis lors perdue, mais dont les copies paraissent mériter confiance ; texte obscur (sur le contenu duquel nous ne risquons pas d'hypothèse), donné comme suit par Gómez-Moreno (*Misceláneas*, p. 204) après Hübner (*MLI*, XLVI-XLVII ; mais *Misc. LOEMINA* au lieu de *MLI GOEMINA*) :

ambatus
scripsi
carlae praisom
secias . erba . muitie
as . arimo . praeso
ndo . singeieto
ini . aua . indi . uea
un . indi . uedaga
rom . teucaecom
indi . nurim . indi
udeuec . rursenco
ampilua
indi
loemina . indi . enu
petanim . indi . ar
imom . sintamo
m . indi teucom
sintamo

3. Je veux marquer ici ma gratitude envers MM. Russell Cortez et Untermann pour la générosité avec laquelle ils ont mis à ma disposition le résultat de leurs investigations sur la pierre du Cabeço. Je me base sur le déchiffrement auquel ils sont parvenus.

comaiam iccona Loim
 inna oilam usseam
 Trebarune indi taurom
 ifadem ///?
 Reue ////

Les caractéristiques de l'inscription, gravée sur un rocher, rappellent celles de Lamas de Moledo. La date indiquée par Hernando Balmori pour celle-ci, le ⁱⁱe siècle après J.-C., pourrait donc convenir à la nôtre. Mais c'est aux archéologues, avec l'étude des vestiges annexes (autels anépigraphes, etc.) que revient maintenant la parole. Il se peut qu'on soit amené à envisager une date plus haute.

oilam : il pourrait s'agir d'un dérivé du thème i.e. **owi-* (brebis), que l'on rencontre dans beaucoup de dialectes. En celtique nous rappellerons v. irl. *ói* (brebis) et les formes amplifiées gall. *ewig*, corn. *ehic* (biche). Une dérivation avec *l* dans ce genre de noms n'est pas rare : nous relevons chez Brugmann¹ lit. *erēlis*, *arēlis*, v. sl. *orilŭ* en face du got. *ara* (aigle) ; lat. *porculus*, v. h. a. *farheli*, diminutifs de *porcus* ; v. h. a. *dehsala*, v. sl. *lesla* (hache) ; lat. *corulus*, gaulois *coslum* (noisetier). Phonétiquement il n'y a pas de difficultés, car la perte du *w* intervocalique se constate dans des noms lusitaniens et vettons tels que *Deocena*, *Doiderus*² et dans le toponyme vetton *Deobriga* (Ptol. II, 5, 7), ville qui devait être située en Nouvelle Castille, non loin du Tage. Un excellent

1. *Grundriss* II 1, p. 361 ss.

2. M. Palomar Lapesa, *La onomástica personal pre-latina de la antigua Lusitania*, Salamanca 1957, p. 69. La carte sur la perte du *-v-* que Untermann établit sur des données onomastiques (*Personennamen*, p. 89) s'étend plutôt au nord-est de la Lusitanie et hors des frontières de l'ancienne province de ce nom.



3 a.



3 b.



4.

Fig. 3 et 4. — Ex-votos du Musée Valencia de Don Juan à Madrid (3) et de Castello de Moreira (4).

exemple pour la Galice est *Auobrigensi* (CIL II 4247), *Aobrigenses* (*ibid.* 2477, cf. 5616).

Trebopala est un terme très important : son premier élément, *trebo-*, est un mot indoeuropéen bien connu¹ qui apparaît dans *treb*, qui signifie « maison » en vieil-irlandais, mais dont les correspondants signifient « ville » en vieux gallois, « bourg » en gallois, en cornique et en breton. On a aussi en got. *thorp* (bourg), lit. *trobà* (édifice, maison), gr. *τέραμνα*, *τέρεμνα* (demeure), etc. Dans l'onomastique celtique nous trouvons la ville de *Contrebia*, en Celtibérie, la rivière *Trebia* en Italie du Nord, les *Atrebaes* en Gaule et les *Arotrebae* (Artabriens) dans le nord-ouest de la Péninsule, ainsi qu'une cité de *Tribola* que Schulten² situe en Basse Andalousie ; ces noms sont issus probablement de la même racine.

Le second élément doit être rattaché à un mot *pala* qui apparaît dans les inscriptions lépontiennes³ et qui doit à coup sûr signifier « pierre tombale, tombe ». On a préféré tout d'abord l'expliquer comme étant d'origine indoeuropéenne⁴ ; mais, de la façon dont le problème se présente actuellement, il vaut mieux renoncer à une telle étymologie et se résoudre à rapprocher *pala* de divers termes qui se rencontrent en Italie et en Hispanie, notamment lat. *palātum*, dont la relation avec le ligure *pala* (dans des toponymes non seulement des Alpes et des Pyrénées, mais aussi de Corse et de Sardaigne) a été

1. Voir Pokorny, p. 1090 et Holder II, 1909.

2. *Fontes Hispaniae Antiquae* IV, p. 108.

3. Sur plusieurs pierres tombales : nos 268, 269, 272, 273, 300 du recueil de Whatmough, *Prae-Italic Dialects* II.

4. Whatmough, *op. cit.*, II, p. 69, recueille l'opinion de J. Rhys et de P. Kretschmer qui pensaient à i.e. **kʷalō* « creuser ». Une forme *kualui* qui apparaît dans une autre inscription lépontique pourrait confirmer cette supposition, mais Whatmough est très circonspect (*ibid.*) et ne se décide pas à admettre une relation entre ces deux formes.

signalée par Pedersen¹ et Kretschmer² et autres auteurs³ qui parfois ont rappelé qu'en étrusque *fala-* signifiait le ciel⁴.

L'adjectif *Toudopalandaigae*⁵ nous éclaire sur la forma-

1. *Philologica* I (Oxford 1921) 42.

2. *Z. f. vergleichende Sprachforschung* XXXVIII 100 s.

3. V. Bertoldi, *BSL* XXXII 139-41, 156 ; Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wb.* II 236 ; F. Ribezzo, *Arch. glott. ital.* XXXV 51 ; G. Herbig, *Indogerm. Anz.* XXVIII (1911) 25 : commente Danielsson, avec des doutes sur l'interprétation de ce mot.

4. La référence procède de Festus (p. 78, 23 Lindsay), cf. A. Nehring, *IJ* XIII 405, Devoto, *Studi Etr.* XIII 311 ss. Le passage sémantique de « pierre » à « ciel » est possible compte tenu de l'invention de la voûte, ce qui peut permettre de concevoir le ciel comme tel : ainsi nous avons skr. *āśman-*, av. et v.p. *asman-* « ciel », et des traces en grec d'une signification οὐρανός pour ἄσμερον (références d'Alcman, d'Hésiode, glose d'Hésichyus : voir Bergk, *Poetae lyr. Graeci* III, 68). La même idée paraît expliquer étymologiquement en germanique got. *himins*, v.h.a. *himil*, ags. *heofon*, et se retrouve par exemple dans le tchèque *obloha* (« ciel », proprement « couverture ») : v. Reichelt, *IF* XXXII 23 ss. et C. D. Buck, *A Dictionary of Selected Synonyms*, Chicago 1949, 52 s. Évidemment on peut hésiter à croire que l'idée de voir le ciel comme une voûte soit la conséquence d'un fait culturel. Reichelt, dans son article, estime qu'il s'agit d'une conception primitive et le fait qu'on la trouve en védique et en avestique porterait à le croire ; mais de nos jours nous sommes plus circonspects en ce qui concerne le primitivisme des conceptions indiennes, et nous connaissons le passage des ancêtres de ces peuples par les confins hautement civilisés de la Mésopotamie, où la fausse voûte est très ancienne.

5. Voici l'inscription en question trouvée à Talaván (Cáceres) : *Muni-dieberobrigae Toudopalandaigae Ammaia Boutea ex [uoto]*. Elle a été publiée par le père Fita, *BRAH* LXIV, 1914, 306, cf. J. Toutain, *Les cultes patens*, III, Paris 1920, 156, et on peut en voir un dessin dans l'ouvrage de José Ma. Blázquez Martínez, *Religiones primitivas de España I*, Fuentes literarias y epigráficas, C.S.I.C. 1962, p. 82. Au nom de la déesse, qui est un composé dont le second élément se rapporte au lieu, succède un adjectif dérivé manifestement de **leutopala*, déterminatif composé qui indique le « rocher de la tribu (ou nation) ».

Pour faciliter la tâche du lecteur nous allons rassembler ici les inscriptions lusitaniennes qui avec les trois plus importantes d'Arroyo, Lamas de Moledo et Cabeço das Fráguas, nous éclairent sur la langue de la région :

CIL II 420, Caldas de Lafões (vers Viseu) : *Reucal | iusjuro | ibipuo | tum Iojui solue* (perdue depuis longtemps).

CIL II 430, Freixo de Numão (vers Devesa, Marialva, non loin de Viseu) :

cf. "couverture" "obloha"

tion du substantif *Trebopala*. Il est permis de penser qu'un rocher était considéré comme propre au village (*trebopala*), à la tribu, ou à la nation (**leutopala*); une divinité, comme nous le voyons dans l'inscription de Talaván, pouvait être invoquée au moyen d'un adjectif qui la mettait en rapport avec le culte d'un rocher déterminé. Dans un texte canonique d'un concile de Braga¹ nous

*Iuno | ueamuacorum | tarboman | enunaram | sacrum | Ciri | cur-
(auerunt)*. Perdue aussi. A côté de celles-ci nous mettrons, pour les raisons que nous dirons plus loin, les inscriptions suivantes de la région de Callaëcia Bracaraensis :

CIL II 2409, Filgueiras, à deux lieues de Guimarães : *Iuno | meirarnarum | Qintillo et Prisco coss.* Les noms des consuls (restaurés par Hübner d'après des données incomplètes) nous permettent de connaître la date : 159 après J. C. Inscription rupestre.

CIL II 5207 (cf. E. Hübner, *Röm. Herrschaft in Westeuropa*, Berlin 1890, 158 ; M. Cardozo, *Correspondência epistolar entre E. Hübner e Martins Sarmiento*, Guimarães 1947, 36 ss.) : *nimidi | Fidueneorum | hic | Cosuneae | h. (ou f.) s.* Inscription sur un rocher à Citania, cantons de São Perofins et São João de Eiris.

BRAH LVIII 1912, 513, Mosteiro de Ribeira, Ginzo de Limia (prov. Orense) : *Peregrinu(s) | Apri f(ilius) Reue | eisulo*. Publiée par Fita avec une photographie parfaitement lisible ; le seul doute est que au lieu de *REVE* on semble avoir *RFVE*.

CIL II 2565 : Santa Maria de Ribera (c'est-à-dire, le même Mosteiro de Ribeira visité par le P. Sarmiento, qui découvrit l'inscription, cf. Fita, BRAH LVIII, 394), *Crougin | touda | digoe | Rufonia | Seuer[i]*.

1. Ce canon ne nous est pas parvenu avec ceux des conciles connus par tradition directe ; Garcia Loaisa l'a recueilli d'une référence indirecte et il a été repris par J. D. Mansi, *Sacrorum Conciliorum noua et amplissima collectio*, vol. IX, Florence 1783, col. 844 : « Si in alicuius presbyteri parochia infideles aut faculas incenderint, aut arbores, aut fontes, aut saxa uenerentur, si hoc erueri neglexerit, sacrilegium se fecisse cognoscat ; praesumptor aut hortator rei ipsius, si admonitus hoc emendare neglexerit, communione priuetur. » Il faut noter que la survivance païenne paraît avoir été si courante que les prêtres durent être admonestés pour déraciner ces coutumes, et parmi elles l'adoration des rochers. Si le canon était faux, c'est-à-dire, postérieur, cela prouverait une plus longue survivance de la superstition. Les inscriptions sur les rochers sont très courantes dans le Nord-Ouest de la Péninsule. Voyez par exemple les illustrations XV, XLII s. et XLVI s. de l'œuvre déjà citée de J. M. Blázquez, relatives à l'inscription de la Citania de Guimarães (note précédente), à celle de Panóias

voyons encore à l'époque chrétienne la survivance d'une pratique païenne contre laquelle l'autorité religieuse devait exciter le zèle des prêtres. Dans notre inscription, on constate l'appropriation par une communauté indo-européenne, une *treb-* (comme par une *leulā* à Talaván), d'un lieu de culte antique, un rocher, demeure d'une divinité ou lié à elle d'une certaine façon, avec des traits que les meilleurs spécialistes de la religion celtique trouvent caractéristiques de ce peuple. Marie-Louise Sjoestedt¹ parle de déesses tutélaires « associées au sol même et aux accidents remarquables de ce sol, sources et forêts, ou encore aux espèces animales qui le peuplent, et présidant à la fécondité de ce sol ». De la même manière qu'en Gaule, le même auteur (p. 34) découvre ces divinités agissant en Irlande, où se détache, à côté du caractère actif, historique, national ou tribal des dieux, le caractère « local, terrien en quelque sorte, des déesses ». Ce sont elles qui dominent « le mythe topique irlandais », tandis que le rôle des dieux s'exerce dans le domaine du « mythe historique » ; les déesses des Celtes (et nous devons employer maintenant le terme celté dans un sens assez large) sont, en effet, associées à des lieux consacrés, comme l'était sans doute le rocher du Cabeço das Fráguas, et nous pouvons admettre avec M^{me} Sjoestedt que leur culte, en général, était « plus restreint, limité à quelques communautés rurales » (p. 43).

En un seul cas nous possédons une référence précise à une divinité qui est invoquée au moyen d'un surnom comparable à celui de *Trebopala*. C'est l'inscription déjà citée de Talaván, qui nous parle de la déesse *Munidi* ou *Munide*, connue aussi par deux autres inscriptions,

(CIL II 2395) et à celle de Braga (CIL II 2419), pour en avoir de bons exemples sans parler de l'inscription de Lamas de Moledo.

1. *Dieux et héros des Celtes*, Paris 1940, 27.

l'une de Chaves, l'autre de Idanha-a-Velha¹. Un ethnique, *Eberobrigae*, relatif à une ville non connue, accompagne le nom, de façon semblable à *Igae(dilanae)* qui suit *Munidi* à Idanha. L'adjectif **leulopalanlaka* est formé sur un substantif qui éclaire très bien notre *Trebopala*. On distingue une semblable association de l'unité politique avec la divinité dans l'inscription galicienne que nous citons p. 247, note 5 : *Crouqinloudadique* se réfère au *crouqin* (colline)² de la *teuta*. Il s'agit d'un type de nom composé inverse du précédent, et moins indoeuropéen, mais que l'on trouve en celtique³.

Nous devons supposer que *Trebopala* est au datif dans notre inscription, ce qui fait contraste avec *Trebarune* et *Reue*, où la diphtongue primitive *-āi* montre la même réduction que dans le latin vulgaire contemporain. La différence des traitements n'est pas surprenante dans une langue non fixée par une littérature écrite.

indi: ce mot est très important puisqu'on le trouve trois fois dans notre inscription et jusqu'à huit dans celle d'Arroyo. Sa répétition oblige à penser qu'il s'agit d'une

1. Voir J. M. Blázquez, *Rel. prim. de Hisp.*, 83.

2. Sur *crouqin*, v. Pokorny, *IEW* 938, Pedersen, *Vergl. Gramm.* II 4 (qui cite brit. *Pennocrucium*, cf. gall. *pen* « tête » et *crug* « colline »), Schmoll, *Die Sprachen*, 40 et F. Gourvil, *Ogam* VII, 1955, 219 ss. Le rapport des divinités avec la *teutā* comme il apparaît dans ces composés fait penser à la divinité qui, parmi les Celtes, de la Britannia au Danube, apparaît avec le nom de *Teutates*; concernant ce nom, voir les intéressantes pages que C. Jullian lui a consacrées dans son *Histoire de la Gaule* II₂ (Paris 1914) 118-22 : « ne songeons pas à un être ayant un nom propre, personnel et immuable... le dieu, en réalité était invisible et anonyme. *Teutates* signifiait, en langue gauloise, *national*, c'est-à-dire, le dieu public, le dieu qui protège les cités ou les nations... ». Ou, comme le dit J. Vendryes (*La religion des Celtes*, *Mana* 2, III, Paris 1948, 264) : « Chacune des tribus gauloises devait avoir ses dieux propres. Une formule de serment qui revient souvent dans les récits irlandais est : 'Je jure le dieu (ou les dieux) que jure ma tribu (*tuath*)'. Ce dieu est proprement le *teutates*. »

3. Cf. mes *Estudios*, 189 s., Pedersen, *Vergl. Gramm.* II 5.

particule et il paraît évident dans les deux inscriptions qu'elle unit les membres d'une énumération. Si l'inscription d'Arroyo était moins obscure, elle pourrait nous aider davantage; Gómez-Moreno¹ après Mommsen, a soutenu qu'elle définit des frontières et, pour ce faire, a comparé l'emploi d'adverbes comme le latin *inde* ou le grec *ἐθεν* pour indiquer les points successifs d'un bornage. Cependant, à la vue de l'inscription de Guarda, nous inclinons² à penser qu'il s'agit d'une conjonction copulative semblable dans sa formation aux formes germaniques v. h. a. *unti*, *anti*, *enti*, v. sax. *endi*, ags. angl. *and*, v. norr. *en(n)* « et », qui correspondent à skr. *alha* (ensuite), av. *aθa* (également), osq. *ant* (jusqu'à), toch. B *entwe* (aussi), lit. *añl* (après) (Pokorny, *IEW* 50), qui dérivent de **en* ou **n*. La comparaison de *indi* avec des formes celtiques soulève certains problèmes : un préfixe *ind-* apparaît dans l'irlandais et correspond au gaulois *Ande-* (de **n-dhi*)³, ce qui amènerait à reposer la question de la représentation des nasales voyelles dans les langues indoeuropéennes d'Hispanie⁴. Si nous partons d'une forme **en* ou **n* avec amplification dentale (comme les formes germaniques et autres signalées plus haut) le passage du **en* ancien à *in* pourrait être comparé à ce qu'on constate dans : *Pinlia*, *Pintouius* en regard de **Penlia*, *Penlouius*⁵, et encore dans *minle* pour *mente* dans une inscription latine tardive de la région de Léon⁶. Dans notre inscription, la traduction de *indi*

1. *Miscelâneas*, 205. Ce qui paraît le plus clair est ce que Schmoll (*Sprachen*, 55) propose d'interpréter *teucom sintamo* « **teuthom sentamom* » « communauté des anciens ».

2. Comme l'ont déjà fait Schmoll, *Sprachen* 49 et Untermann dans une conférence à Madrid, avril 1963.

3. Pedersen, *op. cit.* I 45.

4. Tovar, *Estudios*, 163 ss., *Kratylos* III 3.

5. Palomar Lapesa, 134; Untermann, *Personennamen*, 88.

6. Bejarano-Tovar, *Bol. del Semin. de Arq. y Arg.* XVIII (Valladolid, 1951-52), 21-24.

par « et » paraît certaine si nous notons qu'il unit des termes parallèles : *oilam Trebopala indi porcom Laebo...* d'une part et *oilam usseam Trebarune indi laurom ifadem Reue* de l'autre ; dans celle d'Arroyo il semble assez acceptable de partir de l'hypothèse d'un « et » qui unit des accusatifs. Cependant si, après *Reue*, dans la dernière ligne de notre inscription, les extrémités inférieures des signes que l'on aperçoit admettaient la lecture *indi* (ce qui n'est pas impossible, me dit Gómez-Moreno dans sa lettre), il y aurait lieu de réviser cette hypothèse.

porcom : ce mot est un autre des fondements de l'interprétation de l'inscription en tant que liste de sacrifices à des dieux. En premier lieu, si l'apparition de *indi* rattache notre inscription à celle d'Arroyo, *porcom* paraît étendre la communauté à Lamas de Moledo. Que là on puisse lire *porgom*, peu importe, car il y aurait là alors une sonorisation aisée à justifier. L'interprétation comme accusatif de **porkos* paraît sûre¹. Le *p-*, si nous nous rappelons la forme irlandaise *orc* (porcelet) et le nom des îles *Orc-ades* (forme avec suffixe grec ; en irlandais *Innsi Orc*, en anglais *Orkneys*), nous conduit à insister, face à la théorie de l'indoeuropéen commun hispanique fragmenté ensuite en deux ou plusieurs dialectes, sur l'existence d'invasions

1. Cf. mes *Ancient languages*, 92 (ELH I 113 ss.). C. Hernando Balmori (*Emerita* III 115) ne pense pas qu'il s'agisse de *porcos* « cochon » mais de *porca* (mesure agraire), ou du nom Πέρκης du fleuve Baetis chez Étienne de Byzance. Pour **porkos*, v. Pokorny, *IEW* 841. Dans l'inscription de Lamas de Moledo on lit *porgomiouea*, sans séparation, et selon ce que me communique M. Manuel Gómez-Moreno dans sa lettre citée (15-X-62), sans rien après *a* en fin de ligne. Le mot se termine en *-eas* selon Hübner, que suivent Holder II 1037, et aussi Gómez-Moreno, *Miscel.*, 206 ; mais dans le dessin que ce même auteur publie, à la même page, la lettre finale est *t* : un mot *ioneat* avec une terminaison de verbe pourrait alors fournir un verbe dont *Cacilobrigoi* serait le sujet ; c'est ce que j'ai supposé dans mes *Ancient Languages*, 92 (ELH I 113) ; mais il faut partir de *iouea*, selon la dernière révision de Gómez-Moreno.

ou de groupes envahisseurs distincts : d'une part des Pré-Celtes ou Proto-Celtes, ou Ligures, ou peuples auxquels nous ne pouvons donner de nom, et d'autre part des Celtes véritables qui partagent avec les Celtes historiques des traits aussi caractéristiques que : *ueramos* ou *uoramos* de **uperamos*¹. Le mot **porkos* apparaît aussi en ligure dans le nom bien connu de la rivière *Porcobera* ; Plin. III 48, le latinise en *Porcifera* dont le premier élément est un nom de poisson correspondant à l'allemand *Forelle*². Il faut signaler que tant en Ligurie qu'en Lusitanie le mot est l'indice très net d'un dialecte qui diverge sur un point capital de tout ce que nous savons du celtique, y compris le celtibère. Le mot qui signifie le plus sûrement « porc », en celtique, n'est pas **porko-* mais **lorko*³ ; on ne l'a pas encore rencontré en Hispanie, bien qu'il semble avoir laissé des traces dans les langues romanes péninsulaires⁴.

Laebo : mot qui peut, à la rigueur, s'interpréter comme un nom de divinité, avec datif de type latin. Je ne trouve rien de mieux à lui comparer qu'un nom propre de la région de Trente, les *Laebactes pagani* (CIL V 2035), dont le nom se retrouve aujourd'hui à *Castello Lavazzo*. Des noms comme *Laboina*, *Lapoena* et *Lapona* se

1. Déjà signalés par moi en 1946, v. *Estudios*, 56 s.

2. Pokorny, *IEW*, 821.

3. Pour la forme *lorko-* en celtique, voir Stokes-Bezzenger, *Urkel-tischer Sprachschatz*, Göttingen 1894, 134 ; Pedersen, *Vergl. Gramm.* I 33.

4. Voir l'article *luerca* dans J. Corominas, *Dicc. crit. etimol. de la lengua castellana*. IV 623, qui enregistre *lorca* en aragonais (1444), galicien *lorga* « pièce de bois clouée en travers du timon », asturien *torga* « appareil qui se place sur le cou des animaux afin qu'ils ne puissent pas traverser les haies ». La dérivation de tels mots à partir du latin *torques* est impossible, car phonétiquement il existe des difficultés pour la terminaison et de plus ce mot latin n'a pas laissé de descendance en roman. D'autre part les objections de Corominas relatives à une dérivation celtique sont raisonnables étant donné que nous manquons de traces anciennes de ce mot dans la Péninsule.

retrouvent dans la région de Salamanque¹ mais il n'y a pas lieu de proposer un rapprochement avec eux. Une hypothèse consisterait à lire *laebocomaïam* en un seul mot et à l'interpréter comme un adjectif se rapportant à *porcom*.

comaïam : on ne voit pas d'explication plausible. Peut-être pouvons-nous y isoler un préfixe *com-* bien connu en celtique².

iccona : vraisemblablement un nom propre, pourrait être rapproché de l'irlandais *hicc* (guérison, paiement), gallois *iach* (sain) (de **yēk-*, avec une gémination consonantique obscure, cf. Pokorny IEW 504), cf. grec *ἄκος*. Un soldat de Cesaraugusta s'appelle *L. Icconius L. f.* (CIL III 6417). Si *iccona* était un nom de divinité, en le supposant au datif, comme *Trebopala*, nous pourrions isoler un membre : *porcom laebocomaïam* (nom+adjectif) *iccona* (datif, peut-être avec une épithète au même cas, *Loiminna*) ; mais l'absence d'un *indi* qui unisse ce membre au suivant pose un problème.

Loiminna : il semble qu'il s'agisse d'un seul mot, divisé entre deux lignes dans l'inscription, si nous rapprochons l'inscription d'Arroyo, où on lit *loemina*³ entre deux *indi* ; ce serait un nom propre de plus, parmi ceux qui composent l'inscription. A part le problème de l'initiale de ce mot dans l'inscription d'Arroyo, et celui du double *n* dans notre inscription, on peut noter qu'il y a des

1. Palomar Lapesa, 75 s.

2. Tovar, *Ampurias* XVII-XVIII, 165.

3. Le *l* initial supposé par Gómez-Moreno (qui dispose de copies de cette inscription d'Arroyo sur ardoise) est confirmé par l'inscription du Cabeço das Fráguas ; *goemina* et *coemina* sont également des formes supposées. Si les deux morceaux de l'inscription d'Arroyo forment un tout, *loemina*, au début du second, resterait entre deux *indi* et devrait être un nom propre.

terminaisons comparables en *-mina* dans des mots ligures tels que *Turamina* (aujourd'hui *Thorame*, département des Basses-Alpes) ; *Samina*, rivière de Ligurie ; *Sumina*, autre nom de la Sambre, dans le Nord de la France ; *Vimina*, nom de rivière qui subsiste dans un *Vismes* français et un *Wümme* allemand ; Ptol. II 6, 27, fait état d'une rivière *Talaminē* en Galice¹.

usseam : c'est évidemment un adjectif se rapportant à *oilam*. Nous partons, pour son interprétation, d'un dérivé de i.e. **wel-* « année » (gr. *ἔτος*, skr. *vatsá-*, alb. *vil*, etc.), qui sert à former dans diverses langues des substantifs désignant des animaux : skr. *vatsah* (veau d'un an), gr. *ἔταλον* ou *ἔτελον* (animal domestique d'un an), lat. *uitulus* (veau), got. *wiþrus* (mouton de l'année), v. h. a. *widar* (bélier), et spécialement v. irl. *feis*, corn. et bret. *guis* 'truite' (de **wel-si-*)². Une forme à degré zéro radical et suffixe *-sei-* (au vocalisme plein) **ut-sei-*, justifierait notre hypothèse, avec une assimilation *ls > ss*, que l'on trouve en celtique comme dans d'autres langues indo-européennes³. Ici le mot apparaît comme adjectif.

Trebarune : avec ce mot nous sommes en terrain sûr, car il s'agit d'une divinité bien connue, citée dans trois autres inscriptions, celles de Idanha-a-Velha⁴, de Coria⁵ et de Lardosa, près de Fundão⁶. S. Lambrino⁷ et

1. Voir pour ces noms Holder II 586, 1335, 1339, 1707, III 320. Cf. H. Krahe, *Saeculum* VIII 6.

2. Cf. pour toutes ces formes Pokorny, *IEW*, 1175.

3. Dans Pedersen I 80, on trouve quelques exemples peu sûrs ; on peut voir Brugmann, *Grundr.* I, 665 s. pour le celt, 761 (italique), 701 (germanique), 716 (balto-slave).

4. J. Leite de Vasconcellos, *As religiões de Lusitania* II 295, 298 ss., 309.

5. M. Orti Belmonte, *Memorias de los museos arqueológicos provinciales* IX-X, 344 s.

6. M. de Paiva Pessoa, *O Arch. Port.* XXIX, 163 s.

7. *Bulletin des Études Portugaises* XX 1957, 87 ss.

J. M. Blázquez-Martínez¹ ont consacré leur attention à cette divinité. Si la première de ces trois inscriptions montre le datif dans la même forme que sur la nôtre, nous trouvons respectivement sur les autres *Trebarone* et *Trebaronne*. De toute façon, après la déesse *Trebopala* (purement locale, à ce qu'il semble), et une ou peut-être deux divinités aux noms indéchiffrables, les deux divinités mentionnées dans la dernière partie de l'inscription sont bien connues, et leur culte est plus répandu : *Trebaruna* est connue en Lusitanie, *Reua* en Lusitanie également et jusqu'aux confins septentrionaux de la *Callaecia Bracaraensis*. Cela milite en faveur de l'existence, chez les Indoeuropéens hispaniques, de divinités féminines avec un véritable relief mythique.

L'interprétation du nom n'est pas facile. Dans Holder² nous trouvons une interprétation partant d'un second élément *runa* qui, à la lumière des autres formes, inconnues alors, apparaît de plus en plus douteux. Isoler un second élément **aruna* **arona* n'apporte pas, non plus, beaucoup de lumière³. En tout cas, le premier élément permet de reconnaître une divinité liée comme *Trebopala* ou *loudopalandaiga*, à une communauté. Leite de Vasconcelos a pensé ingénieusement à identifier la déesse *Trebaruna* à la *Victoria* romaine, car le même individu dédie au

1. *Religiones primitivas*, 136 ss.

2. *Alc. Sprachschatz* II 1906 ; à sa traduction du nom : 'Geheimnis des Hauses' adhère Vendryes, *La religion des Celtes*, 267 : 'le secret de l'habitation' ; mais ce même auteur révèle la difficulté de la forme *Trebaruna*, avec *a* au lieu de *o*, et propose que l'on corrige en *Treboruna*. Blázquez (p. 139) y a recours pour résoudre la difficulté résultant des variantes de ce type en Britannia : *Cana-uulus*, etc.

3. Le matériel collectionné offre seulement quelques hydronymes comme un *Aroenis* fl., aujourd'hui *Aron* en Mayenne, un *Aronna*, rivière, aujourd'hui *Aronde*, affluent de l'Oise, cf. Holder I 218 s.

même endroit une autre inscription votive à *Victoria*¹. Il est possible que si *Trebopala* peut être considérée comme une divinité locale, *Trebaruna* ait appartenu à l'autre classe de divinités féminines à caractère guerrier².

laurom : cette forme correspond strictement à gr. ταῦρος, lat. *taurus*, osq. (acc.) ταιρομ « taureau », v. pr. *lauris*, lit. *laūras* « bison », v. sl. *lurā* « urus » (Pokorny *IEW* 1083), et s'oppose à gaul. *laruos*, m. irl. *larb*, gall. *larw*, et vén. *Taruismum*, car dans ces langues nous trouvons une métathèse qui s'explique par l'influence analogique du nom du cerf, *caruos*. A noter que dans cette forme la langue lusitanienne se maintient une fois encore à l'écart d'une innovation étendue au gaélique et au bretonique. Des noms indigènes hispaniques signalés par Schmolz³ tous au nord-ouest, sauf un en Celtibérie, confirment cette forme ; une délimitation rigoureuse des deux zones celtibérique et lusitanienne est difficile à cause des migrations et des mélanges ; faisant pendant à l'exemple (unique) de *lauro-* en Celtibérie, on a, inversement, un exemple de *laruo-* en Lusitanie s'il faut lire (voir p. 247, note 5) *larboum* en *CIL* II 430 (mais Gómez-Moreno croit qu'il faut lire *larbolam*).

ifadem : c'est un adjectif qui s'accorde avec *laurom*, de même que *usseam* s'accorde avec *oilam*. On pourrait l'expliquer par i.e. **eibh-* *yebh-* 'futuo' (Pokorny *IEW* 298). Cela confirmerait la possibilité qu'à l'ouest de la

1. Cf. Toutain, *Les cultes patens dans l'Empire Romain* III 164, Blázquez 139, avec des doutes concernant l'identification.

2. M. L. Sjoestedt, *Dieux et héros*, 27 et 44 s. explique l'importance des déesses guerrières en Gaule et en Irlande.

3. *Die Sprachen* 58, corriger le numéro de l'inscription qu'il cite : 1720 en 5720 : *Taurus* et *Tauroculius* dans l'ouest, et le gentilice *Taurico* dans la région de Sigüenza en Celtibérie.

Péninsule on représentait *bh par f, comme U. Schmoll¹ l'a signalé. Forme adjectivale celtique avec d, comme dans irl. *diade* (divin), gall. *brenhineid* (royal), *milwraidd* (guerrier), et comme dans d'autres dialectes². Dans la région lusitanienne on trouve des noms propres qui présentent la même dérivation³.

Reue est aussi un nom connu de divinité et on le trouve en Callaacia Bracarenis, dans l'inscription du Mosteiro de Ribeira transcrite p. 247, note 5. On croit aussi le retrouver dans deux des noms divins si compliqués caractéristiques de l'Ouest de la Péninsule : *Reuelanganidaegui*⁴ à Idanha et *Reuelanganilaeco*⁵ à Proença, et *Reueanabaraeco*⁶ dans une inscription d'un village de Cáceres appelé encore *Ruanes*. Le nom de cette divinité pourrait s'expliquer en partant d'une racine *rewa-/*rū- que nous avons dans av. *ravah-*, *ravan* « largeur » et « plaine » respectivement, irl.

VIDUHTI *YIDUNAI

1. *Die Sprachen*, 99 : les déesses *Fidueneae* pourraient être celles d'une forêt (celt. *widu-), mais on peut-être mieux expliquer leur nom en les mettant en rapport avec *bheidh-. Schmoll signale que f < *bh se rencontre sur l'aire istro-vénète, avec extension aux régions illyrienne et ligurienne ; cf. H. Krahe, *Vorgeschichtliche Sprachbeziehungen von den baltischen Ostseeländern bis zu den Gebieten der Adria*, Akad. Mainz, 1957, 117-119, et J. Untermann, *Die venetischen Personennamen*, Wiesbaden, 1961, 188-190. Mais nos données sont trop rares pour qu'on puisse cerner de près le problème de f dans l'Hispania.

2. Cf. Pedersen, *Vergl. Gramm.* II 28 ; pour le problème de l'identification du suffixe, v. Brugmann, *Grundr.* II 1, 466 s. Une autre possibilité consisterait à partir d'un f représentant un p primitif (Pedersen I 90, Lewis-Pedersen, *A Concise Celtic Grammar*, 26) dont M. Palomar Lapesa p. 140 relève trace en Lusitanie ; mais nous ne croyons pas que là se trouve la véritable étymologie. Par contre, une dérivation adjectivale du type que nous supposons rappelle bien le latin *uividus*, *lucidus*, ou irl. *beode* 'uividus', *núide*, de *núe* 'nous' (Brugmann, *ibid.*, 471 s. ; de même dans des noms d'animaux dérivés de la même façon, 467).

3. Palomar Lapesa, 122, mentionne *Macadio* et le gen. *Taladi* dans la région de Cáceres. Pour les autres régions, M. L. Albertos, 287.

4. Leite de Vasconcellos, *Religiões* II 323, Blázquez, 185 s.

5. Leite de Vasconcellos, *ibid.* III 209 ss., Blázquez, 186 s.

6. *CIL* II 685.

rôe, roi f. (champ plat) (<*rowesya>, got. *rums* (espace), lat. *rūs* (champ), v. sl. *ravinā* (plat), toch. A et B *ru-* (ouvrir)¹.

Nous sommes porté à croire que le nom *Reua* est en rapport avec un appellatif dans le dérivé adjectival *Reueana* et dans le composé *Reuelanga*².

L'inscription se traduirait ainsi : « Une brebis pour Trebopala et un cochon pour Laebo (ou bien une truie avec un adjectif *laebocomaia*?)... une brebis d'un an pour Trebaruna et un taureau étalon pour Reva ». Si c'est ainsi que nous devons interpréter l'inscription (et nous avons vu que la plupart de nos suggestions sont probables et que nous osons en considérer quelques-unes comme certaines), nous nous trouvons en face d'un document qui paraît devoir être placé à côté des anciens témoignages de la religion des indoeuropéens. Les noms du « porc » et du « taureau » sont clairs, et l'interprétation de *oila* comme « brebis » est probable. S'il en est ainsi, ce sont les mêmes animaux, que nous trouvons dans les *suouelaurilia* romains, dont les rapports avec les anciens rites indoeuropéens ont été signalés par G. Dumézil³. A la

1. Pokorny, *IEW*, 874, Stokes-Bezenberger, *Urkeltischer Sprachschatz*, Göttingen 1894, 235.

2. La dérivation de *Reueana* sur *Reua* s'explique facilement si nous observons des formations avec le même suffixe telles que *Abana*, *Auana*, *Carianus*, *Longanus*, etc. (Schmoll, *Die Sprachen* 67, cf. Holder, 157, III 630 s.). La division *Reueana-baraeco* est assurée par l'existence isolée de *Baraeco* comme nom divin en *CIL* II 5276. La division *Reuelanga-nitaeco* (ou *-nidaegui*) s'appuie sur l'existence du nom de déesse *Nedaci-ueilebriceae* en *CIL* II 2539 ; rapprocher d'une part (comme le propose avec vraisemblance Blázquez, 93) *Nelus*, *Nelo* ; rapprocher d'autre part le toponyme *Οδολλόβριγα* (Ptolémée II 6, 40) et l'ethnique *Valabricensis* (*CIL* II 5561). *Reuelanga* est un composé évoquant par sa structure et son sens *Campolargo* du roman ou *Larrazabal* du basque (voir p. 250, note 3). *Reua*, nom de déesse, est aussi un appellatif (d'étymologie claire) signifiant « plaine » ; dérivation adjectivale *Reueana* > *Ruanes* ; il paraît inacceptable de voir (avec Schmoll, *Die Sprachen*, 34) dans *Reue* un datif masc. **Reiwoi*.

3. *Tarpeia*, Paris 1947, 117 ss., 133 ss. Dans les sources romaines (cf.

place du bouc, mouton et taureau offerts dans l'Inde aux Açvins, Sarasvatī et Indra¹ et de façon semblable en Perse, nous trouvons chez les peuples occidentaux le sacrifice du verrat, bélier et taureau. De façon semblable nous trouvons en Grèce la τρίττος, τρίττος, τρίττευσ, sacrifice cité chez Homère (Od. XI 119) et connu dans beaucoup de cultes locaux².

Deux documents archéologiques viennent à l'appui de notre interprétation. L'un (fig. 3a et 3b), de provenance malheureusement inconnue, est un petit bronze du Musée de Valencia de Don Juan à Madrid, que M. Gonzalo Menéndez Pidal a eu l'obligeance de me signaler. Sur un soubassement oblong, terminé à une extrémité par une

G. Wissowa, *Rel.*, München 1912, 142, 390 ss., 414 s.; L. Deubner, *Neue Jahrbücher* XXVII, 330 s. et *Arch. f. Religionswiss.*, XVI 127-36; Krause, *RE*, Suppl. V. 265 ss.; A. Grenier, *La Religion étrusque et romaine* [Mana, 2 III], 162; K. Latte, *Röm. Religionsgesch.*, München 1960, 380) semble ressortir clairement que les *suouetaurilia* offerts solennellement dans la *lustratio*, sont un développement de la *lustratio pagi* primitive, rite de purification. Dans une inscription de l'est de l'Hispanie (*CIL* II 3820, Sagonte), malheureusement transmise de façon fragmentaire (original perdu) nous trouvons, mentionnant trois animaux femelles, une dédicace à une déesse : *Dianae maximae / uaccam ouem albam porcarn / ... ons...* Selon l'opinion autorisée de Wissowa, *op. cit.*, 415 n., un tel sacrifice est une imitation du rite romain, mais en tout cas, comme le signale Krause (*RE*, Suppl. V. 265) il ne doit pas être confondu avec les *suouetaurilia*. Aurions-nous à Sagonte un vestige de cultes indoeuropéens hispaniques ? A la lumière de notre inscription lusitanienne, il n'est pas impossible qu'il en soit ainsi.

1. Dumézil, *op. cit.*, 117 ss.; pour la Perse, *ibid.*, 131 s.

2. Nous possédons une série de références fragmentaires, la plupart chez des lexicographes, dont plusieurs se réfèrent explicitement au sacrifice des trois animaux : τὰς τρεῖς, κάρπος, κριός; cf. une référence de Callimaque, une scholie à *Il.* XIX 197, une inscription de Cos, Démosth. XXIII 68, Plut., *Pyrrhus* 6, Eustathe ad Od. XI 130. Deux inscriptions d'Eleusis (*IG* I 5 et 76, 37) parlent d'une τρίττος βόσχος. Voir P. Stengel, *Opferbräuche der Griechen*, Leipzig-Berlin 1910, 82 et 195, Wilamowitz, *Der Glaube der Hellenen* I, Berlin 1931, 290, L. Ziehen, *RE* VII A 328-30. Le caractère purificateur est clair dans ces sacrifices de l'Inde, de la Perse, de Rome et de la Grèce, et il semble que nous puissions admettre que ce doit être aussi le caractère de notre inscription.

tête de taureau, à l'autre par un anneau destiné à suspendre l'ex-voto (fig. 3b), sont disposées un certain nombre de figurines : de droite à gauche (fig. 3a) : un bassin, un homme, un bélier à grandes cornes, un homme, un porc, un homme, un veau, une autre figurine dont il ne subsiste que les pieds, et enfin, tout à gauche, un autre animal mal identifiable. — Le second document (fig. 4) provient, lui, de Castello de Moreira, et est reproduit d'après Leite de Vasconcelos, *As religioes da Lusitania* II (Lisbonne, 1905), p. 290 : quatre animaux, sur un support lui-même terminé par une tête d'animal, et dont le corps tressé évoque le décor en tresses qui entoure la base de l'autre ex-voto.

Sans insister davantage sur l'aspect religieux de notre inscription, qui sans doute mérite une étude plus approfondie, nous pouvons l'examiner maintenant du point de vue linguistique. Nous croyons résolument que l'inscription du Cabeço das Fráguas, du fait de ses importantes similitudes avec celles de Lamas de Moledo et de Arroyo de Cáceres, nous permet de l'assigner à un même idiome « lusitanien »¹. De plus, l'idiome ainsi défini présente des ressemblances non négligeables avec celui des quatre inscriptions de la Bracarensis recueillies page 247, note 5. Il apparaît que le pays de Callaëcia Bracarensis constituait une zone de transition entre la Galice septentrionale d'une part (laquelle participe à l'organisation en centuries², caractéristique du Nord-Ouest), et d'autre part la Lusitanie d'entre Douro et Tage. Quelle que soit l'origine de ce caractère mixte du pays de la Bracarensis (et c'est à l'archéologie qu'il conviendra d'en rechercher les cir-

1. C'est ce que fait Untermann (*Personennamen*, 64).

2. Voir mes *Estudios*, 97 ss., avec la carte, qui a été reproduite plusieurs fois.

constances), il y a, du point de vue linguistique, une communauté entre la Callaecia Bracarenis et Lusitanie.

Cette communauté apparaît à l'examen des sons et des formes. La distribution des voyelles est la même. La nasale finale est toujours *m* (sauf *ueaun* à Arroyo). Les groupes de *mula cum liquida* apparaissent dans les trois grandes inscriptions, comme dans celles de Talaván et de Ribeira. Les autres groupes qui apparaissent sont *nl* et *nd, nc*. L'inscription du Cabeço das Fráguas est la seule qui présente des consonnes doubles ; mais nous trouvons *Ammaia* dans l'inscription de Talaván et en de nombreux noms propres de la région¹. Nous avons déjà noté que *f* est rare, mais on le trouve dans le *Fiduenearum* de Bracarenis, et il ne manque pas dans les noms propres de la région lusitanienne².

Les diphtongues et groupes de voyelles apparaissent pareillement, et de façon caractéristique, dans toutes ces inscriptions : *ai* et *ae*, compliqué en *aei* à Lamas, ou en *eai* ; *eae* à la Citania ; *uaea* à Freixo de Numão. La diphtongue *oe* apparaît à Arroyo, Lamas, Ribeira, et dans sa forme plus ancienne *oi*, indépendante du latin, à Lamas et au Cabeço das Fráguas. Nous trouvons *eu* à Arroyo et à Caldas de Lafões ; la forme plus récente *ou* (qui est celle que l'on trouve en celtique historique et en latin) se rencontre partout. Un primitif *au* n'apparaît qu'à Guarda peut-être appuyé sur le mot latin correspondant.

L'influence latine se manifeste sous de nombreuses formes, par exemple elle n'est pas niable en ce qui concerne le passage des diphtongues *ai* à *ae*, *oi* à *oe* ; et elle est sensible même dans l'inscription de Arroyo qui a, cependant, conservé des traits plus primitifs, par exemple la diphtongue *eu*. La sonorisation des consonnes inter-

1. Palomar Lapesa, 142 s.

2. *Ibidem*, 140 et 143.

vocaliques atteste la modernité de l'inscription de Talaván et de *CIL* II 2565 (Ribeira) ; nous pouvons par suite dater du 1^{er} et du 11^e siècle après J.-C. les documents sûrs les plus anciens³.

Nous ne reproduisons pas ici un tableau complet des traitements lusitaniens des différents sons indoeuropéens⁴ ; nous nous bornons à commenter les différences qui rendent le lusitanien irréductible au celtibère :

**e* > *i*, comme le note Schmoll pour *sintamo* (Arroyo)⁵, et comme nous le rencontrons dans *nimidi* comparé au gaulois *νεμιδιον*, et au nom *Nemetobriga* dans la même région⁶.

**ē* > *i*, comme nous le voyons dans la deuxième syllabe de *nimidi*.

**p* conservé clairement dans *porcom*, qui vient ainsi allonger la liste des mots qui comportent un *p*⁷.

**k^w* > *p*, comme dans *Petranioi*, *Petracius*⁸.

**ōi* > *oe*, dans *Crouginloudadigoe* ; peut-être *Macareaicoi* *Petranioi* (Lamas de Moledo) représente-t-il une forme plus ancienne *si*, comme il semble, il s'agit d'un datif.

**āi* > *ae* deux fois dans l'inscription de Talaván ; le *crougeai* de Lamas pourrait représenter un état plus ancien ; la réduction à *-e* dans *Tebarune* et *Reue* pourrait être du latin vulgaire, mais aussi indigène⁹ ; si ce n'est

1. Je dois insister sur la certitude avec laquelle nous pouvons faire état d'une sonorisation de sourdes intervocaliques dans des inscriptions très anciennes : v. *Ancient Languages*, 93 s., *Kratylos*, IX 123 ss.

2. Cf. Tovar, *Kratylos* II 1 ss. et Schmoll, *Die Sprachen*, 76 ss.

3. Schmoll, *op. cit.*, 76.

4. Schmoll, *Die Sprachen*, 41.

5. *Ibid.*, 93.

6. *Ibid.*, 93 s. Si on pouvait prouver que les labiovélares réduites à des labiales appartiennent toutes à cette couche lusitanienne, il ne serait peut-être pas nécessaire d'admettre la présence de Celtes Gaulois dans la péninsule. Il semble que les archéologues n'en aient pas trouvé trace.

7. Schmoll, *Die Sprachen*, 41.

pas une abréviation (cf. *Toudopalandaigae*), nous aurions en *Trebopala* un datif, il en serait de même pour les formes *iccona loeminna*. D'une façon parallèle, près du datif qui conserve le deuxième élément de la diphtongue longue, nous aurions en *Laebo* un datif avec perte de cet élément.

**w* intervocalique disparaît dans *oilam*, comme nous l'avons signalé, mais **w* est conservé dans d'autres cas, comme *Veaminicori*, *iouea*, *ueamuacrarum*.

**w* > *b*, semble-t-il dans *larboum*; peut-être aussi dans *Laebo*, ce qui permettrait d'établir une hypothèse étymologique.

**eu* figure seulement, semble-t-il, dans *teucaecom*, *leucom* (Arroyo); nous trouvons l'évolution normale dans *toudo-*; la réduction à *u* se rencontre quelquefois dans l'onomatistique¹, mais elle est plus fréquente dans des régions autres que la Lusitanie².

**ts* > *ss*, comme nous l'avons proposé pour expliquer *usseam*. Palomar Lapesa, 140, explique *Asedi* à partir de **Adsed-*.

En résumé, il est certain que nous avons ici une langue indoeuropéenne. Des mots comme *doenti*, *porcom*, *laurom*, *treb-*, les dérivés de *teuta*, le montrent à l'évidence. Il est même possible que les formes *singeieto* à Arroyo, *eisuto* à Ribeira, puissent se comparer aux aoristes moyens du type qu'on rencontre en grec, sanskrit, hittite³, comme aussi en venète *zolo*, *zonasto* 'dedit, donauit'⁴.

1. Palomar Lapesa, 138.

2. Untermann, *Personennamen*, 79.

3. E. Schwyzler, *Gr. Gramm.* I 669; H. Hirt, *Indogerm. Gramm.* IV 154; voir aussi F. Rodríguez Adrados, *Evolución y estructura del verbo indoeuropeo*, Madrid, 1963, 109 s., 650 s.

4. G. B. Pellegrini, *Corso di storia comparata delle lingue classiche (Le inserzioni venete)*, Pisa 1954-5, 162 s. Si on admet que *ki-r-s-to* sur la patère de Tivissa est de l'indoeuropéen (Michelena, *Emerita* XX 53; Pisani, *Arch.*

Le lusitanien étant une langue différente du celtibère, nous avons trois possibilités pour situer le dialecte indoeuropéen de l'ouest de la Péninsule.

Premièrement il s'agirait d'une survivance, avec développement indépendant, de ce « proto-européen », dont Krahe a supposé l'existence, à un stade de l'évolution de l'indoeuropéen occidental où italique, celtique, germanique, etc. n'étaient pas encore différenciés. Cela signifierait l'existence dans la Péninsule d'un rameau indoeuropéen archaïque, avec développement propre peut-être pendant mille ans, jusqu'à son apparition dans nos inscriptions.

Deuxièmement, il s'agirait de celtique mais avec des caractères archaïques que l'on ne retrouve dans aucun autre dialecte connu de cette famille. Cette possibilité ne se distingue que théoriquement de la précédente, car une langue celtique qui n'a pas acquis quelques-uns de ses traits caractéristiques, comme la perte du *p*, est antérieure à sa définition comme telle, ce qui revient à « l'europpéen ancien » de Krahe.

Troisièmement, il s'agirait d'un dialecte indoeuropéen déjà différencié, et distinct du celtique, introduit en Hispanie par des populations auxquelles il est risqué de donner un nom (car il y a eu trop de reconstructions fantaisistes de la protohistoire de l'Europe¹ pour qu'on ne soit pas engagé à une grande prudence). Il est possible que le vieux nom de Ligures puisse servir à indiquer une relation spéciale des caractères linguistiques des documents Lusitaniens avec les populations des régions alpines, comme le met en évidence d'autre part, la toponymie;

Glott. ital. XXXVIII 104 s.) nous aurions peut-être l'indice d'une communauté de langue entre l'est et l'ouest de la péninsule.

1. E. Pulgram, *The Tongues of Italy*, Cambridge, Mass. 1958, spécialement 137 ss.

U. Schmoll¹ a remis en valeur le terme de ligure proposé pour le dialecte indoeuropéen de l'ouest par Gómez-Moreno en 1921. Cette hypothèse nous amène à admettre la possibilité selon laquelle les envahisseurs indoeuropéens auraient eu des langues différentes, de même que nous avons déjà, parfois, auparavant proposé quelques développements qui semblent coïncider avec l'«illyrien»².

Le progrès des fouilles archéologiques pourra nous aider à faire un choix parmi les solutions qui nous sont offertes, et à éclairer l'origine des Lusitaniens. A part la mention problématique des Lusitaniens dans le poème d'Avienus³, nous ne possédons pas réellement de données historiques antérieures au II^e siècle et nous devons nous borner à des conjectures⁴. D'un côté les Lusitaniens représentent un type très primitif de civilisation ; les lances de bronze qu'ils utilisaient selon Strabon (III 3, 6, p. 154) semblent indiquer leur enracinement dans cette vieille culture que certains archéologues appellent « culture du bronze atlan-

1. *Die Sprachen*, 108 ss. Pour le thème des Ligures, v. le même auteur, p. 10 ss., avec une histoire de la discussion. Il faudrait rappeler le fougueux article polémique de F. Martins Sarmento publié de 1890 à 1894 dans la *Revista de Guimarães* et repris dans le recueil *Dispensos* du même auteur (Université de Coimbra, 1933), p. 338-415, article intitulé *Lusitanos, Ligures e Celtas*, dans lequel il soutient l'origine ligure des Lusitaniens.

2. *Beitr. zur Namenforschung* VIII 278 s.

3. Schmoll, *Die Sprachen*, 71.

4. La tentation de considérer comme une trace des Lusitaniens primitifs les écus du type que les archéologues appellent *Herzprung* (avec un échancre dans le tracé de leur contour), et qui se trouvent dans le centre du Portugal et en Estremadoure espagnole, est grande, mais dangereuse. Il s'agit de la diffusion d'un type grec archaïque parvenu jusqu'en Irlande, au Danemark, en Tchécoslovaquie et dans le Nord de l'Italie (H. Hencken, *Amer. Journal of Archeol.* 54, 1950, 255 ss. ; P. Bosch-Gimpera, *Arch. Esp. Arg.* 27, 1954, 84 ss.). Comme Hencken, A. Soutou (*Ogam* XIV, 521 ss.) semble penser que ce type d'écu se répandit par le commerce, ce qui ne nous renseigne pas sur l'origine de ceux qui l'ont utilisé. Par prudence nous devons hésiter à identifier les Lusitaniens du II^e siècle avant J.-C. avec les habitants d'une partie du pays cinq siècles auparavant.

tique » ; mais d'un autre côté Diodore (V 34, 5) décrit leurs épieux en fer et leurs « casques et épées semblables à ceux des Celtibères »¹.

Les éléments celtiques indéniables qui existèrent en lusitanien, par exemple la forme *larboun* ou le nom de *Virialos* devaient être pleinement assimilés par un peuple de forte personnalité, qui lutta contre les Romains pendant un demi-siècle (en comptant depuis le premier choc qui les arrêta dans leurs incursions contre la Bétique pacifiée), devint l'allié principal de Sertorius et attaqua à plusieurs reprises les Celtes plus riches et plus civilisés d'Andalousie².

Localisé au centre de la région montagneuse située entre le Douro et le Tage il nous apparaît donc un peuple historique parlant un dialecte indoeuropéen propre, le lusitanien, avec une personnalité distincte de celle des Celtibères de l'est du plateau. Les éléments indoeuropéens du lusitanien semblent plus archaïques et conservateurs que ceux du celtibère. Cependant, la relation entre ces deux éléments principaux de l'Hispanie indoeuropéenne³ doit être comparable à celle qui existait entre les Gaulois de la vallée du Rhône et les peuples Ligures des Alpes, dont Tite Live nous dit qu'ils étaient *haud sane nullum lingua moribusque abhorrentes* (XXI 32, 10) ; nous pouvons supposer que leurs dialectes étaient mutuellement intelligibles. Vers ces deux pôles, le lusitanien et le celtibère,

1. A. Blanco, *Arch. Esp. Arg.* 33, 1950, 14 voit dans les guerriers d'Osuna, lesquels, semble-t-il, portent des casques de lin, des Lusitaniens tels que les décrit Strabon.

2. V. mon article dans *Études cell.* X 355 ss.

3. Un spécialiste aussi familiarisé avec les textes anciens sur l'Hispanie antique que l'est A. Schulten, considère (*RE* XIII, 1867 et 1870) les Lusitaniens et les Celtibères comme les deux peuples montrant la plus grande personnalité dans leur résistance aux Romains. La Lusitanie et la Celtibérie sont les régions que, selon Tite Live, Hannibal évoquait devant ses soldats pour résumer ses campagnes en Hispanie.

s'orientent les autres peuples de l'Hispanie indoeuropéenne ; nous savons que les Celtici d'Andalousie étaient parents linguistiques des Celtibères ; les Galliciens de la Bracarensis sont très proches des Lusitaniens ; pour l'attribution des autres peuples à l'un ou à l'autre groupe, les fondements suffisants nous manquent. Il est possible qu'une étude de la distribution des noms — comme l'ont fait Gómez-Moreno d'abord, Palomar Lapesa, Untermann et M. L. Albertos ensuite, puisse nous orienter, avec les limitations inhérentes à la mobilité des noms propres et au processus d'unification qui avait commencé dans la Péninsule, spécialement parmi les populations indo-européanisées.

Mais si les traits du celtibère ne peuvent s'expliquer sans supposer une étape de développement commun avec les ancêtres des Celtes historiques du continent et des îles, les caractéristiques du lusitanien se réfèrent à une vague indépendante, ce qui exclut l'hypothèse d'une invasion indoeuropéenne unique en Hispanie, avec subdivision dialectale ultérieure¹.

1. Cf. mes observations à Untermann dans *Ét. cell.* X 372.

OBSERVATIONS SUR LE CALENDRIER DE COLIGNY, V.¹

PAR
PAUL-MARIE DUVAL

I. LES MOTS EN GRANDS CARACTÈRES DES MOIS ORDINAIRES

Trois lignes du Calendrier sont toujours inscrites en capitales plus grandes que celles des notations quotidiennes, dans les mois ordinaires : l'en-tête, le mot *alenoua* au milieu du mois (en grandes capitales), le mot *diuertomu* à la fin des mois de 29 jours (en capitales moyennes).

1. *L'en-tête* comprend le mot MID, abrégé en M sauf une fois, le nom du mois, complet ou abrégé, les mots *mat* et *anm*, abréviations de *malu-* et *anmatu-*, généralement en capitales plus petites.

MID figure sous cette forme en *Samon-I* (et en *Intercalaire I*) ; partout ailleurs, il est abrégé en M. On l'a toujours considéré comme signifiant le « mois », par comparaison avec d'autres langues celtiques². Le rapprochement sera peut-être facilité si l'on tient compte du fait que D peut fort bien, dans une inscription gauloise, surtout d'époque romaine, représenter le son /d/ propre au gaulois, pour lequel on trouve utilisés les signes suivants : @, D, D barré, DS, SD, TS, ST, S, parfois avec redoublement : @@, DD, DD barrés, SS.

1. Voir, en dernier lieu, *Observations sur le Calendrier de Coligny*, IV, dans *E.C.*, 11, 1, 1964-1965, p. 7-45, fig. 1-4.

2. Irl. *mi*, gal. *mts*, br. *mis*, *miz*.

Les noms des mois ont été étudiés, du point de vue épigraphique, dans un article précédent¹.

MAT et ANM présentent les formes suivantes :

M en *Samon*- I, MAT partout ailleurs ;

ANM dans la plupart des cas, ANN par erreur (*Dumann*-IV), AN(*Anagantio*-IV), ANMA[(*Equos* V).

2. *Atenoux*. La forme du mot, qui sépare les deux « quinzaines » du mois, est constante. Il y a une variante d'écriture : la ligature TE (*Samon*- I). Le mot est généralement en capitales aussi grandes que le nom du mois : ce n'est donc pas une notation quotidienne. Il se présente matériellement comme un en-tête de la 2^{de} partie du mois. Il est plus difficile de le considérer comme une désignation d'un moment du mois intermédiaire entre ses deux parties, par exemple la nuit qui les unirait : il s'avère, d'ailleurs, qu'il ne peut, quoi qu'on en ait dit — quoi que j'en aie dit — contenir le nom de la « nuit », qui, en indo-européen, ne comporte jamais de diphtongue.

3. *Diuertomu*. Ce mot occupe, à la fin des mois de 29 jours, la place qu'occupe le 30^e jour dans les mois de 30 jours. Il est inscrit en capitales moyennes, intermédiaires entre celles des notations quotidiennes et celles de l'en-tête et de *atenoux*. Il présente les formes suivantes :

DIVERTIOMV (*Dumann*-I, avec addition de l'I ; c'est la première fois que le mot est inscrit), DIVERTOMV dans la plupart des cas, DIVORTOM (*Dumann*-III) ; DIVORTOMV (*Anagantio*-II, *Giamoni*-II). Il ne faut pas lire *DIVIRTOMV en *Anagantio*-IV : la 4^e lettre est bien un E, avec ses barres supérieure et inférieure mais la petite barre médiane a été oubliée.

1. *Observations...*, IV (v. plus haut), p. 7-16 et J. Pinault, dans *Ogam*, 14, 1962, p. 143-154.

Le mot sert à indiquer, évidemment, qu'il n'y a pas de 30^e jour et que le 29^e est suivi directement du 1^{er} jour du mois suivant ; que l'on passe à ce mois nouveau. Il a été rapproché du latin *diuertere*. Toutefois, peut-il signifier, par exemple, qu'on « supprime » le 30^e jour ? Cela ne correspondrait pas à la réalité : le mois de 29 jours n'est pas un mois de 30 jours mutilé. Il s'agit plutôt, peut-être, d'avertir celui qui se reporte au calendrier qu'il n'y a pas de 30^e jour en ce mois et que ce n'est pas par erreur.

Ce mot ou un mot apparenté figure-t-il ailleurs dans le Calendrier ? On remarquera un rapprochement possible avec :

DEVOR (*Riuos* I, 13) et, au même jour d'une autre année (II), ce qui peut être un développement de ce mot : [...]M, qu'on pourrait lire [deuorto]M (fig. 1, n^o 1). Le fait que la notation ne comporte pas le chiffre du jour, dont elle indiquerait donc l'absence, comme *diuertomu* indique l'absence du 30^e jour, serait favorable à cette interprétation et cette absence exceptionnelle du 13^e jour expliquerait qu'à la II^e année IVOS, notation de base, indépendante par définition, soit inscrit sur une 2^{de} ligne ; DIB (*Canlos* I, 14), B pouvant alterner avec V.

II. LA RÉPARTITION DES TROIS NOTATIONS FONDAMENTALES MD, D, D AMB.

Leur signification n'est pas entièrement connue : M est l'abréviation de *malu*- « bon, favorable », qui figure en toutes lettres dans l'en-tête d'*Intercalaire 1* et, abrégé en *mal*-, avec *d*, en plusieurs jours du Calendrier (*Intercalaire 1*, 1, 2, etc.). D est considéré traditionnellement comme la première lettre d'un mot désignant le « jour ».

I	DE OR LVG PIVR
II	----- IVG RIV
IV	----- IV·G·RIVRI
	1. Riuros, 13.
I	----- OMVR IVO
II	----- IC RIVROS
III	IIIM D BRIG RIV
IV	----- IC RIVRI
V	----- IGO RIVRO
	2. Riuros, 4.
III	II ----- IVOS
IV	II ----- D
V	----- D ----- GO RIVRI
	3. Anagantio, 2.

Fig. 1. — Notations quotidiennes pouvant donner lieu à de nouvelles lectures ou à des corrections (pp. 305 et 292).

AMB, qui a peut-être son développement en RIX ou RIXRI ou en [am]BV¹, est sans signification connue.

1. La répartition est très simple au départ : les mois de 30 jours, *matu-*, devaient comporter seulement des jours *matu-*, marqués MD et des jours non *matu-*, marqués D AMB, sans aucun jour non *matu-* marqué D ; les mois de 29 jours (*anmatu-*), seulement des jours non *matu-* marqués, les uns, D, les autres, D AMB. Dans les deux sortes de mois, D AMB désigne toujours les jours 5, 11, 3^a, 5^a, 7^a, 9^a, 11^a, 13^a (8 jours) plus, dans les mois de 30 jours, 15^a (9 jours), soit exclusivement des jours impairs, à une ou deux exceptions près (6, 6^a ?). Les jours MD dans les mois *matu-* de 30 jours et D dans les mois *anmatu-* sont donc toujours les mêmes : 1 à 4, 6 à 10, 12 à 15 dans la 1^{re} quinzaine (13 jours), 1, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14 dans la seconde « quinzaine » (8 jours).

Dès ce 1^{er} état du calendrier, cependant, les *échanges* entre des mois de nature différente introduisent MD dans des mois *anmatu-* et D dans des mois *matu-*. Dès ce moment, également, d'autres notations de base, moins fréquentes mais aussi constantes dans les cinq années, remplacent tantôt l'une, tantôt l'autre des trois notations fondamentales :

N INIS R remplace les trois notations indifféremment, dans tous les mois sauf *Equos* et peut-être (*Ajedrin* ?-s(?-)) mais plusieurs jours de ce dernier mois sont complètement lacunaires.

PRINNI LOUDIN remplace, dans les mois *matu-* seulement et dans la 1^{re} quinzaine seulement : MD.

PRINNI LAGET remplace, dans les mois *anmatu-* seulement et dans la 1^{re} quinzaine seulement : D, D AMB.

1. *Observations...*, IV, p. 16-18.

DEVOR IVG, ... M IVG (**deuortom*?) éclipse MD en *Riuos* 13.

Dans le 2^d état, les rétrogradations dues à l'intercalation accentuent le panachage des trois notations dans les 11 mois qui suivent le mois intercalaire et dans ce mois intercalaire lui-même, en portant sur 6 jours par mois ordinaire et 7 par mois intercalaire. Les « commémorations » des prêts au mois intercalaire (v. plus loin, III) introduisent la notation N dans 24 jours des deux années et demie précédant le mois intercalaire. Au second état appartiennent également les N (soit isolés, soit se combinant par S et S avec la notation du 1^{er} état), qui interviennent à des jours variables selon les mois et les années (v. III).

Il résulte de toutes ces modifications un bouleversement parfois profond de la répartition primitive : ainsi, *Dumann-*, mois *annatu-*, comporte dans la II^e année 13 fois D (et 1 combiné avec N) au lieu de 21, 3 fois MD au lieu de 0, 5 fois D AMB au lieu de 8 et la proportion des changements peut être encore plus forte dans un mois soumis aux rétrogradations.

2. *Corrections.* Quelques erreurs évidentes, portant sur l'inscription de ces trois notations, s'expliquent par la fréquence même de ces lettres et par les dangers que la répétition des mots présente pour le graveur.

(DM n'est pas une erreur mais une disposition moins normale que MD : on la trouve, généralement explicable par le manque de place avant D, en *Samon-* I, 12 à 15 ; *(A)edrin?-s(?-)* II, 15 ; *Intercalaire* 2, 14^a. De même, DM placé en fin de ligne (*Riuos* III, 10) n'est pas une erreur mais une disposition inhabituelle).

a) Erreurs portant sur MD :

oubli de M : *Samon-* II, 2^a et IV, 2^a ; *Ogron-* IV, 6^a ; *Simiuisonna-* V, 9 ; *Equos* I, 6^a et, par prêt de la notation sans correction, *Intercalaire* 2, 6^a ;

? [...]BV, s'il s'agit de [d am]BV, au lieu de MD : *Equos* IV, 6^a ;

D AMB au lieu de MD : *Equos* V, 6^a ;

[d s n]S AMB au lieu de [d s n]S MAT : *Simiuisonna-*, 14^a.

b) Erreurs portant sur D :

MD au lieu de D : *Dumann-* II, 6^a ;

D AMB au lieu de D : *Elembiu-* II, 6.

c) Erreurs portant sur D AMB :

oubli de D avant AMB : *Ogron-* IV, 7^a ; — oubli de AMB après D : *Intercalaire* 2, 3^a ;

N AMB au lieu de D AMB : *Dumann-* III, 11^a. La faute a été corrigée lors du transfert de la notation, prêtée à *Intercalaire* 2, 11^a où l'on lit : D DVMAN AMB ;

D IVO ou D au lieu de D AMB ou D AMB IVO : *Elembiu-* II, 5.

d) Erreurs portant sur une notation fondamentale et sur PRINNI LAGET :

D au lieu de PRINNI LAGET : *Equos* I, 8 ;

[prinni l]AGET AMB au lieu de PRINNI LAGET : *Dumann-* I, 5.

e) Erreurs corrigées :

D AMB au lieu de D : *Anagantio-* IV, 4^a (AMB barré d'un trait) ;

MD pour D AMB : *(A)edrin?-s(?-)* II, 13^a. MD a été gravé, puis M a été barré de plusieurs traits horizontaux, enfin AMB a été ajouté avec une faute, I pour B.

III. LES NOTATIONS COMPORTANT L'ABRÉVIATION N.

Elles appartiennent au second état, à l'état intercalaire du calendrier et sont au nombre de trois, l'une du premier état, les deux autres du second, ce dénombrement et ce classement n'impliquant pas *a priori* une diversité de significations car le sens de N est actuellement inconnu ; mais il est probable qu'il est partout l'abréviation d'un même mot car, s'il s'agissait de mots différents, on eût

sans doute abrégé moins fortement pour éviter toute ambiguïté : nous essaierons de renforcer cette probabilité. La lecture NO-, qui a pu faire croire à une forme moins abrégée du mot, est fautive : le texte a N G[iamoni] (*Intercalaire 2*, 9^e jour) ; il n'est pas exact non plus que N soit l'abréviation de NSDS, comme on le verra ci-dessous¹.

1. *N IN(N)IS R*. Cette notation de base, constante dans les cinq années, ne se prête pas à un long commentaire. Elle présente une variante orthographique : INNIS au lieu de INIS, seulement dans *Intercalaire 2* (7^e et 8^e jours de la 2^e quinzaine). R est l'abréviation d'un mot inconnu, qu'il n'y a aucune raison d'identifier avec le seul mot en R du Calendrier, le nom du mois RIVROS. La notation peut être transférée, par échange, retrogradation ou prêt à un jour intercalaire : dans ce dernier cas, toutefois, quand il y a rencontre entre ce prêt et une retrogradation, il arrive que N INIS R soit réduit à N (*Interc. 2*, 7^a et 8^a) ou se combine avec M D ou D AMB par l'addition de S et S, en *Interc. 1*, 7^a et 8^a ; 7^a : la combinaison de N-INIS R prêté par *Anaganlio- V*, 7^a et de D AMB retrogradé au mois suivant *Samon- I*, 7^a s'y effectue ainsi par l'addition de S et S (en italique, la notation retrogradée et son S) :

NSDS SAMONI ANAGAN/INNI S. [r amb ...] TIT, la fin de la lacune et TIT appartenant à une notation supplémentaire, unique, non élucidée actuellement ; il est possible que la lettre manquante après S appartienne au développement de *innis* ; 8^a : MD QVTIO prêté par *Ogron- V*, 8^a se combine comme suit avec N INIS R retrogradé de *Samon- I*, 8^a :

NS DS [mat quatio ogroni] / INN[is r samoni].

Enfin, on ne rencontre pas N INIS R avec un signe triple ni avec *iuos*.

1. Ces deux explications se trouvent chez E. Mac Neill, *On the notation and chronography of the Calendar of Coligny*, dans *Ériu*, 10, 1926-1928, p. 40 ; cf. p. 10-11.

Les jours où figure N INIS R sont les suivants : 5, 7, 9, 10, 11 ; 4^a, 6^a, 7^a, 8^a, 9^a, 11^a, 12^a ; peut-être 1 ou 2, complètement lacunaire en *Ogron-* mais l'un ou l'autre devait comporter le D attesté par le fragment de Moirans (en revanche, 3, 4 et 6, complètement lacunaires en *(A)edrin?-s(?-)*, présentent des lacunes trop courtes pour avoir pu contenir cette notation où R est inscrit toujours assez loin après INIS). Elle occupe la place des notations *md*, *d* ou *d amb*, dans tous les mois sauf *Equos* et peut-être *(A)edrin?-s(?-)* (mais plusieurs jours de ce dernier sont complètement lacunaires).

2. *N « commémoratif »*. Nous appellerons ainsi la notation N lorsqu'elle se présente, seule, un an après le jour qui a prêté sa notation à un jour du mois intercalaire suivant et, quand la distance entre le jour prêteur et le mois intercalaire est assez grande, encore une fois un an après la première commémoration. Les commémorations au bout d'un an appellent seulement les 18 premiers prêts ; les commémorations répétées encore un an après rappellent seulement les 6 premiers : il y a donc seulement 18 prêts sur 30 qui sont commémorés, les 6 premiers l'étant deux fois ; les prêts des 12 jours 19 à 30 ne le sont pas du tout, à cause de leur proximité par rapport au mois intercalaire. Le tableau I montre plus clairement qu'une explication rédigée l'ensemble de la démonstration : on y voit les 30 notations prêtées, dans l'ordre des jours prêteurs, au mois intercalaire suivant, les deux séries de N commémoratifs, enfin les notations prêtées à leur place dans le mois intercalaire.

Les lacunes sont assez nombreuses mais il n'y a aucune contre-indication et la succession des N commémoratifs est parfaitement démonstrative. Aux jours 1 et 7, 8, 9, 7^a, 8^a, 9^a des mois intercalaires, la notation prêtée n'est pas celle qui est inscrite dans ces mois parce qu'elle y est

	I	II	III	IV	V
Sa. 1	d duman <exo> iuos	N duman <exo> iuos	N duman exo] iuo	[?d duman iuos]	[?d duman <exo> iuos]
13	m d	†† md	[N]	†† md	[-? md]
Du. 7	n duman inis r	prin loudin N iuos	[prini]loud N iuos	n [dumana] inis r	[prini N loudin] [-? d iuos]
14	[-? d]	d	N	[-? d]	[N riuri]
8	[-? prini loudin] riuri	†† m d samoni	m d samoni	[-? prini loudin riuri]	m d
Ri. 3	<?m d iuos>	[N]	N	[-?m d iuos]	[-? md]
15	<ds mat ns>	<ds mat ns>	N[?]	[ds]mat ns	[N anagantio]
An. 9	[-? d a]nag	[-? md]	†† md	[-?d a]nag	md ocioimu
4	m <d ocioim> u	[N] ocioimu riuri]	[N] ocioimu riuri	md ocioimu riuri	d
1*	r << iuri >>	d	[N]	d	N
10	d	d	d	d	N
Ogr. 5	<[n inis]r>	[N] inis r]	[N] inis r]	[n inis r]	[n inis] r
2*	md outi[o]	<?†† m d cutio>	N cutio	md cutio	md cutio
11	d a[mb]	[-? damb]	†† d amb	[-? d amb]	[N] md
Cut. 6	md	[N]	[N]	[-? m d]	md
3*	d ogroni[†]	<d ogroni	[N] ogroni]	[-? d ogroni amb]	d amb
12	amb	<< amb >> outio >	<< amb >> outio >	[-? d ogroni amb]	ogroni
Gi. 7	-? md simiui tiocobrexio	[prini N laget]	[-? md] †† md simiui tiocob	[-md] [prini laget]	prini la[get]

	I	II	III	IV	V
1	[-? md simiuis]	[-? md simiuis exo iuos]	md simiui- son gia	[N] simiuis exo iuos]	[N] si]miu(i)s exo iuos]
13	[-? d]	d	d	[-d]	[N]
Si. 8	equi pri lag	[N]	equi prini lag	md	md
2	md	[-? md]	md	[-d equi]	[N] equi]
14	[-?d equi]	[-? d equi]	d equi	†† d	†† d
9	<< prini lag >>	N	[-? d]	[-? d]	[-? d]
3	elembi	md [simiuis]	md <simiuis > iuos	N semui	N semui
15	md simi iuos	[-m]d semi	[-?md semi]	md semi	[N] simiuis]
EL. 10	md semi genor	N inis r	n inis r	n inis r]	n[inis r]
4	<n inis r >	d iuo	<[-d iuos] >	[N] iuos]	[N] iuos]
1*	[d iuos]	md edrimi	[?md edrimi]	[-md edrimi]	N edrimi]
Edr. 11	<d[amb] >	[N]	d a <m > b	[-?d amb]	[-?d amb]
5	[d] amb	[-? d amb]	d elemb	[N]	[N]
2*	[-?d elembi]	d elemb	d elemb	[-?d elembi]	N << elembi > >
Ca. 12	d	[N]	d	[-?d]	[-?d]
6	d	d	d	N	N
3*	[-?d amb]	d amb	d amb[b]	[-? d amb]	[N]

N.B. — Dans ce tableau, le caractère gras désigne la notation prêtée à un jour intercalaire et la commémoration de ce prêt par N, le petit trait horizontal indique la possibilité d'un signe triple et le point d'interrogation, le fait que la notation restituée était peut-être suppléée par un N isolé. Les crochets brisés encadrent soit une restitution certaine faite d'après un prêt à un mois intercalaire, soit une correction certaine de l'éditeur faite par analogie; les doubles crochets brisés, le rétablissement par l'éditeur d'un mot oublié.

	I	II	III →
	SA DV RI AN OG CY GI SI ER EL ED CA	SA DV RI AN OG CY GI SI ER EL ED CA	SA DV RI AN OG CY GI SI ER EL ED CA
1	d	n	n
2	[d]	n	n
3	[m]	n	n
4	[m]	n	n
5	[m]	n	n
6	[m]	n	n
7	[m]	n	n
8	[m]	n	n
9	[m]	n	n
10	[m]	n	n
11	[m]	n	n
12	[m]	n	n
13	[m]	n	n
14	[m]	n	n
15	[m]	n	n
16	[m]	n	n
17	[m]	n	n
18	[m]	n	n
19	[m]	n	n
20	[m]	n	n
21	[m]	n	n
22	[m]	n	n
23	[m]	n	n
24	[m]	n	n
25	[m]	n	n
26	[m]	n	n
27	[m]	n	n
28	[m]	n	n
29	[m]	n	n
30	[m]	n	n
31	[m]	n	n
32	[m]	n	n
33	[m]	n	n
34	[m]	n	n
35	[m]	n	n
36	[m]	n	n
37	[m]	n	n
38	[m]	n	n
39	[m]	n	n
40	[m]	n	n
41	[m]	n	n
42	[m]	n	n
43	[m]	n	n
44	[m]	n	n
45	[m]	n	n
46	[m]	n	n
47	[m]	n	n
48	[m]	n	n
49	[m]	n	n
50	[m]	n	n
51	[m]	n	n
52	[m]	n	n
53	[m]	n	n
54	[m]	n	n
55	[m]	n	n
56	[m]	n	n
57	[m]	n	n
58	[m]	n	n
59	[m]	n	n
60	[m]	n	n
61	[m]	n	n
62	[m]	n	n
63	[m]	n	n
64	[m]	n	n
65	[m]	n	n
66	[m]	n	n
67	[m]	n	n
68	[m]	n	n
69	[m]	n	n
70	[m]	n	n
71	[m]	n	n
72	[m]	n	n
73	[m]	n	n
74	[m]	n	n
75	[m]	n	n
76	[m]	n	n
77	[m]	n	n
78	[m]	n	n
79	[m]	n	n
80	[m]	n	n
81	[m]	n	n
82	[m]	n	n
83	[m]	n	n
84	[m]	n	n
85	[m]	n	n
86	[m]	n	n
87	[m]	n	n
88	[m]	n	n
89	[m]	n	n
90	[m]	n	n
91	[m]	n	n
92	[m]	n	n
93	[m]	n	n
94	[m]	n	n
95	[m]	n	n
96	[m]	n	n
97	[m]	n	n
98	[m]	n	n
99	[m]	n	n
100	[m]	n	n
101	[m]	n	n
102	[m]	n	n
103	[m]	n	n
104	[m]	n	n
105	[m]	n	n
106	[m]	n	n
107	[m]	n	n
108	[m]	n	n
109	[m]	n	n
110	[m]	n	n
111	[m]	n	n
112	[m]	n	n
113	[m]	n	n
114	[m]	n	n
115	[m]	n	n
116	[m]	n	n
117	[m]	n	n
118	[m]	n	n
119	[m]	n	n
120	[m]	n	n
121	[m]	n	n
122	[m]	n	n
123	[m]	n	n
124	[m]	n	n
125	[m]	n	n
126	[m]	n	n
127	[m]	n	n
128	[m]	n	n
129	[m]	n	n
130	[m]	n	n
131	[m]	n	n
132	[m]	n	n
133	[m]	n	n
134	[m]	n	n
135	[m]	n	n
136	[m]	n	n
137	[m]	n	n
138	[m]	n	n
139	[m]	n	n
140	[m]	n	n
141	[m]	n	n
142	[m]	n	n
143	[m]	n	n
144	[m]	n	n
145	[m]	n	n
146	[m]	n	n
147	[m]	n	n
148	[m]	n	n
149	[m]	n	n
150	[m]	n	n
151	[m]	n	n
152	[m]	n	n
153	[m]	n	n
154	[m]	n	n
155	[m]	n	n
156	[m]	n	n
157	[m]	n	n
158	[m]	n	n
159	[m]	n	n
160	[m]	n	n
161	[m]	n	n
162	[m]	n	n
163	[m]	n	n
164	[m]	n	n
165	[m]	n	n
166	[m]	n	n
167	[m]	n	n
168	[m]	n	n
169	[m]	n	n
170	[m]	n	n
171	[m]	n	n
172	[m]	n	n
173	[m]	n	n
174	[m]	n	n
175	[m]	n	n
176	[m]	n	n
177	[m]	n	n
178	[m]	n	n
179	[m]	n	n
180	[m]	n	n
181	[m]	n	n
182	[m]	n	n
183	[m]	n	n
184	[m]	n	n
185	[m]	n	n
186	[m]	n	n
187	[m]	n	n
188	[m]	n	n
189	[m]	n	n
190	[m]	n	n
191	[m]	n	n
192	[m]	n	n
193	[m]	n	n
194	[m]	n	n
195	[m]	n	n
196	[m]	n	n
197	[m]	n	n
198	[m]	n	n
199	[m]	n	n
200	[m]	n	n

I Mois subissant la rétrogradation des jours 7, 8, 9 et de IVOS.
 II Mois comportant les anniversaires de prêtres aux jours intercalaires.
 III →

Tableau I

[] restitution par analogie.
 << >> rétablissement d'un oubli.
 < > correction d'une erreur
 . lacune.
 ni n inis r

	→ III	IV	V	VI=I
	GI SI ER EL ED CA	SA DV RI AN OG CY GI SI ER EL ED CA	SA DV RI AN OG CY GI SI ER EL ED CA	SA DV RI AN OG CY GI SI ER EL ED CA
1	m	n	n	n
2	[m]	n	n	n
3	[m]	n	n	n
4	[m]	n	n	n
5	[m]	n	n	n
6	[m]	n	n	n
7	[m]	n	n	n
8	[m]	n	n	n
9	[m]	n	n	n
10	[m]	n	n	n
11	[m]	n	n	n
12	[m]	n	n	n
13	[m]	n	n	n
14	[m]	n	n	n
15	[m]	n	n	n
16	[m]	n	n	n
17	[m]	n	n	n
18	[m]	n	n	n
19	[m]	n	n	n
20	[m]	n	n	n
21	[m]	n	n	n
22	[m]	n	n	n
23	[m]	n	n	n
24	[m]	n	n	n
25	[m]	n	n	n
26	[m]	n	n	n
27	[m]	n	n	n
28	[m]	n	n	n
29	[m]	n	n	n
30	[m]	n	n	n
31	[m]	n	n	n
32	[m]	n	n	n
33	[m]	n	n	n
34	[m]	n	n	n
35	[m]	n	n	n
36	[m]	n	n	n
37	[m]	n	n	n
38	[m]	n	n	n
39	[m]	n	n	n
40	[m]	n	n	n
41	[m]	n	n	n
42	[m]	n	n	n
43	[m]	n	n	n
44	[m]	n	n	n
45	[m]	n	n	n
46	[m]	n	n	n
47	[m]	n	n	n
48	[m]	n	n	n
49	[m]	n	n	n
50	[m]	n	n	n
51	[m]	n	n	n
52	[m]	n	n	n
53	[m]	n	n	n
54	[m]	n	n	n
55	[m]	n	n	n
56	[m]	n	n	n
57	[m]	n	n	n
58	[m]	n	n	n
59	[m]	n	n	n
60	[m]	n	n	n
61	[m]	n	n	n
62	[m]	n	n	n
63	[m]	n	n	n
64	[m]	n	n	n
65	[m]	n	n	n
66	[m]	n	n	n
67	[m]	n	n	n
68	[m]	n	n	n
69	[m]	n	n	n
70	[m]	n	n	n
71	[m]	n	n	n
72	[m]	n	n	n
73	[m]	n	n	n
74	[m]	n	n	n
75	[m]	n	n	n
76	[m]	n	n	n
77	[m]	n	n	n
78	[m]	n	n	n
79	[m]	n	n	n
80	[m]	n	n	n
81	[m]	n	n	n
82	[m]	n	n	n
83	[m]	n	n	n
84	[m]	n	n	n
85	[m]	n	n	n
86	[m]	n	n	n
87	[m]	n	n	n
88	[m]	n	n	n
89	[m]	n	n	n
90	[m]	n	n	n
91	[m]	n	n	n
92	[m]	n	n	n
93	[m]	n	n	n
94	[m]	n	n	n
95	[m]	n	n	n
96	[m]	n	n	n
97	[m]	n	n	n
98	[m]	n	n	n
99	[m]	n	n	n
100	[m]	n	n	n
101	[m]	n	n	n
102	[m]	n	n	n
103	[m]	n	n	n
104	[m]	n	n	n
105	[m]	n	n	n
106	[m]	n	n	n
107	[m]	n	n	n
108	[m]	n	n	n
109	[m]	n	n	n
110	[m]	n	n	n
111	[m]	n	n	n
112	[m]	n	n	n
113	[m]	n	n	n
114	[m]	n	n	n
115	[m]	n	n	n
116	[m]	n	n	n
117	[m]	n	n	n
118	[m]	n	n	n
119	[m]	n	n	n
120	[m]	n	n	n
121	[m]	n	n	n
122	[m]	n	n	n
123	[m]	n	n	n
124	[m]	n	n	n
125	[m]	n	n	n
126	[m]	n	n	n
127	[m]	n	n	n
128	[m]	n	n	n
129	[m]	n	n	n
130	[m]	n	n	n
131	[m]	n	n	n
132	[m]	n	n	n
133	[m]	n	n	n
134	[m]	n	n	n
135	[m]	n	n	n
136	[m]	n	n	n
137	[m]	n	n	n
138	[m]	n	n	n
139	[m]	n	n	n
140	[m]	n	n	n
141	[m]	n	n	n
142	[m]	n	n	n
143	[m]	n	n	n
144	[m]	n	n	n
145	[m]	n	n	n
146	[m]	n	n	n
147	[m]	n	n	n
148	[m]	n	n	n
149	[m]	n	n	n
150	[m]	n	n	n
151	[m]	n	n	n
152	[m]	n	n	n
153	[m]	n	n	n
154	[m]	n	n	n
155	[m]	n	n	n
156	[m]	n	n	n
157	[m]	n	n	n
158	[m]	n	n	n
159	[m]	n	n	n
160	[m]	n	n	n
161	[m]	n	n	n
162	[m]	n	n	n
163	[m]	n	n	n
164	[m]	n	n	n
165	[m]	n	n	n
166	[m]	n	n	n
167	[m]	n	n	n
168	[m]	n	n	n
169	[m]	n	n	n
170	[m]	n	n	n
171	[m]	n	n	n
172	[m]	n	n	n
173	[m]	n	n	n
174	[m]	n	n	n
175	[m]	n	n	n
176	[m]	n	n	n
177	[m]	n	n	n
178	[m]	n	n	n
179	[m]	n	n	n
180	[m]	n		

supplannée par la notation rétrogradée du mois suivant, selon un système dérivant du fait de l'intercalation, qui a été découvert par Mac Neill¹. Sur les 18+6 N commémoratifs, échelonnés comme il a été dit avant chaque mois intercalaire, donc en deux séries (années II et III, IV et V), 9 sont conservés dans la première série, 9 dans la seconde : comme il a été dit plus haut, le fait que les autres jours soient lacunaires et ne contiennent aucune *contre-indication* appuie la démonstration.

Cette mise au point élucide l'intuition qu'avait eue Mac Neill d'une relation entre N et les prêts aux jours intercalaires, relation qu'il avait pressentie sans parvenir à lui donner une forme cohérente. Il croyait que chaque notation prêtée à un mois intercalaire (précédent ou suivant, il ne le précisait pas)² était remplacée en son propre jour par N, abréviation, pensait-il, de NSDS³ : en fait, elle subsiste à sa place et c'est le prêt qui est commémoré par N, un an plus tard et parfois, une seconde fois, deux ans plus tard. J'emploie le mot « commémoré » par commodité car l'apparition de N se présente comme un anniversaire annuel. En fait, la nature de cette relation et la raison d'être de ce rythme sont actuellement inconnues. En revanche, il est évident que les commémorations font sentir l'effet de l'intercalation dans les 18 mois qui précèdent chaque mois intercalaire en supprimant la notation prêtée, dans l'année ou les années qui suivent le prêt : ou bien elle est remplacée par N, ou bien le jour prêteur est à

1. *Observations...*, IV p. 25-30.

2. C'est Lainé-Kerjean qui a compris mais sans le démontrer qu'il s'agit du mois intercalaire suivant, qui récapitule ainsi 30 jours empruntés à raison d'un par mois aux 30 mois précédents : *Le calendrier cellique*, dans *ZKph*, 23, 1943, p. 251, 265. Cf. *Observations...*, IV, p. 31, n. 1 et mon exposé plus général sur *Les Gaulois et le calendrier*, dans *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à Jérôme Carcopino*, 1966, p. 295-311, cf. p. 307.

3. Mac Neill, p. 10-11, 40.

moins d'un an du mois intercalaire et la répétition de la notation n'a pas lieu.

N remplace complètement la notation du jour où il apparaît, sauf dans trois cas où il en subsiste une partie :

a) quand cette notation est N INIS R, N se superpose à N et INIS R subsiste ;

b) quand elle est le résultat d'un échange, du type MD SAMONI, N supplante la notation échangée MD mais non le nom du mois au génitif, SAMONI, étiquette d'origine de cette notation transférée et qui subsiste comme seul témoin de l'échange ;

c) quand la notation est accompagnée de IVOS, ce mot subsiste à côté de N qui la remplace.

On ne sait pas ce qui se passe quand la notation est PRINNI LOUDIN ou PRINNI LAGET car les cas de rencontre de ce genre de notation avec N commémoratif sont lacunaires : comme N isolé se juxtapose à cette notation sans l'éclipser (v. ci-dessous, 3), il est possible qu'il en soit de même pour N commémoratif (en *Samon-V*, 7 ; *Giamoni* II, 7). Un cas ambigu ne permet pas de décider : N seul commémore en *Equos* II, 9 le prêt de *Equos* I, 9 qui, par analogie avec les années IV et V, devrait porter la notation PRINNI LAGET mais qui porte en fait, probablement par suite d'une erreur, la notation D.

Enfin, il n'y a aucun exemple de N commémoratif accompagné d'un signe triple.

3. *N isolé*. Neuf fois et peut-être dix (*Anagantio-V*, 14^a est ambigu), un N remplace à lui tout seul une notation de base mais isolément, dans une ou plusieurs années seulement, jamais dans les cinq années ; seize fois et peut-être dix-sept (*Anagantio-V*, 14^a est ambigu), il se combine avec une notation de base, *md*, *d* ou *d amb*, par l'addition de S et S (et peut-être, sans S et S, avec *prinni lag*) mais jamais dans les cinq années : toutefois, il arrive qu'on le trouve à un même jour dans quatre années

sur cinq, la cinquième étant lacunaire (*Dumann-*, 14^a) et dans trois années sur cinq, les deux autres étant lacunaires (*Giamoni-*, 2^a). Le fait que la notation ne soit pas constante, qu'elle supplante des notations de base, permet, bien que nous ignorions la cause de ce fait, de l'attribuer au second état. Il n'est pas exact que N et NSDS (avec ou sans *mat* et *amb*) soient des notations différentes ni que l'une soit l'abréviation de l'autre; il suffit, pour s'en convaincre, d'analyser, d'après les tableaux suivants, les différentes combinaisons de N avec les notations de base :

D : NSDS (*Dumann-*, 14^a; *Anaganlio-*, 10^a, 14^a; *Giamoni-*, 2^a; *Simiuisonna-*, 14); DSNS (*Simiuisonna-*, 15).

MD : DS MA NS (*Inlerc.* 2, 15; *Riueros*, 15); [d s n] <<mat>>, correction pour AMB aberrant (*Simiuisonna-*, 14^a).

D AMB : [d s n ou n s d]S AMB (*Simiuisonna-*, 15^a).

PRINNI LAG : PRINN.N.LAG (*Cantlos* V, 4), sans addition de S et S, est unique.

Pas plus que dans le cas de N INIS R combiné avec une notation de base (v. ci-dessus, 1), l'addition de S et S ici n'est expliquée actuellement. On a proposé le sens de « moitié, moitié », alléguant un mot celtique restitué, apparenté au latin *semis* et qu'on retrouverait peut-être dans *Semiuisonna-*. Quand N isolé supplante complètement la notation de base, il ne supplante pas *iuos*, qui subsiste. Quand il se combine avec elle, *iuos* subsiste également. N isolé ne se trouve jamais avec un signe triple, ni à l'un des jours 7, 8, 9, 7^a, 8^a, 9^a qui subissent la rétrogradation, dans l'année suivant un mois intercalaire.

N isolé est présent dans les 5 années du Calendrier mais seulement dans 8 mois sur 12, à des jours irréguliers suivant les mois et les années et jamais à un même jour dans les cinq années (voir aussi le tableau I) :

	I	II	III	IV	V	combinaison
Du. 14 ^a	N S d S iuo	N S d S	N S d S	[-?d iuos]	N S d S	d+N
Ri. 14 ^a	md	[-?md]	[-?md]	[d S N S]mat	[-?md]	md+N
15	md	<dSmat N S >	N	[ds]mat N S	[-?md]	md+N
9 ^a	[n anagantio inis r]	d amb	N	[n anagantio inis r]	[d amb]	N seul
An. 7	md og[roni]	[-? d]	N S d S	md ogroni	.. d	md+N
? 14 ^a	d	4H d	[-?d]	N S d S	4H d	d+N
		d	[-?d]	d	?N	lecture douteuse : d+N ou N seul ?
Gi. 3 ^a	N[s d]S	N S d S	N S d S	[-?d]	[-?d]	d+N
Si. 11	d amb	[? d amb]	4H d amb	[-?d]	d[amb]	N seul
14	N S d S <equi >	[-?d equi]	d equi	[?d equi]	[n?][equi]	d+N
15	[ds]NS equi	d equi	d equi	[-?d equi]	[-?d equi]	d+N
14 ^a	md iuos	[d s n]S	[-?md iuos]	[-?md]	[-? m d]	md+N
15 ^a	d amb iuos	<mat >	[-?d amb iuos]	[-? d amb]	[-?d amb]	d amb+N
Edr. 15	[-? d]	[d s n]s amb	d	[-? d]	N ...	N seul
Edr. 15 ^a	d amb iuos	N	N iuo	prinni lag	prinni N lag	N seul
Ca. 4	prinni lag	prinni lage	prinni lag	prinni lag	prinni N lag	combinaison sans SS !

* N commémoratif.
Répartition des N isolés, avec ou sans S et S.

Intercalaire 2, 15 vient par prêt de *Riuros II*, 15, qui est lacunaire : la notation de base devait être *dm*, attestée en *Riuros I*, 15 et N isolé devait se combiner avec elle comme en *Riuros III* par l'addition de S et S.

N.B. — On remarquera que, quand N se combine avec MD, on écrit MAT et non seulement M, sans doute pour éviter une suite d'initiales telle que DSNSM. D'autre part, on trouve deux fois D en tête : DSNS (*Simiuisonna- I*, 15) et [ds]MAT NS (*Riuros IV*, 15) ; nous restituons le même ordre des lettres en *Riuros IV*, 14 et *Simiuisonna- II*, 14^a et 15^a. En *Anaganlio- V*, 14^a, l'existence même de N, au bord d'une cassure, est douteuse et, si N s'y trouve, ce peut être soit N seul, soit N combiné avec D par l'addition de S et S.

Enfin, s'il n'y a pas faute d'écriture en *Cantlos V*, 4, N s'y combine avec *prinni laget* sans le secours de S et S. N isolé se trouve donc en des jours généralement proches du début, du milieu ou de la fin de chaque « quinzaine ». Il ne tombe jamais sur un jour subissant la rétrogradation, du moins dans l'état actuel de l'inscription.

Ce classement analytique des notations comportant N permet de dégager les précisions suivantes, nécessaires à une restitution correcte des lacunes de l'inscription :

n appartient à la fois au 1^{er} état (*n inis r*) et au 2^a état (*n* commémoratif, *n* isolé) du calendrier ; dans les deux cas, il peut se combiner avec une autre notation par l'addition des abréviations *s* et *s*, qui indiquent vraisemblablement le partage du jour de 24 heures entre ces deux notations ;

les notations comportant *n* ne paraissent pas compatibles avec un signe triple, signe qui appartient au 2^a état : il est probable que la répartition de cette sorte de signe dans le mois intervient dans le 2^a état, après l'introduction des divers *n*, c'est-à-dire en tout dernier lieu dans la

série des modifications du texte dues au fait de l'intercalation ;

n inis r et *n* isolé ne se rencontrent jamais ;

n isolé n'est jamais prêté à un jour intercalaire, contrairement à *n inis r* ; ce qui confirme qu'il appartient bien au 2^a état ; il est donc probable que la distribution des *n* isolés se fait après les transferts des notations prêtées aux jours intercalaires ;

n commémoratif supplante les notations de base, sauf *inis r* et *uios* : il ne se combine pas avec elles comme *n inis r* (dans les mois intercalaires seulement) et comme *n* isolé par l'addition de *s* et *s* ;

trois faits feraient croire que *n* est toujours l'abréviation d'un même mot : 1^o le fait même de l'abréviation maximale unique ; 2^o *n inis r* et *n* isolé se combinent avec d'autres notations par l'addition de *s* et *s* ; 3^o *n* commémoratif peut se superposer au *n* de *n inis r* ou se confondre avec lui. L'abréviation du mot mystérieux par son initiale *n* était évidemment très claire pour ceux qui se servaient du Calendrier, puisque nulle part n'apparaît le moindre développement de cette abréviation. Rien n'indique qu'on doive rapprocher le dit mot des deux seuls qui, dans le Calendrier, commencent par *n* : *noux* dans *ale-noux*, *nux* ou *no-* dans *trinux* ou *trino samoni*. Toutefois, le fait que *n* soit incompatible avec les signes triples, qui paraissent indiquer une division de la journée, serait favorable à l'hypothèse d'un mot désignant la nuit et dont *n* serait la première lettre.

n isolé (ainsi que *n* commémoratif mais ce dernier se présente suivant un ordre régulier) est la seule notation assez fréquente qui ne soit pas constante dans les cinq années, avec les divers signes triples : l'étude de la répartition d'ensemble dans ces deux séries de notations, étude rendue malheureusement impossible par l'importance

des lacunes, fournirait sans doute la clé de l'énigme de leur fonction. Il y a peut-être un point commun entre ces deux sortes de notations : n isolé, comme n *inis* r , partage parfois la journée avec une autre notation, par l'addition de s et s ; le signe triple indique peut-être une division de la journée en trois moments¹. Toutefois, les signes triples sont beaucoup plus fréquents (200 environ pour la moitié environ conservée du texte) que les notations en n (48 commémoratifs; moins de 30 n isolés conservés).

IV. LA NOTATION INDÉPENDANTE IVOS ET SES COMPLÉMENTS (SINDIV, EXO, DIB).

Cette notation du 1^{er} état du Calendrier est d'une nature particulière. D'une part, elle ne constitue pas, ni à elle seule ni avec les mots SINDIV et EXO qui la complètent parfois, une notation quotidienne se suffisant à elle-même; elle ne fait qu'accompagner une notation de base et, quand celle-ci subit un transfert, même un prêt à un jour intercalaire (*Inlerc.* 2, 14^d), elle ne la suit pas mais subsiste à la même place; en revanche, IVOS est sujet à la rétrogradation d'un mois, dans l'année qui suit un mois intercalaire et cela, quelle que soit sa place dans le mois et alors même que la notation qu'elle accompagne n'est pas, elle, rétrogradée; IVOS s'accroche à la notation du mois précédent. Dans ce transfert, elle n'est pas augmentée du nom de son propre mois au génitif en guise d'étiquette d'origine, comme le sont les autres notations rétrogradées, les prêts et les notations du 1^{er} état échangées: IVOS voyage, pour ainsi dire, *incognito*. D'autre part, il se présente le plus souvent en série de 5 à 9 jours, situés à la fin d'un mois et au début du mois suivant (non pas, loin de là, à tous les mois), rarement en des jours isolés situés

1. *Observations...*, III, dans *E.C.*, 10, 2, 1963: A. Les signes triples, p. 374-406.

ailleurs dans le mois. Mac Neill a eu le mérite de découvrir la rétrogradation des IVOS et leur indépendance par rapport à la notation qu'ils accompagnent¹; ce second fait rend son mérite d'autant plus grand car la signification du mot n'est pas encore élucidée. Il est seulement évident que la fonction d'IVOS est en relation avec une position particulière dans le mois et, apparemment, sans rapport avec une notation donnée, qu'elle soit du 1^{er} ou du 2^d état, à sa place initiale ou transférée.

1. IVOS en série.

a) *Dans le 1^{er} état.* Il est aisé, en supprimant les rétrogradations propres au 2^d état, de rétablir les séries du 1^{er} état. Les voici, le 1^{er} chiffre concernant les IVOS de fin de mois, le 2^d ceux du début du mois suivant :

Canllos-Samon- : $2+3 = 5$.

Samon-Dumann- : $5+4 = 9$.

Riuos-Anaganlio- : $5+3 = 8$.

Culios-Giamoni- : $3+3 = 6$.

Equos-Elembiu- : $5+4$ (peut-être 5 en II ? et IV) = 9 (ou 10).

Edrin?-s(?-) : 3 en tête.

Canllos : voir ici, plus haut.

Comme on le voit, certains mois ont des IVOS à la fin : *Samon-*, *Riuos*, *Culios*, *Equos*, *Canllos*; certains en ont en tête : *Samon-*, *Anaganlio-*, *Giamoni-*, *Elembiu-*, *Edrin?-s(?-)*. Seul *Samon-* en a à la fois en tête et en queue, seuls *Ogron-* et *Simiuisonna-* n'en ont ni en tête ni en queue. Seul *Edrin?-s(?-)* a des IVOS en tête qui ne soient pas précédés d'autres IVOS à la fin du mois précédent pour former une série.

b) *Dans le 2^d état.* Les rétrogradations créent une répartition complexe, différente suivant certaines années :

1. Mac Neill, *o. c.*, p. 11, 12, 15.

Canllos V-Intercalaire 1 : 2+3 = 5.

Intercalaire 1-Samon- I : 5+4 = 9.

Canllos I-Samon-II : 2+3.

Canllos II-Samon-III : 2+3.

Ca. III-Sa. IV : 4+4.

Ca. IV-Sa. V : 2+3.

Samon- : 4 (I, IV), 3 (II, III, V) en tête.

Samon- Dumann- : 5+4 (II, III, V) = 9.

Dumann- Riuros- : 4+3 (I, IV) = 7.

Riuros-Anagantio- : 5+3 (II, III, V) = 8.

Ogron- -Culios : 3+5 (I) = 6.

Ogron- : 3 à la fin (IV).

Culios III-Intercalaire 2 : 3+3 = 6.

Culios-Giamoni- : 3+3 (II, V) = 6.

Giamoni- : 3 en tête.

Simiuisonna-Equos : 4+4 (I) = 8 ; 5+4 (III) = 9.

Equos-Elembiu- : 5+4 (II, IV, V) = 9.

Elembiu- : 3 (I, III) en tête.

Edrin?-s(?)- : 3 (II, IV, V) en tête.

Edrin?-s(?)-Canllos : 3+3 (III) = 6.

Edrin?-s(?)- : 3 à la fin.

Canllos à la fin : voir ici, plus haut.

Comme on le voit, les rétrogradations ont quatre effets, outre les différences qu'elles produisent entre les années : 1° les IVOS rétrogradés se trouvent maintenus à leur place dans le temps réel par suppression de l'effet de l'intercalation ; — 2° leur distribution en série est différente selon certaines années ; — 3° des séries sont amputées d'une de leurs deux parties et certains mois n'ont plus d'IVOS qu'en tête (*Samon-*, *Giamoni-*, *Elembiu-*, *Edrin?-s(?)-*) ou en queue (*Ogron-*) ; — 4° il n'y a plus de mois sans plusieurs IVOS successifs.

2. IVOS isolé.

Si l'on supprime les rétrogradations, on trouve la répartition suivante des IVOS isolés dans le 1^{er} état :

Riuros 13, en admettant que IVOS occupe une 2^{de} ligne de la notation en II, au lieu de figurer en 14 (lacunaire) où il serait aberrant puisque c'est en *Dumann-* I, 13 que se trouve l'IVOS rétrogradé de *Riuros* I, 13 (conservé alors que *Dumann-* IV, 13 est lacunaire).

Riuros 2^a.

Simiuisonna- 9 SINDIV IVOS.

Riuros 3^a.

Edrin?-s(?)- 10^a SINDIV IVOS.

Riuros 5^a.

La raison de cette répartition n'est pas connue, non plus que la rareté de cette notation isolée : 8 jours en 5 ans, peut-être un peu plus, puisque 5 ou 6 jours du Calendrier sont complètement lacunaires.

Sindiu, qui signifie probablement « aujourd'hui », est un mot complémentaire attaché ici à *iuos* et soulignant que cette notation isolée, dans le corps du mois, est bien à sa place. On le trouve également, accolé à une autre notation, en *Samon-2^a*, où il confirme également ce qui pourrait paraître à tort une anomalie. Mais il n'accompagne pas les IVOS isolés en *Riuros*. Son existence n'était sans doute pas indispensable à côté de IVOS.

3. *Le mot complémentaire EXO.* Quand IVOS du 1^{er} état accompagne une notation qui résulte d'un échange, il est précédé du mot *exo* ou *ixo*, dont la forme complète est peut-être **exos* et qui paraît indiquer qu'IVOS est excepté de l'échange. Voici les exemples conservés (en capitales penchées, la notation échangée) :

Dumann- II, 1 : *SAMON PR <I>OVD IX IVOS.*

III, 1 : *SAMON PRIN LO <<u>>D EX*
[iuos].

Anagantio- II, 1 : *MD RIVRI IX IVO.*

III, 1 : *M[d] RIVRI EXO IVO.*

Giamoni- V, 1 : [n si] *MIV <<i>>S EXO IVO.*

Edrin?-s(?)- IV, 1 : [d canlli ?ex] *OS IVO.*

Par analogie, on peut restituer *exo* avant *iuos* dans les années où la notation est lacunaire et corriger ELE, inexplicable, en EXO au 3^e jour de *Samon*- III : [-?d *exingi du*]M <exo> IVO, à moins que ELE soit l'équivalent de EXO.

Par contre, lorsqu'un IVOS rétrogradé se trouve accompagner une notation échangée, il n'est pas précédé de *exo* (*Samon*- I, et 3; *Equos* I et III, 3; *Canllos* III, 1).

Exo (*ixo*) pourrait-il signifier « excepté (équivalent à une préposition : « sauf ») » et *exos* « excepté (adj.) » ?

4. *Corrections*. La répartition des IVOS dont il a été fait état ci-dessus présente une régularité qui est fondée en faible partie sur quelques corrections, que voici :

Riuos I, 4 : [md brigi]OMV RIV <r>O au lieu de [...]QMVR IVO, où IVO est aberrant, les autres années comportant, en ce 4^e jour qui n'a pas d'IVOS (fig. 1, n° 2, p. 272) :

II : [...]IG RIVROS.

III : MD BRIG RIV.

IV : [...]IG RIVRI.

V : [m]D [...]GIO RIVRO.

*[Brigi]omu est restitué par analogie avec OCIOMV d'*Anagantio*- 4 (II, III, IV), et le fréquent DIVERTOMV, une fois DIVERTIOMV (*Dumann*- I, fin).

Anagantio- V, 2 : D LVGOR IV <o> ou IV <os> au lieu de D LY GO RIVRI, où RIVRI est aberrant, les autres années comportant en ce 2^e jour un IVOS qui est conservé en II (fig. 1, n° 3, p. 272). C'est la faute inverse de la précédente, *Riuos*, I, 4; même confusion de]R IVO et de RIVRO ou RIVRI.

**lugor* est restitué par rétablissement des hastes de L et V, dont seuls les empattements et la barre inférieure de L ont été gravés et par analogie avec GANOR d'*Equos* I, 15.

Simiuisonna- I, 11^a : D AMB <iuos> au lieu de D AMB

EQVI, où EQVI est aberrant, ni les autres années ni le mois suivant ne comportant un échange en ce jour. *Simiuisonna*- possède dans les années I et III, cinq *iuos*, aux jours 12^a-15^a, rétrogradés de *Equos*, comme on le constate par l'année V de ce dernier mois, où figurent ces cinq IVOS.

Elembiu- II, 5 et 6 : D <amb> au lieu de D IVOS (en 5) et D au lieu de D AMB (en 6), parce que : 1^o *d amb* est aberrant en 6, jour impair et figure toujours en 5 dans tous les mois du Calendrier ; — 2^o *iuos* ne figure qu'aux 4 premiers jours de ce mois aux années I et III conservées, dont les 4 *iuos* sont rétrogradés en *Equos* I et III, où ils sont conservés ; — 3^o le graveur, entraîné par les IVOS des jours précédents, a gravé en 6 les empattements d'un I, début d'un 6^e IVOS ! Il s'est arrêté là mais, à mon avis, le 5^e IVOS est également de trop et c'est sa présence qui a conduit le graveur à inscrire *amb* en 6 au lieu de 5. Le rétablissement de AMB en 5 me paraît indiscutable ; la suppression de IVO en ce même jour aurait contre elle la théorie de Mac Neill — si elle était prouvée — selon laquelle *Equos* doit avoir 5 *iuos* aux années II et IV où il ne comporterait que 28 jours¹.

5. *Cas particuliers de la rétrogradation des IVOS en série*. Certains IVOS successifs de fin de mois sont rétrogradés au mois précédent alors que celui-ci ne comporte pas le même nombre de jours : d'un mois de 30 jours à un mois de 29 et inversement. Voici ces cas (les jours des mois de 30 jours en italique) :

Samon- IV a 5 IVOS, jours 11^a-15^a : 4 seulement sont rétrogradés en *Canllos* III, 11^a-14^a.

Riuos a 5 IVOS, 11^a-15^a : 4 seulement sont rétrogradés en *Dumann*- I et IV, 11^a-14^a.

1. Mac Neill, *o. c.*, p. 27-30.

Cantlos a 2 IVOS, jours 13^a-14^a : 3 et non 2 se trouvent rétrogradés en (*A*)*edrin*?-s(?-) I et III, 13^a-15^a, avec ces différences : 1^o que, en I, les deux IVOS rétrogradés subsistent tout de même en *Cantlos*, parce que là s'arrête la série des rétrogradations et 2^o que *Cantlos* ne reçoit pas de notation rétrogradée du mois suivant, tandis qu'en III les deux IVOS rétrogradés au mois précédent sont remplacés par les quatre IVOS rétrogradés du mois suivant. Une notation exceptionnelle, le mot complémentaire DIB, est conservée en *Cantlos* 1, 14^a : 14 D IVO DIB CANT ; ce mot doit être en relation soit avec le fait que les deux IVOS s'augmentent d'un troisième dans leur rétrogradation, ce dernier venant d'un 30^e jour fictif de *Cantlos* dont en réalité le mot DIVERTOMV indique l'absence (DIB serait-il une abréviation de DIVERTOMV ?) : DIB aurait trait alors à une sorte de redoublement d'un IVOS ; soit avec le fait que ces deux IVOS, bien qu'ils soient rétrogradés au mois précédent, subsistent tout de même en *Cantlos*. La situation étant différente en III, il n'y a pas lieu d'y restituer DIB par analogie en 14^a. DIB, en tout cas, est ajouté là par suite de la rétrogradation : il est du second état.

Pour les quatre IVOS rétrogradés (au lieu de cinq) de *Simiuisonna*- I, 11^a-15^a et les cinq IVOS de base (au lieu de quatre ?) d'*Elembiu*- II (et IV ?), voir ci-dessus, 4, les corrections proposées.

6. *La place des IVOS dans le mois et sa signification.* Ce mot du 1^{er} état du calendrier, indépendant de la notation qu'il accompagne, partage le privilège de la rétrogradation propre à l'année qui suit un mois intercalaire avec les notations des jours 7, 8, 9 et 7^a, 8^a, 9^a mais avec cette double différence qu'il figure dans certains mois seulement et à certains jours variables de ces mois : en

groupes d'importance variable au début ou à la fin du mois, isolément en d'autres jours divers. Ces jours sont les suivants :

Samon- 1, 2, 3 ; 11^a, 12^a, 13^a, 14^a, 15^a.

Dumann- 1, 2, 3, 4.

Riuos 11^a, 12^a, 13^a, 14^a, 15^a ; isolé : 13, 2^a, 3^a, 5^a.

Anaganlio- 1, 2, 3.

Culios 13^a, 14^a, 15^a.

Giamoni- 1, 2, 3.

Simiuisonna-, isolé : 9 (*sindiu iuos*).

Equos 11^a, 12^a, 13^a, 14^a, 15^a.

Elembiu- 1, 2, 3, 4 (peut-être 5 en II et IV).

Edrin ?-s(?-) 1, 2, 3 ; isolé : 10^a (*sindiu iuos*).

Cantlos 13^a, 14^a.

La place des IVOS isolés n'a pas de raison d'être, semble-t-il. Les groupes, en revanche, surtout quand ils forment leur série enchaînant de la fin d'un mois sur le début du suivant, couvrent un temps variable de cette période critique qu'est, dans un calendrier lunaire, le passage d'un mois à l'autre. De même, les jours 7, 8, 9 et 7^a, 8^a, 9^a sont situés au milieu de chaque « quinzaine » du mois. Or ces jours et ceux qui comportent les IVOS groupés se partagent le privilège d'échapper au retard dû à l'intercalation, par la rétrogradation d'un mois, pendant l'année qui suit le mois intercalaire : il y a tout lieu de penser que les jours à IVOS et les jours en question sont importants par rapport aux phases de la lune et de conclure qu'« *iuos* » a un sens relatif au cours de la lune. Lequel ? et pourquoi seuls certains débuts ou certaines fins de mois — sans parler des IVOS isolés — comportent-ils ce mot ? Seule l'étymologie permettrait de répondre à ces questions.

V. LES « ÉCHANGES DÉCALÉS ».

Deux cas d'échange, entre notations du 1^{er} état du Calendrier, présentent un décalage de jours qui me paraît constituer une même anomalie qui leur serait commune : dans un mois donné, une notation est transférée d'un mois voisin par échange, comme le prouve la présence du nom de son propre mois au génitif, étiquette d'origine transférée avec la notation ; au lieu de retrouver la contrepartie de ce transfert au jour correspondant du mois voisin, on constate sa présence en un autre jour de ce mois qui la reçoit.

1. L'un de ces deux cas est depuis longtemps identifié : *Dumann-* 2^a comporte la notation suivante, reçue par échange, donc de *Samon-* 2^a, conservée en II et, partiellement, en III :

- II MD SAMONI.
- III M[d samoni].
- I, IV et V lacunaires.

La notation reçue par échange est *md*, *samoni* en est l'étiquette d'origine. On devrait avoir en contrepartie, au même jour 2^a de *Samon-*, la notation *d* transférée de *Dumann-* par échange avec l'étiquette d'origine *dumann-*. Or, on trouve en *Samon-* 2^a une notation différente, unique et qui appartient en propre à ce mois :

- I MD TRINO SAM(oni) SINDIV.
- II <<m>>D TRIN VX SAMO(ni) <<sindiu>>, avec oubli de M et de SINDIV.
- IV <<m>>D <t>RIN <o (ou u ?)> SAM(oni) SINDIV, avec : oubli de M ; P pour T ; I (PRINI) pour O ou V.

V MD <t>RINO SAMONI <<sindiu>>, avec oubli de SINDIV et P pour T.

- III lacunaire.

La notation de base est *md* ; quoique transférée par échange en *Dumann-* 2^a, elle subsiste à sa place où elle est complétée par la notation, unique, *trinox*, dont l'appartenance à ce mois même est soulignée par son nom au génitif (*samoni*) et par le mot complémentaire *sindiu*, probablement « aujourd'hui, (c'est bien) aujourd'hui ». Et c'est en *Samon-* 3, non en *Samon-* 2^a, que se trouve la contrepartie de l'échange, reçue de *Dumann-* 2^a (et accompagnée de signes triples et de *iuos* que je ne transcris pas ici) :

- I D EXINGI DVM(anni)...
- II D <exingi> DVM(anni)...
- III [d exingi du]M(anni)...
- IV et V lacunaires.

La notation reçue par échange est *d*, le mot unique *exingi* a sans doute trait au caractère exceptionnel du cas qui nous occupe, *dum(anni)* est l'étiquette d'origine de *d*.

La raison d'être du décalage est évidemment l'importance exceptionnelle de la fête des « trois nuits » de *Samon-*, que désigne le mot *trinox* et qu'on ne pouvait supprimer à cause d'un simple échange de notations ordinaires. La notation reçue par échange de *Dumann-* 2^a a donc été déplacée de 14 jours plus haut, en *Samon-* 3 : la raison pour laquelle ce jour a été choisi comme terme de ce décalage nous échappe.

2. Un autre cas de décalage, plus complexe seulement en apparence, me paraît exister dans une autre paire de mois. *Anaganlio-* 4 comporte la notation suivante, reçue par échange de *Riuos*, conservée en I, III, IV et V :

- I M <d ociom>u r <iuri> (la restitution est sûre car la notation est prêtée à *Intercalaire* 2, 4 où elle est en partie conservée : ... MV RIVRI AN *aganlio-*).

III [n] OCIOM RIVRI, où *n* commémoratif supplante *md* de base.

IV MD OCIOMV RIVRI.

V MD OCIOMV RIVRI.

II lacunaire.

La notation reçue par échange est *md*, *riuri* en est l'étiquette d'origine et le mot complémentaire *ociomu*, unique et inexpliqué, fait partie de la notation de base ou accompagne *riuri* en vertu de l'échange. On devrait avoir en contrepartie, au même jour 4 de *Riueros*, la notation *d* transférée d'*Anagantio-* par échange, avec l'étiquette d'origine *Anagantio-*. Or, on trouve en *Riueros* 4 une notation différente, unique, qui appartient en propre à ce mois et dont on peut restituer progressivement par comparaison la forme la plus complète comme suit :

III MD BRIG RIV(ri).

V [m]D [br]IGIO RIVRO.

IV [m d br]IG(io) RIVRI.

II [m d br]IC(io) RIVROS.

I [m d brigi]OMV RIV <RO> avec la correction RIVRO au lieu de -R IVO, où IVO est aberrant.

La notation de base est *md* : quoique transférée par échange en *Anagantio-* 4, elle subsiste à sa place, où elle est complétée par la notation unique **brigiomu* dont l'appartenance à ce mois même est soulignée par son nom au génitif (*riuri*) ou — ce qui est inhabituel — au nominatif (*riueros*, *riuro-*), sans le mot complémentaire *sindiu* qui figurait dans l'exemple comparable de *trinux samoni* (*Samon-* 2^a). Et c'est en *Anagantio-* 8^a, non en *Anagantio-* 4, que se trouve la contrepartie de l'échange, reçue de *Riueros* 4 :

II [d] PETI VX ANAG(antio-).

III D PETI RIVRI ANAG(antio-), où RIVRI n'est pas expliqué (faute pour VX, moins abrégé ?).

I, III et IV lacunaires.

La notation reçue par échange est *d*, les mots *peti ux* ont sans doute trait au caractère exceptionnel du cas qui nous occupe, ils ne sont pas uniques comme *exingi* dans le cas n° 1 car on les retrouve en *Anagantio-* 10^a; *anag(antio-)* est l'étiquette d'origine de *d*.

La raison d'être du décalage me paraît être, comme dans le cas n° 1, l'existence en *Riueros* 4 d'une fête d'une importance exceptionnelle, jusqu'alors non identifiée, de *Riueros*, que désignerait le mot **brigiomu* et qu'on ne pouvait supprimer à cause d'un simple échange de notations ordinaires. La notation reçue par échange d'*Anagantio-* 4 aurait donc été déplacée de 19 jours plus bas, en *Riueros* 8^a : la raison pour laquelle ce jour aurait été choisi comme terme de ce décalage nous échappe, comme dans le cas n° 1.

Le parallélisme s'établirait donc ainsi, entre deux échanges dont les éléments seraient décalés, dès le 1^{er} état du calendrier, en raison d'une fête très importante, inamovible et qu'on n'aurait pas voulu déplacer pour satisfaire à un échange placé en raison d'une répartition inchangeable des échanges (on préféra décaler l'un des éléments de l'échange fixé malencontreusement mais inéluctablement au jour même de cette fête) :

1. *Dumann-* 2^a reçoit *md samoni* :

Samon- 2^a ne peut recevoir *d dumanni* en raison de la fête inamovible *trinux samoni* affectée à ce jour *malu-(md)* ;

d dumani est donc reporté 14 jours plus haut, en *Samon-* 3 et le mot *exingi* signale probablement cette anomalie.

2. *Anagantio-* 4 reçoit *md ociomu riuri* :

Riueros 4 ne peut recevoir *d anagantio* en raison de la

fête inamovible **brigiomu riuri* (ou *riuros*) affectée à ce jour *matu-* (*md*);

d anaganlio- est donc reporté 19 jours plus bas, en *Riuros* 8^a et les mots *peti ux* signalent probablement cette anomalie.

3. L'existence de plusieurs points communs entre ces deux cas vient à l'appui du parallélisme proposé : l'échange est établi entre un mois *matu-* (30 jours) et un mois *anmatu-* (29 jours); — l'un des deux éléments d'échange, *md*, est transféré à sa place normale dans le mois de 29 jours (*md samoni*, *md ociomu riuri*) mais il subsiste à sa place d'origine dans le mois de 30 jours, où il est complété par une notation d'une importance exceptionnelle; — cette fête inamovible appartient au mois de 30 jours (*trinux samoni*, **brigiomu riuri*); — l'élément d'échange décalé est placé dans l'autre « quinzaine » du mois (3 au lieu de 2^a en *Samon-*; 8^a au lieu de 4 en *Riuros*); — il est accompagné d'un ou deux mots complémentaires (*exingi*, *peti ux*) dont la fonction probable est d'attirer l'attention sur l'anomalie constituée par le décalage; — le décalage est d'un nombre de jours égal ou supérieur à une « quinzaine » (14, 19) et cela commande probablement le sens dans lequel le décalage est pratiqué, tenu compte de la place choisie au départ pour l'échange, dans la 1^{re} ou dans la 2^{de} « quinzaine »; — la fête inamovible, fixée à un jour *matu-* (*md*), ne se voit pas juxtaposer la notation échangée non *matu-* (*d*); — la raison d'être du jour choisi comme terme du décalage est inexplicée.

Des différences distinguent néanmoins ces deux cas : le mot *ociomu* figure, dans le seul cas n° 2, dans la notation transférée par échange à sa place normale; — les mots complémentaires probablement destinés à signaler la place anormale de la notation d'échange décalée sont différents (*exingi*, *peti ux*); — le décalage s'opère, dans

un cas, vers le haut, dans l'autre, vers le bas; dans le premier cas, il porte sur 14 jours, dans le second, sur 19 jours. Ces différences paraissent mineures en comparaison des ressemblances.

Le bénéfice de cette interprétation porte sur les points suivants :

a) la notion d'« échange décalé » et son explication sont renforcées par l'existence d'un second cas;

b) nous connaissons une nouvelle notation d'une importance exceptionnelle, désignant sans doute une grande fête inamovible : **brigiomu riuri*, la restitution **brigiomu* ressemblant en partie à *ociomu* et à *diuertiomu* (v. plus haut, 2);

c) les mots *exingi* et *peti ux* ont trait à la désignation d'une anomalie, d'une exception;

d) nous apprenons que la répartition des échanges, qui appartiennent au premier état du Calendrier, a d'emblée un caractère définitif qui ne peut même pas être modifié par la rencontre avec une fête de la plus grande importance appartenant aussi au premier état : on ne déplace pas complètement l'échange en raison de cette coïncidence inévitable, on décale seulement celui des deux termes de l'échange qui se rencontrerait avec la notation inamovible;

e) l'importance de la notation inamovible est telle qu'on ne peut lui juxtaposer une notation d'une nature différente, comme cela se pratique en des jours ordinaires quand, par exemple, un élément d'échange se rencontre avec une notation en N ou une notation rétrogradée dans un mois intercalaire : dans ce cas, la notation d'échange est supplantée par l'autre mais son étiquette d'origine subsiste en témoignage de l'existence de l'échange :

d de *Dumann-* tombe devant *md* de *Simiuisonna-* en *Intercalaire 1, 1,*

d amb d'Elembiu- devant *N* (inis *r*) de *Giamoni-* en *Interc. 2, 7^a,*

d amb d'(A)edrin?-s(?-) devant *N* (inis *r*) de *Giamoni-* en *Interc. 2, 8^a,* etc.

VI. PRINNI LOUDIN ET PRINNI LAGET.

Ces deux notations du 1^{er} état, constantes dans les cinq années, sujettes à l'échange, à la rétrogradation et probablement au prêt au mois intercalaire, se suffisent à elles-mêmes en remplaçant la notation fondamentale, MD (*pr. loud.*), D ou D AMB (*pr. lag.*) du jour qui les comporte. Elles ont une répartition particulière et régulière. On donne à *prinni loudin* le sens de « lancement des bois » (pour les sorts); à *prinni laget* celui de « ... des bois ».

1. Répartition. Ces deux notations sont réservées à la 1^{re} quinzaine et, dans le 1^{er} état du calendrier, *prinni loudin* se trouve seulement dans les mois *matu-*, *prinni laget* dans les mois *anmatu-*. La répartition est une progression, non sans lacune et avec des répétitions d'un jour par mois *matu-* ou d'un jour par mois *anmatu-*, dans les limites des jours 1 à 9 :

prinni loudin: *Samon-* 1, *Riuros* 2, *Ogroni-* 3, *Culios* 4, rien en *Simiuisonna-*, rien en *(A)edrin?-s(?-)*, reprise en *Samon-* 7, *Riuros* 8 mais pas en *Ogroni-* ni en *Culios*. Il manque donc les jours 5 et 6 et la série s'arrête à 8 ;

prinni laget: *Giamoni-* 1, *Equos* 2, *Elembiu-* 3, *Cantlos* 4, *Dumann-* 5, *Anagantio-* 6, reprise en *Giamoni-* 7, *Equos*- 8, *Elembiu-* 9 mais pas en *Cantlos* et la série s'arrête à 9.

Il est remarquable que la 1^{re} notation commence, dans l'ordre des jours, en *Samon-* et la 2^{de} en *Giamoni-*: ce sont les mois qui inaugurent les deux moitiés de l'année telle qu'elle se présente sur le Calendrier, année que sépare, en deux, par exemple, le mois intercalaire placé au milieu

de la III^e année. Il est non moins remarquable que les jours 5 et 6 ne soient pas représentés dans la 1^{re} série et qu'elle s'arrête à 8, tandis que la 2^{de} série, qui est continue, s'arrête à 9 : la 1^{re} série est comprise dans le 1^{er} semestre, excluant les deux mois *matu-* du 2^d et quitte à recommencer en *Samon-* 7, cependant que la 2^{de} série, elle, ne se limite pas au 2^d semestre, puisqu'après *Cantlos* elle reprend en *Dumann-* 5. Y a-t-il, dans la 1^{re} série, oubli des jours 5 et 6, qui tomberaient dans les deux mois *matu-* du 2^d semestre ?

Prinni laget est combiné avec *N* isolé en *Cantlos* V, 4, sans addition de *S* et *S* : PRINNI·N·LAG. Les deux notations en *prinni* ne se trouvent jamais avec un signe triple.

2. Graphies, corrections. Les mots sont diversement orthographiés et abrégés, diversité dont voici les exemples les mieux attestés :

PRINI LOVDIN, *Can.* III, 7 : on parvient à lire les vestiges de *I* et *N* de *loudin*.

PRIN LOVDIN, *Sam.* II, 7.

PRINNI LOVD, *Riur.* III, 2, 8 et V, 2.

PRINI LOVD, *Dum.* IV, 1, reçu de *Sam.* IV, 1 par échange ; *Cul.* I, 4.

PRINNO LOVD, *Cul.* V, 4.

[p]RINNI LAGET, *Dum.* II, 5.

PRINNI LAGE, *Dum.* IV, 5 ; *Can.* II, 4.

PRINNI LAG, *Anag.* III, 6 ; *Elembiu-* II, 3 et 9 ; *Can.* III et IV, 4.

PRINI LAG, *Sim.* IV, 1 reçu de *Gia.* IV, 1 par échange ; *Eq.* I et IV, 2.

PRIN LAG, *Anag.* V, 6 ; *Sim.* I, 1 reçu de *Gia.* I, 1 par échange.

PRI LAG, *Cul.* I, 7 rétrogradé de *Gia.* I, 7 ; *Sim.* I, 8 rétrogradé d'*Eq.* I, 8.

PRINO LA, *Eq.* V, 8.

Corrections :

PRIODV pour PR<l>OVD plutôt que pour PRI <<l>>OVD, *Dum.* II, 1 reçu de *Sam.* II, 1 par échange.

PRIN LOD pour PRIN LÖVD, à moins que ce ne soit PRIN LO(u)D, *Dum.* III, 1 reçu par échange de *Sam.* III, 1.

PRNNI LAG au lieu de PRINNI LAG, *Eq.* IV, 8.

PRINNI ANAG au lieu de PRINNI LAG, *Anagantio-*IV, 6, par attraction exercée par le nom du mois lui-même.

Les différentes formes sont donc, en partant de la plus complète :

PRINNI, PRINI, PRINNO, PRINO, PRIN, PRI, peut-être PR.

LOVDIN, LOVD, LO <<u>>D ou L O(u)D.

LAGE, LAGE, LAG.

On ne sait si les formes les plus complètes ne sont pas elles-mêmes encore des abréviations.

Il est évident que PRINI et PRINO ont influencé le graveur lorsqu'il a inscrit par erreur, en *Samon-* IV et V, 2^a : PRINI et PRINO pour TRINV(x) (ou *TRINI) et TRINO (plus haut, V, 1).

VII. LES NOTATIONS OU MOTS RARES ET UNIQUES DES MOIS ORDINAIRES

Nous appellerons « rares » les notations qui apparaissent en deux jours du Calendrier, non tenu compte de leur répétition en ce même jour dans des années différentes ; « uniques », les notations qui figurent soit en un seul jour du Calendrier et répétées en ce même jour dans plusieurs années, soit une seule et unique fois dans toute l'inscription,

telle qu'elle nous est parvenue. Vue notre ignorance du sens de la plupart des mots, le classement qui suit doit être considéré comme provisoire.

1. Rares.

TIOCOBREXTIO s'ajoute à MD et à D. *Simiuisonna-* 7 :

I et III rétrogradé en *Giamoni-* I et III, 7 (I lacunaire, III : MD SIMIVI TIOC(o)BR).

IV MD TIOCOBREXTIO.

V MD TI[.

V lacunaire.

Aedrin ?-s (?-) 7 et 8 :

I et III rétrogradés en *Elembiu-* I (lacunaires) et III, 7 (lacunaire) et 8 (TIOC OB).

IV MD T... et MD TI...

II, V lacunaires.

Cantlos, 15 :

I D TIOCOBREXT.

II [d t]IOCOBREXTIO.

III D TIOCOBREXTIO.

IV, V lacunaires.

Le mot est-il complet ou abrégé (de TIOCOBREXTIOmu, cf. DIVERTIOMV, OCIOMV, *brigiomu?) ? Une partie du mot figure peut-être en *Intercalaire* 2, 15^a.

2. Uniques.

a) Répétées en plusieurs années :

TRINVX SAMONI, v. plus haut, V, 1.

DEVOR IVG RIVRI, *Riuro*, 13 :

I DEVOR IVG <r>IVR (et non PIVR).

II [? deuorto]M I.VG RIV[.

IV [deur ?] IV.G. RIVRI.

III et V lacunaires.

OCIOMV, v. plus haut, V, 2.

*brigiomu RIVRI, v. plus haut, V, 2.

Mots d'accompagnement :

EXINGI, v. plus haut, V, 1 (une seule fois).

EXO, IXO, [exo ?]S ? « excepté », v. plus haut, IV, 3.

SINDIV « aujourd'hui ? » *Sam.* I et IV, 2^a, *Simiuisonna-* IV, 9; (*A*)*edrin*?-s(?), IV et V, 10^a; SIND *Giamoni-* III, 9; *Elembiu-* I, 10^a; (*A*)*edrin*?-s(?-), II, 10^a.

DIB, v. plus haut, V, 5 (une seule fois).

OCIOMV ? si ce n'est une notation importante, v. plus haut, V, 2.

PETI VX et PETI :

[d] PETI VX ANAG *Riuos* II, 8^a ou D est reçu par échange d'*Anaganlio-*

D PETI RIVRI ANAG *Riuos* III, 8^a (*id.*).

[d petiux] RIURI ANAG *Riuos* V, 8^a (*id.*).

(I et IV lacunaires).

II MD PETI VX RIVRI *Riuos* II, 10^a.

[Petiux] RIVRI ⊃ RIVRI II MD *Riuos* III, 10^a.

[md petiux ri]VRI *Riuos* V, 10^a.

(I et IV lacunaires). En 8^a, *peti ux* paraît avoir pour fonction d'attirer l'attention sur l'anomalie que constitue le décalage d'un élément d'échange reporté en ce jour (v. plus haut, V, 2).

b) Ne figurant qu'une seule et unique fois :

GANOR *Equos* I, 15 : MD SEMI(uisonna-) GANOR, ce dernier mot n'étant pas répété après MD SEMI (notation reçue du mois précédent par échange) en II et IV conservées. Appartient-il à l'échange, donc au 1^{er} état de *simiuisonna-* ou au 2^d état ?

LVGOR *Anaganlio-* V, 2 : v. plus haut, IV, 4.

]R à la fin d'une longue ligne, *Canllos* I, 7^a, qui devait contenir *d amb canlli* comme notation de base. N'est pas répété en II, 7 conservée (D AMB).

Enfin, doit-on voir des développements de mots dans :

]BV *Equos* IV, 6^a : [am]BV ? Voir plus haut II, 2¹;

RIX RI *Samon-* I, 3 (D AMB RIX RI), qu'il faut rétablir au lieu de RIVRI, aberrant, en *Intercalaire* 1, 3^a et 4^a après AMB, en *Intercalaire* 2, 9^a après AMB et qui existe en *Intercalaire* 1, 15^a, sans RI, toujours après AMB² ?

VIII. LES DEUX ÉTATS DU CALENDRIER ET LES EFFETS DE L'INTERCALATION

La présente suite d'études (et celles qui l'ont précédée ou accompagnée), notamment l'analyse que nous avons faite des différentes sortes de transferts de notations³, ont mis en évidence la possibilité de distinguer, parmi les notations diverses du Calendrier, celles qui appartiennent à un état pré-intercalaire et lui ont survécu (à leur place d'origine ou en subissant un transfert) et celles qui appartiennent à un second état, dominé par le fait de l'intercalation. D'autre part, les effets de l'intercalation ont été précisés. Ainsi, à partir de la notion de transfert élucidée par Mac Neill, a pu être menée à bien une analyse de toutes les notations et des modifications apportées par l'intercalation, analyse qui peut maintenant aboutir à un classement des notations et à la reconnaissance de leurs changements de place : l'édition restituée du texte devra mettre en lumière, par des procédés typographiques, les deux couches de notations et les transferts subis par certaines d'entre elles dans l'état du texte tel qu'il nous est parvenu.

1. Les notations du 1^{er} et du 2^d état.

Celles du 1^{er} état sont constantes dans les cinq années, celles du 2^d ne le sont pas.

1. *Observations...*, III (v. plus haut, n. 288, n. 1), p. 407-410.

2. V. plus haut, p. 270, n. 1.

3. *Observations...*, IV, p. 18-45.

a) Appartiennent au 1^{er} état et subsistent invariablement dans le 2^d : les en-têtes des mois ordinaires, les mots *atenoux* et *diuertomu*.

Appartiennent au 1^{er} état et subsistent dans le 2^d, où la plupart d'entre elles subissent des transferts se suffisant à elles-mêmes :

md, d, d amb, les notations de base les plus fréquentes ;
n inis r, prinni loudin, prinni lagel, notations de base moins fréquentes ; *deuor* (? [deuorto]m) *iug*, notation unique qui supplante même le chiffre du jour accompagnant une notation de base et cette notation de base elle-même ;

iuos, notation indépendante de la notation de base qu'elle accompagne, c'est-à-dire pouvant être transférée sans elle ou ne pas être transférée avec elle ;

tiocobreatio, notation rare ;

*lrinux samoni, ociomu, *brigiomu riuri*, notations uniques (mais constantes dans les cinq années) ;

exo (exos?), exingi, peli, peli ux, sindiu, mots accompagnant des notations qui accompagnent elles-mêmes une notation de base, les quatre premières ne figurant que dans des notations totalement ou en partie échangées.

b) Appartiennent au 2^d état, en plus de toutes les notations qui subsistent du 1^{er} état (certaines d'entre elles subissant des transferts), les notations suivantes :

les signes algébriques, dont l'inventaire a été dressé précédemment¹ : ils sont répartis sans rythme apparent dans tout le Calendrier, ajoutés à la notation, aussitôt après le chiffre du jour (sauf une exception) ;

toutes les notations des mois intercalaires, certains jours d'un mois intercalaire comportant seulement des notations transférées des 30 mois ordinaires précédents par prêt ou rétrogradation, d'autres ajoutant à celles-ci

1. V. plus haut, p. 288, n. 1.

des compléments propres aux mois intercalaires et qui seront analysées dans une étude ultérieure ;

les notations qui supplantent des notations de base du 1^{er} état ou se combinent avec elles :

N commémorant à un ou deux ans de distance une partie des prêts de notations au mois intercalaire. Supplante la notation de base, sauf son étiquette d'origine si elle vient d'un échange,

N isolé, seul et supplantant la notation de base ou combiné avec elle par l'addition de S et S ;

des mots complémentaires :

S, S accompagnant : 1° N isolé et la notation de base avec laquelle il est combiné (NSDS, DSNS MAT, DSNS AMB), — 2° dans un mois intercalaire, N INIS R juxtaposé à une notation de base,

DIB, qui figure une seule et unique fois, en *Canllos I*, 14^a, introduit dans la notation †† D IVO(s) DIB CANT(li). C'est un mot d'accompagnement.

Enfin, les mots suivants, qui figurent une seule et unique fois dans le Calendrier, accolés à une notation se suffisant à elle-même ou introduits en son sein, peuvent être classés provisoirement au 2^d état, sans certitude et seulement parce qu'ils ne sont pas constants dans les cinq années :

GANOR avec une notation échangée, *Equos I*, 15 : MD SEMI(uisonna-) GANOR.

LVGOR, *Anagantio- V*, 2 : D LVGOR IV < o >, notre lecture pour D LVGO RIVRI, où RIVRI est aberrant et où il manque IVOS,

[...]R *Canllos I*, 7^a : [d cantli ...]R, où -R termine manifestement un mot juxtaposé, comme GANOR, après un nom de mois au génitif, à une notation se suffisant à elle-même.

2. Les modifications apportées par l'intercalation au texte antérieur des mois ordinaires.

Elles sont de deux sortes : introduction de notations nouvelles qui s'ajoutent à des notations antérieures ou les supplantent ou se combinent avec elles (v. ci-dessus, 1 b), transfert de notations antérieures aboutissant parfois à des combinaisons de notations.

Les deux sortes de transferts en relation avec l'intercalation, rétrogradation et prêt aux jours intercalaires, dont le mécanisme a été étudié dans un article antérieur¹, entraînent les modifications suivantes de notations :

a) Le prêt d'une notation, à raison d'une par mois ordinaire, au mois intercalaire suivant, ne crée pas de changement au jour même de cette notation : contrairement à ce que croyait Mac Neill², celle-ci reste à sa place en même temps qu'elle est prêtée au mois intercalaire, augmentée du nom de son propre mois au génitif comme étiquette d'origine. C'est un an après, parfois aussi deux ans après, que la notation du même jour disparaît, remplacée par N que nous avons appelé « commémoratif », faute de pouvoir comprendre la raison exacte de ce remplacement (v. plus haut, III, 2). Seuls les 18 premiers jours prêtant leur notation sont ainsi commémorés, les 6 premiers, deux fois à un an de distance : le seul résultat apparent est de faire sentir l'effet indirect de l'intercalation, à raison de 1 ou 2 jours par mois, dans les deux années et demie qui suivent l'année qui suit le mois intercalaire et qui subit, elle, la rétrogradation de notations, due également à l'existence de l'intercalation.

b) Dans l'année qui suit un mois intercalaire, 6 jours par mois, placés au milieu de chaque « quinzaine », voient

leur notation rétrogradée, même si elle résulte d'un échange effectué dans le 1^{er} état au même jour du mois précédent : de *Samon-* dans l'*Intercalaire*, de *Dumann-* en *Samon-*, etc. De plus, le premier mois des douze qui suivent le mois intercalaire voit également la notation de son 1^{er} jour rétrogradée au mois intercalaire. La notation rétrogradée, augmentée du nom de son propre mois au génitif comme étiquette d'origine, remplace complètement celle du jour où elle est transférée, sauf dans le mois intercalaire, où elle se juxtapose à elle (cette dernière, en effet, ne subissant pas la rétrogradation, reste à sa place), quitte à ce que la notation de base la plus forte l'emporte sur l'autre mais sans que l'étiquette d'origine de la plus faible disparaisse. Enfin, toujours dans cette même année, le mot IVOS, quelle que soit sa place dans le mois, est rétrogradé au mois précédent, sans la notation qu'il accompagne et sans être flanqué du nom de son propre mois au génitif en guise d'étiquette d'origine : il s'accole, seul, à la notation du mois précédent.

L'effet de ces rétrogradations est de maintenir à leur place dans le temps réel, en les soustrayant au recul provoqué par l'insertion des mois intercalaires, les notations d'un certain nombre de jours par mois (7, 8, 9, 7^a, 8^a, 9^a, jours sans IVOS) et les IVOS d'un certain nombre d'autres jours du mois déterminés (une seule fois, IVOS se trouve en un jour dont la notation subit, elle aussi, la rétrogradation : *Simiuisonna-* 9), pendant une année. Cet effet se fait donc sentir, pendant une année, beaucoup plus fortement que celui des commémorations de prêts pendant les 18 mois qui suivent mais, à elles deux, ces deux sortes de modifications font sentir l'existence de l'intercalation pendant les deux années et demie qui séparent un mois intercalaire du suivant, tels qu'ils se présentent dans l'inscription.

1. V. plus haut, p. 307, n. 3.

2. V. plus haut, p. 282 et n. 3.

Ce n'est pas tout.

3. En des jours le plus souvent proches du début, du milieu ou de la fin de chaque « quinzaine », la notation N « isolée » vient supplanter la notation de base ou se combiner avec elle par l'addition, à elle et à lui, de S et S. Ce fait peut se répéter en plusieurs années au même jour mais jamais dans les cinq années : c'est bien la marque d'une notation du 2^d état ; sans qu'il y ait transfert ni commémoration d'un prêt, elle vient supplanter, pour une raison que nous ignorons, une notation de base (qui, si elle résulte d'un échange, disparaît en laissant subsister le nom de son propre mois au génitif, l'étiquette de l'échange), à moins qu'elle ne se combine avec elle. Pas plus que N commémoratif, N isolé ne tombe jamais sur un jour dont la notation de base subit la rétrogradation, tout au moins dans l'état actuel du Calendrier. Bien que la raison de sa répartition soit inconnue — jour, mois et année —, le fait qu'il existe, çà et là, dans chaque année montre qu'il est un moyen de faire sentir, beaucoup plus irrégulièrement que le prêt et la rétrogradation, l'effet de l'intercalation dans un certain nombre de mois (8 sur 12), à des jours différents suivant les mois et les années.

Le résultat des modifications ci-dessus étudiées est de bouleverser profondément la répartition initiale des notations de base, des échanges et des IVOS du 1^{er} état, de façon massive mais en grande partie régulière dans l'année qui suit le mois intercalaire, en des jours isolés et répartis en partie irrégulièrement dans les 18 mois suivants et, même, de créer des conflits et des juxtapositions de notations en 7 jours de chaque mois intercalaire. En revanche, la présence des notations uniques *lugor*, *ganor*, [...]r en trois jours du Calendrier (dans son état actuel), si vraiment ces notations appartiennent au 2^d état, ne paraît pas avoir de rapport avec le phénomène intercalaire.

4. Enfin, brochant sur le tout, les signes triples, saupoudrés, semble-t-il, d'un geste irrégulier sur l'ensemble du calendrier (en 200 jours environ dans l'état actuel de l'inscription), paraissent appartenir non seulement au 2^d état mais, me semble-t-il, à la dernière phase des modifications qu'il comporte. Je croirais volontiers, en effet, que leur distribution, totalement indépendante de la nature des notations comme de leur place dans le mois, est intervenue une fois constituée la rédaction modifiée résultant de l'introduction des mois intercalaires : le 12^e jour d'*Intercalaire 2*, en effet, porte un signe triple alors que la notation prêtée par *Canlos II*, 12 n'en portait pas. Les signes triples, toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, n'ont d'autre rapport avec le fait de l'intercalation que leur absence probable du 1^{er} état et leur postériorité par rapport à la constitution des mois intercalaires, peut-être même par rapport aux modifications entraînées par l'intercalation.

Vu sous l'angle de ces modifications, si nombreuses et parfois si profondes, du texte pré-intercalaire restituable grâce à l'identification de ces bouleversements, le Calendrier de Coligny est, de tous les calendriers épigraphiques de l'Antiquité, celui qui permet le mieux d'apprécier le nombre, l'importance et le détail des changements imposés par l'intercalation au calendrier lunaire : malgré ses lacunes et grâce aux cinq années successives inscrites sur la Table, il donne l'idée la plus juste de l'extrême complication à laquelle aboutissait, à cause d'intercalations savamment étudiées, un système de calendrier « pré-julien », attardé en pleine époque romaine dans une partie profondément civilisée de l'empire.

PAR
PAUL-MARIE DUVAL

J'ai publié dans les *Mélanges* offerts récemment à M. A. Piganiol¹, avec M. Robert Marichal qui m'a prêté le concours du paléographe, un graffite inédit de La Graufesenque (Aveyron) et une réédition du graffite Hermet n° 43, tous deux retrouvés en 1963 au Musée du Louvre, où ils ont dû entrer vers 1882. Ils sont en langue latine mais contiennent dans leur en-tête un mot qui se trouve à la même place qu'un certain mot celtique dans les graffites rédigés en langue gauloise ; ce mot latin a donc, pour ce terme gaulois, valeur de traduction et le fait mérite d'être présenté aux lecteurs des *Études celtiques* car le terme en question est justement l'un de ceux dont le sens a été le plus vivement discuté.

On sait que les graffites trouvés dans la grande officine de céramique sigillée des Rutènes comportent, quand ils sont complets, trois parties d'un texte gravé à la pointe en écriture cursive sur des tessons de rebut : un en-tête, un décompte disposé parfois en colonnes (noms de potiers, noms, mesures et quantités de vases), un total (facultatif) d'environ 30.000 vases ou plus, toujours approximatif. J'ai tenté de montrer qu'il s'agit de comptes d'enfournement (je dirais plutôt aujourd'hui : de défournement),

1. *Mélanges...* André Piganiol, Paris, 1966, t. II, Un « compte d'enfournement » inédit de La Graufesenque, p. 1341-1352, fig. 1-4, avec photographies des graffites à grandeur naturelle.

destinés à assurer à chaque potier la reddition exacte de la production qu'il aura apportée au maître-fourrier pour cette opération cruciale qu'est la cuisson¹. Cette vue me paraît confirmée par la découverte ici rapportée.

Dans les en-têtes des graffites en langue gauloise, figure parfois le mot *tuθos* ou *tuθθos*, suivi d'un chiffre de I à IX ou d'un nombre ordinal en toutes lettres, de 1^{er} à 10^e et, dans certains cas, d'autres mots inexpliqués (*luxlos*, *casidanno*, *legitumu*) ainsi que de noms propres :

tuθos cintux ... (1^{er}) / *luxtotos casidanalone legitu*,
[*tuθo*]s *alos* (2^e) *luxlos* / [*casidanalone*]e *legitumu*,
tudos tr[ilos ou -ilios] (3^e) *casidani Tri(los) Mo[ntanos ?]*
Agedilio Matur(us) C...

tuθos petuar[io ...] (4^e)

tuθos pinpelos (5^e)

tuθos suexos; *tuθθos* VI

... / *tuθos sexlamelos* (7^e) / *casidanno Montanos*

legitum / *tu(θ)os oxtunnilo* (8^e)

tuθos namel ...; *tuθθos* IX; *tuθθos* VIII

aulagis cintux XXX (ou *cintu* XXXX) / *tuθos decomelos*
(10^e) *luxlos*; *tuθos decamelos*

Le mot *tuθos*, qui comporte le son *ts* propre au gaulois (transcrit ailleurs par *d*, *dd* barrés, *d*, *dd*, *ds*, *sd*, *ts*, *st*, *s,ss*), a été expliqué de différentes façons : compte, addition, facture ; atelier, équipe ; fournée, four (Oxé) ; collection, groupe, poignée, faisceau, total (Loth, Vendryes) ; partie du chargement du four (Whatmough)². C'est donc vers la notion de « contenu (du four) », envisagé sous l'angle du volume ou de la quantité, que paraissait s'orienter

1. *Observations sur la civilisation gallo-romaine, IV. Nature et composition des graffites de La Graufesenque*, dans *E.C.*, 7, 2, 1956, p. 251-268, 2 pl.

2. En dernier lieu : J. Whatmough, dans *Journal of Celtic Studies*, 1 (1949), p. 7-8 et *Dialects of ancient Gaul, 1949-1951*, microfilm, p. 282-283 (bibliographie) ; cf. *Mélanges...* A. Piganiol, *o.c.*, p. 1346.

l'explication du terme par comparaison avec les autres langues celtiques¹.

Or, voici ce qu'on lit en tête du graffite inédit du Louvre : sur la face, lignes 1-3 : *flamine. [...]/escente III [...]/furnus secun[dus]* (fig. 1, a) ;

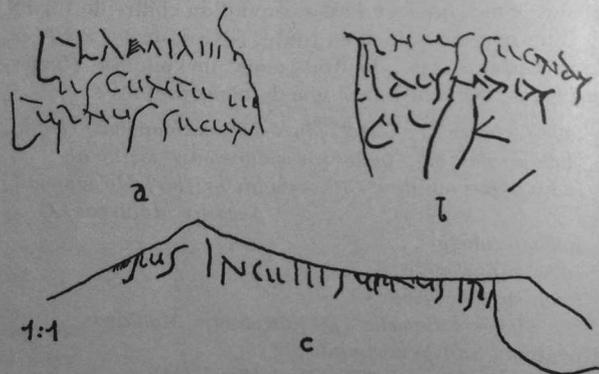


Fig. 1. — a, b) Graffite inédit du Louvre, face (les trois premières lignes) et revers. — c) Graffite Hermet, n° 43 (la première ligne).

sur le revers sont inscrites trois lignes : *[fu]rnus secundus / [...]. idus Maïas / [...]. ces Ki ou KI* (fig. 1, b) et voilà ce que M. Marichal a déchiffré, à la lumière de ce texte inédit, en tête du graffite Hermet n° 43, dont seuls les deux premiers mots avaient été lus correctement² : *[...]ru(ou re)s incepit furnus pri[mus]* (fig. 1, c).

1. J. Loth, *Les graffites gaulois de La Graufesenque*, dans la *Revue celtique* 41, 1924, cf. p. 32-33 : « compte collectif ». « Le seul mot dans les langues néoceltiques qui puisse s'y rapporter, est le gallois *tusw, tuswy*, petit faisceau, poignée, touffe. *Tus* dans *tusw* suppose **tousto-* (cf. breton *tossen*, butte, monticule ; *toss-* = *lūstā?*) ». — J. Vendryes, *Remarques sur les graffites de La Graufesenque*, dans *Mém. Soc. de Linguistique de Paris*, 25, 1924, p. 34-43.

2. F. Hermet, *La Graufesenque (Condatomago)*, 2 vol. (Paris, 1934), II, graffite n° 43.

Il ne paraît pas douteux que, dans les trois cas, le mot *furnus*, suivi d'un nombre ordinal, soit l'équivalent latin du mot gaulois *tuθos*, présent, lui aussi avec un nombre ordinal, en tête des textes en gaulois et qu'il faille admettre l'identité *furnus = tuθos*. En faisant état des éléments des trois textes latins ici publiés, on comprend qu'il s'agit d'une partie, désignée par un chiffre, de la cuisson des vases et du jour, spécifié par une date, où commençait cette opération — dont dépendait le succès de nombreuses semaines de travail pour tout un peuple d'ouvriers. Cette cuisson, nous le savons par les témoignages archéologiques, se faisait dans plusieurs fours : il y en avait en effet des dizaines dans chaque grande officine, dont les ateliers s'étendaient sur plusieurs kilomètres. Le sens du mot suivi d'un chiffre reste maintenant à préciser.

Il ne peut s'agir du four : d'une part, les chiffres des graffites gaulois ne dépassent pas la dizaine et il y a plusieurs exemplaires d'un *tuθos* suivi du même numéro ; d'autre part, une moyenne de 30.000 vases pour un seul four, c'est beaucoup trop. Il s'agit donc de la « fournée », c'est-à-dire de la masse de vases contenue non pas dans un seul four mais dans plusieurs fours fonctionnant simultanément. Le sens déjà proposé pour *tuθos* « groupe, collection, réunion, masse, total », sens plutôt abstrait, subsiste ; il est explicité de façon plus réaliste par le latin *furnus*, auquel je n'hésite pas à donner le sens de « fournée » c'est-à-dire à la fois le contenu de l'ensemble des fours fonctionnant en même temps et l'opération de cette cuisson, distinguée par un numéro d'autres opérations identiques, immédiatement antérieures ou immédiatement postérieures. L'existence de plusieurs graffites portant le même numéro de *tuθos* peut s'expliquer de deux façons : ou bien plusieurs équipes de potiers apportaient leur production à une même fournée ou bien les fournées,



- 1 = Droit de la monnaie de Changarnier agrandie 2,5 ×, photographie originale de Changarnier.
 2 = Le même droit vu à l'envers.
 3 et 4 = Droit et revers de BN 7340, agrandis 2 ×.
 5 et 6 = Droit et revers de BVB 5, agrandi 2,5 ×, ainsi que les numéros suivants (BVB = médaillier de la ville de Besançon).
 7 et 8 = Droit et revers de BVB 8.
 9 = Revers de BN 8289. 13 = Revers de BN 8235.
 10 = Revers de BN 8186. 14 = Revers de BN 8183.
 11 = Revers de BN 8259. 15 = Revers de BN 8233.
 12 = Revers de BN 8273.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE MONÉTAIRE GAULOISE (V)*

PAR

J.-B. COLBERT DE BEAULIEU

1. Les légendes CISVRAT(os)/ÇIS[V] et ..RATOS/CISV.

a) La prétendue légende TRISILICI est en réalité CISVRAT(os) (pl. I, 1 et 2).

Le numismate Antonin Jean-Baptiste Changarnier correspondit assidûment avec A. Holder et avec A. Blanchet en leur apportant une documentation considérable. En outre, nous devons à cet homme modeste des travaux originaux sur l'épigraphie monétaire des Gaulois¹. Dans la « Liste des lectures nouvelles de légendes monétaires gauloises », publiée par M. Vignes, figure sous le n° 35 la légende TRISILICI, que Changarnier a cru déchiffrer sur un bronze du type BN 7340².

Au droit, tête féminine à droite, à chevelure stylisée en double bandeau ; devant la face, la légende. *Au revers*, sanglier marchant à gauche et, dans le champ, deux

* Voir *Études celtiques*, VIII, 1958, 1, p. 141-153 ; IX, 1960, 1, p. 106-138 ; IX, 1961, 2, p. 478-500 ; XI, 1964/1965, 1, p. 46-69.

1. Antonin Jean-Baptiste Changarnier, conservateur du musée de Beaune, vécut de 1833 à 1924. Il fut à juste titre désigné comme « un maître de la numismatique gauloise », dans l'introduction à ses œuvres posthumes publiées en 1926 par les soins du doyen M. Vignes, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon*, p. 241. Pour l'ensemble, voir p. 241-278.

2. *O.c.*, p. 264, pl. h.-t., n° 35. — Pour BN 7340, voir H. de LA TOUR, *Atlas des monnaies gauloises*, Paris, 1892, pl. XXIX.

lettres ou formes graphiques possibles¹. On ignore où se trouve conservée la pièce originale unique, qui appartenait à la collection de A. J.-B. Changarnier, dispersée dans le commerce². Heureusement, nous avons eu la bonne fortune de recueillir d'un amateur bourguignon un gros paquet de négatifs photographiques exécutés au début du siècle et reproduisant de nombreuses pièces de cette collection. Parmi ces documents, nous avons reconnu la monnaie de bronze dont la légende a été lue TRISILICI ; nous l'avons fait tirer et agrandir.

CISVRAT

En réalité, l'inscription du droit est indéchiffrable si l'on cherche à reconnaître signe après signe dans le sens habituel. De la gauche vers la droite, le premier signe est bien un T, certain, mais le second n'est pas un R, c'est un A avec barre verticale médiane. Le troisième signe est un R certain, retourné sur son axe vertical ; il nous montre que l'inscription est tout entière gravée à l'endroit sur le coin et que, apparaissant en négatif sur la monnaie, il convient de la déchiffrer dans un miroir, ce que nous avons fait, ou de tirer la photographie à l'envers (pl. I, n° 2). Immédiatement le déchiffrement ne présente plus de difficulté et permet de lire, de gauche à droite, la

1. Le flan de cet unique exemplaire connu a perdu environ un quart de sa masse et de sa surface, de sorte qu'il est possible — il est même hautement probable, nous le verrons — que ces formes soient réellement des lettres, au nombre de quatre, dont une est ici invisible : C et I liés, S et [V].

2. C'est à Changarnier qu'appartenait le fameux statère d'or de Vercingétorix à la tête casquée, mieux venu que l'unique exemplaire du Cabinet de France, BN 3775. La riche collection de pièces exceptionnelles, telles que les espèces d'argent à la légende KAA SVLA, dont la Bibliothèque nationale ne possède pas d'exemplaire, fut dispersée aux quatre vents.

légende CISVRAT, le pied des lettres étant centripète³. Il ne semble pas que les lettres terminales *os* probables aient été gravées entre le T et la chevelure de la tête humaine, ni ailleurs dans le champ du droit.

Au revers, on voit, épars dans le champ, deux signes, qui pourraient être de simples motifs, mais que nous avons des raisons sérieuses de considérer comme des lettres, CI liés et S inversé. Nous en avons aussi de compléter, en restituant la lettre V, un groupe empreint en négatif, à lire dans le sens rétrograde, et constituant C[IS[V]².

Une nouvelle légende est ainsi acquise, CISVRAT(*os*) ; une ancienne lecture est à rejeter, celle de TRISILICI.

b) La légende ..RATOŞ/CISV (pl. I, n° 3-4).

Une monnaie de bronze du Cabinet de France, BN 7340, est considérée comme unique ; du moins ne lui connaissons-nous pas de réplique. Le droit et le revers de cette pièce sont rigoureusement homotypiques de la monnaie de la collection Changarnier, mais au droit la tête y est venue bien complète et cette face présente un gros grènetis au pourtour. La légende est empreinte au droit en positif ; malheureusement, le flan étant court à ce niveau, le déchiffrement demeure incertain quant aux deux premiers tracés. On voit d'abord le pied et la moitié inférieure de deux hastes sensiblement parallèles et rapprochées, mais leur tête manque, d'où des tentatives diverses de lecture : on a voulu y voir la lettre E faite de deux hastes³, les

1. La lettre V est faite de deux hastes obliques ne se rejoignant pas en pied. Cette forme s'observe notamment pour la légende DIASVLOS (type BN 4871) sur certains exemplaires, pour la légende VANDILOS (BN 7988), pour la légende TOVA (BN 7148), etc.

2. C'est ce que nous allons exposer plus loin à propos du revers de la monnaie dont la légende est ..RATOS.

3. E. LAMBERT, *Essai...*, Paris-Bayeux, 1844, p. 114, n. 2.

lettres ST¹ et encore SI². Les lettres RATO sont certaines et l'on voit une partie du pied de la dernière lettre ; c'est très probablement un S. La lecture est indécise : IIRATOS, STRATOS ou SIRATOS³.

Au revers, en arrière et un peu au-dessus de la queue du sanglier, sont empreintes les lettres CI formant ligature. En exergue, sous l'animal, la lettre S inversée est isolée. De même, devant les antérieurs du sanglier, deux hastes divergentes et non jointes au pied, qui est centripète, forment la même lettre V que celle qui entre dans l'inscription CISVRAT (os) de la pièce décrite plus haut. Puisque l'homotypie est absolue, il est légitime de rapprocher ces deux rares produits d'un même atelier ; comme, d'autre part, l'une des légendes du droit nous offre le mot CISVRAT(-) et que les lettres des deux revers connus sont C, I, S (et V visible sur l'un d'eux, hors du flan pour l'autre), il semble fondé de proposer la lecture CISV, en

1. A. DUCHALAIS, *Description...*, Paris, 1846, p. 187-188, n° 485. C'est la lecture adoptée au Cabinet des Médailles, que suivirent Muret et Chabouillet dans le *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1889), La Tour, *o.c.*, et A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises*, Paris, 1905, p. 340, fig. 285.

2. E. HUCHER, *L'art gaulois...*, II, Paris, Le Mans, 1874, p. 55, fig. 76.

3. La lecture au microscope binoculaire n'invite pas à voir un S initial, car il serait très différent de l'S terminal ; cependant des irrégularités de cette nature sont assez banales en épigraphie monétaire gauloise. La deuxième haste pourrait être celle d'un T, mais en ce cas la proximité des deux premières hastes est telle que la tête du T couvrirait la première haste. La lecture de Hucher, en faveur d'IIRATOS, serait la plus vraisemblable, mais le plus vraisemblable en ce domaine n'est pas toujours le vrai. Une nouvelle découverte monétaire ou une redécouverte muséographique pourrait permettre de sortir de cette indécision. En 1894, deux de ces monnaies ont été recueillies à Verneuil (Eure, arr. d'Évreux). Nous ignorons ce que sont devenus ces bronzes. Cf. Léon COUTIL, *Inventaires des monnaies gauloises... de l'Eure*, dans *Bulletin de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres... de l'Eure*, 1896, p. 45-46.

attendant la confirmation possible qu'apporterait une nouvelle découverte¹.

2. SEQVANOIOTVOS et BITOYIOTOYOC.

a) La légende SEQVANOIOTVOS.

La légende d'une monnaie gauloise d'argent, de fabrication celtique, de la fin de l'Indépendance, porte au revers l'inscription SEQVANOIOTVOS, dont la lecture est depuis longtemps certaine². *Au droit*, à l'intérieur d'un grènetis est empreinte une tête humaine à gauche, dont la chevelure est représentée par des S dont les volutes sont centrées d'un point ou par des cercles pointés. *Au revers*, on voit un sanglier marchant à gauche autour duquel est disposée la légende, dont le pied est centripète. Grènetis périphérique. La typologie et le style sont franchement celtiques ; l'échelon de poids privilégié est celui de 1,90 à 1,94 g³.

Les numismates n'ont pas disputé sur l'attribution de cette monnaie, dont on a signalé la découverte en

1. Sur la pièce à légende CISVRAT(os) ci-dessus décrite, la ligature CI du revers est obturée par l'usure et rendue à peu près semblable à l'esquisse d'une feuille ; d'autre part, la lettre V se trouvait sur la partie du flan qui a disparu et la lettre S, à l'envers, pouvait dès lors être confondue avec un simple décor. On comprend que, dans ces conditions, Changarnier ait négligé l'aspect épigraphique du revers. Sur l'individu BN 7340, Muret et Chabouillet n'ont reconnu que la lettre S, tandis que Duchalais, cinquante ans plus tôt, avait identifié le V renversé et le S. BN 7340 est classée aux *Velio-cassi* en raison d'une certaine analogie de droit avec celui de BN 7356, dont la légende est SVTICCOS/VELIOCAΘI. Rappelons que deux exemplaires ont été découverts, en 1894, à Verneuil, dans l'Eure.

2. Dès 1666, Claude Bouterouë (*Recherches curieuses des monnoyes de France*, p. 57, fig. 47) lisait SEQVANO et attribuait la monnaie aux *Sequani*.

3. Ce poids correspond sensiblement à celui d'un demi-denier romain, comme la plus grande masse des monnaies d'argent des peuples de l'Est de la Gaule. Sur les 39 pièces du Cabinet de France, BN 5329 à 5367, on compte 33 exemplaires, soit plus de 84 %, entre 1,90 et 1,99 g (de 1,95 à 1,99 g : 10 pièces, de 1,90 à 1,94 g : 23 pièces).

treize départements français, à Jersey et en Suisse. Ils l'ont classée aux *Sequani*, à cause du nom ethnique inclus dans l'inscription, malgré le fait que cette pièce n'ait jamais été signalée dans le département du Doubs, en dehors d'un exemplaire conservé dans le médaillier de la Bibliothèque de Besançon et dont la provenance n'est pas établie¹ !

Jusqu'en 1885 environ, on estimait généralement chez les numismates que la légende était formée de deux mots : SEQVANOIO, à gauche de la queue du sanglier, et TVOS, à droite. Dans *Sequanoio*, on voyait le nom des *Sequani* et l'on négligeait *tuos*². En réalité, il n'y avait aucune raison technique de tenir compte de la coupure en SEQVANOIO et TVOS, observée sur certains exemplaires, les premiers publiés et les mieux venus³, étant donné que sur d'autres la queue du sanglier coupe le mot autrement, en SEQVANO et IOTVOS, par exemple⁴. Du reste, s'il se fût agi de deux mots, l'orientation des lettres du second mot présumé eût probablement été différente de celle des lettres du premier mot. Dans un souci de facilité pour la lecture, en effet, ou peut-être seulement dans l'intérêt du graveur, les artistes de l'Est de la Gaule disposèrent les lettres sur la monnaie d'argent à la légende Q. DOCI SAMF selon deux orientations, parce qu'il ne s'agissait pas d'un seul mot : le pied de

1. « Il n'existe dans notre collection qu'une seule pièce d'argent à la légende SEQVANOIOTVOS, mais cette monnaie, toute rare qu'elle paraît être dans la contrée séquanais, ne saurait nous être contestée, puisqu'elle est la seule qui soit signée du nom des Séquanes » (Auguste Castan, *Monnaies gauloises des Séquanes*, dans *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1873 (1872), p. 543-544).

2. Adolphe DUCHALAIS, *o.c.*, p. 151-152.

3. Voir LA TOUR, *o.c.*, pl. XVI, 5351 ; A. BLANCHET, *o.c.*, p. 402, fig. 419 ; L. LENGYEL, *L'art gaulois dans les médailles*, Paris, 1954, pl. XL, fig. 451, agrandissement (revers seulement).

4. C'est le cas de BN 5332.

Q. DOCI est centripète, celui de SAMF est centrifuge. Ainsi le porteur pouvait lire l'inscription de gauche à droite en deux lignes successives¹. Pour SEQVANOIOTVOS, comme il s'agissait d'un seul mot, une disposition en deux lignes n'était pas souhaitable : il fallait donc tourner la pièce entre les doigts pour en lire la légende.

Changarnier proposa le rapprochement de ce mot avec l'anthroponyme *Ioturix*, que l'on croyait lire sur une monnaie d'argent des *Boii*, et, approuvé par Mowat, suggéra de voir dans la légende qui nous occupe l'équivalent gaulois de « Iotuos le Séquane »². La lecture de l'anthroponyme IOTVRIX ou IOTVIRIX ne se vérifie pas sur les monnaies celtiques. Les numismates tchèques ont déchiffré avec raison EVOIVRIX³.

b) La légende BITOYIOTOYOC BACIAEYC.

On connaît une monnaie de bronze rare, représentée au Cabinet de France par un seul exemplaire, BN 2415, pesant 10,62 g, sur laquelle on avait cru pouvoir lire en exergue, au revers, sur deux lignes, les mots BITOYIOTOYOC BACIAEY[C]⁴. Cet individu faisait partie du numéraire de bronze attribué aux Longostalètes, émis au nom de dynastes celtes de la région de Béziers.

Au droit, on voit une tête d'Hercule barbare à droite, déterminée par une massue placée derrière la nuque. *Au revers*, un lion à droite et, sous l'animal, la légende.

P. Ch. Robert a douté de l'authenticité de la pièce du Cabinet de France, que l'on croyait unique et dont on

1. BN 5405. — LA TOUR, *o.c.*, pl. XVI.

2. Cf. A. HOLDER, *All-Celtischer Sprachschatz*, Leipzig, 1904, t. II, col. 1520 : « SEQVANO(s) IOTVOS (= der Sequaner Iotuos) ».

3. Vojtech ONDROUCH, *Keltské mince typu Biatec z Bratislavy*, Bratislava, 1958, p. 33-34 et *passim*, pl. XXXIX, 253-255, supplément, pl. 22, 1-2. La lecture est certaine : EVOIVRIX.

4. Cf. A. BLANCHET, *o.c.*, p. 105.

considérerait à Paris, a-t-il écrit, « la légende comme refaite »¹. On y voit en effet quelques traces de grattage au-dessus de la première ligne de la légende, mais le relief de la partie terminale, apparemment insolite dans sa forme, -ΓΟΓΟ, en tout cas est intact. En réalité, le déchiffrement était rendu difficile par suite du tassement des lettres dans le champ restreint dont disposait le graveur pour douze signes. Ch. Robert n'était pas absolument convaincu de l'altération de la pièce puisqu'il a proposé de lire BITOYIOTOΓO. A une lettre près, c'était en effet correct; nous voyons nettement quant à nous en pénultième non pas un *gamma*, mais un *upsilon* et la leçon certaine nous paraît être BITOYIOTOYO[C], c'est-à-dire, en translittérant : *Biluiotuo[s]*.

ΒΙΤΟΥΙΟΤΟΥΟ
 ΓΑΛΙΛΕΥ

Nous venons d'aboutir à cette conclusion², quand nous avons eu la bonne fortune de nous découvrir un devancier, en la personne de G. Amardel qui, en 1906, avait décrit un exemplaire de sa collection, de très belle conservation, pesant 13,5 g, trouvé aux environs de Narbonne; il avait noté cette constatation, passée malheureusement inaperçue: « l'inscription BITOYIOTOYOC est incontestable »³. Le déchiffrement et la lecture du numismate de Narbonne

1. P. Charles ROBERT, *Numismatique de la province de Languedoc*, Toulouse, t. I, 1876, p. 58.

2. A la suite d'un examen de la pièce au moyen du microscope binoculaire à la Bibliothèque nationale.

3. G. AMARDEL, *Une nouvelle monnaie gallo-grecque de Narbonne*, dans *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 1906, et *Revue numismatique*, 1906, p. 415.

sur un témoin d'excellente condition confirment les nôtres et attestent la pleine authenticité de la pièce de Paris.

Nous sommes sans doute fondés à rapprocher les inscriptions monétaires qui nous apportent respectivement *Sequanoiotuos* et *Biluiotuos*. Cela suggérerait-il d'isoler un élément *-iotuos* en composition avec *Sequano-* et avec *Bilu-*? Nous présentons ces données aux celtistes, espérant qu'ils établiront la signification de cet élément *-iotuos*, qui éclairerait les numismates, particulièrement à l'égard du problème de l'attribution des monnaies de l'Est, dont la carte de répartition ne met pas en évidence le centre émetteur⁴.

3. La légende ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ et ses variétés (pl. I, nos 5 à 15).

Les plus anciennes collections de monnaies gauloises admises, malgré leurs types peu classiques, dans les cabinets de curieux dès le XVII^e siècle, réunissaient les pièces d'argent à la légende ΚΑΛΕΤ[-], que l'on attribuait aux *Caletes*². Cependant la légende, qui, plus complète, est ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, devait donner aux quelque dix générations qui se sont succédé depuis Bouterouë les

1. Il n'est pas certain que la monnaie à la légende SEQVANOIOTVOS soit attribuable aux *Sequani*. On pourrait en douter, comme le faisait A. Blanchet, qui notait : « en ce cas (si les pièces portaient le nom de *Iotuos*, le Séquane) les pièces auraient peut-être été frappées en dehors de la Séquanie » (*Traité*, p. 402). La carte de distribution de ces monnaies n'invite pas à essayer d'étayer sur elle l'hypothèse d'émissions séquanes. D'autre part, les monnaies à la légende TVRONOS/CANTORIX (BN 7002 à 7014) n'ont pas été frappées chez les *Turones*, comme on le croyait au siècle dernier, puisqu'on ne les rencontre que dans l'Est de la France, principalement en Franche-Comté.

2. Bouterouë (*o.c.*, p. 52-53, fig. 39) voyait la preuve du bien-fondé de cette hypothèse dans un détail, selon lui, typologique; une sorte d'ancre, qui lui semblait placée devant le cheval, était à ses yeux la marque évidente d'un peuple du littoral. Nous verrons *infra* qu'il s'agissait de la lettre *upsilon* terminale de la légende. C'était l'époque héroïque des pionniers.

plus grandes difficultés ; de nos jours, elle est encore discutée. Il est peu utile d'exposer ici l'historique du déchiffrement du mot en caractères grecs qui embarrassait les numismates. Après avoir cru y reconnaître le nom ethnique des *Leuci*¹, celui des *Aedui*², celui des *Remi*³ ou des *Mediomatrici*⁴, ils renoncèrent à désigner les auteurs d'un numéraire exceptionnellement abondant et largement réparti et le classèrent finalement sous la rubrique des « incertaines de l'Est »⁵. Nous avons repris récemment le problème et conclu qu'il s'agissait d'émissions des *Lingones* remontant à l'époque pré-romaine⁶.

Nous n'examinerons ici que les aspects épigraphiques de cette monnaie, normalement de très bon aloi, qu'on a recueillie abondamment dans l'Est de la France et dans une trentaine de départements français, où l'ont transportée les armées romaines pendant les guerres de César, de 58 à 51, ainsi qu'en Allemagne, en Bohême, en Suisse et à Jersey. Ces monnaies ont été frappées chez les *Lingones* ; les premières émissions probables sont datées, par la mention qui y est faite du nom de Sulla, des années de la magistrature de ce personnage à Rome, entre 83 et 78⁷.

1. F. de SAULCY, *Monnaies des Leukes ou Leuquois*, dans *Revue numismatique*, 1836, p. 165-166 ; 1837, p. 6. KAA était lu LVK.

2. F. de SAULCY, *Numismatique gauloise, deniers à la légende KAAETE-ΔOY*, dans *Revue numismatique*, 1858, p. 281-288 et *Monnaies des Éduens*, *ibid.*, 1861, p. 83-85.

3. F. LIENARD, *Dissertation sur des caractères angulaires des monnaies de la Gaule Belgique*, Châlons-sur-Marne, 1836, p. 3, 15-16.

4. Gabrielle FABRE, *Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*, Paris, 1952, légende de la pl. XI, 18.

5. MURET et CHABOUILLET, *o.c.*, p. 188-191. — LA TOUR, *o.c.*, pl. XXXII.

6. *Les monnaies de Caleledu et le système du denier en Gaule*, dans *Cahiers numismatiques, Bulletin de la Société d'Études numismatiques et archéologiques*, n° 6, 1965, p. 165-180. — Voir aussi *La monnaie de Caleledu et les zones du statère et du denier en Gaule*, dans *Revue archéologique du Centre*, t. V, 1966, 2, p. 101-129.

7. La mention du nom de Sulla au revers d'une monnaie gauloise, dont

Les dernières émissions eurent lieu sans doute pendant la guerre des Gaules, les *Lingones* étant demeurés dans le camp romain. Durant une trentaine d'années au plus, de nombreuses variétés épigraphiques de la légende virent le jour.

A. LA LÉGENDE.

a) La légende la plus complète, manifestement la première en date¹, se compose de deux mots.

1° Lorsque la légende est empreinte dans le plus grand développement connu², on y voit la juxtaposition, sur une même face monétaire, le revers, de deux mots, dont l'un est empreint en caractères grecs et l'autre en caractères romains. Le premier est KAAETEΔOY. Il apparaît immédiatement au-dessus de la queue du cheval et se développe vers la droite jusqu'au niveau du sabot des antérieurs. Il convient de le lire dans le sens rétrograde et en redressant les lettres, qui sont empreintes en négatif. Le pied des lettres est centrifuge. Le mot empreint en caractères romains est SVLA, en lettres inversées dont le pied est également centrifuge. Les lettres VL sont liées, de sorte qu'il importe de résoudre la ligature et de développer en SVL(1)A, tout en lisant dans le sens rétrograde. L'erreur du graveur a consisté à buriner la légende en positif sur le coin, du reste unique, que nous connaissons.

le type, au droit seulement, est imité d'une monnaie romaine, n'eût eu aucun sens avant que Lucius Cornelius Sulla l'eût rendu illustre. Elle n'en eût pas eu davantage après l'abdication et la mort du dictateur.

1. Cf. *infra*, n. 1, p. 339.

2. BN 8296 et 8297. On n'en connaît aucun autre exemplaire. Ces deux-là sont issus du même couplage de coins.



- 1 : Ligature VL de la légende du denier de (P. Cornelius) Sul(l)a.
 2 : Ligature VL sur le coin R 1 de la monnaie à légende KAAETE-
 ΔOY SVL(l)A (2 ex. connus).
 3 : Ligature VL sur les monnaies issues du coin R 2 (9 ex. connus).

N.B. — Nous ne pouvons donner un dessin de la ligature VL du coin R 3, représenté par une seule pièce connue, parce que sur cet exemplaire unique la ligature est mal venue.

La juxtaposition sur une même face monétaire de deux mots différents, écrits respectivement dans l'alphabet grec et romain, n'a pas d'autres exemples dans la numismatique gauloise, mais on y connaît le cas de juxtaposition de deux mots différents empreints respectivement dans les mêmes alphabets sur chacune des faces d'une même monnaie ; c'est celui de la légende EAKESOOYIZ/TASGIITIOS¹.

2° La légende est abrégée.

La difficulté de buriner douze signes représentant treize lettres au pourtour d'un flan monétaire d'environ douze millimètres de diamètre a dû embarrasser le graveur, car il ne semble pas que l'expérience ait été renouvelée. On ne connaît, nous l'avons dit, qu'un coin de cette catégorie, dont nous sont venues deux pièces. On connaît

1. BN 6295-6305. — LA TOUR, *o.c.*, pl. XIX. — On connaît aussi, sur une même face monétaire, la juxtaposition de deux mots, l'un en caractères grecs, l'autre en caractères celtibériques, sur une monnaie de bronze des *Longostales*, portant le nom ethnique de ce peuple (par ex. sur BN 2359, 2368, etc.). Il convient aussi de signaler la juxtaposition sur chacune des faces d'une même pièce (BN 6308), attribuée aux *Carnutes*, au droit, d'un mot en caractères paraissant celtibériques (A. BLANCHET, *Trailé...*, p. 326, pl. II, 23), au revers, du mot gaulois KOHOC.

deux coins, représentés dans les monnaies connues de nous par douze individus, sur lesquels furent aussi gravés les deux noms, mais en réduisant le premier à ses trois premières lettres KAA, la forme du nom romain étant inchangée, SVLA avec ligature VL, à cela près que les deux mots, correctement gravés en négatif sur les coins, sont clairement lisibles en positif sur les monnaies, dans le sens de gauche à droite. Le pied des lettres des deux mots étant centrifuge, il faut retourner la pièce pour y lire le mot abrégé en KAA, alors que le mot SVL(l)A est empreint à l'exergue et se lit en présentant le type du revers normalement.

b) La légende se compose d'un seul mot.

1° La légende comporte le mot grec complètement empreint en neuf signes.

Dans un nombre relativement rare de cas, la légende KAAETEΔOY apparaît lettre par lettre dans son entier, empreinte tout autour du type de revers. Le nom de *Sulla* a disparu définitivement. L'inscription se lit avec le pied des lettres centripète. Le *kappa* initial est au-dessus ou immédiatement à droite de la tête du cheval, qui marche vers la gauche, et l'*upsilon* terminal fait face au poitrail, ressemblant à une sorte de timon stylisé¹.

2° La légende ne semble pas complètement empreinte.

Dans un nombre considérable de cas, la légende a semblé au premier examen incomplète ou abrégée. En effet, la confrontation de l'abondant matériel à notre disposition

1. C'est ce détail qui, mal interprété, a paru confirmer une attribution maritime aux premiers observateurs, qui y voyaient une ancre marine. Les Gaulois ne laissaient pas de se jouer à l'occasion de telles ambiguïtés ; ainsi a-t-on vu, sur des monnaies d'argent attribuées aux *Bituriges Cubi*, le rendu de la jambe antérieure d'un cheval servir de haste à une lettre de la légende (*Études celtiques*, VIII, 1958, 1, p. 146).

en France et dans les pays voisins, permet de constater que, hormis le cas de dégradation des types, de la technique et, par conséquent, inévitablement de la légende aussi, et ce sur un nombre assez rare d'individus, quatre lettres sont toujours présentes. Ce sont les trois premières KAA et la dernière Y. Entre le groupe initial et la lettre ultime existe une lacune apparente affectant tout ou partie du groupe ETEΔO.

Certains auteurs du siècle dernier et du nôtre ont pensé qu'il pouvait exister diverses leçons de l'anthroponyme, dont les principales formes empreintes seraient KAΛE-TEΔOY et des hypocoristiques ou abréviations tels que KAΛEΔOY et KAA¹.

Remarquons d'abord que l'*upsilon* est constant et que, de ce fait, quelle que soit notre déférence envers l'autorité de nos prédécesseurs, nous devons dénier ici l'existence de la forme KAA, puisque la forme la plus mutilante en apparence de l'inscription, si l'on s'en tient aux lettres individuellement empreintes, est KAAΥ². Est-il possible d'admettre pour abréviation à KAΛETEΔOY les formes *KAΛEΔOY et *KAAΥ ? Pour KAΛEΔOY, il y aurait syncope d'une syllabe et cela serait sans analogie dans l'épigraphie monétaire des Gaulois, dont le système abrégatif est bien connu. Un anthroponyme tel que celui de *Lilavicos* peut être abrégé en LITA ou LITAV, mais

1. A. BLANCHET, *Traité...*, o.c., p. 125 et 398-401. — Le plus récent défenseur de cette opinion est Maurice Dayet, dans une étude publiée dans la *Revue archéologique de l'Est*, XI, 1960, 2, p. 134-154, à laquelle nous avons consacré un examen dans la même publication, XVI, 1965, 4, p. 285-294.

2. L'abréviation KAA n'existe que sur la monnaie à légende composée de deux mots de la variété a 2. Eugène Hucher, qui fut l'un des grands numismates militants du siècle dernier, mais qui n'avait pas eu connaissance des variétés dont la légende comprend deux noms, écrivait dans la *Revue numismatique* (1863, p. 54), au sujet des monnaies à la légende formée d'un seul mot : « KAA n'existe pas isolé ».

jamais en *LITACOS, par exemple. De même, pour le nom d'*Epasnactos*, nous avons la légende EPAD, pour *Togirix* TOG, etc. En ce qui concerne l'abréviation KAAΥ supposée, nous ne saurions donc lui découvrir des parallèles tels que *LITAS, *EPADS ou *TOCX³.

On a défendu l'hypothèse que le nom même de KAΛETEΔOY serait formé de deux mots désignant « les Celtes Éduens »² ou « quelque chose comme *puissance éduenne* »³ et cette vue pouvait paraître justifier une abréviation KAA, plus forte que KAΛET; mais on ne peut tout de même soutenir que l'Y terminal constitue l'abréviation du nom prétendu des Éduens ! Du reste, l'onomastique monétaire autant que la statistique s'inscrit en faux contre cette proposition insoutenable⁴.

L'analyse du nombreux matériel en cause nous montre que, si nous devons nous en tenir à la lecture des lettres individuellement empreintes, il se trouverait bien d'autres formes de l'abréviation prétendue. En effet, dès 1841, Joachim Lelewel, un pionnier de la numismatique gauloise, avait signalé les formes KAAΥ, KAΛΔY et KAΛΔOY⁵, mais il ne les avait pas relevées toutes et l'on pourrait y

1. On pourrait alléguer la forme DVBNORX pour *Dubnor* (I)X, que l'on a cru lire sur BN 4966 (MURET et CHABUILLET, o.c., p. 113), mais, si l'on y regarde de près, on voit la lettre I pénultième qui joint en pied la haste et le jambage de la lettre R. Il y a donc une ligature RI, de recette gauloise, qui a passé inaperçue aux auteurs.

2. Cf. *supra*, p. 328, n. 2.

3. Maurice DAYET, *Les monnaies de KAΛETEΔOY*, dans *Revue archéologique de l'Est*, XI, 1960, 2, p. 143.

4. Voir notre examen de l'article de M. Dayet, p. 290-291 (cf. *supra*, p. 332, n. 1).

5. J. LELEWEL, *Études numismatiques et archéologiques, I: type gaulois ou celtique*, Bruxelles, 1841, p. 239.

ajouter ΚΑΛΟΥ¹, ΚΑΛΕΥ² et d'autres encore ; ainsi Muret et Chabouillet admettaient pour BN 8184 la leçon ΚΑΛΔΕΥ. En réalité, on peut relever toutes les formes existant sur les pièces en enlevant tout ou partie du groupe ΕΤΕΔΟ, ce qui détermine un bon nombre possible de combinaisons, toutes réalisées. L'embarras extrême où les a mis cette situation a incité les auteurs à alléger la difficulté en ne retenant que les formes ΚΑΑ et ΚΑΛΕΔΟΥ, tout en ignorant l'*upsilon* terminal quand c'était nécessaire³.

Il est aisé, croyons-nous, de résoudre le problème. En effet, lorsqu'une forme plus ou moins absurde de l'abréviation supposée nous est offerte et que quelques lettres seulement, l'*epsilon*, le *delta* ou l'*omicron*, ensemble ou séparément, se voient sous le ventre ou entre les antérieurs du cheval, on observe sous le ventre un motif variable et cet élément-là est toujours absent lorsque la totalité du mot ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ est empreinte. Ainsi apparaît clairement que le prétendu meuble du champ monétaire placé là, rouelle ou signe semi-circulaire, a en réalité valeur graphique, que c'est une sorte de monogramme plus ou moins riche, que le lecteur devait résoudre en ses éléments pour obtenir les lettres individuellement absentes. La chose n'était pas tout à fait sans exemple ou analogie

1. Théodore PISTOLET de SAINT-FERJEU, *Notice sur les monnaies des Lingons...*, dans *Annuaire de la Société française de Numismatique*, 1867, pl. VII, 52. — Eugène HUCHER, *L'art gaulois...* I, Paris, Le Mans, 1868, pl. 58, 2. — Musée Saint-Pierre (fonds La Saussaye), à Lyon, photographie 36, 17925. — *Catalogue des collections archéologiques de Besançon, IV. Les monnaies gauloises*, pl. VI, n° 129.

2. *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, planche des monnaies, n° 259. — Musée de Lyon, photographie 44, 14521 ; 36, 17919.

3. Voir, en dernier lieu, la pièce BN 8178, choisie par Maurice Dayet pour illustrer la leçon ΚΑΑ, dans son article de la *Revue archéologique de l'Est*, p. 139, fig. 3. L'inscription porte ΚΑΑΥ, en lettres individuellement empreintes.

dans le numéraire de la Gaule. On connaît en *Comata* plusieurs abréviations monogrammatiques de plus de deux lettres. Rappelons celle qui réunit les lettres CAV du mot IVRCAV(-)¹ ainsi que le monogramme qui semble devoir être développé en cinq lettres pour former le mot KATAL². On peut aussi rapprocher de ces inscriptions le bronze à la légende IIBVROVIX dans laquelle les lettres IIBVROV sont liées les unes aux autres³.

Notons que la valeur d'un monogramme s'induit évidemment de l'état du contexte. Le même signe peut convenir pour grouper plusieurs lettres, il sera donc analysé en fonction du reste de la légende. Comme, d'autre part, le signe monogrammatique est souvent circulaire, il s'est trouvé nécessaire de substituer au *delta* la forme d'un D. Ce fait avait été noté, voici plus d'un siècle, par E. Hucher, qui avait ainsi esquissé les premières lignes de la solution du problème ; malheureusement, comme il admettait la leçon ΚΑΛΕΔΟΥ, il en limitait la portée. Bien qu'il n'y eût aucun écho à ses observations originales, il eut le mérite de cette belle découverte épigraphique en écrivant : « (en) ΚΑΛΕΔΟΥ, l'*epsilon* existe, soit couché et excentrique sous le *delta*, soit en conjonction avec un D oncial »⁴. Le principe étant présenté, donnons

1. *Études celtiques*, VIII, 1958, I, p. 147, fig. 5.

2. BN 6337. — LA TOUR, pl. XIX.

3. BN 7044-7045. — LA TOUR, pl. XXVIII. — Le déchiffrement, commencé par Lelewel (*o.c.*, I, Bruxelles, 1840, pl. IX, 44) et A. Duchalais (*o.c.*, p. 122, n° 369), est dû principalement à E. Hucher (*Revue numismatique*, 1863, p. 306-307, fig. — Du même auteur, *L'Art gaulois, o.c.*, I, p. 38, fig.

4. *Note sur la légende de ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ*, dans *Revue numismatique*, 1862, t. à p., p. 10 (même vue, p. 9). Dans la même revue, en 1863, p. 55, l'auteur a écrit : « l'*epsilon* et le *delta* (sont) tantôt en monogramme tantôt superposés ». Dans l'*Annuaire de la Société française de Numismatique*, sous le titre de *Révision des légendes des monnaies de la Gaule* (1866, t. à p., p. 22, n° 541), nous lisons encore : « Sur les exemplaires dégénérés, les initiales ΚΑΑ ont

le catalogue des ligatures et des monogrammes de deux, trois, quatre ou cinq lettres, formant tout ou partie du groupe ETEΔO, mais non sans avoir produit un répertoire des formes utilisées pour chacune des lettres de la légende.

a) Principales formes des lettres de la légende KAAETEΔOY.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
K	K	K	K	K	□	K					
A	∇	∇	∇	∇	∇	∇	▷				
Λ	∧	∧	∧	∧	∧	∧					
E	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖	⊖
T	T	T	T	T	T	T					
Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ	Δ
O	O	O	O	O	O	O					
Y	Y	Y	Y	Y	Y	Y					

Références :

- CBL = Catalogue des collections archéologiques de Besançon. IV. Les monnaies gauloises (Annales littéraires de l'Université de Besançon), Paris, 1959.
- CBM = Catalogue des collections archéologiques de Montbéliard (Annales... de Besançon), Paris, 1960.
- CBJ = Catalogue des monnaies gauloises du Jura (Annales... de Besançon), Paris, 1962.
- BN = Muret et Chabouillet, Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale, Paris, 1889.
- K : 1 = CBJ 35. — 2 = CBL 130. — 3 = CBL 131-132. — 4 = BN 8296. — 5 = BN 8308. — 6 = CBL 133.

une grande importance (par leurs dimensions), mais jamais cependant elles n'existent seules ; on lit toujours KAAEAY ou KAAEΔOY, en tenant compte des monogrammes... *.

- A : 1 = CBJ 43. — 2 = CBJ 35. — 3 = CBL 130. — 4 = BN 6296. — 5 = CBL 132. — 6 = CBJ 43. — 7 = CBL 133.
- Λ : 1 = CBL 127. — 2 = CBL 128. — 3 = CBL 130. — 4 = CBL 133.
- E : 1 = CBL 130. — 2 = CBJ 40. — 3 = BN 8296. — 4 = BN 8294. — 5 = BN 8289. — 6 = BN 8197. — 7 = BN 8233. — 8 = BN 8190. — 9 = BN 8205. — 10 = BN 8259. — 11 = BN 8235.
- T : 1 = BN 8285. — 2 = BN 8295. — 3 = BN 8259 et 8289 (de coins différents).
- Δ : 1 = BN 8205. — 2 = BN 8259. — 3 = BN 8289. — 4 = BN 8190. — 5 = CBM 109. — 6 = CBM 110. — 7 = CBL 127.
- O : 1 = CBM 109. — 2 = CBL 129. — 3 = BN 8259.
- Y : 1 = CBL 130. — 2 = CBJ 37. — 3 = BN 8205. — 4 = BN 8235.

b) Principales ligatures et formes monogrammatiques à 2, 3, 4 ou 5 lettres.

1	T̄ =	TE
2	Δ̄ =	ΔO

Références : Lyon = Musée Saint-Pierre à Lyon, fonds La Saussaye, photographies faites par les soins du conservateur chez un photographe privé.

1 = Lyon, photo 36, n° 17939. — 2 = CBJ 36.

⊖ = ⊖ ⊥ ⊖ = ETE

Références : SF = Th. Pistolet de Saint-Ferjeux, o.c. — DAG = Dictionnaire archéologique de la Gaule, 1875, planches des monnaies. SF, pl. VII, 50 et DAG, fig. 258.

⊖ = ⊖ ⊥ ⊖ ⊖ = ETED

SF VII, 52. — CBL 129. — Lyon, photo 36, n° 17925. — BN 8373.

⊕ = ETE DO

BN 8178. — DAG 160. — CBL 128. — CBJ 42. — Lyon, photo 36, n° 17921.

c) Quelques formes rares, connues par un unique exemplaire.

1  = $\cup \text{T} \cup \curvearrowright$: ETEΔ

2  = $\overline{\cup} \text{T} \overline{\cup} \Delta \text{O}$ = ETEΔO

3  = $\text{Y} \text{F} \Delta$: ETEΔ

4  = $\cdot \cdot$ = $\curvearrowright ? \Delta$

5  = $\uparrow \uparrow \uparrow \Delta$: ETEΔ

1 = Lyon, photo 44, n° 14521. — 2 = Lyon, photo 36, n° 17922. —
3 = BN 8183 (pl. I, n° 9). — 4 = BN 8186 (pl. I, n° 6). — 5 = collection P. C. Vian, d'Avignon.

Le nom du chef lingon *Caledu* peut donc être empreint sur les monnaies gauloises, en compagnie du nom de *Sulla*, soit dans tout son développement, soit abrégé en ses trois lettres initiales. Dans la très grande majorité des cas, il apparaît seul. En ce cas, ou bien on peut le lire dans son entier lettre par lettre, ou bien un nombre variable de lettres est présent isolément, allant de sept à quatre au minimum, et les autres lettres sont groupées en une forme monogrammatique ou une ligature pouvant représenter de deux à cinq lettres. Nous ajouterons que l'état de l'inscription monétaire fut fonction de la chronologie. La plus haute époque est celle de l'unique coin connu au

nom de *Caledu* dans son entier et à celui de *Sulla*¹;

1. Telle était l'opinion d'Adrien Blanchet (*Traité*, p. 400). 1° L'antériorité de la monnaie à la légende KAAETEΔOY SVLA a d'abord été affirmée par F. de Sauley, qui avait examiné le trésor de Lavilleneuve-au-Roi (Haute-Marne, découvert en 1866) et avait observé que les pièces à légende entière étaient beaucoup plus usées en général que les autres. Le frai leur avait par conséquent fait perdre le plus de poids (*Revue numismatique*, 1866, p. 246). Le poids n'est guère ici un moyen de datation relative, car il demeura dans les mêmes étroites limites pour toutes les émissions et se situe entre 1,99 et 1,80 g pour 137 pièces sur les 163 individus considérés dans notre statistique (152 exemplaires de la Bibliothèque nationale et 11 pièces provenant de la trouvaille de la Balme-d'Epy dans le département du Jura);

2° les monnaies à la légende la plus complète, comprenant deux mots, dont le mot barbare en entier, sont exceptionnelles en ce que l'orientation des faces est à droite, comme pour le denier de P. Cornelius Sulla, qui en est le prototype. Toutes les monnaies à un seul nom, complet ou allégé par une forme monogrammatique, ont leurs faces à gauche, dans le sens opposé à celui des faces du modèle romain, ce qui est un indice possible de copie d'un autre modèle;

3° les pièces à la légende en deux mots, sans abréviation autre que la ligature VL du nom de Sulla, sont au nombre de deux; ce sont les seuls individus connus et ils proviennent du même couplage de coins. Le coin de revers R1 avait reçu l'inscription en positif et les monnaies qui en sortaient portaient évidemment un texte négatif, illisible par des lettrés primaires. Les pièces à la légende en deux mots avec l'abréviation KAA, dont nous connaissons douze individus, issus du coin de droit D1, qui a servi à frapper les deux premières pièces à légende entière et de deux autres coins de droit D2 et D3, et seulement de deux nouveaux coins de revers R2 et R3, ces pièces portent une inscription venue en positif. Donc, on avait corrigé l'erreur constatée sur le coin le plus complet R1, qui était nécessairement antérieur. Cette correction montre en effet que l'on avait pris conscience, dans l'atelier, du résultat fâcheux du premier travail; il n'a pas été réitéré;

4° pour obtenir le second état de ce numéraire, il semble qu'on se soit contenté de reproduire en creux sur les nouveaux coins l'image en relief de la première pièce, prise pour modèle, en se souciant seulement d'abrèger le nom gaulois par ses trois premières lettres, ce qui explique que le type soit à gauche désormais et l'inscription en positif.

L'ordre chronologique des émissions doit donc s'établir comme suit : d'abord les monnaies issues de l'unique coin connu qui portait en positif une légende en deux mots, dont le premier est abrégé; enfin les monnaies à un seul mot complet, suivies de la longue série des monnaies à légende allégée au moyen d'une forme monogrammatique.

la dernière est celle des émissions innombrables à légende allégée par une forme monogrammatique, au seul nom de *Caletedu*, que répandirent à travers la Gaule les légions romaines, qui n'usèrent pas de leur numéraire national¹.

Les formes ΚΑΛ, ΚΑΛΔΥ, ΚΑΛΔΟΥ, ΚΑΛΟΥ, ΚΑΛΕΥ, ΚΑΛΔΕΥ, ΚΑΛΕΔΟΥ, ΚΑΛΥ doivent être désormais rayées des listes de légendes au profit de la seule forme ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ.

* * *

Au terme de cette cinquième suite de *Notes d'épigraphie monétaire gauloise*, il n'est peut-être pas inutile de récapituler les légendes étudiées, afin d'en faciliter la consultation par le moyen d'une liste alphabétique. Référence y est faite à la suite considérée, indiquée par son numéro en chiffres romains, suivi de la mention de la pagination. Par souci de simplification, nous avons adopté l'ordre de l'alphabet latin, en plaçant le *kappa* et la forme nord-italique équivalente à la suite du C romain ; les caractères grecs sont en gras.

A. Lectures confirmées et *lectures nouvelles.

AMBACTVS	II, 124.
ARCANTODAN, voir ROVECA	II, 121.
ARGANTODA, voir CISIAMBOS	†
	et SIMISSOS II, 116-119 et 120.
ARVS, voir SEGVSIAVS	IV, 56.
*ARXANTI	II, 123.
ASES (nord-italique)	IV, 59-64.
*AVLIRCO IIBVROVIC	III, 493-494.
*AVLIRCV S	III, 492-493.

1. Pour la circulation des monnaies romaines en Gaule et la diffusion par les légions romaines des monnaies correspondant au demi-denier romain par leur poids et leur aloi, émises par des peuples de l'Est de la Gaule, voir notamment notre étude intitulée *Les monnaies gauloises au nom de Togirix*, dans *Revue archéologique de l'Est*, XIII, 1962, 1-2, p. 111-112.

*BITOYIOTOYOC.BACIAEYC	V,
CATTOS, voir SIMISSOS	II, 119.
CISIAMBOS	II, 115.
CISIAMBOS / ARGANTODA.	
	MAVPENNOS II, 116-119.
CISIAMBOS / SEMISSOS LIXOVIO	
	PVBlicos II, 115.
CISIAMBOS, voir SIMISSOS	II, 119.
CISV, voir CISVRATOS et	
	..RATOS V,
*CISVRATOS / CISV	V,
ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ	V,
ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ SVLA	V,
ΚΑΛ SVLA	V,
KASILOS (nord-italique)	IV, 59-64.
KAT (nord-italique)	IV, 59-64.
ΔΟΥΒΝΟ	III, 486.
IIBVROVIC, voir AVLIRCO	III, 492-494.
*EBVROVICO S / AVLIRCO	III, 491-492.
EVOIRIX	V,
*ILAVSO	III, 478-481.
*IVRCA et IVRCAV	I, 141-148.
LEXOVIO, voir CISIAMBOS et	
	SIMISSOS II, 115 et 120.
LIXOVIATIS / LIXOVIATIS	II, 113-114.
LIXOVIO, voir CISIAMBOS et	
	SEMISSOS II, 115 et 119.
MACCIVS	II, 106-111.
*MACVS ou MAGVS	I, 149-153.
*MAVPENNOS, voir CISIAMBOS	
	et SIMISSOS II, 116-119 et 120.
PIRRVCORI / SCINCOVEPVS	III, 488-491.
PVBLICA, PVBlicos ou PVPLI-	
COS, voir CISIAMBOS et SIMISSOS	II, 115 et 119.

PRIKOV (nord-italique)	IV, 59-64.
*..RATOS / CISV	V,
*ROVD	II, 137-138.
ROVECA ARCANTODAN / ROVECA	II, 121.
*ROVIIOC	II, 134-137.
SECISV	IV, 51-52.
SEGVSIASV / ARVS	IV, 56.
*SELISVC	IV, 52-55.
SEMISSOS, voir CISIAMBOS	II, 115.
*SIINONIIS	III, 494-498.
*SIINOSNOMOS (ou SOMONSONIIS)	III, 494-498.
SEQVANOIOTVOS	V,
SIMISSOS PVBLICOS LEXOVI/ ARGANTODA MAVPENNOS	II, 120.
SIMISSOS. PVBLICOS (ou PVPLI- COS) LIXOVIO / VERCOBRETO CISIAMBOS CATTOS	II, 119.
SCINCOVEPVS, voir PIRRVCORI	III, 488-491.
SOMONSONIIS, voir SIINOSNOMOS	III, 494-498.
SVLA, voir ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ et ΚΑΛ	V,
TEVT	IV, 57-59.
*TIKOVANA (nord-italique)	IV, 59-64.
TOC / TOC ou TOG / TOG	II, 128.
TOC / TOCIRI	II, 129.
TOCIRI, voir TOC	II, 129.
*ΤΟΓΙΚΑΓΟΙΤΟΣ / ΤΟΓΙΚΑΓΟΙΤΟΣ	II, 126-128.
*VARTICEO	IV, 46-51.
VLKOS (nord-italique)	IV, 59-64.
*VRIDO. RVF	III, 498-500.

B. *Cacographies de légendes authentiques.*

ΔOBN cacographie de ΔOYBNO	III, 486.
ΔONO — —	III, 486.
ΔOQ — —	III, 486.
IWC cacographie de YLLYCCI	III, 487.
M ou NI (?) cacographie de YLLYCII	III, 487.
OINO cacographie de ΔOYBNO	III, 486.
OMAOS cacographie de REMOS	III, 487.

C. *Lectures non certaines.*

FNIM	II, 130-132.
NMY	IV, 64-69.
OVI	II, 130-132.
SNIA	II, 130-132.

D. *Les lectures à abandonner.*

ACO	III, 484-485.
AMI	III, 483.
CEDVLIX	II, 111-112.
KAPNITOC	II, 124-125.
EBVROVICOM / AVLIRCO	III, 491-492.
ΕΠΘC	III, 483-484.
IOTVRIX	V,
IRNERIX	III, 481-482.
MAVFENNOS, voir CISIAMBOS et SIMISSOS	II, 116-119 et 120.
NOVIIOD	II, 132-133.
OMAOS	III, 487.
OSVAII	III, 478-481.
ROVE	II, 137-138.
SII	III, 482-483.
SEGV(S)IA)V(I)	IV, 57-59.
SVI	I, 141-148.
TRISILICI	V,
VRDORE	III, 498-500.

QUELQUES OBSERVATIONS
SUR LA FORMATION DE LA NOTION
DU CHEVALIER ERRANT

PAR
JEAN MARX

Un problème sur lequel on a trop peu écrit est celui de la formation de la notion de chevalier errant. Nous voudrions ici apporter quelques remarques nouvelles à ce sujet. Les chansons de geste liaient la chevalerie à un service à la fois féodal et religieux. La fidélité du vassal au suzerain, parfois sa révolte après un traitement injuste, son courage vis-à-vis des païens conçu comme une croisade, les excès parfois de sa démesure, c'est-à-dire de son orgueil et de son absence de modération constituaient un fonds commun de ces grandes œuvres. Mais la conception même de la chevalerie va connaître avec l'apparition du roman courtois une transformation profonde.

Des cours féodales multipliées et civilisées, où les dames constituent non seulement un auditoire éclairé, mais des inspiratrices jouant un rôle dans la formation des romans, patronnant et inspirant (comme cela avait été le cas et la mode antérieurement dans le monde occitanien des troubadours) des poètes et des écrivains qu'elles attachent à leur personne, tel est le tableau qui nous est offert. En même temps comme l'a noté M. Koehler, une classe nouvelle de chevaliers plus indépendants, moins riches, mais affamés d'honneur et de gloire se développe. L'usage des tournois répand une certaine conception de l'honneur et de l'aventure ; de jeunes cadets de noble famille vont

cherchant la gloire, le profit et la richesse qui attendent le vainqueur de ces joutes, où sont en jeu la fortune, les chevaux, les armes et parfois la vie des jouteurs.

Les aventures s'organisent autour de la cour représentée en particulier par la Table Ronde du roi Arthur ; c'est quand le roi est à table qu'on sollicite son appui, qu'on lui raconte des aventures nouvelles, qu'on lui apporte avec un corps ou une tête humaine une vengeance à assumer, une entreprise, souvent une quête périlleuse à risquer ; souvent aussi le personnage sollicitant demande un don que le roi accepte parfois imprudemment, et il est lié par cette acceptation sur laquelle il ne peut revenir. C'est ce que M. Frappier a désigné par le nom de don contraignant ; ici il nous paraît certain que les romans arthuriens et la Matière de Bretagne ont beaucoup emprunté à la tradition celtique ; l'atmosphère du *fled* irlandais, celle des défis, des obligations que traduit la fameuse notion de la *geis* irlandaise, adjuration par l'honneur et pour l'honneur, à laquelle l'homme brave et noble ne saurait se dérober, quel que soit le risque et le danger des aventures qu'il encourt en les acceptant. On sait le rôle que cette *geis* a joué dans la naissance et la formation du grand roman du fatum amoureux ; l'aventure de Tristan et Iseut, dont il existe de nombreux doublets, l'un des plus fameux étant le conte de l'amour de Diarmuid et de Gráinne.

Mais la chevalerie dans la littérature française va suivre un développement très différent de la fine amour des troubadours, elle est avant tout génératrice d'exploits ; Lancelot estimera que toute sa prouesse, tout ce qui fait de lui un chevalier et un héros sans pareil, il le tire et le tient de son amour même et de la dame qui l'inspire, la reine Guenièvre. Nous avons montré dans le chapitre consacré à la Charrette de Chrétien de Troyes dans nos

Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne, comment et pourquoi la comtesse Marie de Champagne, fille d'Alienor d'Aquitaine, inspire au grand poète champenois son roman de la Charrette ; Lancelot acceptera par amour de simuler dans un tournoi pour un jour, à la demande de sa dame, la crainte et la peur, parce qu'il sait bien, en toute certitude que dès le lendemain elle le rendra à sa vraie nature, et qu'il attend de ce renouvellement de prouesse la récompense de son amour. Tristan aussi obéira à Iseut.

Une évolution se produit à la fois dans les lettres et dans les mœurs. Le nombre des cadets dans les familles nobles les oblige à s'expatrier à la recherche de l'aventure. Ici encore les romans arthuriens ont conservé des traits des contes celtiques de l'Irlande et du Pays de Galles. Le nombre des bannis, tels le fameux Fergus Mac Róig, exilé volontaire du royaume de Conchobar en Ulster après la trahison de ce roi envers Noise et ses frères ; le long et dramatique exil du même Noise et de ses frères ; le rôle joué par le groupe des exilés, bannis par Conaire roi de Tara, dans l'attaque par des pirates guidés par eux du Château de Da Derga, où le même roi Conaire a trouvé un abri et où il périra sous le coup des tabous qu'il a enfreints involontairement par une sorte de fatalité ; de même le récit du coup funeste porté par Oengus au roi suprême d'Irlande Cormac qui, entraînant la mutilation du souverain, l'empêchera de régner et provoquera l'expulsion des Deisi, chassés du Meath au centre de l'Irlande, vers le Leinster, puis en partie vers le Pays de Galles. Toute cette atmosphère de défis, de vendettas se retrouvera dans des romans souvent très postérieurs comme la Vengeance Raguidel, qui est au plus tôt de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Peu à peu le côté religieux, l'aspect de croisade de la chevalerie tel qu'on le constate dans les chansons de

geste s'affaiblira. M. Pickford dans son très bon ouvrage sur l'évolution du roman arthurien en prose, a rassemblé fort utilement les principaux textes, mais il faut regretter que son livre s'expose à deux graves objections.

Cet érudit prenant comme base la compilation contenue dans le beau manuscrit français 112 de la Bibliothèque Nationale, composé pour le comte Bernard d'Armagnac sous le règne de Louis XI par un certain Michaud Gonnot, reproduit en réalité non pas un travail du compilateur, mais des morceaux du grand roman composé en partant du Grand Cycle du Lancelot en prose, par un auteur préoccupé à la fois d'expliquer tout, et aussi de multiplier les aventures, comme l'a démontré Miss Bogdanow dans ses deux beaux livres récents, le Roman du Graal et la Folie Lancelot. Or ces textes ont été rédigés dans la première moitié du XIII^e siècle, une vingtaine d'années au plus après le Grand Cycle, soit vers 1250, et peu après le grand roman en prose du Tristan dont la première rédaction d'après les remarquables études de Löseth, de Vinaver et de Miss Curtis, paraît être encore antérieure. La description des fêtes de la cour des ducs de Bourgogne ou de la cour d'Angleterre au XV^e siècle n'a rien de commun. C'est en réalité une révolution qui s'est produite beaucoup plus tôt que ne le pense M. Pickford.

Dès la fin du XII^e siècle, l'histoire du régent d'Angleterre Guillaume le Maréchal, découverte et publiée par Paul Meyer nous décrit ces chevaliers qui voyagent à la fois à la recherche d'aventures, de gloire, de victoires dans les tournois, entraînant les profits que nous avons signalés (voir vers 2773-2782, à comparer avec l'excellent commentaire de Marc Bloch, La société féodale, tome II).

Out entre Aneth et Sorel
Puis un riche tornoiement
Nuls n'en oi aveiemens

Le texte ajoute : il n'y a eu aucun « errans chevaliers qui s'abstint d'y participer. »

Les chevaliers errants y viennent de France, de Flandre, de Brie et de Champagne ; or ce tournoi se place entre 1176 et 1180, on comparera le texte d'Orderic Vital qui nous montre Guillaume le Conquérant obligé de punir un de ses vassaux, qui par amour des tournois, néglige la tenue de son fief et le service de son suzerain (éd. Le Prévost, tome III, p. 248). Guillaume prit part à ce tournoi ; c'est le premier texte historique qui emploie le nom de chevalier errant. Mais à la même époque, Chrétien nous offre des textes littéraires correspondant à cet usage. Le mot se trouve déjà dans l'*Erec*, éd. Roques, vers 1116-1118,

— Dame, por ce que j'ai veü
venir un chevalier errant,
armé sor un destrier ferrant,

Et on le rencontre deux fois dans l'Yvain, vers 258

Chevalier errant
Qui aventure alait querant

Quelques vers plus haut il était dit, éd. Roques, vers 173

Il avint pres a de set ans
que je, seus come paï sanz
alore querant aventures
armez de toutes armeures
si come chevaliers doit estre.

Enfin un bel exemple de chevalerie errante (sans que le mot soit donné) nous est fourni par Perceval après son échec au château du Roi Pêcheur ; ayant perdu le souvenir de toute vie religieuse, provoquant et abattant tous les chevaliers qu'il rencontre et les envoyant prisonniers sur paroles à la cour du roi Arthur, mais contrairement

à l'esprit qui inspirera les romans plus tardifs, Perceval sera arraché à cette atmosphère de guerre aveugle par les remontrances de l'Ermite et la pénitence qu'il accepte.

Avec le grand cycle en prose comme M. Pickford l'a noté (p. 222 sqq.) les mentions de la chevalerie errante se multiplient, plus de cinquante. L'auteur cite des épitaphes portant cette mention sur des pierres tombales, des ermitages dont l'hôte est souvent un ancien chevalier accueillant les chevaliers errants (éd. Sommer, v. 129 sqq.). Bohort qui est par sa naissance un fils de roi déclare de lui-même qu'il « va querant aventure par estranges terres ». De même le roi Baudemagus a préféré quitter le royaume de Gorre qui lui appartenait pour mener la vie de chevalier errant.

Beaucoup de ces quêtes ont pour objet la conquête ou la reconquête de quelque objet merveilleux qu'on va chercher dans les châteaux de l'Autre Monde, ou l'accomplissement de quelque vendetta. Cette persistance de thèmes celtiques que nous avons montrée, quand dans cette même revue nous avons essayé de déceler et de retrouver les éléments anciens du roman de Peredur.

Mais le très capital et très beau roman en prose de Tristan, trop oublié et auquel la publication excellente de Miss Curtis (cf. notre compte rendu de ce fascicule) nous montrera une chevalerie dégagée de tout lien religieux, cherchant l'aventure pour l'aventure, et le combat pour le combat. L'apparition d'un personnage, sorte de doublet de Tristan, Dinadan, qui évoque et déplore les périls et les excès de cette chevalerie nouvelle, n'est pas, nous en demandons pardon à notre ami M. Vinaver, un antichevaleresque, c'est un doublet dont la création d'ailleurs charmante complète la figure du héros sans calcul, de l'intrépide qui est Tristan ; c'est un personnage qui sourit des amours et des périls, mais au fond admire celui qui

les risque et les traverse. A qui, face à la trahison et à la vilénie du roi Marc, l'auteur confiera-t-il en partie la vengeance du héros ? A ce même Dinadan qui à la nouvelle de la mort de Tristan sent la force de cette amitié qui lui impose à son tour la vengeance. Je pense que le roman de Tristan en prose a eu une influence décisive sur les romans de chevalerie et le caractère de la chevalerie elle-même. Dans cette furie de combat, elle ne se relie à la chevalerie, qui comme le disait Chrétien gagne honneur et paradis, que par la religion du serment et par l'acceptation de l'aventure imposée par l'honneur. Même alors elle restait fidèle ainsi à l'esprit permanent de l'héroïsme celtique.

GWENHWYFAR, GUINEVERE * UINDOSEBARA
AND GUENIEVRE

PAR
GLENYS WITCHARD GOETINCK

Guinevere is one of the most famous figures of the Arthurian legends; yet, as in the case of Arthur himself, little is known of her origins. Her name derives from the Welsh Gwenhwyfar who first appears as Arthur's queen in the tale of *Kulhwch ac Olwen*, written towards the year 1100. It has been suggested¹ that the Irish princess Finnabair, daughter of King Ailill and Queen Medb, may have been the original of Gwenhwyfar. The second element of the Welsh name is cognate with the Irish *siabair*, 'phantom, spirit, fairy'. However, the name may well signify quite simply Gwenhwy the Great².

References to Gwenhwyfar in those mediaeval sources we still possess are not numerous³. In *Kulhwch ac Olwen* she appears as Arthur's queen, 'penn rianed yr ynys hon', chief of queens of this island⁴. In the three Welsh Arthurian romances *Peredur*, *Gereint ac Enid*, *Iarlles y Ffynnawn* (*The Lady of the Fountain*), she is also Arthur's queen, although as in *Kulhwch* she is hardly more than a name. These tales appear in *Llyfr Gwyn Rhydderch* (*The White Book of Rhydderch*), a fourteenth-

1. R. Thurneysen, *Die Irische Helden- und Königsage* (Halle, 1921), 95.

2. See *B*, xiv, 120.

3. Rachel Bromwich, *Triocedd Ynys Prydein* (Cardiff, 1961), 380-385.

4. J. G. Evans, *The White Book Mabinogion* (Pwllheli, 1907), 467.27-28. See also TYP, 154.

century collection of MSS for which internal evidence suggests a much earlier original.

Gwenhwyfar is mentioned in three triads contained in this collection and in two other triads contained in two fifteenth-century MSS¹. One of the *Three Harmful Blows of the Island of Britain* (*Teir Gwith Baluavl Ynys Prydein*) was struck upon Gwenhwyfar by Gwenhwyfach and this was the cause of the battle of Camlan. Medrod, or Medrawd, caused one of the *Three Unrestrained Ravagings of the Island of Britain* (*Teir Drul Heirua Ynys Brydein*), when he went to Arthur's court in Celliwig in Cornwall, consumed all the food and drink there, dragged Gwenhwyfar from her throne and struck her. Another triad lists three Gwenhwyfars as being the *Three Great Queens of Arthur's Court* (*Teir Prij Riein Arthur*). She is considered to be more faithless than the *Three Faithless Wives of the Island of Britain* (*Teir Aniweir Wreic Ynys Prydein*). Yet another triad attributes one of the *Three Futile Battles of the Island of Britain* (*Tri Ouergal Ynys Prydein*), the battle of Camlan, to a quarrel between Gwenhwyfar and Gwenhwyfach.

Geoffrey of Monmouth's Guanhumara is derived from the Welsh Gwenhwyfar and the monk Caradoc of Llancarfan included in his *Vila Gildae*, a twelfth-century work composed before Geoffrey's *Historia*, an account of the abduction of Gwenhwyfar by Melwas. This abduction tale is the basis of the one told by Chrétien de Troyes in *Le Chevalier de la Charelle*. Reference to this tale is also to be found in a fragment of a poem contained in some sixteenth and seventeenth-century MSS². Internal evidence again suggests a far earlier source, possibly mid-twelfth century.

1. TYP, 144, 147, 154, 200, 206.

2. See *Myvyrian Archaeology*, 130, the *englynion* entitled *Ymddiddan*

There remain several versions of the abduction of the queen, by Melwas and Medrawd in Welsh, Valerin, Gasozein and Lancelot in Continental romances¹. The account of the stealing of a cup by the Red Knight in the Perceval romances, and the accompanying insult to the queen in *Peredur* and *Perceval*, is another version of the abduction tale².

Guinevere/Gwenhwyfar is celebrated for her beauty, but there are considerable differences in the portrayals of her character. In *Le Conte du Graal* Gauvain praises her wisdom and virtue³. In *Erec* and *Yvain Chrétien* is also favourable to her. Her conduct in the *Charelle* is not undeserving of blame, but no suggestion of criticism is to be found there. In *Yvain*, royal lady though she is, her rebuke to Keu is not ladylike⁴. *La Queste del*

Rhwng Arthur Frenhin a'i ail Wraig Gwenhwyfar. A second text was published from a seventeenth-century MS by Mr. E. D. Jones in *B*, viii, 203ff. The editor believes both texts to have had a common source. A variant version of the poem, included by Mr. Jones and derived from the sixteenth-century MS Wynnstay 1, seems to have been copied from an older source. The many variations between the versions would indicate oral transmission before either was recorded in writing. In the *Ymddiddan* an unknown stranger arrives at a feast at the court of Melwas. Gwenhwyfar is present and, in reply to the taunts of the courtiers, the stranger says that she has seen him before at court in Devon. The stranger may be Arthur, come to take Gwenhwyfar away from Melwas' court, although this is not stated. It has been suggested that these *englynion* may be as old as those of *Ymddiddan Arthur a'r Eryr*, circa 1150. See TYP, 383-384.

1. TYP, 384.

2. See below.

3. W. Roach, *Le Roman de Perceval* (Paris, 1959), II, 8176-8178.

4. T. B. W. Reid, *Yvain* (Manchester, 1952), II, 86-91.

'Certes, Kes! ja fussiez crevez',
Fet la reine, 'au mien cuidier,
Se ne vos poissiez vuidier
Del venin, don vos estes plains.
Enuieus estes et vilains
De ranposner voz compaignons'.

Gwenhwyfar in *Iarlles y Ffynfawn* is equally forthright, WM, 233-234:

Saint Graal condemns Lancelot's sin, as might be expected, but Guenièvre is not subject to any disapproval. Wace shows her as a willing party to the incestuous relationship with Modred and in the *lai* of *Lanval* she tries to bring about the death of the hero when he refuses her offer of love. Although the story of Lancelot and Guenièvre has superseded all others, the queen's name was connected with other heroes such as Valerin, Yder and Gauvain¹.

Tradition seems to have endowed Guinevere with a character embodying sharply contrasting qualities. She is said to be a great queen, beautiful, wise, magnanimous and a fitting consort for Arthur. She is also shown as capricious and faithless, a sharp-tongued beauty who does not confine her favours to her husband. It may be possible to reconcile the two sides of her nature by considering her against the background of Celtic literature whence she came.

Guinevere with her beauty, her several lovers, her sharp tongue, her tendency to test her favourite and her connection with a cup, may derive from a Welsh equivalent to the goddess known in Irish literature as the Sovereignty of Erin. Irish literature has preserved far more early material than Welsh, but it is not unreasonable to assume that this type of divinity was known in both Ireland and Wales. As the mythology of the race ceased to be a living thing, gods and goddesses became kings and queens or wizards and enchantresses, their traditions became blurred until, at the mediaeval stage, there remained only

'Daw a wyr', heb y Gwenhwyfar, 'ys oed gwell dy grogi di Gei, no dywedut ymadrawd mor warthaedic a hwnnw wrth wr mal Owein'. (God knows, 'said Gwenhwyfar', 'it were better thou wert hanged, Cei, than that thou utter words as slanderous as those to a man like Owein'.) Jones & Jones, *The Mabinogion* (London, 1950), 162.

1. R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Romance* (New York, 1927), 8-9, 228.

a tangled web, fascinating to *cyfarwydd*, *conteur* and critic. Gwenhwyfar does not appear as Arthur's queen until the beginning of the twelfth century and since the twelfth-century poets, the Gogynfeirdd, seem to know nothing of her in this connection¹, this may well be the beginning of the tradition. Possibly a *cyfarwydd* (story-teller) knowing of older tales about a beautiful queen, chose her as a suitable partner for the great king and thus drew Gwenhwyfar and her traditions into the Arthurian cycle, just as Cai, Owain, Gwalchmai and Peredur, from being independent heroes became part of the growing and glorious legend of Arthur.

The conception of the kingdom as a woman and the relationship between king and kingdom as a marriage is of great antiquity and appears in Indian and Near Eastern mythology as well as in Irish tradition². In the ritual surrounding the union between king and goddess, liquid, such as wine, water, or ale, is often an important factor. The Sovereignty of Erin appears in the tales known as the Historical Cycle or the Cycles of the Kings. She is portrayed as a monstrous hag who tests the Hero's courage and, after their union, is transformed into a young woman of surpassing beauty. In the meeting between Niall of the Nine Hostages and Sovereignty, Niall and his four step-brothers are searching for water. The hag who guards the well they find will grant them water only if they agree to kiss her. Niall does so, whereupon she is completely transformed and declares, «King of Tara,

1. TYP, 382.

2. R. Bromwich, *MLQ* xxvi, i (1965), 215-216; T. Ó Máille, *ZCP*, xvii (1928), 129; R. Thurneysen, *ZCP* xviii (1930), 108; *ZCP* xix (1933), 352; A. H. Krappe, *JAP*, lxiii (1942), 444; A. K. Coomaraswamy, *Speculum*, xx (1945), 391; T. F. O'Rahilly, *Ériu*, xiv (1946), 14; G. Dumézil, *Oyam*, vi (1954), 3; P. Mac Cana, *EC*, vii (1955), 76 ff.

I am Sovereignty». Speaking of the water she gives him she says, «Smooth shall be thy draught from the royal horn, 'twill be mead, 'twill be honey, 'twill be strong ale»¹. Conn meets Sovereignty in the palace of Lugh². She does not appear in hideous guise here, she is a beautiful maiden who serves Conn from a goblet which contains 'derg flath', meaning both 'red ale' and 'red sovereignty'. She fills the cup several times and each time Lugh announces the name of a future king.

The passage from goddess to great queen may be seen in Irish literature in the figure of Queen Medb of Connacht³. Medb was beautiful, possessed of magic powers, and capable of extreme ill will. She had several husbands and many suitors. Another Queen Medb, of Leinster, also had many husbands and great power over man. The name Medb (< **Meduā*) is cognate with the Welsh *meddw* meaning 'drunk' and is connected with skr. *mādhu*- «honey, mead», Gr. *μέθυ* «intoxicating liquor», OIr. *mid*, Welsh *medd* «mead»⁴ (J. Pokorny, *Indogerm. Elym. Wörterbuch*, p. 707).

In Welsh there is an example of the Sovereignty in the legend of *Peredur*, from which sprang the Perceval legends⁵. In this instance the goddess has become a queen and she does appear in both beautiful and hideous guises. She gives the hero a cup of wine handed to her by a figure who is clearly of Otherworld origin and who challenges Peredur to fight for the Empress. He wins

1. A. & B. Rees, *Celtic Heritage* (London, 1961), 75-76; *Speculum*, xx (1945), 400; *Eriu*, iv, 107.

2. Myles Dillon, *Lettres Romanes*, ix (1955), 144-146.

3. CH, 74-75.

4. CH, 75. Cp. ref. given note 13 above and esp. T. F. O'Rahilly, *Eriu*, xiv, 15, P. Mac Cana, *EC VII*, 76 ff.

5. Glenys Witchard, 'Peredur vab Eyrwac' (Ph. D. thesis, Wales, 1962), i, 303-306; ii, 370, 371, 375-376.

her, marries her, loses her and finally regains her together with the kingdom he had lost. Whilst he is seeking her she appears to him in hideous guise to chide him for his lack of courage and to spur him on to further efforts.

To place Gwenhwyfar and Guinevere in the pattern is not difficult. Like the Sovereignty of Erin, Queen Medb and the Empress, she is very beautiful. She does not change her shape and become hideous as they do, but she does test her favourite and she can have a sharp tongue. Traditions speak of more than one Gwenhwyfar, more than one Medb and more than one Guinevere¹. Guinevere has more than one lover and she is often the subject of abduction stories. The plot of these tales — the stealing of the queen obliging Arthur, or one of his knights, to search for her and rescue her — is not unlike that of the story in *Peredur*. There the hero marries the Empress, loses her and is forced to seek for her and prove his courage before regaining her. The story of Owain's marriage in *Iarll y Ffynnawn* (*The Lady of the Fountain*), follows the same pattern.

In *Peredur* and the Perceval legends it is not the Queen herself who is stolen, but a cup belonging to Arthur which she is holding. As we have already seen, liquid is an important factor in the Sovereignty tales and is itself a symbol of sovereignty. Otherworld symbols are of equal value and are interchangeable², therefore to steal the cup of wine would be the equivalent of stealing the kingdom, also personified by the Queen. In *Peredur* the Red Knight takes the golden goblet, dashes the wine in Gwenhwyfar's face and challenges Arthur, or one of his men, to do battle with him³. In *Perceval* he comes

1. TYP, 154-156.

2. P. Mac Cana, *Branwen Daughter of Llŷr* (Cardiff, 1958), 46.

3. WM, 121.33-122.9.

to claim Arthur's lands, takes the goblet from Arthur and spills some of the wine on Guenièvre. She retires to her room in rage and grief¹. In *Parzival* he steals the goblet to draw Arthur's attention to his claim on Arthur's lands. He accidentally spills some wine on the Queen and asks Parzival to apologise for this clumsiness when he reaches court². In *Sir Percyvelle of Galles* the knight takes the cup set before Arthur, drinks the wine and leaves. Arthur explains that he has done this for fifteen years and that he has magic powers so that no one may stop him³. This latter trait recalls the reason given in *Peredur* for the lack of eagerness shown by Arthur's men to follow the knight. They assumed that only one possessed of magic powers would ever attempt such an act and therefore it would be useless to challenge him.

It would seem that here we have an attempt to combine two similar themes, that in which the challenger claims the king's lands as his own, seizes the cup of wine which symbolises the kingdom and takes it away. The king is then obliged to prove himself and establish his right to rule in battle. The other theme is that of the abduction tales where the queen herself, symbol of the kingdom, is stolen and the king must do battle to regain her. The traditions are linked by making the challenger take the cup from the queen and spill wine on her, or merely by his spilling wine on her as he takes the cup from Arthur. In *Sir Percyvelle* the connection between goblet and kingdom is clearer since the queen does not appear in this episode. In the *Peredur* version there is more interest still for the knight not only dashes the wine in Gwenhwyfar's

1. Roach, 890-897; 945-967.

2. *Parzival*, ed. G. Weber (Darmstadt, 1963), III, 146,19-147,8.

3. *Middle English Metrical Romances*, ed. W. H. French & C. B. Hale (New York, 1964), ii, *Sir Perceval of Galles*, 550-564, 603-635.

face, he also strikes her. This is very like the tradition whereby Medrawd enters Arthur's court, drags Gwenhwyfar from her throne and strikes her¹. It is also interesting to note that in *Perceval* the queen retires to her room in rage and grief and is not mentioned again in connection with the cup. Had Perceval been given the usual role of rescuer she would probably have reappeared after he had returned with the cup, but this return to court is delayed so that his threats of vengeance on Keu may be fulfilled. This too, seems to be an attempt to combine the two themes. Guenièvre is removed from the scene, furious at the insulting behaviour of the challenger, rather than being carried off bodily by him. It may possibly be a rationalisation of an earlier combination where the queen vanishes from sight when the cup is removed.

In the tales of the Sovereignty, liquid is a symbol of sovereignty, and thus the drinking of the liquid by the hero would have the same significance as his marriage with the goddess. Peredur drinks the wine given to him by the Empress just as Conn drinks from the goblet given to him by the Sovereignty. In *Sir Percyvelle* the Red Knight drinks the wine before making off with the goblet. In the other romances he snatches the goblet, and spills the contents, symbolic perhaps of an actual seizure of power and a disrupting of the present rule.

Guinevere may be a reflection of a Welsh goddess become queen, after the type of the Sovereignty of Erin. Her great beauty, her inclusion among the great queens of the Island of Britain, her blend of contrasting characteristics and testing of her lovers may well derive from such a figure. Her several lovers did not fit the mediaeval concept of a great queen, Arthur's consort, but

1. TYP, 147, Triad 54.

the theory of descent from a goddess would explain this aspect of her character also. In her former capacity she would have been connected quite properly with many heroes. Before they were encompassed by Arthur's growing fame the heroes of his court were princes and chieftains, ruling various areas of Britain and central figures in their own dynastic legends. Thus it would not have been out of place for them to have had relations with the personification of sovereignty in order to rule. However, once the personification of sovereignty had become Arthur's queen subject to the laws of Christian marriage and the independent heroes had, many of them, become Arthur's men, the situation was greatly altered. The abduction stories, then, related an attempt by a rival to seize and possess the kingdom. The valour of the king and his right to rule would be proved as he sought out his queen and fought his rival. Since the sovereignty of the realm was possessed by the one most worthy of that honour, the one most fearless and courageous in his defence of the kingdom, it would not be incumbent on the queen, as the personification of the sovereignty, to resist the challenger. Thus a compliance which appeared to the mediaeval romancers as unworthy, would originally have been reasonable.

LA SÉMILOGIE DU VERBE CELTIQUE

(suite)

PAR
JEAN GAGNEPAIN

II) FONCTION DE RO- (RY-, RA-) ET FONCTION DES FORMES COMPLEXES

L'analyse opérée sur les formes simples du verbe celtique nous a conduit à dresser deux tableaux valant respectivement pour le vieil-irlandais (EC X, p. 59) et pour le moyen-gallois (EC X, p. 433) dont nous reproduisons l'ensemble pour la commodité du lecteur.

SYSTÈME DU VIEIL-IRLANDAIS

	A	B	C
I) a)	<i>as-beir</i>	<i>as-béra</i>	<i>as-bera</i>
b)	<i>as-bered</i>	<i>as-bérad</i>	<i>as-berad</i>
II	<i>as-bert</i>		

SYSTÈME DU MOYEN-GALLOIS

	1	2	3
α)	<i>carawd</i>	<i>car</i>	<i>car(h)o</i>
β)	<i>carassei</i>	<i>carei</i>	<i>car(h)ei</i>

On se reportera aux articles précités pour le détail de la démonstration.

La création terminologique passerait, ici, à tort pour un jeu. Elle répond au souci de mieux souligner la complète autonomie, sur ce point, de systèmes génétiquement parents, mais typologiquement divergents. Ils ont, pourtant, l'un et l'autre en commun d'avoir successivement et dans la même mesure fait du *préverbe* et de la *périphrase* un usage grammatical. Nous disons bien successivement. Car il ne semble pas qu'on ait jamais tenu compte de ce que l'on pourrait appeler, en irlandais comme en gallois, la « complémentarité chronologique » des deux procédés. De signe contraire en vérité, tout se passe comme si avec le temps ils se substituaient purement et simplement l'un à l'autre et que la mutation portât moins sur l'opposition de valeurs — qui persiste — que sur la nature, en un mot, et sur l'économie de ses marques. Ce ne sont donc pas deux relations, mais une seule qui par là, selon nous, s'institue, doublant, dans les deux langues, l'intégralité des ensembles précédemment étudiés et ajoutant, du même coup, une dimension neuve à la définition de chacune des formes qui les constituent.

Peut-être M.-L. Sjoestedt-Jonval l'aurait-elle soupçonné (EC III, pp. 130, 263 et 273) n'eussent été les inextricables contradictions où s'empêtraient jusqu'à elle les comparatistes en voulant à tout prix tirer de l'aspect slave un modèle applicable à tout l'indo-européen.

A) FONCTION DE RO- (RY-, RA-)

On sait la polémique qu'à propos de *ro-*, incidemment de *ry*, engagèrent au début du siècle Zimmer (KZ 36, pp. 463 sq.) et Thurneysen (KZ 37, pp. 52 sq. et ZCP 12, p. 286). En dépit des efforts conjugués de Stokes (KB 7, pp. 3 sq.), de Strachan (TPS 1895-8, pp. 77 sq., 326 sq.; 1899-1902, pp. 408 sq. et RC 23, pp. 201 sq.), de Sarauw (*Irske Studier*, pp. 25 sq., 91 sq. et KZ 38, pp. 176 sq.)

de Pedersen (KZ 37, pp. 219 sq.; 38, pp. 421 sq.), doublés, pour *ry-*, de ceux du même Strachan (Ériu II, pp. 60 sq. et 215 sq.) et de Loth (RC 29, pp. 1 sq.; 30, pp. 1 sq.; 31, pp. 23 sq. et 333 sq.) qui en ont recueilli et confronté les emplois, on ne peut réellement tenir pour faite la synthèse (cf. Vendryes, GVI, § 444).

Chose curieuse, il ne parait pas que les progrès de la recherche qui ne cessaient d'accumuler les preuves, pour l'époque la plus ancienne, de l'extrême variété des combinaisons possibles de la particule aient jamais conduit les descripteurs à remettre en cause l'opinion qui voulait qu'elle eût *d'abord* servi — mais synchroniquement rien ne le prouve — à la résolution du syncrétisme en celtique commun de l'aoriste et du parfait. M.-L. Sjoestedt-Jonval me semble avoir été la première à se libérer franchement d'un pareil préjugé (EC III, p. 243), encore que la valeur « terminative » qu'elle propose, avec son double sens « prospectif » et « rétrospectif », soit de toute évidence le reflet de la théorie qui l'inspire.

Nous ne croyons, quant à nous, ni à « certains concepts verbaux portant avec eux leur aspect », ni à « des oppositions lexicales où nous reconnaissons le point de départ d'une corrélation d'aspect grammaticale » (EC III, p. 219). C'est là, du point de vue de la méthode, considérer, si l'on peut dire, les choses à l'envers, attendu que la classification comme le supplétisme ne sauraient prétendre à fonder le système qui précisément les explique.

Nous souscrivons pleinement, en revanche, à l'idée émise par Zimmer (KZ 36, p. 536) et reprise à son compte par Pedersen (KZ 37, p. 226) que c'est en tant que tels (« durch ihren konkreten Sinn ») et non en tant que préverbes que *ro-* et *ry-* assument leur rôle en celtique.

A l'encontre on invoque qu'ils ne sont pas les seuls. Mais outre qu'on a bien du mal, en gallois, à déceler plus

que de vagues traces d'autre chose (Loth, RC 30, p. 29), on ne doit point oublier, d'une part, que le rendement de *com-*, *ad-* (pour ne point parler d'*ess-* ou d'*oss-* utilisés chacun dans un seul verbe) est, en vieil-irlandais, sinon tout à fait négligeable, en tout cas des plus restreint, et que la morphologie elle-même d'autre part tendait à souligner, en l'éliminant des infixes (cf. M.-L. Sjoestedt-Jonval, EC III, p. 263), le statut très évidemment privilégié de *ro-*.

Ajoutons que sa prétendue incompatibilité avec la négation, en ce qui concerne l'irlandais, n'est qu'un mythe (EC III, p. 262) et s'explique en gallois, ou plutôt dans l'ensemble du brittonique, par les lois générales régissant le cumul des préverbes.

Quant aux fameux verbes à doublets dits « *perfektiv* » ou « *perfektisch* » selon l'interprétation adoptée, ils se ramènent en réalité à quatre paires, *birt* et *do-bert* / *ro-uic* et *do-rat* ou *do-uic*, *-accac* / *ad-condarc*, *luid* et *do-luid* / *do-coid* et *do-dechuid*, *fo-caird* / *ro-lá*, citées ici pour simplifier sous la forme du prétérit encore qu'elles ne lui soient point, on le sait, réservées, et dont l'opposition (qui n'exclut pas nécessairement, d'ailleurs, on le voit, l'emploi simultané de *ro-*) engage par sa symétrie, non la définition, mais seulement l'identité, nullement contestée ici, de la fonction. Les autres oppositions envisagées par M.-L. Sjoestedt-Jonval (EC III, pp. 219 sq.) ne relèvent pas de la grammaire.

Il n'est pas, enfin, sans intérêt de constater que si, comme on l'a signalé, certains verbes ignorent la dichotomie en question, soit qu'ils n'aient jamais (tels les composés de *-ic* ou *-gnin*), soit qu'ils aient, là où la syntaxe bien sûr le permet, toujours et nécessairement *ro-* (*ro-flir*, *ro-cluinethar*, *ro-laimethar*), ces derniers sont aussi de ceux qui, ultérieurement, répugnent à la

périphrase (cf. H. Wagner, *Das Verbum in der Sprachen der Britischen Inseln*, pp. 32, 35, 72) formée par « être » avec le Nom Verbal¹.

C'est donc à juste titre que certains des auteurs précités ont insisté sur l'identité, non seulement étymologique mais structurale profonde de *ro-* (*ry-*, *ra-*) préverbe et du préfixe dit « intensif » de l'adjectif. La seule différence est que le second est actuellement vivant, tandis que le premier est depuis longtemps disparu.

Zimmer avait raison de déclarer (KZ 36, p. 536) : « Es ist daher die keltische Verbalpartikel *ro-* nicht nur formal, sondern auch in der Grundbedeutung mit der gemeinkeltischen Nominalpartikel *ro-* identisch. Der Unterschied der Funktion beim Zutritt zu einem Adjektiv oder zu einer Verbalform ist einfache Konsequenz des Unterschieds von Adjektiv und Verbalform. »

Nous dirons, nous, que la valeur sémiologique reste la même sous la variété des effets de sens. En fait ce n'est pas l'« intensité », mais l'excès que note dès l'origine le préfixe de l'adjectif. La comparaison faite par M.-L. Sjoestedt-Jonval (EC III, pp. 221 et 261) particulièrement avec *fo-* notant, dans les mêmes conditions, ce qu'on pourrait appeler l'insuffisance eût dû l'éclairer sur ce point. Les *Contributions* font erreur, en tout cas, lorsqu'elles parlent de « possession of a quality in a high (but not necessarily excessive) degree ». Une foule d'exemples est en vieil-irlandais de ce type, qu'on trouve en Ardm. 18 a I, où la « justesse » précisément s'explique par l'équilibre entre deux excès :

1. Encore que les conditions soient passablement différentes et qu'on ne puisse entrer ici dans le détail des choses, il semble que l'affinité particulière dont témoignent pour *ro-* la copule aussi bien que les formes en *di-* du verbe d'existence ressortisse partiellement au même ordre de faits.

fer sóer socheniúil cenon cenainim nadip rubecc nadip romar bed a sommae

« un homme libre, de bonne famille, sans tare et sans défaut, et dont la fortune ne soit ni trop grande ni trop petite (c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour vivre) ».

Les formules sont innombrables, d'autre part, en moyen-gallois, du genre de celle-ci prise au hasard dans l'*Histoire d'Arthur* (Strachan, Infr. 162-8) :

llawer o wyrda a oed ryhir eu henwi

« une foule de gentilshommes dont il serait trop long de rapporter les noms ».

Cela n'empêche nullement qu'on puisse, ici ou là, être obligé de traduire en anglais par « very » ou en français par « très », mais prouve simplement que nous ne faisons pas le même usage de l'*excès*.

Ce qu'on vient de dire, d'ailleurs, du préfixe de l'adjectif vaut aussi bien dans le cas du nom dont il dénote moins la « grandeur » que l'incomparable *prééminence*.

Bref, il n'est pas sans importance de souligner qu'à l'instar du « pro » du latin et du grec, le *ro-* (*ry-*, *re-*) du celtique n'étant point signe de « priorité » mais plutôt de *dépassement* veut dire, non pas « à l'avant de », mais « en avance sur ».

Cette valeur, notionnelle jusqu'ici, devient, certes, catégorielle dans le verbe mais ne change pas pour autant : il ne s'agit point, autrement dit, d'en pousser l'idée à son terme, à ce que d'aucuns nomment sa « perfection » (M.-L. Sjoestedt-Jonval, EC III, p. 262), mais d'en précéder, en quelque façon, l'énoncé ou, si l'on veut, *d'anticiper* sur le procès.

On comprendra, après la critique que nous avons faite dans nos articles précédents (EC X, pp. 43 sq., 413 sq.) de la pseudo-catégorie du « temps », que cette anticipation

ne puisse absolument pas nous apparaître comme la transposition sur ce plan d'une simple relation spatiale.

Il va de soi que la distribution de ses effets de sens doit être fonction de la variété et de l'économie des systèmes dans lesquels la valeur s'actualise.

SYSTÈME DU VIEIL-IRLANDAIS

La bi-partition du système irlandais fait qu'en tout état de cause on ne saurait accepter une interprétation fondée, comme celle de M.-L. Sjoestedt-Jonval, sur l'ambivalence de chacun des « modes » et des « temps ». La sémantique de *ro-* avec le « prétérit » (*II*) et celle du même préverbe avec le reste de la conjugaison (c'est-à-dire le sous-ensemble constitutif de *I*) sont — et ne peuvent être que — mutuellement exclusives.

On remarquera qu'ainsi construit, le verbe est dans un cas beaucoup plus volontiers que dans l'autre suivi d'adverbes à sens « récapitulatif » (cf. Zimmer, KZ 36, pp. 504-8). La chose s'éclaire d'elle-même si l'on veut bien considérer que *remonter de l'événement au principe* s'entend ici de deux façons. Nulle part il n'est question d'un début d'accomplissement mais, selon qu'il s'agit du théorique ou bien de l'historique,

- 1) de la précession logique du *modèle* sur le vécu (« the bird flies » et non pas « the bird is flying ») ;
- 2) de l'antécédence chronologique du *préalable* sur le conté.

Aussi bien, compte tenu de la double réflexivité inhérente à la connaissance, *axiome* et *origine* sont-ils, dans leur ordre propre, sources égales d'explication.

1

Avec *ro-*, le procès, vu sous l'angle que nous appelons théorique, se situe d'emblée sur le plan de l'essence.

a) De là vient que le constaté n'y apparaît plus comme relevant de l'agir, mais seulement de la capacité; particulièrement fréquente dans ce cas, la négation n'est pas déclaration d'absence mais de stricte impossibilité.

Cette dernière peut, d'ailleurs, soit tenir à telle situation particulière,

MI 128 c 3 *huare nach derní a adamrugud ara meit is ed dughní iarum alluchedar buidi do dia nammá*
« dans l'incapacité où il est d'exprimer, tant elle est grande, l'admiration qu'il a pour lui, il se contente de rendre grâces à Dieu »

Thes. 338-2 *ni ruirmiu, ní airmiu andorigenai ind noeb duil*
« je les sais trop indénombrables pour entreprendre de dénombrer les miracles de la sainte créature »

soit être universelle et tenir à la nature des choses,

MI 51 c 14 *ni ruguigter gnimai dæ*
« on ne contrefait pas les œuvres de Dieu »

MI 94 b 23 *air meit ind huachta ní rubhar indib*
« en raison du froid ces contrées sont impropres à la vie »

AGr. 5 d 5 *ní tartal sensus breic im anmin*
« les sens ne sauraient abuser l'esprit ».

Cf. encore MI 20 d 4, Wb 11 c 17, 19 c 15, 22 d 3, 30 b 15.

On s'attend, dans ces conditions, et parce que précisément nous ne sommes plus dans le domaine des faits, mais du droit, que *ro-*, exclu bien entendu du « présent historique », soit particulièrement fréquent dans les textes juridiques ou grammaticaux.

CG 34 *ní comrai insci ná fiadnaise ar ní hinfiadnaisi acht fri cach súaill re secht mbliadnaib*
« nul ne prête serment ni ne témoigne en matière de preuve, sauf pour des futilités, avant d'avoir atteint dix-sept ans »

CG 175 *dabach i roimmdeltar bruth*
une cuve à brasser (litt. « dans laquelle on brasse ») la bière

CG 554 *fer fororggaib forggab for a chomlonn co tregda in fer tria sciath*
« celui qui frappe son ennemi de manière à pourfendre l'homme en même temps que le bouclier ».

Cf. encore avec *com-* CG 251, 363, 414

Sg 40 a 11 *atá linn chænæ ní asanarbaram dærsucugud dineuch dihib achenéuil feissin .i. asuperlail*
« nous avons en outre à notre disposition un moyen d'exprimer la supériorité d'un être sur un grand nombre de ses semblables, à savoir le superlatif (de l'adjectif) »

Sg 172 a 2 *isind ranngabail adroddarcar an dede sin .i. gnim 7 césad*
« au participe apparaissent les deux voix, active et passive »

Sg 209 a 3 *ní rubai ani sin in nominativo*
« ce dernier ne se met pas au nominatif ».

Cf. encore Sg. 29 b 16-18, 45 b 1, 138 a 5, 190 b 4, 198 a 18 et surtout :

Sg 189 b 2 *huare nád rosluinter tri brethir in persan sluindle tuisil (nominis) rosluinter immurgu tre rangabáil in persan hisin*

conid airi iarum doherr ind rangabáil do inchosc ceille inna brethre condib sinonn

persan bes (in participio et in obliquis) 7 *is ciall brethre asloasci and*

« parce que le verbe ne renvoie pas à la personne à laquelle renvoient les cas du nom, mais que le participe, lui, précisément y renvoie ;

c'est à cause de cela qu'on se sert du participe pour exprimer le sens du verbe, la même personne étant à la fois aux cas obliques et au participe qui n'en reste pas moins un verbe ».

Cette dernière glose illustre au mieux notre propos.

Elle comporte deux parties que nous avons ici intentionnellement séparées : dans l'une, des formes en *ro-*, énonçant des règles de langue, dans l'autre, des formes sans *ro-*, décrivant ce qui en résulte en fait d'usages de parole.

Un contexte « gnomique » ne détermine pas sémiologiquement le clivage. C'est pourquoi les deux types y sont à peu près également représentés sans pour autant, bien loin de là, s'équivaloir.

Habitude n'est pas loi et l'animal le plus nuisible n'est pas toujours, si l'on s'en protège, le plus malfaisant. L'apophtegme tiré par Thurneysen (GVI, § 577) du *Tecosca Cormaic* :

dorairngeral nád chomallat, rocollet nád iccal
n'exprime point une coutume, mais une définition des femmes « qui sont de taille à promettre ce qu'elles ne font pas, à gâcher ce qu'elles n'arrangent pas ».

Le comportement de la nourrice, ailleurs, est ainsi expliqué par les dispositions de sa nature ou par les exigences de sa vocation :

Wb 24 d 11 *dogní deidbleán dí oc munud á dalli horbi accobur lé nebud dó innoidenacht nach gein*

« elle se fait chétive tant qu'elle éduque son nourrisson, parce que (et ne le fit-elle pas que cela ne changerait rien à ses obligations) elle a par fonction le désir de le voir sortir au plus tôt de l'enfance ».

On voit par cet exemple qu'une conjonction exprimant ailleurs la « postériorité » ne peut, ainsi construite, et selon une évolution analogue à celle du français « puisque », exprimer qu'une relation *causale*. Nous pensons qu'il en est toujours ainsi dans ce cas et qu'il n'y a nullement lieu d'admettre ce qu'on nomme traditionnellement les « *zwei ganz verschiedene Bedeutungen* » de ce temps.

Vendryes (GVI, § 712), après Sarauw (*Irske Studier*, p. 28), Thurneysen (KZ 37, p. 64), Strachan (TPS 1899-1902, p. 411), avait constaté que « lorsque le verbe de la proposition introduite par *ó* est au présent il se fait accompagner du préverbe *ro-* ».

Mais si les faits sont exacts et vérifiables, l'interprétation ne l'est pas. Il ne s'agit ni d'« antériorité immédiate », ni de « *praesens consuetudinale perfectum* », ni même, comme le pense M.-L. Sjoestedt-Jonval non sans en avoir éprouvé quelque gêne (EC III, p. 241), d'« aspect rétrospectif du présent ».

Les deux procès, à vrai dire, ne sont pas sur le même plan.

M1 22 d 7 *ho rudeda ind feúil forsnaib chamaib citabiat iarum in chnamaí in fochoaid*

« du fait que la chair se corrompt sur les os, il s'ensuit que les os éprouvent la douleur »

M1 36 b 3 *is and duacair in firinni hórbí lán a lám dí therfochraic*

« il ne rend équitablement la justice que s'il a la main pleine de profit »

MI 51 c 9 *is in nuall dongniat horumailh fora naimtea remib*

« c'est là leur cri de victoire (cette dernière n'ayant nullement besoin d'être effective pour que le cri soit caractérisé comme tel) ».

Cf. encore MI 15 a 6, 22 d 9, Wb 13 b 13.

Et ce qui vient d'être dit de *ó* vaut également pour *iarsindí*,

MI 99 d 1 *amal dunerbarar fidhoc hi caimmi fri dibirciad n-as iarsindí rombi hi rigi*

« de même qu'il faut courber l'arc pour tirer, parce que (de facture) il est droit »

et, bien entendu, pour d'autres conjonctions,

MI 51 b 7 *nad fes cid as maith no olc [do] denum manid tarli écnæ dæ*

« il n'est de science du bien ou du mal qui ne soit un don de la sagesse de Dieu »

cf. encore Wb 28 d 31.

Les exemples ne sont pas nombreux de l'« imparfait » avec *ro-* et certains ne sont pas sûrs, mais il s'en trouve assez pour permettre de deviner que l'effet de sens, d'ores et déjà reconnu pour l'indicatif, reste en tout identique à lui-même au passé.

MI 82 d 11 *is cosmail in molad so rongab duaid oclabairt inma harcae dochum hirusalem... 7 in molad rongab in popul huarubith a nél impe ac luidechl a egipt*

« le psaume chanté par David lors du transfert de l'arche à Jérusalem est semblable à celui que chanta le peuple à la sortie d'Égypte du fait de la présence autour de l'arche de la nuée (dont les mouvements réglaient les siens) ».

Cette glose sur laquelle on a bien discuté (cf. Sarauw, *Irske Studier*, p. 35, Strachan, *Thes. I*, p. 723 et RC 23, p. 201, M.-L. Sjoestedt-Jonval, *EC III*, p. 245), se trouve presque immédiatement expliquée par le seul « imparfait d'habitude »

MI 83 a 4 *intan conucbad in nél nobith immun airc migrabant filií israhel hisuidiu intan dano nu nanad in nél hisin no gaibtlis som dunad hisuidiu*

« quand s'élevait la nuée qui environnait l'arche, les Israélites se mettaient en marche, quand au contraire elle se posait, alors ils dressaient leur camp »

LL 261 a 25 *o ro sernad Nóisi nár fulocht for feda fianchlar ba millsiu cach biud fo mil an arralad Mac nUsnig*

« du moment que c'était le brave Nóisi qui dressait le foyer à la table de la forêt plus douce que n'importe quel plat au miel m'était la nourriture préparée par le fils d'Uisnech ».

Nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'un hasard si, dans les deux textes qui précèdent, nous sommes précisément en présence de la séquence *ó ro-*, à laquelle nous avons dit qu'il convenait d'attribuer un sens uniquement logique.

LU 4991 *inlan dano ba n-índirech do-gnitís, dosriged-som uili comtlis tornocht 7 nicon ruclais-som immurgu cid a delg assa brol som nammá*

« quand ils s'arrachaient par jeu leurs vêtements, il les dépouillait tous jusqu'à les mettre à nu, tandis qu'ils étaient, eux, dans l'incapacité de lui enlever seulement la broche de son manteau ».

Les exemples fournis par Strachan (TPS 1899-1902, p. 411 et RC 23, pp. 201 sq.) ne nous ont nullement convaincu qu'il s'agit dans ce cas d'une « customary or repeated action » — à l'expression de laquelle convenait en tant que tel l'imparfait (cf. Tur. 110 c) —, encore moins d'un soi-disant « praeteritum consuetudinale perfectum » : Ml 85 d 5 n'est pas clair, c'est le moins qu'on puisse dire ; quant au passage cité dans Ériu VI, 134-19, il concerne à notre avis, non point des chevaux « qui n'avaient point encore de fait été attelés », mais « qu'on n'avait pas le droit d'atteler jusque là ».

b) Pour être également sporadiques, ceux du « futur » primaire et secondaire ainsi construit n'en sont pas moins nets.

Thurneysen a fait justice du seul passage (Ml 89 c 11) sur lequel ont cru pouvoir se fonder aussi bien Sarauw (*Irske Studier*, p. 35) que Pedersen (VGKS II, p. 264) pour affirmer l'existence d'un « futurum exactum ».

La présomption, dans tous les autres, ne porte pas sur l'événement mais là encore sur son principe. De ce fait et parce qu'elle semble alors en dominer le cours, elle prend volontiers, échappant aux aléas du « futur », des allures de prophétie. Nous aurons plus loin l'occasion de signaler un phénomène tout à fait analogue, du moins en poésie, à propos du moyen-gallois.

Wb 15 a 4 *runsluinfem ni didiu cene fanisin*
« nous saurons bien nous présenter nous-mêmes sans cela »

Ml 80 a 9 *ni dergénat mu bás cid accubur leu*
« ils ne seront pas, le voulussent-ils, en mesure de me faire mourir »

LU 6098 *lorach dail i rricht samaisci.... 7 nim aircecha-sa ar do chend*

« je viendrai à toi sous la forme d'une génisse et tu ne risques pas de me voir »

LL 10403-4 *Fail sund nech rat méla / is missi rat géna*
« voilà qui vient pour ton écrasement, en moi tu trouveras ta perte ».

Cela étant, on ne s'étonnera pas, et en dépit de Pedersen (VGKS II, p. 264), on ne tiendra pas pour une faute, que le scribe de Ml 108 b 5 ait glosé par *rofeidligfilis* « ce qui, selon la prédiction de David, attendait le peuple à Babylone ».

En Ml 32 d 5, le contexte seul, et non la présence de *ro-*, fait de *rogigsed*, dans l'apodose d'un ensemble conditionnel, l'équivalent d'une sorte « d'irréel du passé ».

Aucune difficulté, non plus, dans les textes suivants :

Wb 11 d 5 *barafie dúib darigente cen immormus*
« vous étiez à même de le faire sans péché »

Wb 13 b 3 *mad aill duib cid accaldam neich diib darigente*
« si même vous désiriez parler avec l'un d'eux, vous le pourriez »

LU 4638 *cid ed ón dorigénmais ni, ol Medb*
« que pourrions-nous bien faire ? dit Medb ».

c) Il serait bien étonnant que le dernier volet du théorique, à savoir celui que nous avons précédemment nommé prospectif, fit exception à ce qu'on peut, après examen des deux autres, présumer devoir être la règle de l'ensemble auquel il appartient. Aussi bien tel n'est pas le cas.

Mais le champ, cette fois, est si riche et les études si prolifiques et de points de vue si divers (cf. Strachan, TPS 1895-1898, pp. 326 sq., Sarauw, *Irske Studier*, pp. 36 sq., Thurneysen, KZ 37, pp. 69 sq., Pedersen, KZ 37, pp. 238 sq., M.-L. Sjoestedt-Jonval, EC III, pp. 247 sq.) qu'on a quelque peine à se diriger dans cet amas de

remarques justes et d'opinions souvent contradictoires.

Disons tout de suite, cependant, que nous nions formellement, ici encore, tout caractère « rétrospectif » des formes ainsi préverbées. Toutefois, pour ne pas compliquer l'exposé, nous ne discuterons pas séparément les exemples sur lesquels, pour le soutenir, on a prétendu s'appuyer. Chacun d'eux sera, à la place qui lui revient, traduit de telle manière qu'il y ait le moins de doute possible sur l'interprétation proposée. Au reste, la complication relative des emplois du « subjonctif » ne doit pas nous faire perdre de vue la remarquable homogénéité, sur ce point, du corpus.

Une fois admise la transposition du *perçu* au *conçu*, telle que nous l'avons antérieurement définie (EC X, p. 55), et toutes choses égales d'ailleurs, nous pensons que la conjecture porte simplement désormais, comme on peut s'y attendre, non sur l'accomplissement, mais sur la raison d'être du procès.

Ainsi s'explique qu'en énoncé libre, le prospectif ait, alors, un sens moins « volitif » qu'« optatif », qu'il puisse même « ajouter à l'ordre une nuance de politesse » (Vendryes, GVI, § 461). C'est que l'exigence a trait, non au faire, mais au pouvoir-faire et que la permission, contrairement à l'ordre, laisse place à l'incertitude du désir. Inutile d'ajouter que le ton convient mieux aux suppliques et qu'on n'a guère de peine à imaginer les raisons qui ont amené le glossateur des *Hymnes* à corriger chez son auteur ce qui n'était sans doute que souci du mètre et qu'il tenait pour une impertinence.

Wb 31 a 2 *darolgea dia doib*

« Dieu veuille vous le pardonner »

Wb 23 b 41 *niconchloor act for cainscél*

« puissè-je n'entendre que du bien de vous ».

Cf. encore Wb 18 b 23, 20 d I, 30 a 10, LU 5083 et, très

vraisemblablement, la formule originellement concessive *robo* ou *rodbo* (litt. « soit ») pour l'analyse de laquelle nous ne pouvons, dans notre perspective, faire autrement que de rallier, contre Pedersen, l'opinion de Thurneysen.

C'est, sans doute, à cette distance à l'égard de l'accomplissement inhérente à la forme en *ro-* qu'il faut attribuer à la fois la prédilection remarquée dont témoigne cet énoncé en cas de négation (Wb 25 b 5, LU 5119) et l'uniformité de son emploi tant avec *achl*, qui note l'exclusion et finit par équivaloir à « pourvu que » (cf. l'intéressante démonstration de M.-L. Sjoestedt-Jonval, EC III, pp. 253-5), qu'avec *resiu*, qui note l'antériorité. Inversement, après *bés*, *amal*, *is cumme*, l'approximation l'interdit.

Partout ailleurs on a le choix et c'est constamment la même cause qui le détermine.

Soit l'expression de l'hypothèse ou de la condition :

Wb 28 b 28 *mani rochosca som a muntir...ni uisse
loisigechl sochuide do*

« s'il n'est pas homme à gouverner sa maison,
il ne saurait être à la tête d'une multitude »

MI 89 c 11 *mani roima for a cenn ni mema forsna bullu*

ne signifie pas « si l'on n'a pas d'abord vaincu la tête »
mais « si la tête est invincible, on ne vaincra
pas les membres »

Wb 9 d 31 *ma eterrósca fria fer ni teil co fer n-aile*

ne doit pas se traduire par « si elle s'est séparée de son
mari » mais « si elle divorce, l'épouse ne va
pas chez un autre homme ».

La différence n'est point affaire de « Zeitstufe », mais la présence de *ro-* confère, ici, à la séparation un statut juridique indépendant de ses manifestations occasionnelles. On peut juger sans être juge et tout juge n'est pas

nécessairement Perrin Dandin ; voter, pour prendre un autre exemple, n'implique pas toujours qu'on use de son droit. Ainsi les nombreux textes concernant les institutions (cf. *Laws* II, 262, 316, 322, IV, 198, etc.) où se trouvent induits non des comportements, mais des capacités légales.

ACr. 14 a 3 *ni ba animus dia n-érbala*
« ce ne sera pas une âme, du moment qu'elle sera mortelle ».

Il suffit de se reporter au contexte pour entendre correctement ce que le glossateur veut dire en

MI 107 d 4 *dia n-ærbalam ni ni bia nech runiccae siu*
« supposons que nous fassions partie des morts, alors tu n'auras plus personne à sauver ».

Que le procès vienne, en revanche, à être qualifié, comme en

MI 77 a 12 *dia n-uile marbae-siu a naimtea*
« si tu extermines leurs ennemis »

la forme en *ro-* est automatiquement exclue, car c'est l'exercice, non le pouvoir, qui prête seul à la mesure.

Pour ce qui est de la phrase circonstancielle ou complétive introduite par *cia*, la nuance a pu paraître plus subtile. Sans nier qu'avec le temps les interférences en soient, bien sûr, venues à se multiplier, nous considérons qu'à l'époque des gloses, l'emploi de *ro-* n'est nullement encore « optional » (Thurneysen, GOI § 531), attendu qu'il permet bel et bien d'opposer, selon nous, le droit que l'on concède à l'usage qu'on tolère

MI 20 d 4 *cia rubé cen ni diib ni rubai cenaib huli*
« en admettant qu'il manque d'un de ses biens, il ne saurait manquer de tous »

Wb 34 a 4 *is huisse ce rusalemallat fri crist*
« on peut à juste titre le comparer au Christ »

Sg 163 b 6 *is immaircide cerubi subiunctiuus pro imperativo*

« il est normal que le subjonctif serve d'impératif »

mais au contraire

Wb 29 d 27 *ni mebul lemm cia fadam*

« je n'ai pas honte d'endurer (comme je le fais) ces souffrances »

Sg 71 a 10 *deithbir ciasberthar casus nominativus*

« il est logique de continuer à parler de *cas* nominatif ».

M.-L. Sjoestedt-Jonval (EC III, pp. 256-7) a excellemment, enfin, précisé les rapports, tant synchroniques que diachroniques, des conjonctions *ara n-* et *co n-* dans les gloses. Le seul reproche que nous puissions lui faire, c'est d'avoir disjoint l'étude de *co n-*, « jusqu'à ce que », de celle des autres emplois d'une particule que rien formellement ne sépare. A cela près, nous adoptons, mais pour d'autres raisons, son idée de distinguer par *ro-* la finalité de la simple consécution.

De ce qui n'est sans lui qu'un aboutissement concevable d'ordre événementiel, une métamorphose contrainte ou seulement fortuite de procès.

Wb 11 b 6 *is bées tra donaib dagforcitlidib molad ingni inna n-étside ara carat an rochlunetar*

« les bons maîtres font habituellement des louanges qu'ils décernent à l'intelligence de leurs auditeurs le moyen de leur faire aimer ce qu'ils entendent »

MI 46 a 12 *asbeir som frisnatorus arnda cumcabal 7 arnda ersoilcet*

« il commande aux portes de s'élever et de s'ouvrir »

Wb 6 d 11 *is hé nodonnerla ni co fedligmer isin frescsin foirbthi*

« c'est lui qui nous donne la force de persévérer dans une parfaite espérance »

Wb 31 c 11 *mad in chrud so bemmi .i. comalnammar a pridchimme 7 co mman dessimrecht do chach*
« si nous vivons de telle sorte que nous nous conformions à ce que nous prêchons et que nous soyons un exemple pour tous » ;

ro- fait, au contraire, un projet dont l'échéance, non directement envisagée, se laisse du même coup attendre (« jusqu'à ce que ») ou espérer (« afin que »).

Wb 16 a 24 *is dobar tinchos ara ndernaid an dognam ni 7 arna dernaid an nad dénam ni*
« cela est pour votre instruction, dans l'espoir que vous fassiez ce que nous faisons et évitiez ce que nous évitons »

Wb 14 b 13 *consolatur nos . . . corro nertam ni cách hi foditin fochide*
« Dieu nous console pour que nous puissions à notre tour reconforter quiconque est dans la peine »

LU 5027 *biam cú-sa do imdegail do chelhra . . . cor ása in cú hi sin*
« je serai ton chien et garderai ton troupeau en attendant que ce chien grandisse »

LU 8513 *anam sund, for Loegaire fria araid, co rodígla in ceó dind*
« restons ici, dit Laegaire à son cocher, en attendant que le brouillard s'élève ».

De même, sous forme négative, *arna* cherche-t-il à suspendre (« pour que ne pas ») tandis qu'*arna+ro-* confine au procès d'intention (« de peur que ») ;

Wb 5 a 16 *do chosc inna n-Israhelde asbeir som anisiu, ar nachamóidel cid doib doarrchel*

« ce qu'il en dit, c'est pour corriger les Israélites et les empêcher de se vanter (comme ils y ont tendance) des prophéties qu'on leur a faites »

Wb 28 a 20 *asbertar a n-anman arna gaba nech desimrecht diib*

« leurs noms sont mentionnés ici, pour empêcher quiconque de prendre exemple sur eux ».

Wb 14 d 21 *ar nách róllea derchoiniud dilgid dó 7 dandonid*
« de crainte que le désespoir ne risque de l'engloutir, accordez lui pardon et consolation ».

Nous ne croyons pas nécessaire, étant donnée la parfaite symétrie des emplois du « temps » secondaire (*ICb*) qui lui correspond, de reprendre dans cette perspective l'étude que nous achevons. Qu'il suffise de mentionner, une fois de plus pour les rejeter, quelques-uns des exemples à l'aide desquels on croit pouvoir montrer qu'une valeur temporelle s'ajoute à la valeur modale exprimée par le subjonctif (Vendryes, GVI, § 447) ou que « la forme en *ro-* permet de distinguer un irréel du parfait » (M.-L. Sjoestedt-Jonval, EC III, pp. 125 et 248).

Les textes sont légion qui prouvent la complète indifférence d'*ICb* à la chronologie relative. Ceux qui ont pu faire illusion — et dont un grand nombre se trouve rassemblé en EC III, pp. 125-6 — ont en commun d'offrir entre deux procès complémentaires une discordance temporelle qui rend seulement difficile d'exprimer autrement, en français moderne, un éventuel, avec ou sans *ro-*, du passé.

Wb 4 a 6 *ce rudglanta tri bathis, ni ta cumacc do cháingnim condid diusgea in spirut nóib*
« encore que le baptême lui conférât (de droit) la pureté, le corps n'est pas (de fait) actuelle-

en était ainsi du poème L. Noir, pp. 100-101, fragment isolé d'un récit ancien sur Tristan. On sait qu'il ne nous est conservé en gallois de la légende de Tristan qu'une version tardive dans des mss du xv^e siècle. Loth (RC XXXIV, 365 sqq.) l'avait étudiée d'après des éléments incomplets. Ifor Williams (BBCS V, 115-130, cf. RC XLVII, 509) donne en 1930 une édition critique complète d'après tous les mss de cette version récente, dont les poèmes prononcés par les personnages constituent l'ossature, la prose de liaison étant laissée plus ou moins à la fantaisie des conteurs.

Il devait exploiter à fond cette idée dans ses études sur la tradition ancienne. Depuis longtemps, les *englynion* élégiaques contenus dans le Livre Rouge d'Hergest et attribués à Llywarch Hen avaient attiré l'attention par la force et la simplicité des sentiments qu'ils exprimaient. Ifor Williams comprit qu'il ne s'agissait pas là d'*englynion* composés par un poète nommé Llywarch Hen, mais des parties versifiées d'une légende dont la prose était perdue et qui avait pour héros le personnage de Llywarch Hen qui vivait plusieurs siècles auparavant, et d'une autre saga dont le héros était Cynddylan, roi de Powys. Il exposa et démontra sa découverte dans sa *Sir John Rhys Memorial Lecture* pour 1933, *The Poems of Llywarch Hen* (*Proceedings of the British Academy*, vol. XVIII, cf. RC LI, pp. 154-156). Pour fixer la date de ces *englynion*, il s'appuyait entre autres sur la métrique des *englynion* vieux-gallois du ms. du Juvenec de Cambridge (ix^e s.) qu'il avait publiés en 1931-1932 au vol. VI du BBCS (cf. RC LI, pp. 164-167) et qui comprennent une série de 3 strophes faisant partie d'une saga héroïque perdue (cf. plus tard ses *Lectures on Early Welsh Poetry*, pp. 28-31), et une série de 9 strophes, poème religieux archaïque. — Mais ce n'était là qu'un résumé des résultats de ses recherches sur la question. Il devait bientôt, après les avoir encore approfondies, donner la belle édition que l'on en attendait : En 1935, aux Presses Universitaires de Galles, paraissait son *Canu Llywarch Hen* (voir aussi ses *Lectures on Early Welsh Poetry*, pp. 34-48) où il rassemblait, soigneusement classés en différentes séries, tous les *englynion* de la tradition dite « de Llywarch Hen » et caractéristique du Powys ancien : 52 pages de texte, précédées de 92 p. d'introduction et suivies de 211 p. de notes et d'index, notes où se manifestait de façon éclatante la science de l'auteur dans le domaine de la tradition galloise ancienne et de son vocabulaire (cf. *Él. Cell.* II, 165-169).

Cette science de la matière archaïque galloise, il l'appliqua au plus difficile, peut-être, des poèmes gallois, le *Gododdin* contenu dans le Livre d'Aneirin. C'était lui qu'il avait pris, au début de sa carrière, comme sujet de sa thèse de M. A. Dès 1911, utilisant l'édition du manuscrit par Gwenogfryn Evans, il montrait dans un article (*Y Beirniad*, 1911, pp. 254 sq.) l'importance de la distinction des deux mains A et B. La main A donne de la p. 1 à la p. 23, l. 5 du ms. le corps des *awdlau* du *Gododdin*, puis pp. 25 à 30, l. 11, le *Gorchan Tudwulch*, le *Gwarchan Adebón*, le *Gwarchan Kynvelyn* et, après un long titre en rubrication, le *Gwarchan Maeldderw* attribué à Taliesin. La main B, de la même époque (milieu du xiii^e s.), remplit le vide pp. 23-24, puis les pp. 30-38 à la fin du ms. (dont les

dernières pages manquent) au moyen d'un texte copié sans doute au ix^e s. contenant des versions plus anciennes de certaines des *awdlau* de la main A du *Gododdin* et d'un certain nombre d'autres. En 1938, sous le titre *Canu Aneirin*, Ifor Williams donne l'édition définitive. A la suite de chacune des *awdlau* de la main A, il donne entre crochets, si elle existe, l'*awdl* correspondante de la main B. La comparaison des deux versions est instructive. Elle montre l'altération profonde du texte au cours de la tradition. Elle montre aussi que la version A est indépendante (et non une simple modernisation corrompue de B) et qu'il faut donc remonter plus haut que le ix^e s. pour trouver la composition d'origine. — Dans cet ouvrage, le texte lui-même n'occupe que 57 pages gr. in-8°. Il est précédé de 93 p. d'introduction où tous les aspects historique, littéraire, grammatical de la question sont étudiés à fond. Et les arguments pour situer la bataille de Catraeth à Catterick (Yorkshire) semblent probants. Les index prennent 23 p. Mais la plus grande partie du livre (328 pages) est occupée par les notes de l'éditeur. C'est une véritable mine de connaissances sur la poésie archaïque galloise rassemblées par un homme qui l'a entièrement mise sur fiches et à qui rien ne semble avoir échappé. C'est dans *Canu Aneirin* qu'Ifor Williams apparaît de toute la hauteur de sa taille. Tout le vocabulaire de la poésie archaïque est discuté dans les notes. Et les discussions les plus instructives sont peut-être celles où, après avoir cherché à droite et à gauche des termes de comparaison, il avoue son ignorance devant les énigmes que posent certains mots, dont le secret est jusqu'ici gardé par leur archaïsme même.

Il restait à débrouiller la masse des questions que soulève le *Livre de Taliesin*, manuscrit copié vers 1275 et où sont rassemblés une foule de poèmes d'époques variées et de genres divers que la tradition attribuait au poète Taliesin (vi^e s.). Certes, Sir John Morris-Jones avait déjà prouvé en 1918, dans le vol. XXVIII d'*Y Gymnrodor* qu'il leur avait entièrement consacré, qu'une série de ces poèmes (dont il éditait six) pouvaient être l'œuvre authentique de Taliesin, dont l'*Historia Britonum* de Nennius nous dit qu'il célébrait en vers, au vi^e s., le roi de Reged, Urien, et son fils Owein. Ifor Williams, mieux armé que son maître, devait plus tard nous donner une édition que l'on peut considérer comme définitive, *Canu Taliesin* (cf. *Él. Cell.* IX, 606-613), dont sa maladie retarda la parution jusqu'en 1960, de douze pièces que l'on peut admettre comme historiques. L'une est adressée à Cynan Garwyn, roi de Powys (Galles de l'Est) dont Taliesin pouvait être originaire. Puis neuf autres sont adressées aux rois de Reged (Nord-Ouest de l'Angleterre et Sud Ouest de l'Écosse actuelles) Urien et son fils Owein, et deux à Gwallawc ap Lleenawc, roi d'Elfed (Ouest du Yorkshire), le poète, parti vers le Nord, ayant pu fréquenter ces deux cours. Les notes, qui nous donnent, sur le vocabulaire extrêmement archaïque des poèmes, le dernier état de la pensée de l'auteur, sont particulièrement précieuses. L'introduction, où il expose sous tous leurs aspects les questions que soulèvent ces pièces, est une mise au point des idées publiées par lui dans ses *Lectures on Early Welsh Poetry* (Dublin Institute, 1944).

Ifor Williams a d'autre part identifié dans le Livre de Taliesin des poèmes

references are given. References are to the current Ordnance Survey maps on the one-inch [type 108 (11-79)], two-and-a-half-inch [type 22/45 (46-52)] and six-inch [type RADN. XXIII SE]. Map references enclosed within square brackets are to forms no longer found on modern O.S. maps. Documentary evidence is adduced selectively to show older and variant forms. The parishes quoted are the modern civil parishes.

1. *Sarn*.

Sarn CAERN. XLIV SW	Aberdaron
Sarn CARDS. XXXI SW	Betws Ifan
Sarn 108(00-76)	Bodelwyddan
1840 Sarn OS 79	
Sarn 115(24-32)	Botwnnog
1795 Sarn <i>JE/MNW</i>	
Sarn Fawr	Caeo
<i>WLC/ME</i> iii 1031	
Sarn Fawr	Cardiff
1536 Y sarn Vaur <i>CAD</i> vi C 7589	
Sarn 128(95-97)	Carno
1795 Sarn <i>JE/MNW</i>	
1836 Sarn OS 60	
Sarn 128(20-90)	Ceri
1610 the sarne <i>BRA</i>	
1795 Sarn <i>JE/MNW</i>	
1836 Sarn OS 60	
Sarn	Church Stoke
<i>RCAM</i> i 26	
Sarn [128(22-12)]	Guilfield
1836 Sarn Bridge OS 60	
Sarn	Hope
<i>RCAM</i> ii 49	
Sarn 108(11-79)	Llanasa

Sarn RADN. XXIII SE	Llandeglau
Sarn	Llandrinio
<i>AC</i> 1887 215	
Sarn 22/45(40-52)	Llandysiliogogo
1834 Sarn-gaseg OS 57	
Sarn	Llanegryn
<i>RCAM</i> vi 93	
Sarn Bach 115(30-26)	Llanengan
Sarn [23/87(86-74)]	Llaneilian, Dnb.
1839 Sarn OS 79	
Sarn ANGL VII SE	Llanfihangel Tre'r Beirdd
1838 Sarn OS 78	
Sarn	Llanfor
<i>RCAM</i> vi 119	
Sarn Fach [22/33(37-35)]	Llangeler
1831 Sarn-fach OS 41	
Sarn	Llangynnwr
<i>RCAM</i> v 169	
Sarn CAERN. XVI NW	Llanrug
Sarn CAERN. XVI NE	Llanrug
Sarn Fach 22/63(66-34)	Llansadwrn
Sarn	Pwllheli
<i>SL/TDW</i> App. s.v. Pwllheli	
Sarn Fawr 21/98(90-83)	St. Brides Minor
1833 Sarn-fawr OS 36	
Sarn Fawr	Tywyn
1633 Sarn vawr <i>Meirionydd</i> ii 312	
Sarn 118(31-35)	Whittington
1838 Sarn OS 74	
Sarn [33/17(15-70)]	Ysgeifiog
1795 Sarn <i>JE/MNW</i>	
1838 Sarn Mill OS 80	

2. pl. *Sarnau*.

Sarnau 139(43-24)	Abergwili
Sarnau CAERN. XVIII SE	Capel Curig
Sarnau 139(29-32)	Cilrhedyn
1831 Pant-y-sarnau OS 41	
Sarnau 22/12(14-26)	Cilymaenllwyd
Sarnau 108(08-52)	Derwen
1795 Sarnau JE/MNW	
1838 Sarnau OS 74	
Sarnau	Dolgellau
<i>Cymmrodor</i> xxxviii 22	
Sarnau 117(23-15)	Guilfield
1795 Sarnau JE/MNW	
1836 Sarnau OS 60	
Sarnau 22/22(21-25)	Llanboidy
1819 Sarnau OS 40	
Sarnau 141(02-32)	Llandyfaelog Fach
1717/8 Sarney <i>Tredegar</i> 124/273-4	
1778 Sarnau Common <i>Tredegar</i> 116/281	
1832 Sarnau OS 42	
Sarnau 117(96-39)	Llanfor
1795 Sarnau JE/MNW	
1838 Sarnau OS 74	
Sarnau [22/42(43-24)]	Llanllawddog
1831 Sarnau OS 41	
Sarnau	Chirk
1721 Tyr y Sarney <i>Chirk</i> vii	
Sarnau 139(31-20)	Meidrum
1766 Sarne <i>Llwyngwair</i>	
1831 Sarnau OS 41	
Sarnau	Meifod
1607 y Tvy yn y Sarney <i>Nannau</i> 3121	
1738 the Sarney <i>Nannau</i> 3037	

Sarnau 140(78-28)	Myddfai
1831 Sarnu [<i>sic</i>] OS 41	
Sarnau CARDS XXVI NW	Nancwnlle
Sarnau 139(33-18)	Newchurch
1831 Sarnau OS 41	
Sarnau 139(31-50)	Penbryn
1834 Sarne' OS 57	
3. <i>Pen (y) Sarn</i> 'end of the road'.	
Pen-sarn 108(94-87)	Abergele
c. 1700 pen y Sarn <i>Par</i> i 42	
1840 Pen-y-sarn OS 79	
Pen-y-sarn	Aberhafesb
<i>RCAM</i> i 6.	
Pen-y-sarn 33/10(18-01)	Berriw
Pen-sarn 22/66(62-67)	Blaenpennal
Pen-y-sarn	Botwnnog (Llanies- tyn)
1647 pen y sarn <i>WCC</i> 12, 20	
[1717] Tythyn Pen-y-sarn <i>Llanfair</i> 140	
1761 pen y sarn <i>Cwrilmawr</i>	
Pen-sarn 23/33(31-37)	Buan
Pen-sarn 23/33(30-38)	Buan
1838 Pensarn OS 75	
Pen-y-sarn	Caeo
1614 tir pen y sarn <i>PRO SC</i> 11/783	
Pen-sarn [22/11(13-18)]	Castell Dwyran
1819 Pensarn OS 40	
Pen-sarn 22/33(31-33)	Cenarth
Pen-y-sarn-fawr 22/55(50-53)	Dihewyd
1760 Pen y sarn <i>WWHS</i> iii 90	
1834 Pensarn-fawr OS 57	
cf. Sarn Lwyfen, Pen-y-sarn Lwyfen	
Pen-y-sarn CAERN. XXXIV NW	Dolbenmaen

- Pen-sarn 115(46-44) Dolbenmaen
 1838 Pen-y-sarn OS 75
 Pen-sarn 31/29(26-93) Henllys
 1833 Pensarn OS 36
 Pen-y-sarn 22/79(73-98) Isygarreg
 1568 pen y sarne Isa *Esgair*
 Pen-y-sarn 139(19-23) Llanboidy
 1716 Pen y Sarne *Llwyngwair*
 1794 Pensarn *Maesgwynne*
 1819 Pensarn OS 40
 Pen-y-sarn Llandudno
 1718 Tythyn Pen y Sarn *Tynygongl* 686
 1741 Tythin Pen y bont alias Tythyn pen y sarn *Tynygongl* 336
 Pen-y-sarn Llandyfrïog
 1775 Pensarne *Owen Colby*
 Pen-y-sarn 23/48(44-88) Llandyfydog
 Pen-y-sarn Llandysiliogogo
 1834 Pen-'sarn OS 57
 now Blaen-sarn-uchaf
 Pen-y-sarn Llandysul
 1747 Pensarn *BRA*
 Pen-y-sarn Caern. XI SW Llanddeiniolen
 Pen-y-sarn CAERN. XLV SW Llanengan
 Pen-y-sarn 106(45-90) Llaneilian, Angl.
 1838 Pen-sarn OS 78
 Pen-y-sarn 23/37(35-74) Llanfaelog
 1838 Pen-sarn OS 78
 Pen-y-sarn 116(58-28) Llanfair, Mer.
 1795 Penysarnhîr *JE/MNW*
 1838 Pen-y-sarn OS 75
 Pen-y-sarn ANGL II SE Llanfechell
 Pen-y-sarn-fach 22/55(51-53) Llanfihangel Ystrad
 1760 Penysarn *WWHS* iii 90
 1834 Pensarn-fach OS 57

- Pen-y-sarn 117(32-18) Llangadwaladr
 Pen-y-sarn ANGL XXII SE Llangeinwen
 Pen-y-sarn Llangeler
 1776 Pensarn *Roy Evans*
 Pen-y-sarn ANGL XVIII NW Llangristiolus
 Pen-y-sarn 139(41-19) Llangynnwr
 1760 Pen sarn *EB/MSW*
 1796/7 Pensarn *CASFC* xxvii 31
 1831 Pen-sarn OS 41
 Pen-y-sarn [33/04(01-45)] Llangwm, Dnb.
 1795 Pen y sarn *JE/MNW*
 1838 Pen-y-Sarn OS 74
 Pen-y-sarn 22/69(66-91) Llangyngfelyn
 Pen-y-sarn Llanina/
 Llanllwchaearn
 1768 Pensarne *Llanllyr*
 Pen-y-sarn 22/45(43-51) Llannarth
 Pen-y-sarn [22/45(42-57)] Llannarth
 Pen-y-sarn 115(35-35) Llannor
 1795 Penysarn *JE/MNW*
 1838 Pensarn OS 75
 Pen-y-sarn 107(80-77) Llan-rhos
 1838 Pen-y-sarn OS 78
 cf. Sarn y Mynech below.
 Pen-y-sarn 33/21(20-17) Llansanffraid
 Deuddwr
 Llanilin
 Pen-y-sarn [33/13(18-32)]
 1838 Pen-sarn OS 74
 Pen-y-sarn 22/44(48-47) Llanwenog
 1729 Pensarn *CFL* Cards
 1762 Pensarn *Foley*
 1834 Pen 'Sarnau OS 57
 1843 Pensarn *TAS* 2026
 Pen-y-sarn Llanwnnen

- 1798 Tyr penysarn *Maesnewydd*
 Pen-y-sarn 22/12(11-24) Llanymyneon
RCAM vii 196
 Pen-y-sarn [23/83(88-37)] Llanycil
 1838 Pen-y-sarn *OS* 74
 Pen-y-sarn 115(43-44) Llanystumdwy
 (Llangybi)
 1838 Pensarn *OS* 75
 Pen-y-sarn CAERN. XXXIV SW Llanystumdwy
 Pen-y-sarn Llechgynfarwy
 1586/7 Tythyn pen y sarn *Sotheby*
 1623 Tythyn Pen y Sarn *Sotheby*
 1644 Tythyn penn y sarn *Bodewryd*
 Pen-y-sarn 22/66(68-66) Lledrod
 1834 Pen 'Sarn *OS* 57
 Pen-y-sarn PEMB XINW Meline
 Pen-y-sarn 33/16(19-64) Mold
RCAM ii 62
 Pen-y-sarn CARDS XXXIX NW Penbryn
 1834 Pen-sarn *OS* 57
 Pen-y-sarn Reynalton
RCAM vii 305
 Pen-y-sarn ANGL VII NW Rhos-y-bol
 Pen-y-sarn 23/23(26-35) Tudweiliog
 Pen-y-sarn 31/28(28-88) Rogerstone
 Pen-y-sarn 23/60(60-03) Tywyn
 1837 Pen-y-sarn *OS* 59
 Pen-y-sarn Whitchurch, Glam.
 1674 Kae pen y sarne *Tredegar* 56/246
 Pen-y-sarn 22/71(78-12) Ystradgynlais
 1831 Pen-sarn *OS* 41
 4. *Penysarnau* (pl.).
 Penysarnau 22/34(32-41) Llandyfriog
 1831 Pen-sarnau *OS* 41

- Penysarnau Llanfynydd, Carms
 1668 Penysarney *CFL* Carms
 Penysarnau 22/22(20-29) Llanfyrnach
 Penysarnay CARMS XIII NE Llaneler
 Penysarnau 139(39-56) Llanina
 1834 Pen-'sarnau *OS* 57
 Penysarnau CARDS XXXIII SW Llanwenog
 1834 Pen-sarna *OS* 57
 1843 Pensarnau *TAS* 256
 5. *Tal-y-sarn* 'end of the road'.
 Tal-y-sarn 23/33(30-38) Buan
 1710 Tal y Sarne *Glynllivon*
 1766 Tal y Sarn *Glynllivon*
 1780 Talysarn *TCHS* xix 97
 1795 Talysarn *JE/MNW*
 1838 Talsarn *OS* 75
 Tal-y-sarn 32/23(24-31) Glyn-fach
 1832 Tal-y-sarn *OS* 42
 Tal-y-sarn CAERN. XXI SW Llandwrog
 Tal-y-sarn Llandyfaelog
 1674 Tallysarne *Edwinstford* 704
 Tal-y-sarn Llandygái
 1789 Tal y Sarn *Penrhyn* 927
 Tal-y-sarn 140(77-26) Llanddeusant,
 Carms
 1760 Talsarn *EB/MSW*
 1802 Tallysarn isha, Tallysarn ucha *CFL* Carms
 1831 Talsarn *OS* 41
 Tal-y-sarn 23/22(27-29) Llanengan
 1795 Talsarn *JE/MNW*
 Tal-y-sarn St Asaph
RCAM ii 88
 Tal-y-sarn Llanelli, Carms

- 1747/8 Talsarn *CSCS*
 Tal-y-sarn Llanerfyl
MC xxii 285
 Tal-y-sarn 141(16-23) Llanfihangel Cwm
 Du
 1736 Tallysarn *MRO* iii 1938
 1832 Talsarn *OS* 42
 Tal-y-sarn MONT XXI NW Llangadfan
RCAM i 101
 Tal-y-sarn ANGL XXII SW Llangeinwen
 Tal-y-sarn 23/66(61-68) Llanllechid
 1744/5 Tal y Sarn *Tanybwlech*
 1789 Taly Sarn *Penrhyn* 1085
 1838 Talsarn *OS* 78
 Tal-y-sarn 107(48-53) Llanllyfni
 1795 Talysarn *JE/MNW*
 1838 Tal-y-sarn *OS* 75
 Tal-y-sarn CAERN. XI SW Llanrug
 1838 Tal-sarn *OS* 78
 Tal-y-sarn [23/85(82-56)] Llanrwst
 1838 Tal-sarn *OS* 74
 Tal-y-sarn 23/87(80-77) Llanrhos
 (Llangystennin)
 1518 Taleysarn road *Trofarth*
 1533/4 talasarn *Baron Hill* 2045
 1579 Tal y Sarn *Trofarth*
 1630 Tythyn tal y sarne *Trofarth*
 1659 Tythyn Tal y Sarne alias Ty Gwynne *Baron*
Hill 2104
 1695 Tall y sarn *CFL* Caern.
 1697 Tal y Sarne *Nanhoron*
 1741 Talysarne alias Tu Gwinne *Tynyngogl* 336
 1838 Tal-y-sarn *OS* 78
 cf. Pen-y-sarn *supra* and Sarn y Mynech *infra*

- Tal-y-sarn Llanuwchllyn
 c. 1760 Pont rhyd Tal y sarn *Par* ii 71
 Tal-y-sarn Llanycil
 1592 Tyddyn Tal y Sarne *PRO* LR 2/236 85
 Tal-y-sarn 23/34(31-40) Nefyn
 Tal-y-sarn 22/24(28-49) Penbryn
 Tal-y-sarn Port Talbot
 1630 forest tal y sarn *CFL* Glam
 Tal-y-sarn Rhuthun
 a street in the town also called Welsh Street. Welsh
 Street was later known as Well Street, and this has been
 mistranslated into Stryd y Ffynnon.
 1465 Talsarne Street *Trofarth*
 1478 street of Talesarne *Rug*
 1527/8 Welstrete *Trofarth*
 1529 tale sarne *RR*
 1530 in vico Walenc' *RR*
 1532 Welsh Street *Trofarth*
 1540 Talesarn *Trofarth*
 1561 the Welshe strete *RR*
 1565 Talesarne *Bachymbyd*
 1577 the wellche streat *RR*
 1593/4 Talasarne *RR*
 1594 Welshstreete alias Talysarne *RR*
 1598 Tal y sarn *Trofarth*
 1600 the welshe streete *RR*
 1605 talysarne *Chirk* v
 1628/9 Welshstreete alias Tallysarne *Rug*
 1638 Talesarne streete *RR*
 1691 Welch Street alias Tal y sarne *Trofarth*
 1700 Tal y sarne *WNM/CCA* ii 316
 see *AC* 1914 424

6. *Talysarnau* (pl.).

Talysarnau	Kinnerley
1698 Talla Sarney <i>SRO</i> 867/214-5	
1714 Tal a Sarney <i>SRO</i> 867/219	
Talysarnau	Llanarthne
1784 Talsarney <i>Picton</i>	
Talysarnau	Llanbryn-Mair
1676 Tal y Sarney <i>Cwrtmawr</i>	
Talysarnau 22/51(52-12)	Llan-non
Talysarnau 116(35-61)	Talysarnau
1455 Tythyn in Taly y Sarne <i>Thorowgood</i>	
1674 Tal y Sarne <i>Maesyneuadd</i> 277	
1684 Talysarney <i>Maesyneuadd</i> 280	
c. 1700 Tal y sarne <i>Par</i> ii 102	
1796 Talysarnai <i>Meirionydd</i> iii 148	
1838 Tal-y-sarnau <i>OS</i> 75	

7. Descriptions of the nature or position of the road:

(a) geographical

perfedd 'Middle'

Sarn Berfedd	Pennynydd
1609 Cay sarn berfedd <i>PRO</i> LR 2/205 91	
Buarthgaye sarn berfedd 94	

(b) nature

caled 'hard'

Sarn Galed 108(22-67)	Northop
1838 Sarn-galed <i>OS</i> 80	
<i>ED/PRRF</i> 291, <i>RCAM</i> ii 78. Said to be an alias of	
Sarn Gyfleth:	
c. 1700 Sarn gyvleth <i>Par</i> i 88	

cam 'crooked'

Sarn Gam	Llanafan, Cards
1763 Sarngam <i>Crosswood</i> 221	

canu 'singing', ? because of noise made by walking on it
Sarn Ganu Bodedern

1838 Sarn-canu *OS* 78*crin* 'dry'

Tal y Sarn Grin 140(54-56) Trefilan

now called Tal-y-sarn

1536/9 Talesarne Green *Leland* 511541 Tal y sarne *Bronwydd*16 C Tallasern Grime *RCAWM* 2301566 tal y sarn grin *RWM* i 9161603/4 Talsarn greene *Coleman* 241631 Tallaserne Greene *Crosswood* 511648 Tallyesarne *Llanllyr*1760 Talsarn *EBmMSW*1834 Talsarn *OS* 57*dreiniog* 'thorny'

Tal-y-sarn-ddreiniog Llandygái

1789 Tal y Sarn Ddreiniog *Penrhyn* 927*dwy* 'two, double'

Cefn Ddwysarn 117/96-38) Llandderfel

c. 1700 Keven dhwy sarn *Par* ii 631838 Cefn-ddwysarn *OS* 74*halog* 'dirty'

Sarn Halog Neath

1611 sarne halog *CFL* Glam*hir* 'long'

Sarn Hir 116(58-27) Llanbedr, Mer.

1838 Sarn-hir *OS* 75*RCAM* vi 57

Pen y Sarn Hir Llanbedr, Mer.

1636 Tythyn Pen y sarn hir *Dolfrigiog*1795 Penysarnhir *JE/MNW*

Sarn Hir 33/11(12-13) Meifod

1836 Sarn-hir *OS* 60

- RCAM i 152
 Sarn Hir Myddfai
 1317 Sarnhyr *CIPM* vi 42
isel 'low'
 Sarn Isel CARMS XXXI SE Newchurch
newydd 'new'
 Sarn Newydd 22/22(23-21) Llanboidy
 1819 Sarn-newydd OS 40
 Sarn Newydd Llandrinio
 MC xlix 32
 Sarn Newydd 23/81(86-17) Llanymawddwy
 1787 Sarn Newydd *Byegones* 1886/7 338
 1836 Sarn-newydd OS 60
pigog 'prickly'
 Sarn Bigog 128(91-98) Llanbryn-Mair
 1836 Sarn bigog OS 60
tripiog 'uneven, slippery ?'
 Sarn Dripiog
 1723/4 Sarn-Dripiog *Thorowgood*
 1741 Sarn Dripiog *Thorowgood*
 (c) colour
coch, pl. *cochion* 'red'
 Sarn Goch Hanmer
 1800 Sar[n] Goch *Bettisfield*
 Sarn Goch 139(23-22) Llanboidy
 1742/3 Sarngoch *CSCS* 141
 1805 Sarngoach *Llwyngwair*
du, pl. *duon* 'black'
 Sarn Ddu 22/33(36-30) Cynwyl Elfed
 Sarn Ddu 22/89(89-96) Llanbryn-Mair
 1836 Sarn-ddù OS 60
 Sarn Ddu 23/86(80-63) Llanddaged
 RCAM iv 92

- Sarn Ddu [22/74(78-41)] Llanfair-ar-y-bryn
 1831 Sarn ddu OS 41
 Sarn Ddu Rhuthun
 (Llan-rhudd)
 1652/3 kay sarne ddu *Chirk* vi
 1660/1 gwerglodd sarne ddu *Chirk* vi
 Sarn Ddu Tirymynech, Cards
 1745 Sarn-ddy *Crosswood* 186
 1755 Sarn-du *Crosswood* 198
 1839 Sarn ddu *Crosswood* 399
 Sarnau Duon Caew
 1614 sarne dyon *PRO SC* 11/783
 Pen Y Sarn Ddu 22/24(29-48) Betws Ifan
 1651 tir Pen y sarn Dhu *PRO E* 317/5
 1718 Pensarnthy *Bronwydd*
 1834 Pen-sarn-ddu-fach OS 57
 Pen-sarn-ddu-fawr
 Pen-sarn-ddu-uchaf
 Pen y Sarn Ddu 22/69(67-91) Ceulan a Maes-
 Mawr
 1837 Pen-y-sarn OS 59
 Sarnau Duon Caew
 1614 sarne dyon *PRO SC* 11/783
 Sarnau Duon MER XXIII NW Llanderfel
 Sarnau Duon Llanllawddog
 1668 Sarney duon *JNLW* ix 479
 1765 Sarnedion *CASFC* v 105
 Sarnau Duon CARDS XX SW Nancwnlle
glas 'green'
 Sarn Las 139(17-18) Llan-gan, Pemb.
 1718 Sarnlace *Eaton Evans*
 1722 Sarnlace *Eaton Evans*
 1819 Sarnlas OS 40
gwen, pl. *gwynion* 'white'

- Sarn Wen 117(27-18) Llandysilio, Montg.
RCAM i 76
 Sarn Wen Orllwyn Teifi
 1651 ter y Sarn wenn *PRO* E 317/4,4
 Sarnau Gwyn DENB XXVI SW Derwen
 Sarnau Gwynion 22/45(42-53) Llannarth
 1587 tythin y sarne gwnion *Llangibby* A 862
 1834 Sarnau-gwynnion *OS* 57
melen 'yellow'
 Sarn Felen Newtown
MC xxxi 72

8. Appellatives describing the material or construction of the road:

- carreg*, pl. *cerrig* 'stone'
 Sarn Garreg Ysgeifiog
 c. 1700 Y Sarn Garreg *Par* i 76
 Sarn Gerrig Llanfihangel Nant
 Melan
 1564 Y Sarne Gerrick *JW/HR* 358, 359
 Pen y Sarn Gerrig CARDS XXXIX NE
 Tredreyr
maen 'stone'
 Sarn Faen 22/71(77-14) Cwarter Bach
 1831 Sarn-fan *OS* 41
 Sarn Faen MER XXXII NW Llanddwywe
 1636 Tythyn Tal y sarn vaen *Dolfriog*
RCAM vi 77
 Sarn Faen Llanedi
 1597/8 heol y sarn vaen *Cilymaenllwyd*
 1623 kae r sarne vaen *Cilymaenllwyd*
 Sarn Faen [22/35(38-57)] Llanllwchaearn,
 Cards
 1834 Sarn-faen *OS* 57

- Sarn Faen [33/12(1926)] Llansilin
 1838 Sarn-faen *OS* 74
 Sarn Fa(e)n GLAM XXV Port Talbot
 1830 Sarn-faen *OS* 37
 1608 Y ty y pen y sarne vaene *Fonmon*
 Sarn Faen Weston Rhyn
 1631/2 gweirglodd sarn fain *Chirk* v
palmant 'pavement'
 Sarn y Palmant Buttington,
 Cletterwood
MC xxii 279 ; *RCAM* i 28

9. Produce and commodities carried on the road:

- halen* 'salt'
 Sarn yr Halen Worthenbury
 1503 Sarn yr halen *Bellisfield*
 1559/60 Sarne Halen *Gwysaney* I
 It may be suspected that some of the roads called *Sarn Elen*, *Sarn Helen* below contain in reality the word *halen*.

10. Animals and birds using the road or found on it:

- afanc* 'beaver'
 Sarn yr Afanc Llandygai/
 Llanllechid
 [1810] Sarn yr Afanc *TP/TW* iii 101
 Pennant states that one part of Nant Ffrancon is called by this name.
bwch 'he-goat'
 Sarn y Bwch [23/50(56-02)] = Tywyn
 1646 Sarnabugh *TCHS* xvi 32 (map)
 1814 Sarn y Bwch *WB/NW* 326
 1837 Sarn-y-bwch *OS* 59
Antiquity xv 182/3 ; *CReg.* i 309, *FJN/SC* 165

- bwla* 'bull'
 Sarn y Bwla 22/32(31-20) Meidrum
 1766 Sarn Bulla *Llwyngwair*
 1831 Sarn-y-bwla OS 41
- caseg* 'mare'
 Sarn y Gaseg Llandysiliogogo
 1834 Sarn-gaseg OS 57
 [= Sarn *supra*]
- gafr* 'goat', pl. *geifr*
 Sarn y Geifr 140(78-40) Llanfair-ar-y-bryn
 1770 Sarnygeyfr *Neuadd-fawr*
 1831 Sarnygeifr OS 41
RCAM v 122
- gwydd*, pl. *gwyddau* 'goose'
 1520 Sarn y gwythe *Baron Hill* 1027
- hwyaden*, pl. *hwyaid* 'duck'
 Sarn Hwyaid Llandysilio, Pmb.
 1750 Sarnwhiaid o. Sarnwhian *Nancy Thomas*
- malwod* 'snails'
 Sarn Malwod 23/37(39-70) Trefdraeth, Angl.
 1797 Sarn y Malwod *Tynyngongl* 138
 1838 Sarn malwen OS 78
- moch* 'pigs'
 Sarn y Moch Is-y-Coed
 1615 sarn y moagh *Trevor-roper*
- pedolau* 'hooves'
 Sarn y Pedolau Dolbenmaen
 1589/90 ssarn y pedole *Dolfriog*
 1630 Sarne y Pydole *TCHS* xvii 33
11. Trees and plants near the road:
- celyn* 'holly'
 Sarn Gelyn Penrhosllugwy
 1549 sarn gelyn *BBCS* x 165
 t. Jac I Sarn Gelyn 163

- grug* 'heather'
 Sarn Rug 108(97-74) Abergele
 1798 Sarn rhug o. Llettu Bugeilied *Kinnel* 1331
 1839 Sarn-Rûg OS 79
RCAM iv 185
- gwyddfïd* 'honeysuckle'
 Sarn yr Wyddfïd Llanfihangel-yng-
 Ngwynfa
 1543 Sarne yr Wyddfïd *CAD* vi C 7417
 1551 Sarne yr Wyddfïd *CAD* vi C 7641
- helygen* 'willow'
 Sarn Helygen Llanegryn
WD/HPLL 236
- llwyfen* 'elm'
 Sarn Lwyfen Dihewyd
 1590 Tir-pen-y-sarn-lwdden *Crosswood* 20
 1650-ssarn lwyfen *RWM* ii 936
 1685 Pen y Sarne Llwythen *CFL* Cards
 1772 Pensarn Llwyfen *Crosswood* 247
GO/DP iv 443
12. Local features. Examples of these are not included here since they throw little light on the use and nature of the road.
13. Persons and people who used the road or from whose occupations the road was named:
- ceisbwl* 'catchpole' (?)
 Sarn y Ceisbwl Eglwys-bach
 c. 1700 Sarn y Kas-bwlh *Par* i 33
 This is taken to be Sarn y Ceisbwl in *RCAM* iv 52
- ?*claf*, pl. *cleifion* 'sick persons'
 Sarn y Cleifion Derwen
 c. 1700 Sarn y Kleion *Par* i 119

- RCAM* iv 46
crowner 'coroner' Welshpool,
 Guilsfield
- MC* xxxii 107
gwrach 'witch, hag'
 Sarn y Wrach Llanboidy
 1580/1 Sarn y wrach *PRO* SC 1a/17/82. 7
gwylliaid 'bandits'
 Sarn y Gwylliaid Llanymawddwy
TD/DMH 29
marchog, pl. *marchogion* 'horseman, knight'
 Sarn y Marchogion Gwytherin,
 Llangernyw
- RCAM* iv 65 65, 115
mynach, mynech 'monk'
 Sarn y Mynech DENB III NW Llan-rhos / Llan-
 sanffraid Glan Con-
 wy
- 1483 Sarne y menegh *Baron Hill* 2010
 1777 Sarn y Mynech *TIJJ/APCW*
AC 1939 131, 160. Cf. Pen-y-sarn and Tal-y-sarn
supra. The monks in question were those of the Abbey
 of Aberconwy (later Maenan).
 Pen Sarn y Mynach 22/55(52-50) Llanfihangel
 Ystrad
- 1831 Pensarnfynach *CFL* Cards
 i.e. the monks of Strata Florida.
offeiriad 'priest'
 Sarn yr Offeiriad CAERN. XXIII NE Dolwyddelan
HH/OCA 140, *HH/OCRS* 134, *FJ/HWW* 156
prydydd 'poet'
 Sarn y Prydydd Llanelilian, Denb.
 1541/2 Sarne y predith *Wigfair*

14. Personal names of people connected with the road:

- Adda*
 Sarn Adda 33/25(25-59) Treuddyn
 1649 Sarn Adda *Nerquis* 25
 1838 Sarn Adda *OS* 80
- ?*Agol*
 Sarn Agol 22/52(56-21) Llangathen
 1831 Sarn-agol *OS* 41
 On the possible connection between Sarn Agol and
 Castell Argoel see *GO/DP* iv 408.
- ?*Baban*
 Sarn Faban 23/57(72-52) Penmynydd
 1625 Sarn vaban *Nerquis* 6
 1630 Sarn faban *Elwes*
 1634 Sarnvaban *Nerquis* 8
 1838 Sarn-faban *OS* 78
 1843 Sarn y faban *TAS*
- Brochwel*
 Sarn Frochwel Llanddyfnan
 1466 ssaryn vroghell *Baron Hill* 1099
 1541/2 sarn vroghwell *Baron Hill* 1139
- Cadwgan*
 Sarn Cadwgan Aberaeron
 1801 Sarn Cadwgan *LM/P* 20
GO/DP iv 446
- Cwna*
 Sarn Gwna Bodelwyddan
 1511 Sarne Kona *Kinmel* 1030
 1717 Sarn Gwna *Gwysaney* B 55
- Cwyfan*
 Pen Sarn Cwyfan Llanfihangel
 Ystrad
 1733 Pensarn-Kwyvan *Crosswood* 165

Cynfelyn

Sarn Gynfelyn 22/68(58-85) Llangorwen

1837 Sarn Cynfelyn OS 59

FJN/SC 165*Cynin* (?)

Sarn Gynin 22/54(52-41) Llanybydder

1599/1600 Tir Sarn y gini *PRO SC* 11/940

1831 Sarn-gynin-fach OS 41

Sarn-gynin-fawr

RCAM v 207 ; *GO/DP* iv 420*Dewi*Sarn Ddewi Llanddewi Aber-
arth1801 Sarn Ddewi *LM/P* 20*GO/DP* 446*Eginyn* (?)

Sarn Eginyn Llanybydder

1669/70 Tir Sarn Eginyn *Edwinsford* 2451*Elen, Helen*

These examples purport to commemorate the roads built by Elen Luyddog. Many of the forms probably result from antiquarian Helenomania.

Sarn (H)elen [22/80(83-07)] Dulais

1832 Sarn Helen OS 42

Sarn (H)elen 107(73-44) Ffestiniog

RCAM vi 31

Sarn (H)elen 22/95(97-54) Llanafan Fawr

Sarn (H)elen Llandderfel

RCAM vi 70

Sarn (H)elen Llanfrothen

RCAM vi 123

Pen Sarn (H)elen 22/43(48-39) Llanllwni

Sarn (H)elen Llanuwchllyn

RCAM vi 141

Sarn (H)elen 22/67(65-70) Lledrod

1834 Sarn Elen OS 57

Sarn (H)elen Tal-y-llyn

c. 1700 Sarn Helen *Par* i 5*RCAM* vi 164

Sarn (H)elen Newtown

RCAM i 163

Sarn (H)elen Trawsfynydd

RCAM vi 180

Sarn (H)elen [22/91(91-15)] Ystradfellte

1832 Sarn Helen OS 42

Gwallog

Sarn Wallog Aberystwyth

LM/CR 187*Gwddyn*

Sarn Wddyn Llanidloes

MC vii 94*Gwenffred*

Sarn Wenffred Bodelwyddan

1450 Sarn Wenfred *Plas-yn-Cefn**Gwenllian*

Sarn Wenllian Halghton

1331/2 Sarn Wenllian *Nerquis* 5*Hob*

Sarn Hob Worthenbury

1408 Sarn Hob *Bodrhyddan* B 1234*Hwlcyn* (earlier *Wilcyn*)

Sarn Hwlcyn 33/17(11-78) Llanasa / Whitford

16 C Sarn Wilcyn *RCAWM* 405c. 1700 Sarn Wilkin *Par* i 741765 Sarnwilkin *Newmann-Paynter*

1840 Sarn Hwlcyn OS 79

RCAM ii 98 ; *ED/PRRF* 387

- Hywel*
 Sarn Hywel Merthyr Tudful
 1696 Sarn Howell *CW/HMT* 189
 1765 Sarn Howell *CW/HMT* 190
 1796 Sarn Howell *CFL* Glam
- Ifan*
 Sarn Ifan Llangernyw
 1517 pull sarne Ieuan *Wigfair*
 1568/9 pull sarne Evan *Wigfair*
 (?) *Llew*
 Sarn Lew 106(47-69) Llanidan
 1838 Sarn-lew Bridge *OS* 78
 cf. Bodlew, Llyslew
- Madog*
 Sarn Fadog 106(42-81) Coedana
- Meilir*
 Sarn Feilir Erbistock (Eyton)
 1362 sarn veilir *Plymouth*
 (?) *Mynyddig*
 Sarn Fynyddig Llandrillo, Mer.
 c. 1700 Sarn Vynydhig Klochydh *Par.* ii 60
- Nicol* (?)
 Sarnicol 22/34(39-49) Llandysiliogogo
- Owen*
 Sarn Owen Llanfair Mathafarn
 Eithaf
 1520 sarn owen *Baron Hill* 1027
- Padrig*
 Sarn Badrig CAERN. XX SW Clynnog
 Sarn Badrig Merioneth
 1695 Sarn Badric *Meirionydd* ii 222
 1810 Sarn Badrig, or more properly, Badrhwyg, or
 Ship-breaking Causeway, from the number of
 ships lost upon it *TP/TW* ii 266

- v. *FJN/SC* 153, 165. Pennant's folk-etymology was followed by later writers.
Siôn Dafydd ab Einion
 Sarn Siôn Dafydd ab Einion Llanuwchllyn
 c. 1700 Sarne Sion Da'b Einion *Par* ii 73
Swsan, Swsog (?)
 Sarn Swsan, Swsog Llanwnnog
 1810 Sarn Swsan *TP/TW* iii 180
 v. *GO/DP* iv 632, where *Swsan* is equated with *Swys*
Wen, cf. Caer-sws, and the form *Swsog* is quoted.
Tudur
 Sarn Dudur ANGL XXII NE Llangaffo
 1710 Sarn Dudur *AC* 1847 139
 1838 Sarn-dudir Bridge *OS* 78
Wilcoc
 Sarn Wilcoc ? Trawsfynydd
 16 C Sarne Wilcocke *RCAWM* 436

REFERENCES

To the references already given in *Études Celtiques* X, pp. 235-7 should be added the following:

- | | |
|----------------------|--|
| <i>Baron Hill</i> | UCNW. |
| <i>CAD</i> | Catalogue of Ancient Deeds. |
| <i>Cilymaenllwyd</i> | NLW. |
| <i>CIPM</i> | Calendar of Inquisitions Post Mortem. |
| <i>CW/HMT</i> | C. Wilkins, History of Merthyr Tydvil. |
| <i>ED/PRRF</i> | Ellis Davies, Prehistoric and Roman Flintshire. |
| <i>Edwinstford</i> | NLW. |
| <i>Elwes</i> | NLW. |
| <i>FJN/SC</i> | F. J. North, Sunken Cities. |
| <i>Foley</i> | NLW. |
| <i>Fonmon</i> | NLW. |
| <i>FRO</i> | Deeds and Documents at Flintshire Record Office. |
| <i>Glynllivon</i> | NLW. |
| <i>HH/OCA</i> | H. Hughes, Old Churches of Arllechwedd. |
| <i>HH/OCS</i> | H. Hughes, Old Churches of Snowdonia. |
| <i>JW/HR</i> | Jonathan Williams, History of Radnorshire. |
| <i>Llanllgr</i> | NLW. |

LM/CR	Lewis Morris, Celtic Remains.
LM/P	Lewis Morris, Plans.
MRO	Deeds and Documents at the Monmouthshire Record Office.
Nancy Thomas	NLW.
Nannau	UCNW.
Nerquis	FRO.
Newman-Paynter	NLW.
Picton	NLW.
RCAM	Royal Commission on Ancient Monuments.
Roy Evans	NLW.
RR	Ruthin Records, NLW.
SL/TDW	Samuel Lewis, Topographical Dictionary of Wales.
SRO	Deeds and Documents at the Shropshire Record Office.
Tanybwch	NLW.
TAS	Tithe Apportionment Schedules.
TIJJ/APCW	T. I. Jeffreys Jones, Acts of Parliament concerning Wales.
TP/TW	Thomas Pennant, Tours in Wales (ed. J. Rhys).
Trevor-Roper	FRO.
Trofarth	NLW.
WB/NW	W. Bingley.
WCC	Welsh Church Commission, NLW.
WD/HPLL	W. Davies, Hanes Plwyf Llanegryn.
Wigfair	NLW.
WLC/ME	Welsh Land Commission, Minutes of Evidence.

TOSSIA « COUVERTURE DE LIT »

PAR

JACQUES ANDRÉ

Dans son *Dictionnaire des gloses en vieux breton*, M. L. Fleuriot a inséré la notice suivante, p. 316 :

toos (Orléans 221, f° 139, gl. 236 ; VVB 222), gl. « taxam », « tunique » ... *Toos* vient du bas lat. *toxa*.

Il renvoie d'autre part à J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 211, dont je rappelle le texte : « *toos* (vieil arm[oricain]) : dans les gloses d'Orléans, *toos*, en marge, paraît gloser *taxam*. *Toos* pourrait s'expliquer par *lāxa* (Kört., *Lat.-rom.*) : *lāxa* donnerait *toos* comme *Saxo*, *Saos*, mais dans le ms. 12021 de la Bibl. nat., *toos* glose *tonica(m)* et il est difficile de songer à une erreur de scribe, à cause du *toxa* glosant *lena* des gloses de Reichenau (cf. Du Cange : *toxa*, stragulum e grosso panno ; vestis quae *toxa* dicitur). »

Ainsi *toos* glose *taxa* et *lunica (tonica)*. Cependant il ne m'a pas été possible de retrouver trace de la glose *tonica toos*, dont le contexte eût pu être intéressant pour la valeur exacte de *tonica*. Elle ne figure pas parmi les douze gloses du manuscrit latin 12021 de la Bibl. Nat. éditées par W. Stokes dans la *Revue Celtique*, IV, 1879-1880, p. 327-328, et elle n'est pas signalée par L. Fleuriot. Le problème de son origine se pose et peut-être même celui de son existence.

Taxa se présente encore dans un autre passage du même manuscrit d'Orléans 221, f° 168, où il est glosé par vx breton *brothrac* qui paraît signifier « couverture » ou « manteau »

(L. Fleuriot, *Gloses*, p. 91). Dans ces deux passages, cette forme semble issue d'une confusion de scribe. En latin médiéval, le Du Cange signale pour *taxa* trois significations :

1. *taxa*: *exactio, impositio*. C'est une forme régressive sur lat. *taxare* « taxer, évaluer », fréquentatif de *tangere* (cf. *tagax, taxim*, etc.).

2. *taxa*: *pensum*, de même origine que le précédent.

3. *taxa*: *pera, marsupium* « bourse », emprunt au francique *taska*.

Il convient également d'éliminer la forme *tassia* donnée par Du Cange, dont les sens sont :

1. *tassia*: *scyphi species*, fr. *tasse*, emprunt du XII^e s. à l'arabe *tassa*.

2. *tassia* « touffe d'herbes », cf. fr. *tas*, du francique **tas*.

3. *tassia*: *pera, sacculus* ; cf. *taxa* 3. On notera à ce propos la variante *taxa / tassia* sur laquelle nous aurons à revenir.

Le mot *toxa* est donné à quatre reprises avec le même sens :

Gloses de Reichenau (Suisse), fin du VIII^e-début du IX^e : *lena toxa, lectarium*.

Grimlaicus, *Regula Solitariorum*, 50 (évêque de Metz, IX^e-X^e s.) : *Sufficiant autem eis stramenta lectorum, malla, sagum uel toxa et capitale*.

Lexique de Papias (Lombardie, XI^e s.) : *stragulum, uestis quae toxa dicitur*.

Gloses Diefenbach, p. 590 : *toxa lena*¹.

Le sens de *toxa* ressort clairement de ces quatre textes, en particulier des mots qui le glosent : *lectarium* est une couverture de lit (Caes. Arel., *Reg. uirg.* 44 ; cf. *Novum*

1. Le fichier du *Novum Glossarium mediae latinitatis* (800-1200 p. C.) en cours de publication, que M^{me} A. M. Bautier a eu l'obligeance de consulter pour moi, ne donne aucun document nouveau.

Glossarium mediae latinitatis, fasc. L, col. 69) ; *lena* a le même sens : cf. *Cod. Cavens.* I, p. 29, 2 (845 p.C.), *uno lecto cum lena et colcitra*, etc. Enfin le texte de Grimlaicus concerne la literie des moines (cf. *capitale* « oreiller ») et un texte parallèle de Benoît d'Aniane, *Conc.*, col. 1236A, substitue *lena* à *toxa* : *stramenta autem lectorum sufficiant mala, sagum, lena et capitale*. Dans tous les textes le sens de *toxa* est donc « couverture de lit ». C'est aussi selon toute vraisemblance la signification de vx breton *brothrac* glosant *taxam*, puisqu'irl. *brothreg* signifie « bed cover » (Fleuriot, p. 91).

Reste l'origine de *toxa*. H. Ketzler, *Die Reichenauer Glossen*, Halle, 1906, p. 51, proposait de lire *tusca* « rauher, grober Stoff », « Mantel, Decke aus rauhem Stoff », adjectif substantivé qui serait une forme accessoire de *toscano*¹, autrement dit « étoffe de Toscane » (d'artisan toscan et par suite grossière) (*sic*). La correction fantaisiste est évidemment à rejeter. *Toxa* n'offre aucune étymologie par le latin.

Personne, sinon l'historien Hirschfeld, *ad CIL.* XIII, 1, p. 500 et J. Whatmough, *Some lexical variants in the Dialects of Ancient Gaul*, in *Studies presented to D. M. Robinson*, t. II, p. 480, n'a pris garde à l'existence d'une forme *tossia* figurant dans une inscription, parce qu'elle n'est pas signalée dans les dictionnaires (sinon par A. Souter, *A Glossary of later latin to 600*, p. 423). On lit en effet sur une inscription datée du 16 décembre 238 après J.-C., énumérant des largesses, *CIL.* XIII, 3162, 3, 12 (dite « marbre de Thorigny ») : *auream cum gemmis, rachanas*

1. La correction *tusca*, prise pour la forme exacte des Gloses de Reichenau, est passée dans Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch* pour expliquer les formes romanes groupées sous **tuscus* « rauh », § 9013, qui n'ont d'ailleurs rien à voir avec *toxa* même du point de vue sémantique.

duas, tossiam Brit(annicam), pellem uil(uli) marini... Déjà l'épithète *Britannica* vaut d'être notée. Plus importante encore est l'origine du document. L'inscription reproduit une lettre d'un certain Paulinus, envoyée de Tampium, lieu non déterminé de Bretagne, où il réside¹. Il est donc possible de penser que *tossia* est un terme celtique de Bretagne et que par conséquent *loos* « couverture de lit » en est le représentant vieux breton, et non un emprunt du bas latin *loxa*, lui-même issu aussi, mais indépendamment, de *tossia* (cf. la variante *taxa / lassia* citée ci-dessus).

1. Cf. H. G. Pflaum, *Le marbre de Thorigny*, Paris, Champion, 1948, p. 23.

ROMAN BRITISH *RUTUPIAE*, GAULISH *RUTUBA*

PAR
ERIC P. HAMP

Jackson, LHEB 661-2 and elsewhere, discusses these difficult words. He tries to explain the variants *Rutupias*, *Ratupis*, *Rilupis*, OE *Repta-cæslir* 'Richborough' as reflecting an old reduced vowel in the prefix *ro-*. It is possible to regard the reading *Ritu-* in isolation, following Zachrisson's suggestion, as *ritu-* 'ford'. But it could not be original **ritu-*, as Jackson well argues; it could only be a folk-etymology to this common element. Certainly *Regulbium* and *Rerigonios* look like **ro-*. On the strength of this and the variant *Ra-* together with the OE borrowing (with OE syncope and cluster adaptation), it does indeed look as if *Rutupi-* was treated as containing **ro-* along the lines Jackson suggests. On the other hand, Watkins (*Language* 30.518, 1954) is correct in pointing out that it is unlikely that the form was originally **ro-lupi-*, for what then would **tupi-* be? It seems best, in sum, to regard the name as being synchronically treated in Roman British as *ro-lupi-* by folk-etymology, after the force of the old morphology had been lost.

What, in turn, was the earlier morphology? Watkins (*loc. cit.*) says the word should be kept apart from Gaulish *Rutuba*, which is (with Sir Ifor Williams) *rut-uba*: Welsh *rhwd*, and to be compared to *olluba*: *Oll-inius*. I think, on the contrary, that the two words are to be related (to the extent that such juxtapositions are ever safe with proper names).

First, we note that in Proto-Keltic IE **dw-* had already given **d-* (Watkins, *Language* 30.517, 1954). Therefore, generalizing after unlenited dentals¹, *Oll-inius* could easily be **ollu-inios*. We may thus suppose an element **ollu-*. We are then quite free to posit **rutu-* (> Welsh *rhwd*).

Gaulish *Rutuba* would then contain the familiar IE suffix **-bho-*; cf. Wackernagel-Debrunner, *Allind. Gr.* II. 2.747-8.

On the other hand, if *Rutulupiae* did not contain the reduced grade of **ak^wā* 'water', it could show the **-k^w-* suffix we also see in *modryb* 'aunt'. If we wish to interpret it as 'dirty-water(s)', the short vowel in *Rütüpīnus* makes for difficulty, since with the vowel (or laryngeal) initial of **ak^wā* we might expect **rutu-Hk^w-iā* > **rutūk^wiā*.

In any event, **ro-lupi-* seems to be a later, revised segmentation for **rutu-* plus a suffix.

1. That is, following Thurneysen § 203, we assume that Proto-Keltic lenitable dental + **w* retained *w* (OIr. *fedb*, *Bodb*, Welsh *gweddw*, Gaul. *Boduo*; Welsh *pedwar*), whereas non-lenitable dental + **w* (**dw* as in *dáu* '2', and liquid + **t* + **w*; see *Lochlann* I. 213) lost it. This would modify in this particular the dating given by Jackson, *ÉC.* V. 105-15, 1949, and summarized by me, *ÉC.* VI. 282, 1954.

NOUVELLES GLOSES VIEILLES-BRETONNES A AMALARIUS

PAR
LÉON FLEURIOT

AVANT-PROPOS

Le destin des gloses en vieux-breton trouvées en 1926 par le Père Hanssens, paraissant en 1966 seulement dans ce numéro des *Études celtiques*, incite à quelques réflexions.

L'importance des « scriptoria » des abbayes bretonnes est une fois de plus confirmée. On connaît maintenant près de quarante manuscrits à gloses bretonnes antérieurs à l'an mille. C'est un chiffre considérable quand on sait que beaucoup de ces manuscrits, les n^{os} 1, 8, 9, 10, 13, 14, 17, 20, 34 de la liste figurant dans le DGVB (p. 4 à 7) ne sont connus que par quelques feuillets. Ces seuls manuscrits, quand ils étaient complets, contenaient une grande quantité de gloses... et que dire de ceux qui, nombreux, ont disparu sans laisser de trace !

Comme il existe aussi des manuscrits d'origine bretonne de cette époque dépourvus de toute glose, on peut affirmer que la Bretagne du Haut Moyen Age a été un centre d'activité intellectuelle fort important. Un paléographe se décidera peut-être un jour à nous dresser le catalogue des mss bretons antérieurs au XI^e siècle. En se bornant à ceux-là, les plus vénérables, il rendrait un service éminent.

Les recherches de M. Huglo sur la notation musicale bretonne, recherches dont il est fait mention dans un compte rendu bibliographique publié dans ce même fascicule des *Études Celtiques*, sont un nouvel élément d'importance dans cette redécouverte de la Bretagne ancienne.

En se bornant à la stricte réalité des faits on sera amené à faire une plus large place à cette partie du monde celtique quand on traitera de l'histoire politique ou littéraire du Moyen Age.

Les documents conservés de l'époque du vieux-breton ne sont évidemment pas de nature à soulever un enthousiasme romantique; s'il est une étude plus ennuyeuse encore que difficile, c'est bien celle des gloses et des noms propres.

Le caractère aride de ces documents fait même oublier parfois leur importance: leur abondance est telle qu'ils fournissent plus de renseigne-

ments sur la langue de l'époque que cinquante pages de texte suivi ; ils sont souvent plus faciles à comprendre, grâce au contexte latin, que des termes insérés dans un contexte uniquement celtique ; ils sont de deux ou trois siècles antérieurs aux manuscrits des plus anciens textes suivis gallois et même irlandais et contemporains des gloses vieilles-irlandaises.

Il faut l'admettre cependant ; le grand public reste toujours persuadé que seul un texte littéraire fait vraiment connaître un état de langue, quand, ce qui est rare, il attache de l'importance à la langue ancienne.

Le philologue par contre constate qu'il n'y a guère de ligne de texte gallois ou irlandais ancien où il ne soit utile et profitable de comparer une forme de vieux-breton. En nous donnant une bonne partie du vocabulaire le plus usuel de l'époque ancienne, ces gloses fournissent souvent en outre un guide nécessaire pour se retrouver dans l'incroyable complexité des formes modernes.

Certes l'étude du v. breton a encore des progrès à faire. Les personnes qui ont publié sur mon travail des critiques souvent pertinentes, ont contribué à ces progrès. La plus minutieuse de ces études est l'œuvre de M. Plerger dans la revue *Hor Yezh*, n° 44/45 (1964-5), mais d'autres ont beaucoup de valeur.

Il en sera tiré profit dans des études ultérieures et l'on dégagera leur apport positif.

LES GLOSES VIEILLES-BRETONNES AU « LIBER OFFICIALIS » D'AMALARIUS

Les gloses vieilles-bretonnes à l'œuvre d'Amalarius contenue dans le manuscrit *Nouvelles acquisitions latines* 1983 de la Bibliothèque Nationale à Paris ont été trouvées par le Père Hanssens en 1926 mais elles n'ont jamais été éditées. Je me propose de les étudier ici en examinant successivement le manuscrit et les graphies avant de procéder à une étude détaillée des gloses elles-mêmes.

I. *Le manuscrit*

L'ouvrage d'Amalarius intitulé « *Liber Officialis* » est appelé aussi « *De diuinis officiis* » ou « *De ecclesiasticis officiis* ». Il est connu par de nombreux manuscrits car il a longtemps été fort en vogue. Sur l'importance ancienne de cet auteur et de cet ouvrage, on lira avec profit la

Geschichte Der Lateinischen Lileratur de M. Manitius, t. I, München 1911, p. 396-401.

On connaît depuis longtemps un manuscrit d'Amalarius contenant des gloses bretonnes ; c'est le ms. 192 du *Corpus Christi College* à Cambridge. Il provient de l'abbaye de Landévennec où il fut écrit en 952 (*Rev. Cell.*, t. 4, p. 328 sq., DGVB, p. 6). Des photos des folios 42 et 97 verso de ce ms. se trouvent dans ce numéro.

Le texte du « *De ecclesiasticis officiis* » a été publié par Migne dans sa *Patrologie* au t. 105, colonnes 985 à 1242, mais une excellente édition, beaucoup plus récente, est à l'origine de la découverte de ces gloses vieilles-bretonnes.

L'existence du ms. de Landévennec attirait l'attention sur Amalarius ; j'ai en effet pris pour règle, selon la méthode exposée dans le DGVB p. 2, de dépouiller avant tout les mss des auteurs qui ont été les plus étudiés dans les monastères celtiques. Pour les mss d'Amalarius j'ai pris pour guide la nouvelle édition, due au Père Hanssens « *Amalarii episcopi opera liturgica omnia* », 3 vol. Vatican 1948, 1950 et surtout ses études sur les mss du texte d'Amalarius parues dans les « *Ephemerides liturgicae* », t. 47, 48, 49 (1933 à 1935), cote de la bibliothèque de l'Institut Catholique, n° 10496.

Décrivant t. 47, 1933, p. 232, dans cette revue, le ms. de Cambridge mentionné ci-dessus le P. Hanssens écrivait : « Entre les lignes se trouve insérée de-ci, de-là la traduction en gaëlique d'un mot latin. » En fait il s'agit de vieux-breton déjà connu. Plus importante était la remarque faite au t. 47, 1933, p. 248 des « *Ephemerides liturgicae* » à propos du ms. Nouv. acqu. lat. 1983.

On y lit « un certain nombre de mots latins sont traduits en vieux anglo-saxon et ces traductions sont toutes écrites d'une même main ». Je consultai le « *Catalogue of mss*

containing anglo-saxon » de Ker paru à Oxford en 1957. Parmi les 400 manuscrits environ répertoriés dans ce volume, nulle mention n'était faite du vieil-anglais du NAL 1983. Il n'en fallait pas tant pour courir voir le ms. et constater rapidement qu'il s'agissait de vieux-breton et non de vieil-anglais. Ce n'est pas la première fois que le vieux-breton est pris pour une autre langue, ce qui est très excusable ! (Cf. le cas du ms. lat. 4839 de la Bibl. Nat. dans le DGVB, p. 339). Cette constatation faite j'ai écrit au P. Hanssens qui m'a répondu en plusieurs lettres depuis le 26 décembre 1965. Dans une lettre du 14 janvier 1966, le P. Hanssens, qui est Professeur à l'Université Grégorienne et à l'Institut pontifical des Études Orientales, nous a précisé notamment qu'il a collationné le NAL 1983 en août et septembre 1926.

Certes le Père Hanssens a raison d'affirmer « Les gloses vieilles-bretonnes étaient d'intérêt secondaire (pour moi), ma tâche étant la publication du texte latin des œuvres d'Amalarius ».

En fait, il en avait effectué dans ses notes un relevé à peu près complet et il a en outre noté de nombreux détails qui m'avaient échappé dans une première lecture. Je reproduis ici aux fins de comparaison les lectures du Père Hanssens d'après les notes qu'il a conservées en grande partie de ses relevés de 1926.

Fol. 80v transilit *leidit*; ditior *riedoch* ou *riedoch*; fol. 27r marge florent *bloduuint*; fol. 31r angore *epcueded*; fol. 46r salubri *bunenion*; fol. 47r figuli *seitoc*; fol. 52v pituita *maclou salivam haloiu ingenitas nostras dugumecetie ion*; fol. 48r clangor *tardō* reboat *atard*; fol. 50r recitentur *udellebellet* ou *udedebellet*; fol. 53r robo/ans *atard*; fol. 53v stratum *stedleil* (ou *selledit*?) *sedledit*?; fol. 55v accitatur *haim rucurir*; fol. 57r embolim *elanu*; fol. 57v climatum *purth*; fol. 58v pacata *cumbrihedeticion*;

fol. 82v (?) legi *lerane* (?); fol. 33v rubore *hamelh*; fol. 44v habere normam *gloulim*; fol. 45r ferme *amcan*; fol. 53v ymnus *lon*; fol. 90r politi *emnedeticion*...

Par ailleurs d'après ses photos du ms. de Cambridge, le P. Hanssens m'a signalé la glose inédite *impest* à « cymento »; lettres du 14/1/1966 et 8/2/1966. Cette glose sera publiée dans un numéro prochain des Études Celtiques.

Je tiens à exprimer ici au P. Hanssens toute ma reconnaissance pour m'avoir mis sur la voie d'un nouveau ms. vieux-breton et pour la courtoisie avec laquelle il a répondu à mes nombreuses questions.

C'est d'ailleurs dans l'article du P. Hanssens « Ephe-merides Liturgicae », t. 47, 1933, p. 246-248, que se trouve la meilleure description du ms. NAL 1983, infiniment supérieure à la sèche mention du Catalogue de la Bibliothèque Nationale (H. Omont « Nouvelles acquisitions du département des mss », Paris 1911, p. 17).

Ce ms., de format 320×310 mm, comporte 119 folios en deux colonnes. Il ne comprend plus que quinze cahiers; les lacunes font penser que trois ou quatre cahiers (un quart du ms. primitif) ont été perdus. L'écriture est une grosse et grande minuscule que le P. Hanssens date de la fin du IX^e ou du début du X^e siècle. Dom Wilmart dans la « Revue Bénédictine » année 1925, p. 81, datait ce ms. (n° 11 de sa classification) de la fin du IX^e siècle. Il n'y a guère de doute : nous avons ici encore affaire à un ms. vieux-breton datant de la période faste du règne d'Alain Le Grand (875-907). Il est donc contemporain à peu d'années près de l'important ms. d'Angers, n° 477.

Comme beaucoup d'autres mss v. bretons que l'on trouve actuellement dans le nord de la France, aux Pays-Bas, au Luxembourg, il provient vraisemblablement de la bibliothèque de Landévennec qui fut transférée en grande partie à Montreuil-sur-Mer durant la période d'occupation

normande en Bretagne (915-939). On sait que l'abbaye de Saint-Gwénolé de Montreuil qu'ils fondèrent existait encore au XI^e siècle. Un breton *Samuic* y était abbé vers 1008 (A. De La Borderie, Histoire de Bretagne, t. 2, p. 370, note 2). Avec les mss, de nombreuses reliques furent transportées dans cette région (F. Lot, Mélanges d'Histoire Bretonne, Paris 1907, p. 188, 192-195, bibliographie, p. 192, note 1).

C'est de là vraisemblablement que notre ms. gagna Beauvais où il se trouvait aux XII^e-XIII^e siècles, Hanssens, art. cité, p. 246. Il passa ensuite à la bibliothèque du château de Troussures et de là à la Bibliothèque Nationale où il entra en 1909 à la suite d'une vente. Il fut catalogué NAL 1983.

On peut lire dans les œuvres du P. Hanssens que le texte du ms. appartient à la « *Retractatio I* » ou premier remaniement du « *Liber officialis* », éd. Hanssens, t. I, p. 162-169. Appartiennent à cette catégorie d'autres mss tels que le ms. de Landévennec, Corpus Christi College de Cambridge, n° 192, les mss Cambridge Trinity College latin 241, Boulogne, n° 82.

Il apparaît cependant que le ms. de Landévennec ci-dessus mentionné, écrit en 952 postérieurement aux invasions normandes en Bretagne, n'a pas été copié sur notre ms. qui devait être resté au monastère de Montreuil. Si le texte remonte vraisemblablement au même archétype, la disposition comme la nature des gloses n'ont à peu près rien de commun. NAL 1983 présente une trentaine de gloses bretonnes et très peu de gloses latines, très brèves d'ailleurs. Cambridge Corp. Christi Coll. 192 n'a que six gloses bretonnes entièrement différentes de celles de NAL 1983, au milieu de deux ou trois cents gloses latines.

Bien que le nombre de ses gloses soit limité, NAL 1983

est très important ; il est regrettable de ne pas l'avoir connu avant la rédaction des « *Éléments de grammaire du vieux-breton* ». On constate une fois de plus dans ces gloses avec quelle facilité le vieux-breton rendait les notions abstraites au moyen de termes indigènes ; on y perçoit le rôle éminent de la composition dans la langue de l'époque ; les formes verbales sont intéressantes. Dans plusieurs cas enfin ces nouveaux documents nous obligent à modifier des vues antérieures (cf. *encuint*, *riedoco*).

II. Les graphies

Avant de commencer l'étude particulière de chaque glose il faut aborder un problème général : le rapport entre l'écriture et les sons qu'elle traduit.

Dans l'ensemble l'orthographe de ce ms. est la même que celle des autres mss vieux-bretons, GVB, p. 22-33.

Les gloses sont complètes, écrites soigneusement. Quand elles sont abrégées, un signe l'indique. C'est toujours le cas dans les mss v. bretons sauf dans Orléans 221. Si la glose *nindio*... est incomplète, c'est par un accident dû à l'usure des bords du folio où elle se trouve.

Deux traits particuliers méritent pourtant d'être relevés dans ce ms. : la notation particulièrement fantaisiste de *h* et de χ , les différents phonèmes que dissimule la lettre *u*, le plus déroutant des signes graphiques utilisés.

— *h* apparaît là où l'étymologie ne le justifie pas dans les cas suivants : *ha imrucurir* où *ha* note *a* « ce que » III, § 20, *ha meth* où *ha* note *a* « par », GVB, § 131, p. 290-291.

— Par contre on attendrait *hep* et non *ep* « sans » § 4, *ud ellebell(h)et*, § 13, **hud* et non *ud*, § 24. Seul *haloiu*, § 26, a un *h* « normal ».

Dans le comparatif *riedoco*, § 26, l'absence de notation de χ final pose un problème qui sera étudié.

— La lettre *u* est toujours la plus embarrassante dans les documents brittoniques anciens en raison du nombre de ses valeurs.

Il conviendrait maintenant d'ajouter GVB, p. 23, un développement sur les cas où *u* note /ə/ ou plutôt un phonème intermédiaire entre /ə/ et /o/. Il y en avait déjà quelques rares exemples, ce ms. en présente d'autres. On sait que le /o/ de certains préfixes non accentués était en cours d'évolution en /ə/, LHEB, p. 658-660, GVB, p. 374-375, pour aboutir à /e/ en bret. moderne.

Il apparaît que *u* note un phonème proche de /ə/ dans les ex. suivants :

du- (*dugumecelicion*, § 16), *ru-* (*ha imrucurir*, § 20) ; dans ce dernier cas *-curir* note /kərir/, /gərir/ avec la lénition, le *o* de **korir* étant « affecté » par la terminaison *-ir*.

cum- note /kəm/ dans *cumbri*, § 23, sa variante *cu-* note /kə/ dans *cueged*, § 4.

Cette notation de /ə/ par *u* se trouvait déjà dans les préfixes issus de *kom-* ; ex. *cumbut* et *compot*, C. Redon cité GVB, p. 136, les gloses *cuntullou*, *cuntraid*, *cundraid*, GVB, p. 374, les n. propres latinisés *Hugunan(us)*, *ibid.*, p. 42 latinisation de *Hocunnan* et *Ruhul(um)*, latinisation de *Rohol*, DGVB, p. 279, col. 2, 299, col. 1.

— Par contre *u* note bien /u/ dans les préfixes *gu-* et *ud-*, mais /ü/ là où *ud* note une particule /hüd/ : discussion, § 24.

— En outre *u* note /w/ final dans *haloiu*, § 15, *elanu*, § 21, *maclou*, § 14. Dans *bunenion* la valeur de *u* est incertaine.

On a distingué dans les études antérieures sur le v. breton des « formes vieilles bretonnes » et des formes « vieilles galloises » selon qu'il s'agissait du langage des immigrants majoritaires du sud-ouest de la Grande-Bretagne ou des

immigrants minoritaires de l'ouest de cette île. Ces formules ne sont pas heureuses pour cette époque et il eût mieux valu écrire « fbw » (forme brittonique de l'ouest) et « fbsw » (forme brittonique du sud-ouest).

Dans le présent ms., dont les gloses bretonnes sont toutes de la même main, on ne trouve que des traits du britt. du sud-ouest « fbsw ».

Pour une analyse des critères distinctifs entre formes britt. du sud-ouest et de l'ouest on se reportera au chapitre III de l'introduction du DGVB ; les indications chiffrées des lignes ci-dessous renvoient aux paragraphes de ce chapitre.

Dans les gloses de NAL 1983 on trouve la préposition *a* « de, par » DGVB, intr. chap. III, § 39, les préfixes *du-*, *cum-*, *cu-*, *ru-*, § 30, 31, 32.

Le phonème issu de *ā* est noté *o* (*lon, seiloe*), *ibid.*, § 24.

Le nom verbal en *-om(tardom)* est une « fbsw », *ibid.*, § 38.

Le comparatif en *-o* de *riedoco*, de même, *ibid.*, § 34.

Le nom de la « fleur » comporte l'élément *-v̄-* particulier au breton, § 3.

En somme tous les indices confirment qu'il s'agit de brittonique du sud-ouest.

Diverses questions de portée assez générale seront discutées à propos de telle ou telle glose. Il a paru difficile de les isoler du commentaire particulier à chaque glose. En voici les principales :

- 1) La date de l'évolution de *ng* en *nk* en breton, § 4, ci-dessous.
- 2) La désinence du comparatif brittonique, § 26.
- 3) La distinction entre la particule *hüd* et le préfixe verbal *ud*, § 24.
- 4) Les ex. de prétérit en *-t* en v. bret., § 28.

- 5) La gl. *maclou* et le lat. *macula*, § 14.
 6) La gl. *haloiu* et le rapport entre les noms celtiques de la « salive » et latin *salīua*, § 15.

III. Étude des gloses

§ 1. Folio 2 recto, col. 2; Patrol. t. 105, bas de la col. 987; éd. Hanssens, t. 2, p. 13.

« Hoc sciscitato, quia uidi apud plerosque diuerso (modo) eundem ordinem agere, id est aliquos tres orationes, aliquos duas iuxta affectum uniuscuiusque animi, *non me piguit* scribere anquaesitum (Patrol. inquisitum) meum super hac re a Romanis, et in fronte ponere memorati libelli deuotorum ad notitiam. »

Trois points renvoient d'une glose marginale NIMDIO à *piguit* et *anquaesitum* est glosé ENCUINT qui est étudié § 2.

« Non me piguit », « je n'ai pas répugné, hésité à » est assez exactement traduit par NI-M-DIO... qui est clair, bien que l'usure marginale du parchemin ait mutilé la fin de la glose. Le sens littéral de *ni-m -dio* est « ne me manqua pas d'ardeur ». Dans Cambridge C. Christ. Coll. 192, f° 3r « non me piguit » est glosé « puidit, tardauit ».

Il est aisé de reconnaître et de rétablir ici le radical *dioc* qui se retrouve dans tout le brittonique (v. bret. *diochi* « paresse », v. gal. *diauc* « paresseux », mod. *diog*, br. mod. *diok*, *diek*, *diegus* « paresseux », *diegi* « paresse » ... DGVB s.v. *diochi*), mais nous avons dans cette glose un verbe dérivé correspondant au gall. *diogi* « languescere, ignauescere » (Davies), m. bret. *diecat*, mod. *diekaat* « rendre ou devenir paresseux ». Dans ce cas cependant on est fort près du sens primitif de *di-oc* « sans ardeur, sans rapidité », ce mot venant d'un celt. antique **di-āko(s)* (DGVB,

p. 143, col. 2; **āko(s)* est étroitement apparenté au latin *ōcior* « plus rapide », au grec *ὠκύς* « rapide »)...

Il est difficile par contre de rétablir ici la désinence attendue de la 3^e pers. sg. du prétérit; *-as* est possible, mais d'autres désinences aussi. Une restitution *NI-M-DIOC(AS)* « non me piguit » n'aurait cependant d'incertain que cette désinence. Elle nous donne en tout cas, après la négation *NI* déjà bien connue, le seul exemple attesté en v. bret. du pronom complément infixé de la 1^{re} pers. sg. *-M-* dont l'usage a d'ailleurs persisté en bret. moy. et mod. Ex. *ne-m aznauioch quet* « vous ne me connûtes pas », Mirouer, v. 1381 cité par G. Pennaod, Dornlevr krennvezhonek, p. 21; de même en gallois, ex. v. gallois *na-m ercil* « ne me demandez (pas) », BBCS, t. 6, p. 101 sq., gall. moy. *ny-m oes* « je n'ai pas » litt. « à moi n'est (pas) », CCG, p. 322 = moy. bret. *ne-m eus*.

§ 2. Dans le contexte cité en § 1 la glose ENCUINT à « *anquaesitum* » était connue déjà sous une forme un peu plus archaïque INCOINT; DGVB, p. 221. Dans Cambridge, f° 3r « *quesitum* » (*sic*) est glosé « *examinationem* ».

La forme *encuint* montre l'évolution de *i* bref en *e* et l'alternance entre *oi* et *ui* est un fait constant en v. bret., GVB, § 25 et § 29.

Incoint glose « *quesitus* » (*quaesitus*), DGVB, p. 221, dans un contexte provenant du ms. Orléans 221, quelque peu corrompu par le scribe : « *sicut (is) qui, inuitus [texte correct : inuitatus] renuit quesitus, refugit sacraris preesse altaribus* ». Faisant de *sacraris* un adjectif, le scribe semble avoir compris ce texte comme suit « comme celui qui, à regret, refuse les demandes (et) évite d'avoir la garde des autels sacrés ». En tout cas il a compris « *quesitus* » au sens de « demande, requête » et a rendu ce mot par *incoint*.

Dans notre ms. la gl. *encuint* à *anquaesilum* est certainement le même mot et l'existence en v. bret. d'un mot *incoint*, *encuint* au sens de « enquête, examen, recherche, demande » est amplement prouvée. Composé apparemment d'un préfixe *in-*, *en-* et d'un radical *coint*, *cuint* (de **keint* ?) ce mot attend une explication et une étymologie. Pour ma part je n'en vois pas actuellement de plausible.

Une chose est certaine en tout cas ; ce mot n'a aucun rapport avec le gall. *cwyn* « plainte » le br. moy. *queinyff* « gémir ». On arrivait à un tel rapprochement au moyen d'une correction fort séduisante de « quesitus » en « questus », « plainte » dans le contexte d'Orléans 221 donné sous *incoint*. Stokes avait proposé cette correction et je l'avais acceptée DGVB, p. 221. Quant à Loth il lisait à tort **incorit*. On voit une fois de plus combien il faut se méfier des « corrections » même raisonnables. *Incoint*, *encuint* ne signifie nullement « plainte » et il nous faut nous accommoder du sens et de la forme du mot même si l'explication en est plus difficile.

§ 3. Fol. 27 recto, col. 2 ; Patrol., t. 105, col. 1056 ; Hanssens, t. 2, p. 156.

« Illi qui baptizant patres sunt baptizatorum, ut ex multis testimoniis scripturarum possumus conicere (Patrol. conicere), sicut Marcus dicitur filius Petri in baptisate. De talibus filiis *florent* affatim scripturae apostolorum. »

En marge trois points renvoient d'une glose BLODUUINT à « florent ». Le sens « fleurissent » est ici pris dans une acception plus large « abondent, fournissent en abondance ». BLODUUINT est une 3^e pers. plur. indic. prés. en *-int*, GVB, p. 302-303 d'un verbe « fleurir », « ancêtre » du br. moy. *bleuzuyaff*, *bleuzuiaff*, *blezuyaff*, *bleuzif* « fleurir », d'où *blezuiel* « fleuri », etc. Ernault, DEBM, p. 232. Ce verbe est dérivé d'un mot BLODUU-

« fleur » sans doute prononcé /blød̥/ en v. breton, d'où m. bret. *bleuzu*, *bleuzf* « fleurs », sing. *bleuzu-enn*, mod. *bleuñv*, sg. *bleuñvenn*, *bleunienn* (et variantes dialectales).

L'élément *-š-* nasal qui suit BLOD- est particulier au breton. Successivement noté -UU-, -u-, -f-, -ñv-... il ne peut guère remonter qu'à un *m* brittonique antique ; la graphie *uu* du v. breton peut d'ailleurs noter le phonème issu de *m* par lénition, GVB, p. 138.

On s'accorde d'ailleurs à expliquer le nom breton de la « fleur » par un radical **blāt-* suivi d'un suffixe en *-m-*, Pedersen, Vergl. Gr., t. 1, p. 115, 116, 136, CCG, p. 38, 47, Pokorny Idg. Et. Wört., p. 122, Loth, ZCP, t. 5, p. 177, 178.

Chose curieuse, toutes les autres langues celtiques supposent une forme **blāto-* sans suffixe de ce genre : gall. *blawd*, voc. corn. *blod-* dans *blodon*, irl. *bláth*, gaulois *blato-* dans *Blato-magus*. Tous ces mots sont évidemment étroitement apparentés au latin *flōs* et à toute une série de mots germaniques tels que le v. ht. all. *bluot*, l'all. *Blüte*, le gotique *blōma*, l'angl. *bloom*, etc.

Le breton semble donc avoir combiné une forme à suffixe en *-m-* apparentée à certains mots germaniques précités, avec une forme à suffixe en *-t-*.

Loth, ZCP, t. 5, p. 178 pour expliquer le *-z-* moy. bret. suppose pour le breton une forme d'origine **blād-amen* avec un *d* britt. antique. Il n'est pas nécessaire d'invoquer pour le breton une forme à ce point éloignée des autres langues celtiques et l'on peut fort bien concevoir qu'un ancien **blāt-men*, avec *-t-* antique, a donné les formes ultérieures du breton.

Il ne manque pas d'exemples en effet où un *-t-* intervocalique britt. devenu *d* en v. breton a donné ultérieurement *d*, *z* puis voyelle ou zéro. Ex. gall. *bedw* « bouleaux », bret. *bezo*, dialectalement *beo* ; le nom propre *Tudwal* écrit diversement (*Tugdual* est une graphie aberrante et fautive),

m. bret. *Tudoal*, mod. *Tuzoal*, *Tudal*, *Tual*, Loth., ZCP, *loc. cit.*

D'autres ex. se trouvent GVB, § 40, IV, 1, 3, note. Entre voyelle et *l*, *n*, ou *r*, l'évolution ci-dessus décrite est régulière en breton GVB, p. 109, 110 et entre voyelle et *m* elle paraît avoir été identique.

§ 4. Folio 31r, col. 1, dernière ligne; Patrol., t. 105, bas de la col. 1059; éd. Hanssens, t. 2, p. 164.

« Sed qui (Patrol. : quia) talis actio (le repos du 7^e jour) in dei laude agitur sine labore membrorum, sine angore curarum, non ad eam sic transitur per quietem ut ipsa labore (Patrol. labori) succedat, id est non sic esse incipiat actio, ut desinat quies. »

Sur « sine angore » figure la glose EP CUEGED dont les deux mots sont accolés dans le ms. EP « sans » est déjà attesté en v. breton sous les graphies *ep* et *hep*, cette dernière plus conforme à l'étymologie : DGVB, s.v., *ep* et *hep*.

CUEGED « angor », « inquiétude, angoisse », nécessite une plus longue explication malgré la clarté du sens. Ce mot comporte un préfixe CU- notant sans doute /kə/, issu de *co(m)-* avec une graphie dont il a été question en II ci-dessus. La terminaison -ED note /eð/, de **iyā*; cette notation est normale GVB, § 33, III, 2 et § 156, 3.

Le radical -EG- peut représenter /eg/ ou /eng/ car en v. bret., v. gall. *c* ou *g* représentent souvent /nk/ ou /ng/, GVB, § 3, § 48, V, 8 et § 44, V, 5 a et b. Si -eg- représente bien /eng/, comme il semble ici, CUEGED note /kœngeð/ et ce mot est identique, de sens comme de forme (sauf une variante dans la forme du préfixe) au gallois *cyfyngedd* « détresse, angoisse », au sens littéral « étroitesse » (straitness, narrowness, GPC, p. 725). C'est un dérivé de *cyfyng* « étroit » dont les graphies anciennes en gallois *kyuyg*,

kyuing sont à rappeler ici pour comparaison avec la graphie *cueged*.

CUEGED est aussi très étroitement apparenté au v. breton *cimac*, *cemac* /kəvank/ « étroit », DGVB, p. 100, au v. bret. *enc*, m. bret. *encq*, mod. *enk* « étroit, resserré », DGVB, p. 159, subst. aussi en vannetais au sens de « oppression ».

Cette glose permet de préciser ce qui est dit GVB, § 44, V, 5b, p. 128, de l'évolution de *ng* en *nk* dans certains mots bretons. La présence d'une forme en *ng* écrite *g* dans ce ms. qui n'a que des formes britt. du sud-ouest montre que *cimenghaam* « ango, stringo », DGVB, p. 106 n'est pas isolé en v. breton et qu'il n'y a pas de raison d'en faire une forme britt. de l'ouest (désignée assez improprement par f.v.g. forme vieille galloise dans le DGVB). Il apparaît nettement que date du IX^e siècle, dans la famille des mots bretons apparentés au v. irl. *cumung*, gall. *cyfyng*, l'apparition des formes en *nk* (*enc*, *cemac*, *cimac*); les formes *cimenghaam*, *cueged* montrent qu'à cette époque les formes en *ng* n'avaient pas totalement disparu, il s'en faut.

§ 5. Fol. 33v, col. 1, haut de la page; Patrol., t. 105, vers la fin du premier tiers de la col. 1064; Hanssens, t. 2, p. 173.

« Si pater eius spuisset in faciem eius, nonne (f^o 33) debuerat saltem (Patrol. saltem) VII dierum rubore suffundi. Separetur septem diebus extra castra et postea reuocabitur. »

Un signe renvoie d'une glose HA METH à « rubore » « de honte, par la honte »; la traduction est littérale. La préposition *a* « de, par », DGVB, p. 49, a 2 et 3, est ici affublée d'un *h* non étymologique (II ci-dessus). METH « honte, pudeur », moy. bret. *mezz*, *mez*, mod. *mezh*, *mez*

est un mot très usuel apparenté au gall. *meth-iant* « failure », « échec, insuccès », *methu* « to fail », à l'irl. moy. *meth*. « défaillance, déclin, défaut ». Il ne nous paraît pas nécessaire d'étudier ici ce mot en détail ; voir J. Loth, R. Celt., t. 50, p. 55-60, Vendryes, Lex. Ét. Irl. ancien, lettre M, p. 44.

§ 6. Fol. 44v, col. 1, marge gauche ; Patrol., t. 105, milieu de la col. 1232 ; Hanssens, t. 2, p. 524.

« Obseruatur etiam apud nos in aliquibus locis unus dies, id est secunda feria qui non deputatus est in obseruatione a memoratis auctoribus... quem(diem) adhuc solent nostri principes in ieiunio ligare (Patrol. libare), quando indicitur triduanum (Patrol. ajoute jejuniū) instar Nineuitarum. Quod, ut reor, potest habere *normam* a predicatione Pauli qui dixit... »

En face de « *normam* » dans la marge se trouve la glose GLOULIM. Il n'y a aucun signe de renvoi actuellement perceptible. « *Norma* » signifie ici « règle, modèle, exemple ». La durée du jeûne dont il est question s'inspire de la prédication de Paul.

L'explication de GLOULIM est assez difficile. Ce doit être un mot composé et il vaut mieux commencer le commentaire par l'élément -LIM qui paraît le plus aisé à comprendre, car le choix des termes comparables est limité.

-LIM prononcé /liṽ/ ne paraît pas séparable du gallois **llif*, qui se trouve surtout sous la forme -*lif* en deuxième élément de composé (ce mot n'a rien à voir avec l'homonyme *llif* « flood », br. *liñva* « submerger »...). On le trouve surtout dans le composé *dy-lif* qui a un sens concret « trame » d'une étoffe, « warp, woof » et un sens abstrait « arrangement, image, modèle, dessin », GPC, p. 1137, d'où *dylifio* « ourdir, tramer », *ibid.* et Rev. Celt., t. 29,

p. 62, note 4, « arranger, préparer, ordonner » (un combat par ex.) I. Williams, Canu Aneirin, p. 385, note au v. 1462. On a d'autres composés comme *un-llif*, *ten-llif* I. Williams « Iolo Goch ac eraill », Cardiff 1925, p. 173, 364, 365. C'est à ce **llif*, d'étymologie inconnue jusqu'à présent, que paraît bien correspondre notre -LIM « trame, arrangement, règle, modèle ».

L'explication de GLOU- est compliquée par le nombre des correspondants possibles dans les langues celtiques. On a plusieurs *glyw* en gallois moyen, Geirfa Bardd. Gyn. Gymr., p. 537, *glyw* (1) « direction, guide, chef », *glyw* (2) « combat », *glyw* (3) « braves, guerriers ». En breton un seul mot est de forme comparable, c'est le cornouaillais du xvii^e s. *gleo*, *glew* mentionné par Pelletier et cité par Ernault, Glos. moy. bret., p. 260. Comme tant d'autres termes conservés dans les dialectes ruraux, celui-ci a pris un sens technique étroit « manche de charrue » mais il semble bien que c'est le correspondant du *glyw* (1) du gallois « direction, guide » (c'est ce qui sert à guider la charrue). GLOU- v. bret. peut correspondre pour la forme à tous ces mots car GLOU- note /glow/ et l'évolution v. gall., v. bret. *ow*, m. bret. *eo*, gall. *yw* est des plus courantes, GVB, § 19, III.

Nous sommes tentés de voir dans GLOU- le correspondant de *glyw* (1) et du brmod. *gleo*, *glew*, car les sens des autres mots ne paraissent vraiment pas convenir ici. D'ailleurs un GLOU- « direction, conduite, guide » permettrait de traduire littéralement un composé GLOU-LIM /glowliṽ/ par « arrangement-guide », « disposition-directrice », « modèle-directeur », ce qui correspondrait assez bien à « *norma* » au sens de « règle, exemple, norme ».

§ 7. Fol. 45 recto, col. 2 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1233 ; Hanssens, t. 2, p. 525.

« Solemus post octauas domini, octauas caelebrare

sancti Stephani et Iohannis euangelistae, atque Innocentium, ut earum octauarum canto (Patrol., Hanssens : cantu) perueniamus *ferme* usque ad uigilias Theophaniae.»

« Ferme », « presque, à peu près » est glosé *AMCAN*.

Ce qui est surprenant n'est pas de trouver en vieux-breton un mot perdu en breton et conservé en gallois ; le fait est banal (voir introd. du Dict. Gl. en v. bret., p. 51). L'inattendu c'est de trouver *AMCAN* dans un sens qui est peu représenté en gallois. On trouve à date ancienne *amcan*, alors écrit *amkan*, « circiter », « environ, approximativement » dans des textes gallois, mais *amcan* a surtout les sens de « limite, but » et de « intention, dessein, estimation, conjecture », R. Celt., t. 8, p. 2, note 4. Si cette glose indique que le sens de « approximativement, presque » de ce mot est très ancien en brittonique, elle n'exclut nullement que le v. breton *AMCAN* a eu d'autres sens ; peut-être celui de « estimation, approximation » est-il le plus ancien ? L'origine du mot est inconnue et nous ne voyons rien de plausible à proposer ; en tout cas il faut écarter la tentative d'étymologie de J. Morris-Jones, Welsh Grammar, p. 264 ; le seul point de départ de cette tentative (*amcan* de **amyan*) est extrêmement douteux.

§ 8. Fol. 46 recto, col. 2 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1075 ; Hanssens, t. 2, col. 198.

« Namque ubi Spiritus Sancti sunt acceptione recreati, sicut a caeteris mundialibus inlecebris, sic et ab epularum appetitu mentem prorsus auerterunt (Patrol. Hanssens : auerterant), animae potius quam corporis alimonia gaudentes, et pro memoria patriae caelestis, orationibus ac lacrimis insistentes *salubri* (Patrol. *salubribus*). »

Sur « *salubri* », mais glosant sans doute l'ensemble « insistentes *salubri* », se trouve une glose *BUNENION*

pluriel en *-ion* d'un mot *BUNEN-* « en bonne santé, sain, fort, vigoureux », sens que possède *saluber, salubris* dans le latin de l'époque impériale. *BUNEN-* ne semble plus avoir de correspondant exact dans les langues celtiques. Ce peut être un dérivé en *-en-*, GVB, p. 353, d'un radical *BUN-* prononcé /bun/ et non /bün/ qui serait le correspondant du gall. *bon* « base, fond, tronc »... de l'irl. moy. *bun*, gén. *bona*, même sens.

Ces mots remontent à un celtique antique **bonus* et la présence d'un *u* v. breton /u/ est facilement explicable ici car il existe des exemples de /o/ celt. antique donnant soit /o/ soit /u/ en breton, GVB, p. 46-47. La rencontre de ce mot dans le vocabulaire v. breton surprend d'autant moins qu'il existe un composé de ce mot avec la variante plus régulière en *o* du radical. C'est le nom propre *Com-bon*, dont on note GVB, p. 136, l'identité avec le gallois *cymon* « noble, digne », et « ordonné, propre », de **kom-bonus*.

Si la forme ne soulève pas de problème grave on est un peu surpris de voir un dérivé de *bon, bun* « base, fond, tronc » au sens de « fort, vigoureux », etc. Mais c'est précisément le sens que nous rencontrons dans plusieurs dérivés de *bun* en gaélique d'Écosse ; cf. d'après le dictionnaire de Mac Alpine *bunanta* « strong, stout, firm, well set », *bunasach* « steady, firm », etc. Dinneen pour l'irlandais cite *bunata* « settled, established, heavy », *bunuighim* « I fix, rest... establish... ». Il n'est pas nécessaire de citer plus d'exemples pour comprendre l'évolution du sens. De « basé, établi » on passe aisément à « solide, fort ». Comme il semble que la glose porte sur l'ensemble « insistentes *salubri* » « demeurant forts », il y a ici une idée de permanence, d'établissement que rend bien *BUNENION*.

Pour l'étymologie de *bon, bun* il suffit ici de renvoyer à Pedersen, Vergl. Gramm., t. I, p. 362, 363, 364, t. 2,

p. 21, à Loth, Arch. f. Celt. lexic., t. 3, p. 258 et Rev. Celt., t. 36, p. 148.

Il ne semble pas que le bret. mod. *bonn* « borne, limite » soit en rapport direct avec ces mots, Von Wartburg, Franz. Et. Wört., lettre B, p. 464-6.

§ 9. Fol. 47 recto, col. 2. Nous n'avons pu retrouver le contexte correspondant dans les éditions citées.

« Dicit sapientia : uasa figuli probat fornax et homines iustos temptatio tribulationis. »

« Figuli », « potier » est traduit littéralement SEITOC /seithog/. SEITOC est un dérivé d'un mot SEIT- /seith/ « vase, pot » déjà connu par le Vocabularium Cornicum : *seit* « olla », n° 889 de l'édition de M. Van Tassel Graves, p. 383 et *perseit* « anfora », n° 926, p. 398 *ibidem*. Le premier élément du composé est dans ce dernier cas *per-* « chaudron », gall. *pair*, br. mod. anc. *per* (références GVB, p. 89) M. Van Tassel Graves, p. 383 de son éd. tire *seit* /seith/ du latin vulgaire *sitta*, ex. Du Cange, t. 6, p. 268. A la forme classique *situla* a été emprunté le moy. irl. *sithal*, mod. *siothal*, R. Celt., t. 7, p. 198.

§ 10. Fol. 4 r, col. 1 ; Patrol., t. 105, bas de la col. 1101 ; Hanssens, t. 2, p. 257.

« Quando autem congregandis (Patrol. -us, avec raison) est populus, simplex tubarum clangor erit et non concise ululabunt. »

« Clangor » est glosé TARDOM (ms. *tardō*) ; dans le ms. 192 de Corp. Christi Coll., f° 40v, ce mot est simplement traduit « sonus tubae ». « Clangor », « son éclatant » est rendu ici par TARDOM /tarðov/ « fait d'éclater, de se rompre avec bruit ». C'est un nouvel exemple de nom verbal v. breton en *-om*, la plus courante des désinences v. bretonne de nom verbal. C'est aussi un autre exemple

de substantif latin rendu par un nom verbal v. breton, GVB, § 151, 1, ce qui a son importance pour comprendre le rôle que peut jouer ce nom en brittonique ancien.

Le radical TARD- /tarð/ est l'ancêtre du br. mod. *tarz* dont le sens n'a guère changé « rupture avec bruit, fait d'éclater, fracas, coup violent, crépitement » et aussi « crevasse »... d'où le verbe *tarzañ* et d'autres dérivés. On trouve ce mot en cornique, *tardh* « a breaking forth » et en gallois. On traduit *tarddu* par « to spring, emanate, issue ». On le trouve aussi au sens de « bondir », Canu Aneirin, p. 351, note au v. 1267, mais le sens ancien, mieux gardé en breton, exprimait bien l'idée d'« éclater avec bruit ». Cf. avec la variante sans *ð* de ce mot Canu Aneirin, v. 445 : *mal taran(aur) || nem tarhei scuylaur* « comme tonnerres du ciel éclataient les boucliers », Canu Aneirin, p. 180, 181, Loth R. Celt., t. 31, p. 510-511. L'existence en gallois d'une forme *tar* à côté d'une forme *tarð* (comme dans *cor* et *cordd*, *cosgor* et *cosgordd*...) montre que le *ð* final provient d'un *-y-*. Il y avait probablement en britt. antique une forme **tar-*+voyelle et une forme **tary-*+voyelle.

On pourrait objecter que le vannetais *tarh* avec *h* laisserait supposer une forme ancienne en **tarth*. Il n'en est rien ; après *r* surtout il arrive que *ð* donne *h* en vannetais ; ex. *urh* « ordre » KLT *urz*, v. bret. *urd* /urð/ du latin *ōrdō*, R. Celt., t. 7, p. 155 et t. 35, p. 353.

La forme de ce radical *tar-*, *tarð-* et son sens ancien « éclat, rupture avec bruit », assez bien conservé en breton, inclinent à accepter le rapprochement que fait I. Williams entre ce mot et le nom du « tonnerre », gall. bret. *taran*, gaul. *taranu-*, GVB, p. 311, col. 2, et des composés gallois comme *trydar* « ramage, tapage » (**try-tar-*) *clochdar* « glousser, gazouiller, parler fort » (**loch-tar-*) qui a d'ailleurs une variante *clochdardd*, Geir. Prif. Cymru,

p. 502 ; dans ces mots *-dar* et *-dardd* présentent la lénition habituelle du deuxième élément de composé. On pourra se reporter aussi au DGVB, p. 225, col. 1 sous *inpit l(ard)* et l'on trouvera ci-dessous le même mot sous A TARD, § 11 et § 18.

§ 11. Fol. 4 r, col. 2 ; Patrol., t. 105 bas de la col. 1102 ; Hanssens, t. 2, p. 258.

« Predicationem quam significat clangor tubarum... significat signum quod in nostra ecclesia *reboat*... »

« Reboat », « résonne, retentit » est glosé A TARD, prononcé /a darð/ et signifiant littéralement « qui éclate, retentit ». A est ici le relatif « qui ». Sous le § 10, à propos de TARDOM, nom verbal dont TARD est ici une 3^e pers. sg. indic. sans désinence, on a souligné que l'idée de « bruit » est essentielle dans les sens anciens de ce mot. Au § 18, la même glose, A TARD, sert à rendre un participe latin *roboans*. Voir § 10 et § 18.

§ 12. Fol. 50r, col. 2 ; Patrol., t. 105, bas de la col. 1124. Hanssens, t. 2, p. 307. Le titre du chapitre est « De diaconi *ascensione in tribunal* ».

« Sic uocat Cyprianus gradum quem ascendit diaconus ad legendum : estimatum est a me ut satius cognoscatur dignitas diaconi et magnitudo ministerii eius, super tribunal ecclesiae oportebat inponi, ut loci altioris celsitate *subnixus*, et plebi uniuersae pro honoris sui claritate conspicuus, legat precepta euangelium domini. »

« Subnixus » signifie ici « élevé », comme l'indique tout le contexte et le titre même du chapitre ; c'est exactement ce sens qu'exprime la glose à ce mot : DAMBREHETIC /damvrehedig/ « soulevé, élevé, monté sur »... Ce mot est formé d'un préfixe DAM- de **do-ambi-* (DGVB s.v. *dam-*) d'un radical -BREH-, d'une désinence d'adjectif dérivé

en -ETIC des plus courantes et remontant à un britt. antique *-atiko*. Il ne semble pas que l'existence de cet adjectif suppose celle d'un verbe dérivé de -BREH-, cf. par ex. v. bret. *Nicetic* « de Nicée », br. mod. *kizidik* « sensible », DGVB, p. 315, § 144, 4a.

On n'a sans doute pas ici une désinence de verbe dénominal en **sag-atiko*. La forme de ces désinences est plus complexe en v. breton ; ex. *-heetic*, *-heetic*, *-heetic*..., GVB, § 145, p. 318. Le *h* est peut-être un reste du -*g*- ancien du radical.

Ce radical -BREH-, de **brīgā*, existe sous une forme plus évoluée, *bre* dans toutes les langues brittoniques : gall. corn. *bre* « colline », irl. moy. *bri*, mod. *bri*, gén. *breagh* même sens, E. Mac Neill, Eriu, t. 11, p. 123. Sur la notation du -*g*- britt. en v. breton où *g* est parfois encore conservé dans l'orthographe, voir GVB, § 44, II, 4.

Il est plus que probable qu'en v. breton *bre(h)* avait aussi, outre le sens substantival « élévation, colline », un sens adjectival « élevé » comme le gall. moy. *bre* « high, elevated », GPC, p. 313, col. 2. Dans le toponyme *Mene(z) bre*, nom d'une colline importante près de Guingamp nous avons une trace de ce sens.

Le sens de « mont élevé » paraît tout à fait clair et justifié et cette glose confirme l'existence de ce sens adjectival.

Il ne semble pas nécessaire de reproduire ici les études déjà faites sur ce mot bien connu. [Sur *bre* en breton en particulier on lira Loth, Ann. Bret., t. 9, p. 429-430, R. Celt., t. 36, p. 180, Dyèvre, Ann. Bret., t. 64, p. 484 et 485, Ernault, Glos. moy. bret., p. 80.]

Le gaulois *briga* très fréquent dans les noms de lieux donne une forme ancienne de ce mot celtique qui appartient à la famille de l'all. Berg, Walde-Pokorny, t. 1, p. 859, t. 2, p. 173, Pokorny, Idg. Et. Wört, p. 140.

§ 13. Fol. 50r, col. 2 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1125 ; Hanssens, t. 2, p. 308.

« Modo surgendum est ad uerba euangelii. Anastasius apostolicus constituit ut quotie(n)scumque euangelia sancta *recitentur* (Hanssens et Patrol. -antur) sacerdotes non sederent, sed curui starent. »

« Recitentur », « seraient lus à haute voix, récités » est glosé UD ETLEBELLET. La particule *ud* est étudiée § 24, ci-dessous.

On pourrait comprendre *-et* comme une désinence de l'impersonnel de l'imparfait « on récitait, racontait », Verbe Breton, p. 144, mais le sens montre que l'on a plutôt ici un impersonnel du subjonctif-conditionnel en *-(h)et* Verbe breton, p. 117. Le *h* a été comme souvent omis dans l'écriture. En face du bret. *(h)et* le gall. moyen présente ici une désinence *-(h)il* et aussi *-het, et*, Simon Evans, Gramadeg Cymraeg Canol, § 134, p. 87.

Nous avons ici l'ancêtre direct d'un mot qui serait en moy. bret. *ezreuellhet* /eðrevellet/ « on réciterait, raconterait » ou avec sens passif « seraient récités »... car, il vaut mieux dans notre contexte, traduire ce verbe par un passif comme c'est le cas pour *imrurur* au § 25.

ETLEBELL /edlevell/ a donné /eðrevell/ par une évolution de *l* en *r* assez fréquente en breton surtout dans des cas de dissimilation comme *alall, arall*, GVB, § 82, II, 2.

On ne peut avec Ernault, GMB, p. 154-5 rattacher (*d*)*ezreuell* au gall. *rhif*, v. bret. *rim* « nombre », au gall. *dyrifo* « énumérer », GPC, p. 1146, car le *i* issu de *i* long serait maintenu en breton. [Le cas du cornique *deryfas derevas* « mentionner, déclarer » est plus complexe. Peut-être est-il à rattacher à *dezreuell*? la question serait à étudier.]

Comme l'on voit maintenant que le *r* de *dezreuell* remonte à *l* (ce que les formes tardives ne permettaient pas

de soupçonner) il faut modifier ce que dit Ernault, Mirouer, p. 301, note 18. De même le DGVB, p. 296, sous *rim* serait à compléter et p. 128, col. 2 à corriger sous *dañ*. Il semble bien que le br. mod. *danevell* « raconter, réciter » appartient bien à cette famille de mots mais l'explication n'en est pas encore claire. Comment expliquer ici la disparition du *l* ancien et la forme du préfixe *dan-*?

En tout cas ETLEBELL contient le même préfixe ET- /ed/ que *elbinam*, DGVB, bas de la p. 379. Devant *l*, puis *r*, ce préfixe est devenu /eð/ en bret. moy.

Dans l'explication étymologique de *lebell-* on serait tenté de chercher une parenté avec le gall. *llef* « voix », le moy. bret. *leff* « cri, gémissément », mod. *leñv*, mais la nasale du bret. *leñv* suppose un ancien **lem-* avec *m* et non **leb-*.

Le plus sage serait peut-être de chercher un rapport avec *labar-*, *lavar-* « fait de parler, de dire » dont le sens est fort proche et dont la famille est « panceltique », DGVB, s.v. *labar*; on n'a cependant pas identifié avec une certitude absolue des correspondants dans d'autres langues indo-européennes, Idg. Et. Wört., p. 831.

Pour l'explication de UD voir § 24 sous *ud eu dedm*.

§ 14. Fol. 52v, col. 2 ; Patrol., t. 105, milieu de la col. 1099 ; Hanssens, t. 2, p. 249 et 250.

Trois gloses se trouvent sur les mots en italique dans le contexte suivant :

« Sudario solemus tergere *pituilam* oculorum atque superfluum *saliuam* decurrentem per labia. Ac ideo sudarium significat in isto loco studium mundanae (Patrol. mundanae) cogitationis, quo naturales et uelud *ingenitas* nostras delectationes studemus tergere, siue propter effusionem lacrimarum fertur sudarium ».

Sur « *pituilam* » on lit MACLOU, sur « *saliuam* »

HALOIU, sur « ingenitas » DUGUMECETICION. Pour ces deux dernières gloses voir § 15 et § 16.

MACLOU prononcé /maglow/ est un dérivé en *ou* /ow/ du type *coguenou*, GVB, § 26, § 154, 4, d'un radical MACL qui paraît le correspondant du vieil irlandais *mél* « pituita », Hessen, *Irishes Lexicon*, lettre M, p. 109, col. 2, Stokes, *R. Celt.*, t. 29, p. 269, § 2, Vendryes, *Lex. Ét. de l'irl. ancien*, lettre M, p. 33. Le sens de MACLOU est ici « mucosité, écoulement » identique à celui de l'irl. ancien *mél*. Vendryes, *loc. cit.*, voit dans l'irl. anc. *mélae* « affront, ignominie, honte » un dérivé possible de *mél* avec développement du sens abstrait du mot (mucosité > souillure > ignominie...). Ce développement a seulement commencé en britt. avec le gall. *magl* « tache », v. bret. *ma...* « labis » cité ci-dessous.

MACLOU, avec conservation du sens concret, paraît être de même origine que *mélae*; si *-ae* irl. vient bien ici de **-owā*, les deux mots peuvent remonter à un celt. commun **maklōwa*. Thurneysen, *GOI*, p. 78, tire d'ailleurs *mél* de **makl-* avec comparaison du latin *macula*.

On ne peut expliquer *mél*, *mélae*, *maclou*, qu'il est impossible de dissocier, par un emprunt au latin : en effet nous avons cet emprunt en irl. ancien sous la forme *mocol* « maille ».

Tout ceci semble indiquer que dans le gall. *magl*, qui a deux sens essentiels, « tache » et « maille » (de filet par ex. voir I. Williams, *Canu Taliesin*, p. 35, note au v. 24) il faut distinguer un *magl* « tache » indigène à rattacher à *mél* et au v. bret. *ma...* « labis », DGVB, p. 249, comme MACLOU se rattache à *mélae*, et d'autre part *magl* « maille » emprunté comme l'irl. *mocol* au lat. *macula* (par **mak'la*). Si l'on adopte l'explication du latin *macula* par **maklā* selon l'hypothèse de Stokes, *R. Celt.*, t. 29, p. 269, reprise par Thurneysen, *GOI*, p. 78, on aurait ici un assez bel exemple de correspondance italo-celtique.

§ 15. HALOIU « salive, bave » note une prononciation /haloiw/. Ce mot ne soulève pas de difficulté particulière car ses correspondants existent toujours : moy. bret. *hal*, mod. *halo*, *hal*, *vannet. haleù* *Dict. de Chalons* cité par Ernault, *Dict. Vannet.*, p. 104, gall. *haliw*, v. irl. *saile*.

Ici encore se pose un problème assez fréquent dans le cas du vocabulaire celtique et italique ; s'agit-il de parenté ou d'emprunt du premier au second ? Les emprunts du celtique (et particulièrement du brittonique) au latin sont assez nombreux pour qu'on y regarde à deux fois avant de se prononcer.

Dans le cas qui nous occupe, on pense que les noms celtiques de la « salive », v. irl. *saile*, gall. *haliw*, bret. *haleù*, *halo* sont empruntés au latin avec évolution exceptionnelle en brittonique de *s-* en *h-* comme dans les mots indigènes. Les emprunts au latin gardent en effet presque tous le *s-* initial en brittonique. (Voir Thurneysen, *GOI*, p. 54, 568, Pedersen, *VGK*, t. 1, p. 211, 216, Pokorny, *Idg. Et. Wört.*, p. 878-9, Ernout-Meillet, *Dict. Et. lat.*, 4^e éd., t. 2, p. 590 (avec doute).

Seul V. Henry dans son *Lexique ét. du bret. sous halo* pense à une parenté italo-celtique plutôt qu'à un emprunt. La forme du vannet. *haleù*, la plus archaïque conservée dans les langues brittoniques, permettait déjà de penser que V. Henry avait raison ; la forme *haloiu* le confirme. HALOIU, *haleù* peuvent très bien s'expliquer par un celt. antique **saleiwo* non par *salīua* qui eût donné **haliu*. L'évolution de *-oiu* /*oiw*/ v. bret., assez complexe, est examinée, GVB, p. 71, 315, 316 ; cet exemple révèle un nouvel aspect de cette évolution *-oiw* > vannet. *-eù*.

L'évolution de *s-* latin en *h-* est extrêmement rare en brittonique, et une autre difficulté se présenterait si l'on voulait expliquer les mots celtiques par un emprunt à *salīua*. Le genre féminin serait attendu partout, or le

v. irl. *saile* est un ancien neutre, GOI, p. 54 ; plus tard il a été remplacé par une forme *seile* fém. ; le gall. *haliw*, le bret. *haleù*, *halo* sont masculins.

HALOIU « salive » permettra peut-être d'expliquer une glose obscure citée, DGVB, p. 206. Le contexte est peu compréhensible mais le début de la glose est *ha loiu*. Il est possible qu'il faille lire *haloiu* en un seul mot, comme ici, et reconnaître là un second exemple de ce terme.

§ 16. DUGUMECETICION glose « ingenitas » dans le contexte cité § 14. Pour l'étude de cette dernière glose il faut d'abord revoir le sens général du contexte depuis *ac ideo...* jusqu'à *tergere*. Il dit à peu près : « et pour cette raison le mouchoir signifie (symbolise) en ce lieu l'exercice d'une réflexion ayant trait aux choses de ce monde [mundanae cogitationis ; la Patrol. porte : mundanae cogitationis « d'une pensée purificatrice » ce qui serait plus correct et plus exact ici], parce que nous nous appliquons à effacer, corriger, nos délectations de nature et pour ainsi dire innées (uelud ingenitas nostras delectationes) ».

Le scribe a compris « ingenitus » comme ayant un sens proche de « ingenium », « esprit, intelligence » dont il est d'ailleurs un dérivé. DUGUMECETICION peut d'ailleurs se traduire littéralement par « ayant trait à l'esprit, à l'intelligence », plutôt que par « ayant trait à la nature » qui serait le sens littéral du latin « ingenitus ».

C'est un pluriel en *-ion* d'un adjectif en *-etic-*. Le radical est *mec* précédé des préfixes *du-* (de *do-*, voir II ci-dessus) et *gu-* de *guo-*, de **wo*.

DUGUMECETICION note une prononciation qui devait être à peu près /dəhuʋegedigyon/. Le mot le plus proche, pour le sens et la forme, de l'élément *-GUMEC-*, /guʋeg/ est sans aucun doute le gallois moyen *gouec*, *gofec*, *gofeg*

« mens, animus » et « inspiration, déclaration, discours », R. Celt., t. 46, p. 151 et GBGG, p. 545.

Le radical *-MEC-*, *-MIC*, avec *ï* bref donnant *e*, apparaît dans plusieurs mots vieux-bretons déjà connus tel *andemecet* « surprise » (fait d'arriver à l'improviste, sans paraître, sans être vu), tels encore *dimic-* « fait de mépriser », *dimicesint* « ils avaient inventé », etc., voir le DGVB sous les mots cités.

Ce radical *-MIC-*, du sens d'origine de « briller, paraître », a pris des sens très divers selon les préfixes qui lui ont été adjoints. M. Vendryes dans son Lexique, lettre M, p. 26, explique très justement que, du sens de « briller » les sens de « regarder, considérer » se sont développés en celtique, d'où les sens de « mépris », « admiration » (dans *di-mic, mic, mecet*), de « surprise » dans *andemecet*, DGVB, p. 50.

Quant aux sens de « considérer, réfléchir, inventer » ils se rencontrent dans *dimicesint*, *-gumec*, *gofeg* et bien d'autres composés gallois.

En résumé DUGUMECETICION, dont le sens ne correspond pas bien à celui de « ingenitas », « innées », ne peut être traduit en français que par une périphrase « choses ayant trait au caractère, à l'esprit ».

Il faut noter qu'en gallois ou breton moderne, il faudrait également plusieurs mots pour rendre la même idée. Le rôle de la composition est moins grand que dans la langue ancienne.

§ 17. F^o 53 recto, col. 2 ; Patrol., t. 105, bas de la col. 1132 ; Hanssens, t. 2, p. 323.

« ... ac ideo quia Deo cogitationibus non est necessaria uox *roboans* (Patrol. et Hanssens : *reboans*) sed uerba... »

« *Roboans* » est glosé en marge à droite par A TARD « qui résonne, retentit, fait un bruit éclatant ». La même glose figure au § 11. On se reportera aux § 10 et § 11.

§ 18. F^o 53 verso, bas de la col. 1 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1133 ; Hanssens, t. 2, p. 323.

« Ymnus ideo dicitur quia *refertus* est gratiarum actione, et laudibus angelorum. »

« Refertus », « plein de, rempli » est glosé LON qui signifie « plein » et correspond au bret. moy. et mod. *leun* « plein », au gall. *llawn*, à l'irl. *lán*. Ce mot ne nécessite aucun commentaire ici. Voir le DVGB, p. 246 sous *lon* (2) et GVB, p. 369 sous *-lon*.

§ 19. F^o 53 verso, col. 2 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1133 ; Hanssens, t. 2, p. 324.

« Presens officium illud tempus ad memoriam reducit quando Christus in caena ascendit in cenaculum magnum *stratum* et ibi loquutus est multa cum discipulis. »

« Stratum » est glosé STEDLETIC prononcé /stedledig/ ; le sens est « établi, installé, disposé, garni ». Pour le sens on comparera le gall. moyen. *cyweirio neuadd* « placer des tables et des bancs en vue d'un repas », Pedair Keinc y Mabinogi, éd. I. Williams, p. 107, note à la p. 4, l. 12. On ne trouve pas de correspondant exact de ce mot dans les langues brittoniques plus tardives. STEDLETIC est dérivé d'un mot *STADL non attesté mais certain, dont le *a* a subi une affection « interne » qui l'a fait passer à *e*. Cette affection a été causée par le *i* issu de *ī* long qui se trouve dans la terminaison.

Ce mot *STADL est identique à un gallois archaïque *stadal*, I. Williams, Canu Aneirin, v. 767, note p. 262, forme plus tardive *ystadyl* ; une voyelle s'est développée ici devant la sonante finale précédée d'une consonne. Le fait est courant en gallois (ex. Lewis-Pedersen, CCG, p. 93) et assez fréquent en breton GVB, p. 181-182. Ces formes *stadal*, *ystadyl* supposent également un plus ancien **stadi*.

Le sens ancien de ce mot peut également être déterminé

avec certitude. Après une longue discussion des exemples et de l'article de Loth, R. Celt., t. 40, p. 366-9, I. Williams traduit *stadal*, *ystadyl* par « poste, station, situation » ; il rappelle les composés, beaucoup plus répandus que le terme simple, *cy-stadl* « d'égale situation, d'égal rang », *cy-steddydd* « égal, compagnon, compère », *di-stadl* « sans situation, sans état, insignifiant ». *DISTALDS

D'après la glose STEDLETIC, le mot *STADL dont elle dérive, signifiait en v. breton « établissement, installation, position, place ».

Il paraît ainsi possible de traduire le v. 767 du Canu Aneirin, consacré comme la plupart des vers du poème, à l'éloge d'un guerrier. « *Stadal vleidiat, bleid ciman* » par « (en) état de guerrier-loup, loup de l'armée ». [On sait que les guerriers celtiques étaient qualifiés de « loups, chiens, ours, corbeaux », etc., les exemples abondent dans les anthroponymes et la poésie archaïque.]

A côté de **stadi* plusieurs indices montrent l'existence en brittonique d'une forme **stadi* qui, étroitement apparentée à **stadi*, ne paraît pas en dériver. Elle est en effet très anciennement attestée.

C'est ainsi qu'à côté de *cy-stadi* se rencontre *cy-stadi* attesté sous la forme *kestal* dès le Livre Noir de Chirk, GPC, p. 816, bas de la col. 3. Loth avait pensé R. Celt., t. 40, p. 367-8 que *cystal* ne venait pas de *cystadi* mais dérivait d'un brittonique antique **kom-sta-lo*. Ceci est d'autant plus probable que ce **stadi*-figure, latinisé, dans des noms gaulois tels que *Ek-stalus*, *Eni-stalus*, *Eni-stalius*.. ZCP, t. 26, p. 272.

Ce même mot *stadi* au sens de « situation, état » existe d'ailleurs en breton ; ex. Poèmes bret. du Moy. Age, éd. R. Hémon, str. 263, note p. 154. Il paraît bien être différent d'origine de *stadi* « boutique, étal » du français

comparer
certaines
de ces
lga.

moyen « estal ». Le Catholicon donne d'ailleurs un dérivé *stalaff* « établir » de sens très général.

Ce *stal* aurait ainsi avec *STADL dans STEDLETIC le même rapport que *cystal* avec *cystadl*. On ne peut le tirer directement de **stād* qui eût donné en breton **stazl* puis **stael*...

STEDLETIC, d'un brittonique **stallatiko*, et les mots apparentés cités ci-dessus, se rattachent à la racine bien connue **stā*, **stā* sur laquelle on consultera l'Indogerm. Et. Wört., p. 1004 et suiv.

Parmi les innombrables dérivés attestés de cette racine en celtique et dans les autres langues i. eur. il suffira de citer ici le radical -*stat*- « fait d'être stable » qui apparaît dans *anguastalhaoei* « uacillet », DGVB, p. 65, col. 1, avec *an-* négatif, dans le gall. *gwastad* « constant, stable », le br. mod. *gwestad*, *goustad*... « lent » du sens de « posé, établi ».

Le nom de potier de La Graufesenque *Statilos*, R. Celt., t. 41, p. 57, paraît plutôt parent du latin *Statilius* qu'emprunté à ce nom. Loth le compare avec raison à *cystadl* cité ci-dessus. A *fortiori* peut-on en rapprocher *stedletic*.

Hors du celtique on rencontre des correspondants très proches dans le v.ht. all. *stadal* « position, place, endroit », le v. anglais *stadol* « emplacement », le latin *stabulum*, l'osque *staflasset* « statutae sunt », etc.

§ 20. F^o 55 verso, col. 2; Patrol., t. 105, haut de la col. 1141; Hanssens, t. 2, p. 339.

« Hic concrepant uerba dominicae mensae cum toto officio mensae (ms. : uel missae; Patrol. missae). Canitur hic « accipiens panem » et reliqua, quod accitatur (Hanssens accitatur, Patrol. actitatur) a sacerdote quando

suscipit oblatam in secreta missae aut quando hic eam eleuat ».

« Accitatur » et « actitatur » ont le même sens; cf. Du Cange, t. 1, p. 46 : « accitare « pro actitare »; accitat saepe agit ». Le sens de ce verbe est donc, au passif, « est entrepris, accompli, fait de façon habituelle ». (Cf. le cas de *ud ellebellet* de sens passif, § 13).

La glose bretonne HAIMRUCURIR porte sur deux mots « quod accitatur » et comporte elle-même deux mots HA et IMRUCURIR; la prononciation notée est /a ɛmrəgərɪr/; le sens littéral est ici « ce qui est mis en œuvre, accompli, manié ».

HA est pour A « ce qui, ce que », « quod », avec *h-* non étymologique; voir II ci-dessus et § 27 ci-dessous.

IMRUCURIR comporte une désinence d'impersonnel en -*ir*. Le sens est digne de remarque : on ne peut ici traduire cet « impersonnel » autrement que par un passif « ce qui est mis en œuvre » par le prêtre; voir GVB, § 150, IV. S'il avait encore existé un système casuel en brittonique HA eût été au nominatif.

IM-RU-CUR- se décompose en un préfixe IM- de **ambi-*, un second préfixe -RU- forme de *ro* (II ci-dessus), et enfin en un radical -CUR- forme de -*cor-* radical verbal bien attesté en brittonique dans divers composés. Le sens en était très général « mouvoir, placer, mettre ».

Ce radical subit ici deux modifications de forme dont l'une est notée par l'orthographe, l'autre non. La première est l'évolution de /o/ du radical en /ə/, puis /e/ sous l'effet d'un phénomène d'affection vocalique : dans l'ancienne finale disparue au VI^e siècle figurait une voyelle dont l'influence a modifié le vocalisme de -*cor-*. Comme on l'a vu en II, *u* note ici le stade /ə/. La seconde modification, lénition de /k/en/g/ après *ru* n'est pas notée par l'orthographe.

Pour bien comprendre IMRUCUR il nous faut maintenant situer ce mot dans les langues celtiques et identifier les correspondants. Le plus proche de ceux-ci par la date et la forme est la v. gallois *emricor-* dans le nom de lieu *Emricor-ua*, Livre de Llandâv, p. 158 de l'éd. Evans. C'est littéralement le « lieu affairé », lieu de mouvement, d'activité ; l'élément *-ua*, de *ma* de **magos* désigne le lieu. *Emricorua* correspond pour le sens au v. anglais *céáp-stōw* « a market place », Bosworth, *ceopstowe* « in macello » Ker, Catalogue, p. 128, n° 83, moderne *Chepstow*.

Le GPC cite ce mot p. 100 et donne plusieurs exemples du correspondant gall. moyen *amrygyr* traduit par « actif, occupé, remuant ». Le sens de ce mot, qui figure dans plusieurs passages poétiques obscurs, méritera ultérieurement une étude séparée.

Beaucoup plus usuel et mieux attesté est le correspondant breton moyen et moderne *embreger*. Comme pour *amrygyr*, je suis contraint, afin de ne pas trop allonger cette étude, d'en remettre à plus tard l'étude de détail.

Il suffira de dire ici que *embreger* est pour la forme le descendant direct de **imrocor-* par les intermédiaires successifs /*emrægər*/ noté *imrucur*, /*emreger*/. L'apparition d'un *-b-* ou d'un *-p-* entre *m* et *r* est un fait bien connu en breton, GVB, p. 137, § 47, III, 5. Dans l'étude particulière qui en sera faite, on verra comment en ont été tirées des formes dialectales telles que *embrega(ñ)*, *-er* ayant été faussement compris comme une terminaison d'infinitif (cf. les cas de *gouenn-goul*, *azez-azen*, *kemer* de *kemerel*, de *kemprel*, *komprel*, de **kom-bril-*).

Il est frappant que le sens soit resté si proche cependant du sens ancien. C'est par les mots français de « agir, entreprendre, accomplir, manier, exercer... » que l'on rend encore les nuances de sens de *embreger*.

Embreger fait partie de la nombreuse famille des

composés de **kor*, dont certains en brittonique présentent une forme affectée en *ker*, *-ger*. —

C'est l'irlandais qui fournit les exemples les plus nombreux de tels composés ; ils aident à mieux comprendre les formations et les sens des mots brittoniques. En voici quelques-uns :

Avec *imb-*, *iom-* de **mbhi* ; irl. anc. *imb-cor-* « transporter, mouvoir » (to bring), mod. *iomchar* « transporter » (to carry) ; ex. irl. ancien *imm-e-churetar* « who brings ».

Avec *imb-air-cor-* « mouvoir, se mouvoir, transporter, apporter, offrir » est formé le v. irl. *immarchor* « errand », *imcurelhar* « he conveys », GOI, p. 376, irl. moy. *imorchor* « mouvoir, se mouvoir », « se mouvoir alentour », mod. *iomarchur* « carrying, bearing »... et « errand, object of errand », Dinneen. —

En brittonique le cornique est la seule langue qui ait gardé *cor* comme terme isolé au sens de « façon, manière », mais les composés sont plus nombreux qu'on ne le croit souvent dans les trois langues du groupe.

Avec *al-*, de *ale-*, on trouve le v. breton **alcor* dans sa 3^e pers. sg. métaphonique *elcer* « il retourne », DVGB, p. 167 ; c'est le correspondant de l'irl. *athchor*.

Avec *dal-*, **do-ale-* citons le br. moy. mod. *dazkor* (écrit diversement) « fait de rendre » (cf. irl. *laidchor* « retour », **to-ailh-cor-*). DO-ATECORNOS
"rhu"

Avec un préfixe incertain, v. bret. *icor-*, DGVB, m. bret. *igueriff* « ouvrir », mod. *digeri*, avec les radicaux *igor-* et *digor-*, DGVB, p. 217.

Avec *er-* de **are-*, v. bret. *ercor* « coup » (v. irl. *erchor*...).

Avec *hep* de **sek^m-*, v. bret. *hepcor* « privation, manque ». *SEPO-COROS

Avec *im-*, de **mbhi*, v. bret. **imrocor*, *imrucur* « mouvoir, mettre en œuvre, manier » (cf. irl. *imb-air-cor-* cité ci-dessus), br. mod. *embreger* « manier, exercer ».

Le v. bret. *guorcher* « surface, couvercle », DVGB, p. 198 (**wor-kor-y-* ?) peut être apparenté.

On a remarqué les formes affectées en *er* dans *igueriff*, *digeri(n)*, *embreger*, *guorcher*, gall. *amryggr*, etc.

Pour autres détails sur le radical *cor* et ses composés en brittonique, il importe de lire Loth, R. Celt., t. 44, p. 272-5 et H. Lewis, BCS, t. 1, p. 1-2.

On constate une fois de plus que la langue ancienne et la comparaison permettent de « situer » et d'expliquer un terme resté jusqu'ici assez obscur. —

Loth et Ernault ont proposé sans grande conviction deux explications différentes mais n'ont jamais repris leurs deux hypothèses anciennes que l'on trouvera GMB, p. 207-8 : Ernault y explique *embreger* par **embregder*, et Mots latins, p. 164 : Loth y voyait un emprunt à un bas-latin **imbraciare* de **imbracciare*.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient connaître le v. bret. *imrurur-* le v. gall. *emricor-*, etc.

§ 21. F^o 57 recto, col. 1 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1148 ; Hanssens, t. 2, p. 353.

« Sequens oratio quae inchoatur « libera nos quaesumus domine... » et reliqua... », *embolim* (Hanssens *embolim* ; Patrol. *embolis*, *embolion*) est dominicae orationis, ut per illud ueniatur ad finem consuetae conclusionis « per dominum nostrum ».

« Embolim », « intercalation, ajout, addition » est glosé ELANU, prononcé /*ellanw*/ ?

ELANU contient certainement l'élément LANU déjà bien connu en v. breton et dans toutes les langues brittoniques, br. mod. *lano*, gall. *llanw* dont le sens courant est « flux », DGVB, p. 236. Le sens littéral exprime cependant l'idée de « remplissage », ce mot appartenant à la racine dont dérivent le lat. *plēō*, *plēnus*...

Dans ELANU la difficulté provient du E- initial. Peut-être a-t-on ici une forme issue de **in-lanwo* « afflux », **ENLANWS*, d'où **enlanw*, **ellanw*, *nl* donnant très couramment *ll*. L'orthographe n'aurait pas tenu compte du *l* géminé issu de *nl*, GVB, § 4, 4 et § 48, V, 6.

Un composé *E(L)LANU* « intercalation, addition » littéralement « *in-flux* » surprendrait d'autant moins ici que *lanw* se trouve souvent en composition avec différents préfixes : gall. *dy-lanw* « flux », « influx » et *dylanwad* « influence », *gor-llanw* « maris fluxus, aestus », Davies, br. mod. *gour-lano*, *gor-lano* « pleine mer », GMB, p. 286. *VORLANWS*

§ 22. F^o 57v, bas de la col. 2 ; Patrol., t. 105, haut de la col. 1152 ; Hanssens, t. 2, p. 362.

« Ideo tangit quatuor latera calicis, quia per illum hominum genus quatuor *climatum* ad unitatem unius corporis accessit. »

« *Climatum* » est glosé par PARTH « partie, région », si largement attesté en v. breton que tout commentaire est inutile ici. Voir DGVB, p. 281.

§ 23. F^o 58v, col. 2 ; Patrol., t. 105, bas de la col. 1153 ; Hanssens, t. 2, p. 365.

« Per eucharistiam Christus in nobis manet, et nos in illo per assumptum hominem. In se (Patrol. Hanssens : ipse) est deus pacis, *per quem pacata sunt caelestia et terrestria*. »

Sur les mots en italique on lit CUMBRIHEDETICION qu'il convient de lire en deux mots CUMBRI HEDETICION prononcés /*kəmvrɪ hɛdɛdɪgɪon*/.

Seul HEDETICION correspond exactement à « *pacata* », « pacifiées, apaisées, calmées » et ne soulève aucune difficulté. C'est un pluriel en *-ion* de HEDETIC

« pacifique » dérivé lui-même de HED- « paix, repos, calme ».

On connaît en moyen breton un verbe dérivé de HED /heð/ ; c'est *hezaff* « cessare », « tarder, se reposer, s'arrêter » dont on a les formes *hezil* « arrêtez ! » ; (*h*)*ezec* « demeurer », avec une autre finale de nom verbal, GVB, § 159, 2, note.

Divers composés existent aussi en breton tels *anhez* « séjour, demeure », d'où *annezaff* « séjourner, demeurer », écrits actuellement *annez*, *anneza*(ñ), gall. moy. *anhedd*, mod. *annedd* « demeure ». *VANDESEDON ?*

Le bret. mod. *ae*, qui a pris divers sens plus ou moins techniques, est également apparenté ; cf. *an ae* « l'après-midi », Trépos, Vocab. bret. de la ferme, p. 71, d'où *aeéz* ; le sens est mieux gardé dans *ae* au sens de « repos » (du bétail pendant la chaleur) et la forme ancienne *ahéz* (**apo-sedo-*) est souvent conservée dialectalement dans les diverses formes d'un composé qui en est venu à désigner le « soir ». Ce composé écrit en général *abardaez* en breton moderne signifie littéralement « par, lors du moment du repos ». Ici encore le breton moyen explique de façon évidente la formation par ses formes *a pret ahéz*, *a bred ahéz*, etc., cf. à Saint-Mayeux, *abrede*. (Voir aussi R. Celt., t. 28, p. 60, note 2.)

Loth R. Celt., t. 48, p. 354 a identifié *heð* dans le toponyme *Hes-nant*. Le cornique *hedhy* « demeurer, se reposer » dérive du même radical ; mais c'est encore le gallois qui nous offre le plus grand nombre de dérivés et composés. Sur *hedd* « séjour, paix » de **sedo* de nombreux exemples accompagnés de références se trouvent, Canu Aneirin note au v. 85 et GBGG, p. 771.

Le dérivé *heddwch* est le terme courant pour désigner la « paix » en gall. mod. et la « guerre » était souvent appelée *dyhedd* en gall. moyen avec *dy-* (de **do-* de **dus-*) exprimant

SUSEDOS - paix
DUSEDOS - guerre

comme le grec $\delta\upsilon\varsigma$ - l'idée de « mauvais », GOI, p. 231, GVB, p. 377, 378.

Le britt. HED, *hedd* « paix » se rattache évidemment à la même racine que les mots latins *sedeō*, *sēdō*, *sēdēs*, etc. On trouvera des mots brittoniques ayant conservé le *s*-initial de cette famille de mots dans le DGVB sous *assedam*, *asedma*, *eslid*, *-sed-*, etc.

CUMBRI est moins facile mais il ne semble y avoir qu'une façon de l'expliquer, par le préfixe **kom-* et -BRI « autorité, puissance, souveraineté ». Dans le contexte le glossateur veut nettement dire que ce dieu est la « puissance de paix » ; « deus pacis, per quem pacata sunt terrestria... » est très bien paraphrasé par CUMBRI HEDETICION « souveraineté (autorité, puissance) des choses pacifiées ».

Si le radical BRI a pris en moy. bret. des sens divers « égard, respect, bonté, faveur » d'où *briaal* « respecter »... le sens d'origine est fort bien gardé dans le gall. *bri* « honneur, pouvoir, autorité », l'irl. *brig* « force, pouvoir, substance, essence ».

Tous ces mots supposent un celt. commun **brīgo* avec *i* long resté *i* ; il existe d'ailleurs de nombreux noms gaulois formés avec *brigo* et *brigio*, ex. ZCP, t. 26, p. 156. Si *Combrici*, génitif, *ibid.*, p. 155, 156 est bien une graphie avec *c* pour *g*, fait assez courant, nous aurions dans **Combrigo* au nominatif l'exact correspondant celtique antique de CUMBRI.

-BRI (avec le sens conservé en gallois) était un mot très courant en v. breton et d'innombrables noms propres sont formés avec son composé UUOBRI « important, influent, sérieux, sage » *Hael-uuobri*, *Cal-uuobri*, *He-uuobri*, *Bresel-uuobri*, *Gred-uuobri*..., Chresto., p. 177 ; c'est le v. gall. *guobri* « grauis », *guobriach* « sapientior », gall. moy. *gofri*, GBGG, p. 546, Canu. Aneirin, p. 267, BBGS, t. 9, p. 319-320.

Le m. bret. *deffri*, mod. *devri* « sérieusement », GIAB p. 311, gall. *difri* « sérieux, grave » sont d'autres composés bien connus.

Parmi la foule des dérivés, bornons-nous à mentionner celui qui a donné le nom propre BRIOC, R. Celt., t. 11, p. 139, t. 22, p. 95-96, de **brīgākos*. *Brioc* se trouve dans le nom de « Saint *Briec* ».

§ 24. F^o 60 recto, bas de la marge droite de la col. 2, avec un signe de renvoi au passage glosé au bas de la col. 1.

Je n'ai pu localiser dans Hanssens et la Patrologie le passage correspondant à celui du ms.

« Potest euenire ut in tertia siue quarta feria peccatum committamus, quando non abluatur usque post finitum diem dominicum, quia propter non rite communicamus per singulos dies dominicos; et potest fieri ut domino placeamus per singulos dies unius ebdomadis in quibus gustare et uidere *fas est* quam dulcis sit dominus ». « Fas est », « il est licite, légitime, permis » est glosé UDEUDEDM qu'il convient de lire en trois mots UD EU DEDM /ud ew deðv/. Le sens littéral « ainsi est (la) loi », « ainsi est-il légitime », est très clair et très proche du latin.

EU « est » déjà attesté en v. breton est écrit *iu*, *eu*, DGVB, p. 235, col. 2. DEDM « loi, règle » nous était déjà connu dans le dérivé *annedmolion* « anormaux, non réguliers », DGVB, p. 66, col. 2, p. 133, col. 1. Il n'y a rien à ajouter à ce qui est dit sur ces deux mots aux endroits précités. — Mais ce nouvel exemple de UD nous oblige à reprendre toute la question de *hu* et de *ud* en v. breton. — *ut*, *ud* apparaît dans *ud eu dedm*, *ud ellebellet*, *ut difidhaas* et *ut gurthconeli*, les deux premiers exemples dans ces gloses, les deux derniers mentionnés dans le DGVB.

On a trois exemples d'une particule *hu* dans *int hu*

meham, *na hu lei*, *ni hu amal dictio* (voir le DGVB pour ces exemples).

Nous avons dans le DGVB distingué *hu*, p. 214 de *ud*, *ut*, p. 329.

Dans les trois derniers cas il nous semble que l'on a bien l'exact correspondant du gall. moyen *hu-d* « ainsi » (ancienne prononciation /hüd/ ?).

Ex. *hu-d wyf llofrud* « ainsi suis-je main-rouge » (meurtrier), *hu-d im gelwir-e Guin mab Nud* « ainsi m'appelle-t-on moi : Gwyn fils de Nudd » ; pour détails voir Canu Llywarch Hen, p. 131 et BCS, t. 8, p. 237-239. L'élément dental dans *hu-d* semble analogue à celui qu'on trouve dans la particule *yd* (causant la lénition) du moy. gall. et dans des formes verbales comme le gall. *yd-wyf*, le moy. bret. *ed-ouff* « je suis ».

Dans le cas de UD EU DEDM également, l'utilisation de UD avec EU « est », l'analogie des ex. gallois (*hud wyf*, *hud wyd*, *hut ynt...*) montre que l'on a bien ici encore cette même particule qui devrait être écrite *hu-d* avec *h* initial. —

Par contre, dans le cas de *ud ellebellet*, *ut gurthconeli*, *ut difidhaas*, où *ut*, *ud* est employé côte à côte avec d'autres préfixes verbaux, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un préfixe /uð/ correspondant au sanscrit *ud* (Vendryes, Lex. ét. Irl. anc. lettre O, p. 34) d'autant qu'on le trouve en breton dans d'autres ex. indiscutables où *uð* est précédé de **wo-*, *gwo-*, *gou-* sous les graphies *guod-*, *gud-*, DGVB, p. 184, 194, 329 (cf. l'irl. anc. *fo-o(ss)* de **wo-ud-s* semble-t-il). Le préfixe irlandais *oss*, *uss* peut, selon une idée exprimée par Thurneysen, GOI bas de la p. 526, et reprise avec plus de netteté par Vendryes, Lexique... sous *oss*, remonter à un i.eur. **ud-s*. Le cas du v. breton *guod-*, *gud-* (que n'ont pas cité ces auteurs) semble de nature à corroborer cette hypothèse, et le v. bret. semble même fournir plusieurs exemples de *ud* isolé.

ANDEDMA - illia te. inest

" ITA ESTI DEDMA "

ARI AINSI EST (la) loi.

VX. bret. " UD EU DEDM "

(Telle est la loi)

SKR. (VDS) ASTI DHARMA

" ITA ESTI DEDMA " (?)
ainsi est (la) loi
ainsi est (l'homme)

C'est d'ailleurs par la présence ancienne de ce préfixe que Loth, R. Celt., t. 43, p. 417, explique l'absence de lénition dans le vannetais *gouban(n)uel noz* (variante *goubañnen...*) « crépuscule »; une forme ancienne **wo-ban-* donnerait **gouvan* et Loth suppose avec raison **wo-uð-bān-* (avec *a* vannetais de *æ* issu lui-même de *ā* long comme dans *lan* de **læn*, de *lōn* de **lāno-*, GVB, § 58, 6 note).

On aurait ce même préfixe dans le v. gall. *oper* « estuaire, embouchure », de **uð-ber-* Loth, R. Celt., t. 42, p. 437, t. 51, p. 17, note 1.

§ 25. F^o 80v, col. 2; Patrol., t. 105, col. 1047; Hanssens, t. 2, p. 139.

« Postea addit memoratus sacerdos « ipse te linit (Patrol. linit) crismate salutis... ». Episcopus uero *transilit* uerba « ipse te linit crismate salutis », quasi *dilior*, non solum ut saluare possit, sed etiam ditare, et dicit « emitte »...

« Transilit », « omet, évite », « passe sous silence » est glosé LEIDIT et plus loin « ditior » est glosé RIEDOCO qui sera étudié au § 26. LEIDIT prononcé /leithit/ « élude, évite, omet » a des correspondants en gallois moyen (fait normal dû à l'abondance des textes conservés), surtout dans le composé *gwoleith*, *goleith* « éviter, reculer devant », et subst. « action d'éviter »..., GBGG, p. 552 ex. *ny oleith lleith yr llypyrder* « il n'évite pas la mort par couardise », ex. cité BBCS, t. 6, p. 221. On trouve ce mot écrit *guoted*, avec *d* valant *th* comme dans *leidit* en v. gallois, I. Williams, BBCS, t. 6, p. 221-2 corrigeant en partie Loth, R. Celt., t. 38, p. 311-2.

Il semble que Loth a raison de voir le radical *leith* dans le moy. bret. *leizour* « ruse, souplesse », Mirouer, v. 2097, sens dérivé de celui d'éviter, échapper à.

Mais il n'est pas du tout certain comme il le dit, *op. cit.*, p. 311 que *leith* « éviter » soit identique à l'origine au bret.

leiz « humide », gall. moy. *lleith*, mod. *llaith* (DGVB, p. 274-5 sous *o e leidim*), et il faut plutôt avec J. Loyd Jones, GBGG, p. 552, distinguer *go-leith* « éviter » de *go-leith* « humide ».

Pour la désinence -IT de LEIDIT, voir GVB, p. 300

§ 26. RIEDOCO « plus riche » prononcé /rieðogo/ dans le contexte cité au § 25 est le comparatif en -O d'un adjectif RIEDOC « riche ».

Nous pouvons une fois de plus constater que les noms propres v. bretons, si nombreux dans le Cartulaire de Redon, sont formés avec les mots courants de la langue de l'époque. J'avais précisément cité DVGB, p. 14, le nom propre v. breton *Riedoc*, *Rieloc* comme exemple de nom propre v. breton attesté comme nom commun en gallois ancien. Cette glose en apportant le correspondant v. breton confirme ce qui était avancé à cet endroit. Cart. Redon, ch. 21, 77, 100, 223 ce nom est écrit *Rieloc*; ch. 190, *Riethoc*; ch. 250, *Riedoc*; un autre dérivé de *Riel-* est *Rietan*, ch. 123.

RIEDOC comporte une terminaison -OC de **-āko* suffixée à un mot RIED- /rieð/ « puissance, richesse », gall. *ried*, *rhiedd* de **rīgyā*, de **rēgyā* étudié par Vendryes, Bull. Soc. ling., t. 47, p. 47, tandis que le gall. moy. *rihit*, *riydd*, *rhiydd* « splendeur, éclat de roi » suppose **rīgyo*, de **rēgyo*, Loth. R. Celt., t. 31, p. 510.

RIED- est en définitive un dérivé du nom du « roi » gaul. *rix*, v. bret. *RI*, très fréquent dans les noms propres, Ét. Celt., t. 9, p. 172. Pour les nuances de sens de RIEDOC, gall. anc. *riedawc*, on notera que I. Williams, Canu Taliesin, p. 90, n. 3, donne comme équivalents anglais « lordly, tall, majestic ».

La désinence de comparatif de RIEDOCO pose un problème plus compliqué que l'explication du mot lui-même.

On lit un *o* final, certes, mais il y a peut-être un repentir du scribe, un essai de modification du *o* en *h*? de là les hésitations du P. Hanssens qui lit *riedoch* ou *riedoch*; toutefois une lecture *riedoch*, qui ne comporterait pas la désinence de comparatif que le texte latin fait attendre, paraît moins probable que *riedoco*.

Il est question de la désinence du comparatif en v. breton, *Ét. Celt.*, t. 9, p. 176-7, GVB, § 108, I. On peut supposer que toutes les graphies dissimulent une même désinence /*ox*/. Mais ces graphies sont si instables qu'on peut penser aussi que la fricative dorsale sourde χ n'était pas encore toujours nettement perçue dans cette désinence et que sa généralisation résultait d'un développement récent. Par souci de vérité, il importe de souligner qu'un doute persiste à ce sujet.

Dans un premier groupe : *boco*, *riedoco* la désinence du comparatif est marquée par un *-o*; dans un second *crafho*, *cuntullo* par *-ho*, dans un troisième *cualoch*, *pelloch*, *muoc*, *cnouilleticoh* par *-och*, *-oc* ou *-oh*, dans un quatrième *iselach*, *isselach* par *-ach*.

La fréquence relative des notations *-o* et *-ho* est à remarquer. Le *-h-* de la notation *-ho* peut s'expliquer peut-être par l'influence de la désinence du superlatif qui, elle, contient réellement un *-h* issu de *-s-* (*-isamo*, *-hañ*, *-(h)a*); cf. *pelhoch* et d'autres ex. de comparatifs en *-h-*, GMB, p. 273.

D'autre part le cornique présente une désinence de comparatif sans χ final, en *-a* ou *-e*, Llawlyfr Cernyweg Canol, p. 18-19. Peut-être a-t-il perdu ce χ final car le cornique tardif montre une tendance à la chute de χ , ex. Loth, *R. Celt.*, t. 35, p. 142 et A. Even, *Istor Ar Yezhou Keltiek*, p. 249-250. Il est frappant cependant que dans la désinence du comparatif cornique ce χ semble ne jamais apparaître, alors qu'on le trouve encore à la finale dans

des mots comme *mogh* « cochon », *margh* « cheval », *myrgh* « fille »...

Est-il possible que le cornique ait conservé là un état de chose ancien? on note en effet qu'en vieil irlandais la désinence normale du comparatif est en *-u* de **-yūs*, GOI p. 235 et aussi en *-a*, *ibid.*, p. 235, 236, 237, sans trace de χ .

La comparaison du cornique et de l'irlandais semble indiquer qu'à l'époque du v. breton le χ final était en train de gagner la désinence du comparatif, mais n'avait pas encore achevé de se généraliser, d'où des hésitations dans les graphies. C'est une hypothèse plausible.

Quant à l'origine de cet élément χ , les hypothèses de Pedersen, *Vergl. Gramm.*, t. 2, § 372, 2, Morris Jones, *W. Grammar*, p. 243, n'ont pas apporté de solution définitive.

§ 27. F^o 82 verso, col. 2 figure dans le ms. un texte que je n'ai pu localiser ni dans Hanssens, ni dans la Patrologie. Ce texte est intitulé « Amalarius ad Necdonom abbatem de seraphin et cerubin ». Les gloses portent sur les mots en italique dans le passage suivant :

« Nam omnia michi in promptu possunt occurrere, quae de illis agminibus *legis* et *legi*. »

« *Legis* », « tu lis » est glosé ALETE; « *legi* », « j'ai lu » est glosé LEITME (voir § 28).

A LE TE, prononcé sans doute /a lee te/ comporte trois mots, signifie littéralement « ce que tu lis toi » et correspond très exactement à « quae... legis ».

A « ce que » se trouve déjà au § 20, écrit HA; TE « toi » est aussi déjà attesté en v. breton.

L'impératif du verbe « lire » en v. bret. LE était aussi connu; voir LE « lis! », DGVB, p. 239, col. 1; mais ici, au lieu de LE « tu lis », à la 2^e pers. sg. prés. indic., il serait normal de rencontrer une forme *LEE avec une désinence

en -E (voir *douolouse*, GVB, p. 300) suivant un radical LE-emprunté comme l'on sait au latin *legō*. Y avait-il déjà une contraction de **lee* en LE à cette personne, les deux *e* successifs se réduisant à une sorte de *e* long ?

On comparera la contraction *leenn* attesté en moy. bret. en *lenn*, du gall. moy. *darllein* en *darllen* (avec le même radical et un préfixe *dar-*); l'ancienne conjugaison, qui apparaît encore dans des exemples comme le gall. moy. *darlle* « il lit », le moy. bret. *leou* « lira », R. celt., t. 40, p. 464, a été remplacée dans les deux langues par une autre reformée à partir du nom verbal en -*n*, d'où gall. *darllenaf*, br. *lennañ*...

§ 28. LEIT ME prononcé /leith me/ « je lus, moi », « legi » ne présente pas de difficulté ; ME « moi » était attesté.

LEIT, avec *t* notant *th*, est un exemple de 1^{re} pers. du sg. de prétérit en -*t*; on n'avait jusqu'ici que des exemples de la 3^e personne, GVB, § 139. LEIT(H) « je lus » remonte à **leg-tī* de **leg-tū*, avec un *ū* long final issu de *ō* i.eur. dans cette position.

L'évolution est analogue à celle constatée dans le moy. bret. *yz* « j'allai » /ith/ d'un v. bret. **eith* non attesté. Cet **eith* lui-même remonte à un britt. antique **agli* de **ag-tū* et correspond au cornique *yth* au gall. moy. **eith* refait en *euth-um*. Ernault, Mirouer, p. 126, note 4, donne des exemples de réduction de diphtongue en breton ; il s'en trouve d'autres, GVB, § 18, II.

Les exemples de prétérit en -*t* sont surtout nombreux bien entendu dans les textes étendus du gall. moy. : *gweint* « je frappai » de **wantī*, de **wantū*, *keint* « je chantai » de **kantī*, de **kantū*, ex. S. Evans, Gramadeg Cymraeg Canol, p. 83.

M. Calvert Watkins a montré que ces prétérits en -*t*

Wt UANTU "je frappai"
CANTU "je chantai"

des langues celtiques sont issus de l'aoriste sigmatique i.eur. dans les radicaux verbaux terminés en -*r*, -*l*, -*m*; à la 3^e pers. sg. -*rst-*, -*lst-*, -*mst-* ont régulièrement donné -*rt-*, -*lt-*, -*mt-* en celtique commun.

Ce nouveau suffixe -*t* a été utilisé comme désinence de prétérit et cette désinence s'est, par un développement secondaire, étendue à d'autres radicaux verbaux terminés en -*g*, en -*m*, Eriu, t. 19, 1962, p. 25-47.

Nous avons en v. breton quatre exemples de prétérit en -*t*. Deux se rencontrent dans des radicaux verbaux anciennement terminés en -*g*: LEIT(H) « je lus » **leg-tī*, DOIT(H) « emmena » **do-ag-t-*. Un troisième a un radical en -*n*, DODICOUANT « arracha » de **do-di-kom-wan-t-*.

Seul le quatrième et dernier ARUWOART « fascina » **are-wo-gar-t-* donne donc apparemment un exemple de prétérit en -*t* remontant au celtique commun ; il a d'ailleurs des correspondants v. irl. Dans *argart* « appela » **are-gar-t-*, *a-dob-ra-gart* « vous fascina » de **ad-ro-gar-t* avec le pronom infixé de la 2^e pers. plur. -*dob-*.

Doil(h) et *dodicouant* résultant d'innovations assez vénérables puisque remontant à l'époque du brittonique commun comme le montre l'accord du gall. moy. et du v. bret. (gall. moy. *gwant*, *doelh*).

Plus tardif serait le prétérit en -*t* du verbe « lire » attesté seulement en v. breton dans un verbe dont le radical est emprunt au latin.

§ 29. F^o 90r, col. 1 ; Patrol., t. 105, bas de la col. 1170 ; Hanssens, t. 2, p. 416.

« Alter alterius honera (onera) portate et six adimplebitis legem Christi. Grossiores lapides ac *politi* seu quadrati qui ponuntur altrinsecus foris, quorum in medio iacent lapides minores, perfectiores uiri sunt qui continent infirmiores discipulos. »

Dans le ms. Cambridge Corp. Christi Col. 192, fo 79r, « politi » est glosé « ornati » ; la glose bretonne a ici un sens différent. Dans notre ms. « politi », « aplanis, polis, unis » est rendu par EMNEDETICION qui signifie littéralement « taillés autour » et note une prononciation /emneðedigyon/.

C'est un pluriel en *-ion* d'un adj. en *-etic* issu d'un verbe de radical **am-nad-* dont le vocalisme est affecté par la terminaison *-eticion*, GVB, p. 192.

Dans ce même radical verbal le préfixe *am* (**ambi*) précède un radical **NAD-* affecté on l'a vu, en *-NED-* ; il est fort bien représenté dans les langues celtiques par le gallois *naddu* « tailler », ex. Gutun Owain, éd. Bachellery XXXIV, 27, LXVII, 13, 15, 20, par le v. gall. *nedim* « ascia » /neðiŵ/, mod. *neddyf*, *neddau* « adze », le bret. *neze* « doloire », variante *eze*, le *n* étant pris pour la finale de l'article *an*, R. Celt., t. 7, p. 311-312, CCG, p. 24.

Le verbe correspondant au gallois *naddu* n'a été conservé en breton que dans le dialecte de Vannes avec une terminaison de nom verbal issue de *-im* /iŵ/ : vannetais *navein*, *nauein* « gratter, ratisser », Ernault, GMB, p. 439, Loth, R. Celt., t. 37, p. 301.

Dans toute une série de mots en effet *ð* v. breton a donné en vannetais *v* et parfois même *w*, *ü*. Ex. :

klaual, *klauein*, de **klaðal*, **klaðiŵ* = KLT *klazañ*, gall. *claddu* ;

spauein, de **spaðiŵ* = KLT *spazañ* « châtrer »...

Au brittonique *nað-* répond le radical verbal irlandais *snad-* « to chip, cut », CCG, p. 397, nom verbal *snass* (**snad-s-*), composé *in-snad-* « insérer, enter ».

On peut penser qu'une forme celtique antique *snassa* (**snad-sa*), répondant à l'irlandais *snass*, se trouve dans le nom de fleuve de Grande-Bretagne, *Certi-snassa*, Holder,

t. 3, col. 1206 ; *snassa* fait peut-être allusion à l'importance de la vallée taillée par ce fleuve ?

§ 30. Dans le haut du folio 35 recto se trouve une glose de la même main que les gloses bretonnes. Elle a malheureusement été coupée par un relieur et il ne subsiste plus que la base des lettres.

Peut-être un patient travail de comparaison permettrait-il d'identifier certaines au moins de ces lettres.

Le P. Hanssens qui m'a signalé cette glose pense comme moi qu'elle concerne « trophologiae » au gén. « langage figuré, métaphore » ; ce mot est situé douze lignes plus bas mais il y a un signe de renvoi dans le contexte : « *luxta autem trophologiae sciendum quod quamdiu sponsus nobiscum est et in letitia sumus* ».

Il eût été intéressant de savoir comment un terme tel que « métaphore » était rendu en vieux-breton.

Index des mots vieux bretons contenus dans les gloses du NAL 1983

Le chiffre renvoie au paragraphe où ce mot est traité.

<i>a</i> « par » écrit <i>ha</i>	§ 5	<i>dambrehelic</i>	§ 12
<i>a</i> « qui »	§ 11, § 17	<i>dedm</i>	§ 24
<i>a</i> « ce qui », écrit		<i>dio(c)</i>	§ 1
<i>ha</i>	§ 20, § 27	<i>dugumecelicion</i>	§ 16
<i>amcan</i>	§ 7	<i>elanu</i>	§ 21
<i>bloduu-</i>	§ 3	<i>emnedelicion</i>	§ 29
<i>bloduuint</i>	§ 3	<i>encuint</i>	§ 2
<i>bunenion</i>	§ 8	<i>ep</i> , pour <i>hep</i>	§ 4
<i>breh</i>	§ 12	<i>ellebellet</i>	§ 13
<i>cueged</i>	§ 4	<i>eu</i> « est »	§ 24
<i>cumbri</i>	§ 23	<i>glou</i>	§ 6

<i>gloulim</i>	§ 6	<i>meth</i>	§ 5
<i>-gumec-</i>	§ 16	<i>*-nad-</i>	§ 29
<i>ha, voir a</i>		<i>ni</i>	§ 1
<i>haloiu</i>	§ 15	<i>ni-m-dio(c)</i>	§ 1
<i>hedeticion</i>	§ 23	<i>parth</i>	§ 22
<i>imrucurir</i>	§ 20	<i>riedoco</i>	§ 26
<i>lanu</i>	§ 21	<i>seitoc</i>	§ 9
<i>le(e)</i>	§ 27	<i>*stadl-</i>	§ 19
<i>leidit</i>	§ 25	<i>stedletic</i>	§ 19
<i>leit(h)</i>	§ 28	<i>tard</i>	§ 10, § 17
<i>-lim</i>	§ 6	<i>tardom</i>	§ 10
<i>lon</i>	§ 18	<i>le</i>	§ 27
<i>-m-</i>	§ 1	<i>ud</i>	§ 13, § 24
<i>maclou</i>	§ 15	<i>ud ellebellet</i>	§ 13
<i>me</i>	§ 28	<i>ud eu dedm</i>	§ 24

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

BBCS	Bulletin of the board of celtic studies.
CCG	Lewis et Pedersen, Concise Comparative Celtic Grammar.
DEBM	Ernault, Dictionnaire étymologique du breton moyen.
DGVB	Fleuriot, Dictionnaire des gloses en vieux-breton.
GBGG	J. Lloyd Jones, Geirfa Barddoniaeth gynnar gymraeg.
GIAB	R. Hémon, Geriadur Istorel ar brezhoneg.
GMB	Ernault, Glossaire moyen-breton.
GoI	Thurneysen, Grammar of old Irish.
GPC	Geiriadur Prifysgol Cymru.
GVB	Fleuriot, Le vieux breton. Él. de grammaire.
LHEB	K. Jackson, Language and History in early Britain.
RC	Revue celtique.
Verbe Breton	P. Le Roux, Le Verbe Breton, Rennes, Paris 1957.
ZCP	Zeits. für celt. Philologie.

NOTES LEXICOGRAPHIQUES

PAR
LÉON FLEURIOT

Note sur le breton moyen DEZOUF HE HUNAN HE FEL

La possibilité de traduire *dezouf he hunan he fel* par « à lui-même il manque » dans un passage en breton-moyen du xiv^e siècle est contestée par M. Guyonvarc'h, Ogam, t. 17, p. 360, 361, 420.

L'auteur résume ainsi sa pensée, p. 361 :

« *Fellout, fallout, falvezoul* a bien au départ le sens de « faillir, manquer »... mais, construit avec la préposition *da* le verbe ne veut dire que « vouloir », comme c'est le cas dans l'interrogation usuelle *petra a fell deoc'h* « que voulez-vous ? », littéralement « que vous manque-t-il ? » »

Il faudrait bien distinguer faits anciens et modernes. L'affirmation catégorique de M. Guyonvarc'h est vraie pour le breton moderne, fautive pour le breton ancien. Sans chercher longtemps, voici un exemple des Nouelou, str. 22, texte postérieur à l'objet de cette controverse, cité d'ailleurs par R. Hémon, GIAB, Rann 8, p. 766.

« Pan devez dauety Gabriel... ne *fallas* pas *dan* cas, astut. »

On ne peut traduire ici *ne fallas da* autrement que par « il ne manqua pas à ».

Si l'on trouve trace en breton jusqu'au xv^e siècle du sens d'origine de *fellout da* « manquer à », on peut penser qu'au xiv^e ce sens était encore tout à fait normal et je

ne vois pas de raison valable de changer la traduction proposée après l'adoption de la lecture de R. Hémon.

Il est bon de rappeler aussi que les textes corniques moyens, si proches du breton moyen contiennent l'expression *fylllel dhe* au sens d'origine de « manquer à ». C'est le pendant exact du bret. *fellell da*.

Ex. PC 912, tiré de Williams, *Lexicon*, p. 156 : « leve-rouch ow dyskyblon, mar a *fylllys dheuch* travyth », « Dites mes disciples si vous manqua quelque chose ».

Autre ex. OM 2406, d'après Williams, *Lexicon*, p. 144, « nefré *ny fallaf dheuch wy* », « jamais je ne vous manquerai », traduit par l'anglais « I will never fail you ».

[Williams pensait à tort, *Lexicon*, p. 144, que *fallaf*, avec mutation spirante après *ni*, venait d'un verbe à initiale *p*- apparenté au gall. *pallu*. Cette mutation spirante après *ny*, *ni* est spéciale au gallois. On a bien ici le verbe de radical *fall-*, *fell-* commun au breton et au cornique et d'ailleurs emprunté au latin *fallō*.]

Vieux-breton AC(H)OM « filiation, descendance ».

Dans le DGVB, p. 52, la glose *acom*, sur le mot en italique dans « mulieres *disceptantes* de filio » est discutée assez longuement.

Après examen, j'ai pensé que la vraisemblance est en faveur de l'explication suivante. *Acom* est un nom verbal en *-om* dont le radical *ac-* graphie pour */ax/* est identique à un mot bien attesté en brittonique gall. *ach* « stem, pedigree », cornique *ach* « soboles ». Aucune difficulté de forme. Pour le sens *ac(h)om* « filiation, descendance » convient très bien aussi au contexte, puisque l'objet de la controverse entre les femmes est précisément la filiation de l'enfant. Comme dans beaucoup de cas, la glose porte non seulement sur le mot situé au-dessous, mais sur le

contexte immédiat « *disceptantes de filio* ». Cf. voc. corn. *ach* rendu par « soboles ». —

Faire porter la glose uniquement sur *disceptantes* « discutant, contestant... » se heurte à des difficultés bien plus graves.

Loth, *Voc. v. Bret.*, p. 31, avait tiré *acom* d'un radical *ac* spécial à l'irlandais [*ac* .i, *diultad* « action de refuser, de dire non », v. irl. *diltud*, mod. *diultadh* « denial ». Sur *acc*, *aicc* on verra Vendryes, *Lex. Ét. de l'Irl. ancien*, lettre A, p. 9.]

Première difficulté : il y a une nuance considérable de sens entre « nier » et « discuter ».

Mais c'est surtout la forme qui infirme cette explication. Le brittonique a partout et toujours des formes en *nag-* ou en *naχ-* dans les mots signifiant « nier » et l'accord des trois langues brittoniques est parfait là-dessus à toutes époques. Ex. Thurneysen, *GOI*, § 868, Vendryes, *Lex. Ét. Irl. anc.*, lettre N, p. 1, Lewis-Pedersen, p. 250-251, § 410.

Acc est tout à fait particulier à l'irlandais et résulte très probablement d'une innovation de cette langue. M. Guyonvarc'h a repris Ogam, t. 16, p. 475 cette vieille explication de Loth que n'appuie aucune forme brittonique. La forme bret. mod. **ac'hoñ* tirée de *ac(h)om* par M. J. Pinault semble en tout points justifiable. (Bien entendu, il s'agit d'une forme « reconstruite », le terme ayant disparu en breton, depuis longtemps semble-t-il).

On peut être amené dans tout travail de recherche, aussi bien à se corriger soi-même qu'à contredire d'excellents celtisants. C'est un fait inévitable. Il s'agissait ici simplement d'éviter que le v. breton *ac(h)om* « filiation, descendance » ne soit inexactement traduit par « fait de nier ».

Irlandais ancien FORGU « objet de choix », vieux-breton -UUORGOU.

Cette brève étude vise autant à corriger l'effet d'une distraction qu'à émettre une hypothèse.

Le gallois *goreu* « choisi », « excellent », « le meilleur » est généralement tiré de **wor-esu*, de **u(p)or-esu*, bien que **wor-awi-* soit également possible ; voir à ce sujet le Dictionnaire des gloses en vieux-Breton, p. 168, col. 2, sous l'article *eu-*.

M. Binchy a proposé une autre explication du gallois *goreu* par **wor-gouson*, *Journal of Celtic Studies*, t. 1, p. 148. Ce mot correspondrait ainsi à l'irlandais ancien *forqu*, *forghu* « objet de choix », « le meilleur » dont le radical *-gu* apparaît dans de nombreux composés verbaux en irlandais ; ex. Pedersen, *VGK*, t. 2, p. 549, Pokorny *Idg. Forsch.*, t. 35, p. 177 sq. Ce radical est apparenté au grec γέσμαι « je goûte, je fais l'épreuve de », au latin *gustus*, etc.

L'objection à cette hypothèse, objection que M. Binchy a lui-même loyalement signalée *Celtica*, t. 4, p. 291 est que *-rg-* brittonique donne normalement *-ry-* en gallois moyen. De **worgouson* on attendrait une forme **goryeu*.

Mais, contrairement à ce que nous avons écrit *Dict. des gl. en v. Breton*, p. 168, col. 2 bas, par une inexcusable distraction, M. Binchy ne renonce pas à son hypothèse et il cite deux exemples dans lesquels, après le préfixe *wor-*, *g* est complètement et exceptionnellement tombé en gallois moyen. Il s'agit de *goralw* « crier à voix haute »... *Geirfa Barddoniaeth Gynnar Gymraeg*, p. 556-557, de **wor-galw-*, et du nom propre qui a en gallois moyen les formes *Gworwst*, *Gorwst*, *Gurwst*, en vieux-gallois les formes

Guorgust, *Gurgust* et en vieux-breton les formes *Uuorgost*, *Gurgost*, *Le v. Breton. El. de gramm.*, p. 97.

Le cas d'un nom propre gallois également cité à l'appui est plus douteux : il s'agit de *Goronwy*, qui a en vieux-gallois les formes *Guronu*, *Guorono* et une fois *Guorgonu*. Il n'est pas sûr que le *-g-* interne soit étymologique dans ce dernier cas. Toutefois les deux premiers exemples d'évolution de *-rg-* en *-r-* sont indiscutables ; dans le cas de *goreu* la seule difficulté, importante il est vrai, est que la forme vieille galloise de ce mot ne comporte pas de *-g-*. Elle nous est donnée par les noms propres vieux-gallois *Guoreu*, *Livre de Llandâv*, p. 221, 232 et *Guorou*, *ibid.*, p. 173. On eût attendu à cette époque **guorgou* ou, **guorgeu* si la forme britt. antique avait été **wor-gouson*.

C'est pourquoi on peut se demander si le correspondant exact de l'irl. *forqu*, *forghu* « objet ou personne de choix » ne serait pas le vieux-breton *uuorgou*, mot qui apparaît fréquemment dans les noms propres v. bretons. Ex. : *Uuorgouan*, *Cart. de Redon*, chartes 19, 28, 32, etc. *Uurgouan*, ch. 223, *Ri-uuorgou*, ch. 11, 13, 131, 177, *Uuen-uorgou*, ch. 136.

Ce mot a disparu au cours du bret. moyen comme tant d'autres et nous ne savons ce qu'il serait devenu (**gourχou?*). De toute façon l'évolution de *-rg-* intervocalique en Breton a été différente de l'évolution connue en gallois.

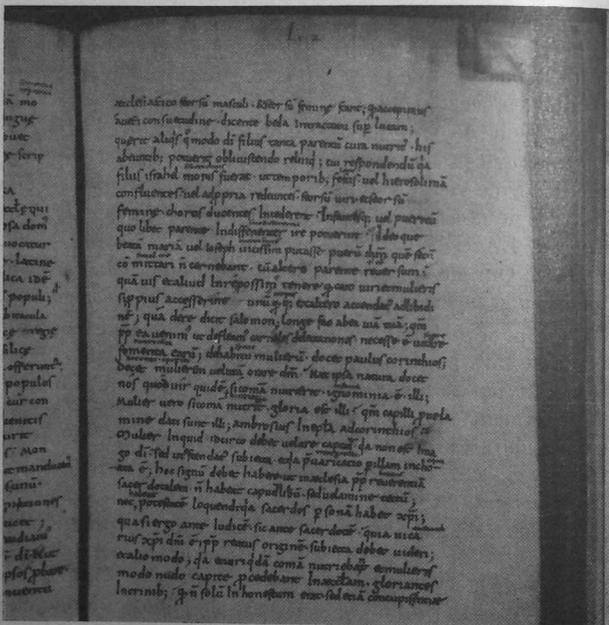


Planche I. — Folio 42 du ms. de Landévenec. Amalarius ms. n° 192 du Corpus Christi College de Cambridge.

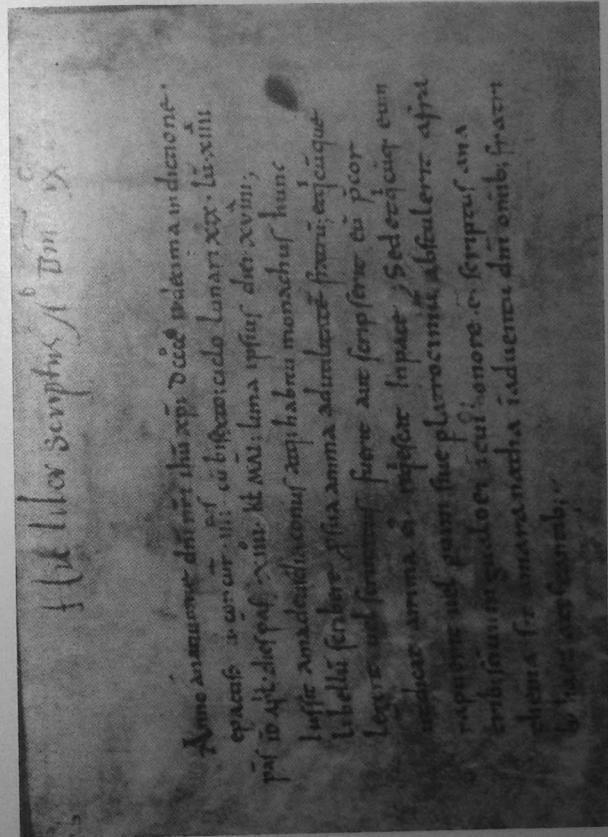


Planche II. — Cambridge, Corp. Christ. College, n° 192. Folio 97 verso où se trouve indiquée la date 952 — et la provenance de ce manuscrit à trois lignes du bas : « a fratribus sancti uingualoei ».

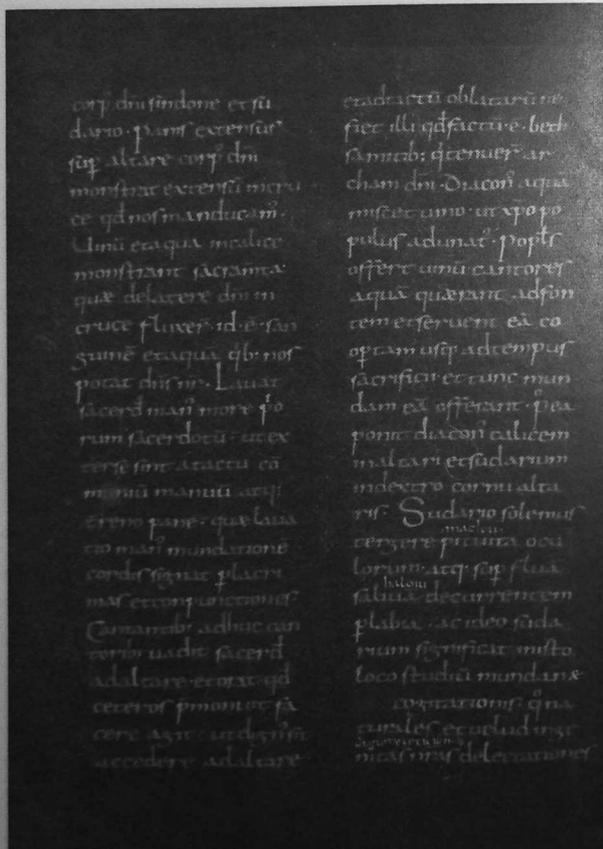


Planche V. — Folio 52 verso de ce même manuscrit.

NÉCROLOGIE

Alf SOMMERFELT, par Jean Gagnepain.
Ifor WILLIAMS, par E. Bachellery.
Scarlat LAMBRINO, par Paul-Marie Duval.
Pierre TREPOS, par Léon Fleuriot.

ALF SOMMERFELT (1892-1965)

La surprise et la peine ressenties par les amis — ils sont légion — d'Alf Sommerfelt, à la nouvelle de sa mort brutale, touchent au vif les celtisants. Non certes que son œuvre se réduise aux limites de notre spécialité, mais il y a si largement et si constamment contribué que nous ne saurions lui rendre hommage autrement qu'en reconnaissant tout particulièrement notre dette.

Pour la plupart d'entre nous, Sommerfelt restera l'homme des paradoxes. Né, bien sûr, en 1892 à Trondheim, dans le vieil évêché de Nisaros, et chargé successivement à Oslo, une fois ses études achevées, de l'enseignement des langues celtiques en 1918, de la grammaire comparée en 1921, de la linguistique générale, en 1926, dont il deviendra professeur en 1931, membre, également, de l'Académie norvégienne des Sciences et des Lettres depuis 1922, il est avant tout, aux yeux du plus grand nombre, l'étudiant d'Irlande, de France, d'Italie, de 1911 à 1922, le docteur ès lettres de Paris, en 1921, et *honoris causa* d'Oxford (1942), de Glasgow, de Dublin (1951), membre du Royal Anthropological Institute, de la Philological Society, de la Société de Linguistique de Paris, de la Linguistic Society of America, de l'Association de Phonétique Internationale, membre correspondant de notre Académie des Inscriptions, le secrétaire général, depuis 1946, du Comité International Permanent des Linguistes où il avait été élu en 1936, enfin le vice-président, à partir de 1949, du Conseil international des Sciences Humaines à l'Unesco qui lui doit en grande partie la vie.

On le voyait partout et sa pratique des diverses langues le rendait à chacun si familier qu'on le croyait partout, pour ainsi dire, de chez soi.

Peut-être sait-on moins que cet européen, ce citoyen du monde, a trouvé la force et le temps d'être en 1940 et en 1953 doyen de la Faculté des Lettres de son Université, qu'il dirigea simultanément, à Londres, la radio et le ministère de l'Éducation norvégiens, qu'outre les nombreux articles qu'il lui a consacrés, il est, depuis 1923, avec divers collaborateurs, le rédacteur de l'énorme *Norsk Riksmålsordbok*, c'est-à-dire du Dictionnaire de sa propre langue, et qu'il a composé en 1944 un *Teach Yourself Norwegian* (268 p.).

On reste, à vrai dire, confondu devant l'ampleur d'une œuvre conçue au milieu de tant et tant d'activités. Comme Vendryes, il était à la fois généraliste et celtisant. Ses deux thèses d'ailleurs le qualifiaient d'emblée comme

tel : l'une, la principale, portant sur *Dē en italo-celtique*, l'autre, sur *Le Breton parlé à Saint-Pol-de-Léon*. Cette double compétence lui permettait toujours de dominer suffisamment les problèmes pour les rendre à tous accessibles.

On nous pardonnera, puisque d'autres les citeront plus complètement ailleurs, de nous contenter ici d'allusions à quelques-uns des travaux de la première veine qui vont d'une *Note on the development of unstressed English E into I*, parue en 1930 dans les *Mélanges Jespersen*, à des *Études comparatives sur le caucasique du nord-est*, publiées à partir de 1934 dans divers fascicules du *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* et dont il avait annoncé le programme en 1925, en passant par des remarques sur *La notation du sujet en géorgien* (*Mélanges Van Ginneken*, 1937) et *Le système phonologique d'une langue australienne* (TCLC, 1939), pour revenir en 1945, dans les TPS, à la discussion de *Some new ideas on the structure of the indo-european language*.

On rappellera plutôt qu'il avait, dès 1914, étudié *Le système verbal dans le Cath Catharda* (RC 1915-1923), qu'en 1925 il publiait, dans les *Mélanges Vendryes*, des notes sur *Le système consonnantique du celtique*, en 1937, dans les *Mélanges Pedersen*, sur *Les consonnes vélarisées de l'Irlandais*, en 1947, dans *Festschrift Olaf Broch*, sur *A Donegal Verbal type with a dissyllabic semanteme ending in a*, en 1952, dans Ériü, sur *The structure of the consonant system of the Gaelic of Torr*, en 1963, ici même, sur *Le système vocalique irlandais*. Il convient de remarquer l'intérêt primordial qu'il portait aussi bien à la phonétique et à la phonologie qu'il se refusait de séparer que, d'une façon générale, aux problèmes des contacts entre langues et sociétés. C'était, là encore, un point de ressemblance avec Vendryes et l'on sait l'importance que prirent dans son esprit, à dater, je crois, d'environ 1950, les « Norse-gaelic contacts » dont il fit le thème du premier congrès de Dublin.

Ce qui est plus frappant encore et peut-être plus rare, surtout en notre temps, c'est qu'il ait su, comme linguiste, allier sans cesse la précision du *dialectologue* à la réflexion du *théoricien*.

On doit au second des notes sur les changements phonétiques (BSL, 1924), sur leur caractère psychologique (*Journal de Psychologie*, 1928), sur leur propagation (*Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 1930), sur le problème de la parenté des langues (Donum natalicium Schrijnen, 1929), sur les formes de la pensée et l'évolution des catégories de la grammaire (*Journal de Psychologie*, 1938), sur les notions de diachronie, synchronie et panchronie en linguistique générale (*Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 1938), sur le point de vue historique en linguistique (*Acta linguistica*, 1945), sur les tendances actuelles de la linguistique générale (Diogène, 1952). Si l'on ajoute à cela le gros ouvrage publié à Oslo en 1938 (233 p.) sur *La langue et la société (Caractères sociaux d'une langue de type archaïque)*, ainsi que d'importants articles comme *The origin of language (Theories and hypotheses)*, paru en 1953 dans les *Cahiers d'Histoire Mondiale, Speech and Language*, en 1954, dans une *Histoire des Techniques, Language, Society and Culture*, en 1954, en même temps que *Semantique et lexicologie*, dans

Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, on ne pourra manquer d'apercevoir à la fois l'étendue d'une curiosité et le mouvement d'une pensée qui, sans renoncer à rien de la tradition, était assez souple pour s'incorporer les plus récentes conquêtes de la linguistique contemporaine.

Ce n'est pas là, pourtant, croyons-nous, que Sommerfelt a mis le meilleur de lui-même ; bien plutôt dans ses remarquables enquêtes dialectales dont la plupart, précisément, couvrent le domaine du celtique. Il était, de tous les celtisants, certainement un de ceux qui en avaient la connaissance la plus intime. Des séjours nombreux et prolongés, dans des conditions qui n'étaient pas toujours confortables, lui ont fourni successivement l'occasion d'étudier des parlers irlandais en 1915-6, 1921 et 1923, bretons, entre 1917 et 1919, gallois, enfin, de 1922 à 1925.

Cela nous a valu, outre sa thèse sur *Le Breton parlé à Saint-Pol-de-Léon* (246 p.) dont nous avons parlé et qui reste un modèle du genre, des descriptions phonologiquement exhaustives concernant, d'une part, *The dialect of Torr, Co. Donegal* (198 p.) publié en 1922, les *Munster Vowels and Consonants* (PRIA, 1927) et le *South Armagh Irish* (*Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 1929) et incluant, d'autre part, avec ses *Studies in Cyfeiliog Welsh (A Contribution to Welsh dialectology with one map, 165 p.)* qui datent de 1925, l'introduction à l'ensemble de la dialectologie brittonique que sont ses *Kulturprovinser og Sprogområder*, parus en 1932 dans la collection de l'Institutet for Sammenlignende Kulturforskning. N'oublions pas, pour terminer, qu'il est à l'origine, par ses démarches et son insistance auprès de M. de Valera, du projet d'Atlas linguistique irlandais.

Si la perte d'un esprit aussi universel et aussi étonnamment doué n'est que difficilement réparable, du moins ses proches et la Norvège ont-ils la consolation de savoir qu'ils ne sont pas les seuls en deuil.

Jean GAGNEPAIN.

IFOR WILLIAMS (avril 1881-novembre 1965)

C'est l'hommage de tout le Pays de Galles, de ses professeurs, de ses lettrés, de son peuple, qu'est venue apporter à Sir Ifor Williams la foule qui se pressait dans la chapelle méthodiste de Bryn Aerau à Pontllyfni et dans le bâtiment d'école tout proche où des haut-parleurs transmettaient la cérémonie. Car, en même temps qu'un savant de réputation mondiale dont les travaux ont transformé notre connaissance de la matière galloise ancienne, il était aussi l'un des fils bien-aimés de cette démocratie galloise dont il n'avait jamais cessé de faire intimement partie.

Il était né à Tregarth près de Bethesda, dans une famille de six enfants. Son père, ouvrier carrier dans l'ardoisière, avait épousé la fille d'un autre carrier, Hugh Derfel Hughes qui, sans avoir jamais été à l'école, était très versé dans les traditions galloises et la botanique, et surtout était un poète apprécié dont certains hymnes sont souvent chantés dans les services religieux. Dans un pareil milieu, et aussi grâce à l'École du Dimanche méthodiste où il avait appris à lire la Bible galloise, il savait déjà lire et écrire le gallois avant de fréquenter l'école primaire où la seule langue enseignée était alors l'anglais. A l'âge de treize ans, il gagna une bourse qui lui permit de fréquenter l'école secondaire de Bangor. Mais son père était mort l'année précédente, et sa mère, restée veuve, dut assumer la lourde charge de sa famille. A quatorze ans, il fut frappé d'une maladie de la colonne vertébrale qui le cloua sur son lit, dans un corset de plâtre. Sa mère ne le quittait pas, le soignant comme un paralytique, l'aidant à tenir et à tourner les pages des livres qu'il dévorait avec avidité. Au bout de deux ans, le corset de plâtre fut remplacé par un corset de cuir, et il put faire quelques mouvements. Il continua à travailler seul chez lui, apprenant le latin, le grec, et bientôt il put se faire transporter dans les chapelles environnantes pour y prêcher en qualité de prédicateur auxiliaire. Il devait continuer toute sa vie à aider les petites communautés méthodistes en allant y prêcher bénévolement, restant ainsi en contact étroit avec le peuple ouvrier et paysan et avec les richesses de sa culture populaire et de ses dialectes.

A vingt ans, marchant encore péniblement, il put fréquenter l'École Préparatoire de Clynog dans le but de devenir pasteur. Au bout de l'année scolaire, à 21 ans, il passait l'examen d'entrée à l'Université, se classant dans la première catégorie et obtenant ainsi une bourse à l'Université de Galles, à Bangor. Trois ans après il était titulaire d'une licence avec « honours » en grec et en gallois. En 1907, à 26 ans, sous la direction de Sir John Morris-Jones, il obtenait le grade de Master of Arts avec un travail sur le Gododdin d'Aneurin. Ce travail, sur un sujet aussi difficile, était si remarquable qu'il lui fut immédiatement proposé de rester à l'Université en qualité de chargé de cours de gallois pour seconder Sir John Morris-Jones. Il sentit bien qu'il avait là devant lui l'œuvre de sa vie, et il renonça à être pasteur pour

consacrer la plus grande partie de son temps à la recherche et à l'enseignement. De 1907 à 1922, il fut chargé de cours, puis maître de conférences. En 1922, une deuxième chaire de gallois (intitulée « Littérature Galloise ») était créée pour lui, et, après la mort de Sir John Morris-Jones en 1929, il devint chef de la section galloise de l'Université à Bangor, poste qu'il occupa pendant 18 ans jusqu'à sa retraite en 1947.

Il était alors reconnu par tous comme le grand maître des études galloises. A sa retraite, le roi l'avait fait chevalier. La British Academy l'avait reçu comme « fellow » en 1938, et la Société des Antiquaires l'année suivante. Et la Société des Cymmrodorion lui avait décerné sa médaille d'or, honneur insigne réservé à ceux qui ont servi le Pays de Galles de la façon la plus distinguée.

Entrant dans le corps enseignant de l'Université de Galles en 1907, Ifor Williams se rendait compte que tout progrès dans la connaissance de la langue et de la littérature anciennes était conditionné par une étude approfondie des textes. A cette époque, le grand paléographe J. Gwenogfryn Evans mettait à la disposition des érudits des textes diplomatiques des principales sommes manuscrites, en même temps que, dans son monumental *Report on Manuscripts in the Welsh Language*, il dressait un répertoire du contenu des manuscrits alors connus. Mais dans ses commentaires, ses traductions et ses notes il faisait preuve d'une grande ignorance des principes d'une recherche méthodique. Cette recherche méthodique, Joseph Loth et Joseph Vendryes en France, autour de la *Revue Celtique*, montraient alors au monde érudit les résultats qu'elle pouvait donner dans le domaine du brittonique. Au Pays de Galles, Edward Anwyl et John Morris-Jones marchaient dans le même sens. L'œuvre d'Ifor Williams, de ses collaborateurs et de ses élèves aura été de suivre leur trace, et, avantagés par une connaissance profonde et intime de cette langue dans laquelle ils vivaient, de sa tradition et de son histoire, de transférer au Pays de Galles lui-même le centre des études galloises.

L'essentiel de l'œuvre de Sir Ifor aura été d'éditer avec rigueur des textes d'importance capitale, mais jusqu'alors mal ou non encore édités, d'éclairer de vastes zones obscures, et de nous donner, du fonds le plus ancien de la tradition galloise, une vision enrichie et souvent toute nouvelle en renouvelant aussi notre connaissance de son vocabulaire.

Il s'était d'abord occupé de fournir à ses étudiants des éditions critiques commodes de certains textes : ce sont en premier lieu la publication de récits médiévaux en prose dans ses deux excellents petits livres *Breuddwyd Maxen* (« le songe de Maxen »), 1908, et *Cyfranc Lludd a Llevelys* (« l'aventure de Lludd et Llevelys ») 1909, cf. RC XXXI, 109-111 et 386-388. A cette époque, la « Bangor Welsh Manuscripts Society » avait commencé à faire paraître sa série de recueils des œuvres des poètes de la période du *cywydd* (xiv^e-xvii^e s.), éditions critiques d'après les principaux manuscrits. Il y contribua par la publication en 1909 de *Gwaith Ieuan Deulwyn*, volume double (III-IV) dans cette série, « l'Œuvre de Ieuan Deulwyn », poète yorkiste de l'époque de la Guerre des Deux Roses. Il devait encore contribuer à la publication

de l'œuvre des poètes du xv^e siècle en faisant imprimer en 1923 *The Poetical Works of Dafydd Nanmor*, œuvre de son ami Thomas Roberts de Porth-y-Gest, tué à l'ennemi en octobre 1918, volume dans lequel il a corrigé et considérablement développé les notes érudites de l'éditeur. Il devait faire plus encore en faisant imprimer en 1939 le recueil des œuvres de Guto'r Glyn (*Gwaith Guto'r Glyn*) par John Llywelyn Williams, en rédigeant lui-même l'introduction, en refondant le texte critique d'après de nouvelles versions manuscrites, et en rédigeant à nouveau les notes critiques. Il avait agi de même en 1910, en publiant le recueil *Gemau'r Gogynfeirdd* « les gemmes des Gogynfeirdd », où son ami Arthur Hughes, très gravement malade, avait rassemblé, des si obscurs poètes de cour des xii^e et xiii^e s., de beaux passages susceptibles d'être compris par ses compatriotes. Il en avait rédigé l'introduction et refondu complètement les notes critiques, faisant ainsi déjà preuve d'une connaissance profonde de la langue ancienne.

Mais l'œuvre de Dafydd ap Gwilym (milieu du xiv^e s.), le plus grand des poètes du cywydd, réclamait de façon criante une édition sérieuse. Ludwig Christian Stern (ZCP, vol. VII, p. 2) avait montré combien elle avait été mal éditée. L'édition de 1789 par Owain Myfyr et William Owen Pughe, *Barddoniaeth Dafydd ap Gwilym* avait été faite d'après des manuscrits tardifs et contenait plus de pièces apocryphes que de pièces authentiques, ces dernières elles-mêmes souvent fort corrompues. En 1873, Robert Ellis (Cynddelw) s'était contenté de réimprimer cette déplorable édition. Ifor Williams choisit 64 pièces qui lui paraissaient authentiques. Il en fit une édition critique d'après un certain nombre des principaux manuscrits. Ce fut *Cywyddau Dafydd ap Gwilym* (1914). Ce n'était pas l'édition définitive et complète (cette dernière, on le sait, *Gwaith Dafydd ap Gwilym*, nous a été donnée en 1952 par le professeur Thomas Parry après 20 ans de labeur, cf. *Ét. Celt.* VI, 415 sqq.). Mais pour la première fois un texte solidement et scientifiquement établi était mis à la disposition de tous. Cette édition paraissait également la même année comme partie d'un volume *Cywyddau Dafydd ap Gwilym a'i gyfoeswyr* (« cywyddau de Dafydd ap Gwilym et de ses contemporains », cf. RC XXXVIII, 211-218) où les œuvres de quelques poètes contemporains étaient éditées par Thomas Roberts de Bangor, et qui devait être réimprimé en 1935.

Il importait ensuite de poursuivre cette tâche en donnant des textes critiques de l'œuvre d'autres poètes importants de la période du cywydd. En 1925, paraissait le volume *Cywyddau Iolo Goch ac Eraill, 1350-1450*, « Cywyddau de Iolo Goch et d'autres, de 1350 à 1450 », cf. RC XLV, 357-361. Il était le fruit d'une collaboration, le professeur Henry Lewis s'étant chargé de Iolo Goch lui-même, Thomas Roberts de Bangor donnant les œuvres de Gruffudd Llwyd et de Ieuan ap Rhydyderch, et Ifor Williams donnant celles de Rhys Goch Eryri et de Llywelyn ap y Moel d'après les notes de Thomas Roberts de Porth-y-Gest, et celles de Siôn Cent, Syppyn Cyfeiliog, Iorwerth ab y Cyriog et Ieuan Waed Da d'après son propre travail. C'était là un très important corpus des *cywyddau* antérieurs à la Guerre des Deux Roses. Une nouvelle édition en 1937 devait tenir compte de certaines

corrections nécessaires, mais par économie les éditeurs se voyaient imposer l'abandon de l'apparat critique, ce qui oblige souvent les érudits à se reporter à l'édition de 1925.

A ces travaux, il faut ajouter, en 1931, la remarquable édition par Ifor Williams, dans la série des publications de manuscrits gallois, du gros ms. Gwyneddion 3, du xvi^e s., qui contient de bonnes versions d'une foule d'œuvres, surtout de la période du cywydd, dans laquelle il donnait des références et des index très précieux pour les chercheurs.

Mais Ifor Williams ne se contentait pas d'éditer, d'annoter, et d'introduire les textes des *cywyddau*. La connaissance approfondie qu'il en avait lui permettait de les commenter, d'en étudier d'importants aspects. Témoins son importante étude Dafydd ap Gwilym a'r Gler « D. ap Gw. et les Clerici Vagantes », *Transactions Cymmrodorion* 1913-1914 ; son article sur la dispute poétique entre Rhys Goch Eryri et Llywelyn ap y Moel, BCS I, 43-50, etc.

Son intérêt pour les récits en prose du Moyen Age s'était tout naturellement étendu de bonne heure au plus beau chef-d'œuvre que nous en laisse le Pays de Galles, le *Mabinogi*. Dès 1911, il publiait ses *Pedair Cainc y Mabinogi*. Mais c'est en 1930 que devait paraître le beau volume *Pedair Keinc y Mabinogi* « les quatre branches du Mabinogi » (cf. RC XLVIII, 402 sqq.), — avec une remarquable introduction, un texte fondé sur celui du Livre Blanc (auquel il démontre que le Livre Rouge n'apporte pas de modifications originales) et auquel n'ont pu être faites que de rares critiques de détail, et surtout des notes très abondantes, utilisant à fond sa connaissance de la langue ancienne, — qui laisse loin derrière lui les éditions précédentes et reste inégalé jusqu'à ce jour. — Il avait donné entre temps en 1926 une édition de la traduction galloise (xiv^e s.) des Contes d'Eudes de Chériton, petit volume à l'usage des étudiants, sous le titre de *Chwedlau Odo* (cf. RC XLIII, 195 sqq.).

Mais la contribution la plus éminente qu'il a apportée, c'est l'étude systématique qu'il a faite, — après d'autres, mais avec des résultats d'une importance capitale, — de la matière poétique galloise la plus ancienne. Grâce à lui, notre connaissance s'en trouve transformée, et des interprétations vraisemblables nous sont données de nombreux poèmes anciens jusque-là obscurs. Ils sont désormais liés aux autres éléments de la tradition ancienne, dont il n'est plus possible de contester l'antiquité.

Le chef-d'œuvre de la prose classique du Moyen Age, le *Mabinogi*, était l'œuvre d'un très fin lettré qui avait retravaillé, en une prose délicate, des éléments traditionnels anciens. Il n'y avait laissé que peu d'exemples de ces passages en vers, en *englynion*, que prononcent les personnages à certains moments cruciaux du récit. Or Joseph Loth, dans ses *Contributions à l'Étude des Romans de la Table Ronde*, avait précisément montré l'importance de ces passages en vers dans la tradition archaïque (v. aussi Vendryes, RC XLVII, 451). Toute une série de poèmes du Livre Noir, sans rapport avec aucun contexte connu et souvent donnés sans aucun titre, devaient être, pensait J. Loth, des morceaux isolés en vers de récits anciens dont la prose avait été perdue. Loth a eu le mérite de montrer (RC XXXIII, 403 sqq.) qu'il

en était ainsi du poème L. Noir, pp. 100-101, fragment isolé d'un récit ancien sur Tristan. On sait qu'il ne nous est conservé en gallois de la légende de Tristan qu'une version tardive dans des mss du XVI^e siècle. Loth (RC XXXIV, 365 sqq.) l'avait étudiée d'après des éléments incomplets. Ifor Williams (BBCS V, 115-130, cf. RC XLVII, 509) donne en 1930 une édition critique complète d'après tous les mss de cette version récente, dont les poèmes prononcés par les personnages constituent l'ossature, la prose de liaison étant laissée plus ou moins à la fantaisie des conteurs.

Il devait exploiter à fond cette idée dans ses études sur la tradition ancienne. Depuis longtemps, les *englynion* élégiaques contenus dans le Livre Rouge d'Hergest et attribués à Llywarch Hen avaient attiré l'attention par la force et la simplicité des sentiments qu'ils exprimaient. Ifor Williams comprit qu'il ne s'agissait pas là d'*englynion* composés par un poète nommé Llywarch Hen, mais des parties versifiées d'une légende dont la prose était perdue et qui avait pour héros le personnage de Llywarch Hen qui vivait plusieurs siècles auparavant, et d'une autre saga dont le héros était Cynddylan, roi de Powys. Il exposa et démontra sa découverte dans sa *Sir John Rhys Memorial Lecture* pour 1933, *The Poems of Llywarch Hen* (*Proceedings of the British Academy*, vol. XVIII, cf. RC LI, pp. 154-156). Pour fixer la date de ces *englynion*, il s'appuyait entre autres sur la métrique des *englynion* vieux-gallois du ms. du Juvencus de Cambridge (IX^e s.) qu'il avait publiés en 1931-1932 au vol. VI du BBCS (cf. RC LI, pp. 164-167) et qui comprennent une série de 3 strophes faisant partie d'une saga héroïque perdue (cf. plus tard ses *Lectures on Early Welsh Poetry*, pp. 28-31), et une série de 9 strophes, poème religieux archaïque. — Mais ce n'était là qu'un résumé des résultats de ses recherches sur la question. Il devait bientôt, après les avoir encore approfondies, donner la belle édition que l'on en attendait : En 1935, aux Presses Universitaires de Galles, paraissait son *Canu Llywarch Hen* (voir aussi ses *Lectures on Early Welsh Poetry*, pp. 34-48) où il rassemblait, soigneusement classés en différentes séries, tous les *englynion* de la tradition dite « de Llywarch Hen » et caractéristique du Powys ancien : 52 pages de texte, précédées de 92 p. d'introduction et suivies de 211 p. de notes et d'index, notes où se manifestait de façon éclatante la science de l'auteur dans le domaine de la tradition galloise ancienne et de son vocabulaire (cf. *Et. Celt.* II, 165-169).

Cette science de la matière archaïque galloise, il l'appliqua au plus difficile, peut-être, des poèmes gallois, le *Gododdin* contenu dans le Livre d'Aneirin. C'était lui qu'il avait pris, au début de sa carrière, comme sujet de sa thèse de M. A. Dès 1911, utilisant l'édition du manuscrit par Gwenogfryn Evans, il montrait dans un article (*Y Beirniad*, 1911, pp. 254 sq.) l'importance de la distinction des deux mains A et B. La main A donne de la p. 1 à la p. 23, l. 5 du ms. le corps des *awdlau* du *Gododdin*, puis pp. 25 à 30, l. 11, le *Gorchan Tudwulch*, le *Gwarchan Adebón*, le *Gwarchan Kynwelyn* et, après un long titre en rubrication, le *Gwarchan Maeldderw* attribué à Taliesin. La main B, de la même époque (milieu du XIII^e s.), remplit le vide pp. 23-24, puis les pp. 30-38 à la fin du ms. (dont les

dernières pages manquent) au moyen d'un texte copié sans doute au IX^e s. contenant des versions plus anciennes de certaines des *awdlau* de la main A du *Gododdin* et d'un certain nombre d'autres. En 1938, sous le titre *Canu Aneirin*, Ifor Williams donne l'édition définitive. A la suite de chacune des *awdlau* de la main A, il donne entre crochets, si elle existe, l'*awdl* correspondante de la main B. La comparaison des deux versions est instructive. Elle montre l'altération profonde du texte au cours de la tradition. Elle montre aussi que la version A est indépendante (et non une simple modernisation corrompue de B) et qu'il faut donc remonter plus haut que le IX^e s. pour trouver la composition d'origine. — Dans cet ouvrage, le texte lui-même n'occupe que 57 pages gr. in-8°. Il est précédé de 93 p. d'introduction où tous les aspects historique, littéraire, grammatical de la question sont étudiés à fond. Et les arguments pour situer la bataille de Catraeth à Catterick (Yorkshire) semblent probants. Les index prennent 23 p. Mais la plus grande partie du livre (328 pages) est occupée par les notes de l'éditeur. C'est une véritable mine de connaissances sur la poésie archaïque galloise rassemblées par un homme qui l'a entièrement mise sur fiches et à qui rien ne semble avoir échappé. C'est dans *Canu Aneirin* qu'Ifor Williams apparaît de toute la hauteur de sa taille. Tout le vocabulaire de la poésie archaïque est discuté dans les notes. Et les discussions les plus instructives sont peut-être celles où, après avoir cherché à droite et à gauche des termes de comparaison, il avoue son ignorance devant les énigmes que posent certains mots, dont le secret est jusqu'ici gardé par leur archaïsme même.

Il restait à débrouiller la masse des questions que soulève le *Livre de Taliesin*, manuscrit copié vers 1275 et où sont rassemblés une foule de poèmes d'époques variées et de genres divers que la tradition attribuait au poète Taliesin (VI^e s.). Certes, Sir John Morris-Jones avait déjà prouvé en 1918, dans le vol. XXVIII d'*Y Cymmrodor* qu'il leur avait entièrement consacré, qu'une série de ces poèmes (dont il éditait six) pouvaient être l'œuvre authentique de Taliesin, dont l'*Historia Britonum* de Nennius nous dit qu'il célébrait en vers, au VI^e s., le roi de Reged, Urien, et son fils Owein. Ifor Williams, mieux armé que son maître, devait plus tard nous donner une édition que l'on peut considérer comme définitive, *Canu Taliesin* (cf. *Et. Celt.* IX, 606-613), dont sa maladie retarda la parution jusqu'en 1960, de douze pièces que l'on peut admettre comme historiques. L'une est adressée à Cynan Garwyn, roi de Powys (Galles de l'Est) dont Taliesin pouvait être originaire. Puis neuf autres sont adressées aux rois de Reged (Nord-Ouest de l'Angleterre et Sud Ouest de l'Écosse actuelles) Urien et son fils Owein, et deux à Gwallawc ap Lleenawc, roi d'Elfed (Ouest du Yorkshire), le poète, parti vers le Nord, ayant pu fréquenter ces deux cours. Les notes, qui nous donnent, sur le vocabulaire extrêmement archaïque des poèmes, le dernier état de la pensée de l'auteur, sont particulièrement précieuses. L'introduction, où il expose sous tous leurs aspects les questions que soulèvent ces pièces, est une mise au point des idées publiées par lui dans ses *Lectures on Early Welsh Poetry* (Dublin Institute, 1944).

Ifor Williams a d'autre part identifié dans le Livre de Taliesin des poèmes

bardiques postérieurs à Taliesin lui-même, dont il édite deux, qu'il date du x^e s. : (*Et*)mic *Dinbych* (la louange de la cour de Tenby en Pembrokeshire, *L. Tal.*, p. 42), *Transacions Cymrodorion*, 1940, pp. 63-83, et *Echrys Ynys* (plainte funèbre d'Aeddon, *L. Tal.*, p. 68), *Transacions Anglesey Antiquarian Soc.* 1941, pp. 23-30; 1942, pp. 19-24. Il a aussi plus que quiconque contribué à classer les poèmes non historiques du vénérable manuscrit. Poèmes religieux rajoutés par les copistes pour donner plus de « sérieux » à leur recueil. — Poèmes prophétiques, où le nom illustre de Taliesin est utilisé plus tard par des bardes prophètes pour donner de l'autorité à leurs vaticinations politiques, et dont le plus ancien, *Armes Prydein*, *L. Tal.*, pp. 13-18, daté par Ifor Williams vers 930 de notre ère, a été édité par lui en volume séparé en 1955 (cf. *Ét. Celt.* VIII, 220-226). — Puis des poèmes portant sur la tradition celtique et brittonique et souvent fort obscurs. — Mais surtout, c'est à lui que revient le mérite d'avoir su reconnaître, dans une quinzaine de poèmes du Livre de Taliesin les parties en vers d'une saga ancienne dont les parties en prose sont perdues et dont le personnage de Taliesin est le héros, des siècles après sa mort (*Lectures on Early Welsh Poetry*, 1944, pp. 55-63, *Chwedl Taliesin* « la saga de Taliesin », O'Donnell Lecture pour 1955-1956, Presses Univ. Galles, 1957, cf. *Ét. Celt.* VIII, 229-231). Une version récente nous en a été conservée dans des mss des xvi^e et xvii^e s., contenant un récit en prose qui enrobe des poèmes dont certains viennent de la tradition du Livre de Taliesin, mais d'autres sont beaucoup plus modernes et l'élément magique et païen y est beaucoup plus dissimulé sous des accretions de piété chrétienne que dans ceux du ms ancien. Le personnage de la saga, dès le Livre de Taliesin, est un magicien devin qui se vante de ses pouvoirs et de ses métamorphoses, très différent duigné et antique barde authentique qui chantait avec une dramatique simplicité les exploits guerriers de ses protecteurs.

Il reste beaucoup de travail à faire sur les poèmes légendaires du Livre de Taliesin. Mais leur difficulté est extrême, et la mort d'Ifor Williams nous prive du seul savant suffisamment armé, après avoir travaillé sur eux pendant de longues années, pour en débrouiller les arcanes.

C'est, nous l'avons dit, par une étude méthodique et persévérante de toute la tradition galloise et de sa langue qu'Ifor Williams est arrivé à cette maîtrise. Nous le voyons s'attaquer aux gloses du vieux-gallois (BBCS V, 1-8 (cf. RC XLVII, 507 sq.), 226-248 (cf. RC XLVIII, 454 sq.), VI, 112-118 (cf. RC LI, 168), et du vieux-breton, ZCP XXI, 292-306 et 346 sq.; éditer, nous l'avons vu plus haut, les *englynion* du Juvenus (ix^e s.); débrouiller dans un article magistral les problèmes posés par le fragment de traduction galloise du comput (x^e s.), publié jadis par Quiggin, ZCP VIII, 407, et qui nous donne le plus long passage connu en prose du vieux-gallois (BBCS III, 245-272, cf. RC XLV, 408). Il édite un quatrain du xi^e s. sur la crosse de St Patrice (*National Library of Wales Journal* II, 2, 69-75, cf. *Ét. Celt.* VI, 501). — Il s'attaque au cornique ancien, en éclairant de nombreux points obscurs du *Vocabularium Cornicum* par la comparaison avec le vocabulaire latin-anglo-saxon d'Aelfric sur lequel il est calqué (BBCS XI, 1-12, 92-100,

cf. *Ét. Celt.* VI, 487 sq.). — Il recherche tous les morceaux de poésie archaïque de la période du vieux-gallois qui nous sont conservés dans des manuscrits d'époque tardive. Ainsi les deux poèmes (BBCS IV, 41-48, cf. RC XLVI, 399) dont la filiation à partir d'un « feuillet de parchemin ancien » semble assurée. Puis, d'après plusieurs mss (v. maintenant le ms. NLW. 4973, 108a, cf. BBCS XX, 102) la plainte funèbre de Cynddyfan Fab Cyndrwyn, le roi de Powys célébré par ailleurs dans les *englynion* du Livre Rouge (BBCS VI, 134-141, cf. RC LI, 167), déjà publiée Myv. Arch., 121-122. Ensuite, un poème de louange à Cadwallawn, le célèbre roi de Gwynedd au vii^e s., déjà donné M. A. 133 b, mais ici d'après plusieurs mss (BBCS VII, 23-32, cf. *Ét. Celt.* II, 380 sq.). Ce personnage devait être tué en Northumbrie au combat de Cant Scaul dont Ifor Williams s'est occupé BBCS VI, 353, cf. RC LI, 170). Et aussi certains poèmes de la saga de Taliesin (BBCS V, 130-134, cf. RC XLVII, 509 sq.).

Il édite de nombreux textes médiévaux : Prophétiques : le dialogue d'Arthur et de l'aigle (BBCS II, 269-286, cf. RC XLIII, 270); — le texte de Peniarth 3 des *Afallennau* et des *Hoianau* (BBCS IV, 112-129, cf. RC XLVI, 399). — Proverbiaux : les *Englynion y Clyweit* en collaboration avec T. H. Parry-Williams (BBCS III, 4-21, cf. RC XLV, 405 sq.); — les proverbes anciens du Livre Noir de Chirk (copié vers 1200), BBCS III, 22-31, cf. RC XLV, 406. — Des textes gallois d'érudition médiévale : vieux traité d'agriculture; — traductions et adaptations des *Disticha Catonis* (BBCS II, 8-36, cf. RC XLIII, 269); — le texte du Livre Rouge de Talgarth de *Kysul Adaon* et du *Dialogue du Corps et de l'Âme* (BBCS II, 128-130, cf. RC XLIII, 269); — les vertus de la peau de serpent (BBCS IV, 33-36, cf. RC XLVI, 399); — les noms et les merveilles de l'île de Bretagne (BBCS V, 19-25, cf. RC XLVII, 508 sq.); — la traduction galloise (*Penitylas*) du texte latin *Peniteas cito* (BBCS VII, 370-378, VIII, 134-140, 224-229, cf. *Ét. Celt.* II, 382 et 387); — le miracle de la moisson (BBCS X, 33-36, cf. *Ét. Celt.* VI, 471) d'après le texte du Livre Noir, donnant une traduction de ce texte difficile et ouvrant la voie à d'autres (J. Vendryes, CRAI, 1948, 64-76; K. Jackson, BBCS X, 204); — la vie d'Einion ou de l'apôtre Bartholomeus (BBCS XI, 75-77, cf. *Ét. Celt.* VI, 480); etc.

Rien de ce qui concernait les antiquités de son pays ne lui échappait. Il s'était occupé de l'*Historia Brittonum* et de Nennius (BBCS III, 59-62, VII, 380-389, IX, 342 sq., XI, 43, cf. *Ét. Celt.* II, 386 sq., VI, 470 sq., 488). Ses préoccupations, par l'intermédiaire des inscriptions du vieux-gallois, touchaient à l'archéologie (*Two early Christian Stones from Tregaron, Cardiganshire*, *Archaeologia Cambrensis*, juin 1936, en collab. avec V. E. Nash-Williams), etc. Et ses travaux sur l'ancien Nord brittonique l'avaient mis en contact avec les sociétés érudites du Nord de la Grande Bretagne (*Wales and the North*, Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society's Transactions, vol. LI, 1952; — *Lanercost*, *ibid.* LII, 1953, etc.). Il avait été fait membre de la commission royale pour les monuments anciens de Galles en 1947.

Ce travail incessant sur la matière galloise ancienne dont lui-même,

le professeur Henry Lewis, et John Lloyd-Jones, étaient les principaux champions, suivis par les élèves qu'ils formaient, se devait d'être encadré et organisé. Dès après la première guerre mondiale, l'Université de Galles avait fondé le *Board of Celtic Studies*. Ifor Williams fut l'un de ceux qui insistèrent le plus fortement pour que sous son égide, fût fondée une revue galloise, correspondant à la *Revue Celtique* en France ou à la *Zeitschrift für celtische Philologie* en Allemagne, où les érudits gallois pussent publier les résultats de leurs recherches et exposer leurs idées. Ce fut le *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, dont le premier fascicule date d'octobre 1921 et qui paraît depuis régulièrement, à raison d'un volume de 4 fascicules tous les deux ans. Chaque fascicule comprend trois parties : Langue et Littérature ; — Histoire et Droit ; — Archéologie et Art. — Ifor Williams, dès le début, fut l'éditeur responsable de la partie Langue et Littérature. Il lui donna dès l'abord une puissante impulsion par ses propres publications (publications et études de textes, et très nombreuses notes de vocabulaire). Mais aussi en attirant les jeunes lettrés gallois vers les méthodes de l'érudition scientifique, en leur montrant que littérature et étude méthodique de la langue allaient de pair. Il eut la joie d'en entraîner un certain nombre, à sa suite, à assurer par leurs articles la vie de sa revue, qu'il appelait plaisamment *Y Tarw Bach* « le petit taureau ». Sans vouloir du tout en bannir la langue anglaise (il y a écrit lui-même d'importants articles en anglais), il faisait comprendre à ses collaborateurs que la meilleure façon de pénétrer et de résoudre les problèmes ardues que posait leur ancienne tradition, était de vivre eux-mêmes profondément leur langue, d'en faire l'instrument de leur pensée et le véhicule de leurs idées. Dès le début, le gallois fut la langue principale de la partie Langue et Littérature du *Bulletin*, tout comme elle devenait le véhicule principal d'enseignement dans les sections galloises des quatre collèges de l'Université.

Ifor Williams, nous l'avons vu, était reconnu comme le maître indiscuté dans le domaine de l'origine, et de l'histoire du vocabulaire gallois. Aussi, lorsqu'en 1948 le *Board of Celtic Studies* décida de commencer la publication de son dictionnaire (*Geiriadur Prifysgol Cymru*, 1950 —), et réunit sous la direction de M. R. J. Thomas, une équipe pour rédiger ses fiches, il leur donna tout naturellement Sir Ifor Williams comme éditeur-conseil. Seule l'équipe de ce dictionnaire sait tout ce que chaque fascicule doit à ses corrections et à ses suggestions.

Simultanément, Ifor Williams a été l'un de ceux qui ont fait le plus pour assurer une liaison étroite entre l'érudition méthodique des universitaires et la culture populaire galloise dans laquelle il avait été élevé. L'université, pensait-il, devait aller au peuple et rester avec lui en contact intime et enrichissant. Ses prédications bénévoles du Dimanche lui faisaient partout une foule d'amis. Il était partout sollicité de donner des conférences. Ses sujets les plus appréciés étaient, bien entendu, la toponymie et la dialectologie, le sens des noms de lieux et l'explication des différences dialectales attirant la curiosité d'un peuple épris de raisonnement et de discussion. D'un caractère très enjoué, plein d'humour, il avait le don de tenir en haleine

son auditoire par l'élan communicatif qui l'animaient dans la recherche de la vérité. Tout, dans sa bouche, devenait simple, entraînant, distrayant. La radiodiffusion galloise devait vite se rendre compte de la valeur d'un tel conférencier. Il y fit de très nombreuses émissions. Un choix en a été publié : *Meddaf i* « Dis-je ». Il suffit d'ouvrir ce recueil pour comprendre le succès de son auteur auprès de tous. — Un petit livre, *Enwau Lleoedd* « Noms de Lieux », Liverpool, *Cyfrws Pobun*, V, 1945, montre bien comment il comprenait la vulgarisation : Sur un ton enjoué et expressif, il s'arrange pour dire l'essentiel, et fait cadeau à ses lecteurs de la primeur de certaines de ses découvertes les plus ingénieuses, qu'il n'a publiées nulle part ailleurs. De sorte que ce petit livre populaire est l'un des principaux instruments de travail des toponymistes gallois.

Dans son désir de soutenir partout la vie intellectuelle de son pays, il écrivait ses articles, non seulement dans les périodiques érudits que nous avons cités, mais dans une foule de périodiques locaux, ou bien dans le journal hebdomadaire des Méthodistes Calvinistes, *Y Goleuad*, ou leur revue trimestrielle, *Y Traethodydd* dont il était l'éditeur. Le professeur Thomas Parry a eu l'heureuse idée de rassembler dans un index alphabétique les références à tous les mots celtiques dont il s'est occupé dans les notes de ses ouvrages et dans ses articles de revues. C'est le *Mynegai i Weithiau Ifor Williams* « Index de l'Œuvre d'Ifor Williams », Cardiff, Presses Univ. Galles, 1939, indispensable à tous les celtistes. Mais le travail reste à faire pour l'œuvre postérieure à 1938.

Cette notice ne saurait rendre à Ifor Williams tout l'hommage qui lui est dû. Mais elle suffira peut-être à faire comprendre l'étendue de la perte que sa mort fait subir à nos études et à son pays.

E. BACHELLERY.

SCARLAT LAMBRINO (1891-1965)

L'éminent historien de l'Antiquité et archéologue roumain a succombé à une intervention chirurgicale à Lisbonne, où la Faculté des Lettres lui avait ouvert ses portes en 1949. Il avait fait, dans sa partie, la plus brillante carrière : professeur d'histoire de l'Antiquité à l'Université de Bucarest où il succéda à Parvan à partir de 1927, conservateur du Musée national des antiquités, directeur des fouilles d'Istria avec la collaboration de M^{me} S. Lambrino, directeur de l'Académie roumaine à Rome de 1941 à 1947. Sa formation scientifique et littéraire était française et c'est par amour pour le passé de la France, par intérêt pour ses origines celtiques qu'il se fit, au Portugal, le successeur de Leite de Vasconcellos dans le domaine de l'onomastique et de la religion celtiques et celto-romaines de la Péninsule ibérique. Il publia ainsi une série d'études en vue desquelles il s'était mis courageusement à l'examen des questions celtiques d'outre-Pyrénées dans leurs rapports avec celles de la Gaule et dont la première a fait l'objet d'une note d'A. Grenier, parue dans les *EC*, VI, 1, 1952, p. 195-197, sous le titre même de l'article :

- Le dieu lusitanien Endovellicus, *Bulletin des études portugaises*, 1952, p. 93-146.
- L. Fulcinus Trio, gouverneur de Lusitanie, sur une Tabula patronatus de Juromenha, *L'Arqueologo português*, I, 1953 (26 p.).
- Les Inscriptions de São Miguel d'Odrinhas, *Bulletin des études portugaises*, 1953 (44 p.).
- La déesse Coventina de Parga (Galice), *Revista de Faculdade de Letras*, Lisboa, XVIII, 1953, p. 74-87.
- Les divinités orientales en Lusitanie et le sanctuaire de Panóias, *Bulletin des études portugaises*, 1954 (37 p.).
- C. Arruntius Catellius Celer, gouverneur de Lusitanie sous Vespasien, *Revista da Faculdade de Letras*, Lisboa, XXI, 1955, p. 171-177.
- Les Celtes dans la péninsule ibérique selon Aviénus, *Bulletin des études portugaises*, XIX, 1956 (35 p.). V. le compte rendu de J. Vendryes dans *Rev. études latines*, 35-1957, p. 387-388 et l'analyse de P.-M. Duval dans *Études celtiques*, VIII, 1, 1958, p. 232-233.
- Les Lusitaniens, *Euphrosyne*, I, 1956, p. 117-145.
- Les inscriptions latines inédites du musée Leite de Vasconcellos, *L'Arqueologo português*, III, 1957 (71 p.).
- La déesse celtique Trebaruna, *Bulletin des études portugaises*, XX, 1957 (23 p.).
- Sur quelques noms de peuples de Lusitanie, *Bulletin des études portugaises*, XXI, 1958 (18 p.).
- Les Germains en Lusitanie, *I Congresso nacional de arqueologia, Actas e memorias*, Lisboa, 1959 (17 p.).

Notes d'épigraphie lusitanienne, *Revista da Faculdade de Letras*, Lisboa, 1959, p. 5-19.

Le nom Aefus et la cité d'Avobriga en Lusitanie, *Bulletin des études portugaises*, XXII, 1960 (18 p.).

Ces articles, dont certains sont des mémoires, ont été analysés en leur temps dans la *Chronique gallo-romaine* de la *Revue des études anciennes*. Ils constituent une contribution de marque, qu'on déplore de voir trop tôt interrompue, à nos études, notamment dans le cadre du pays portugais qui peut leur fournir un si riche matériel.

Paul-Marie DUVAL.

PIERRE TRÉPOS (1913-1966)

C'est avec une douloureuse surprise que le douze janvier dernier les celtisants ont appris la disparition brutale de M. Pierre Trépos.

Il était né en 1913 à Plozévet dans une famille bretonnante et le breton fut sa langue maternelle. Durant toute sa carrière il demeura fidèle à ses origines bretonnes et terriennes avec autant de simplicité que de constance.

Après des études au lycée de Quimper il devint instituteur en 1933. Il entreprit ensuite une licence d'anglais et fut nommé professeur dans ce lycée où il avait été élève quelques années auparavant.

La guerre interrompit alors une carrière déjà bien commencée, par la mobilisation d'abord, puis par la captivité qu'il connut jusqu'en décembre 1942. Tout indique que son énergie demeura intacte : dès son arrivée dans le camp, il se mit à organiser des cours. Sa vocation d'enseignant se confirmait ainsi jusque dans ces épreuves. Sa conduite durant le conflit lui valut d'ailleurs la croix de guerre en 1944.

A ce goût de l'enseignement se joignait de plus en plus celui de l'étude et de la recherche. Il commence alors à préparer l'agrégation d'anglais qu'il passe en 1947. Assistant à la Faculté des Lettres de Rennes en 1949, il entreprend un doctorat. Docteur en 1956, il devient en 1957 Maître de Conférences et en janvier 1958 professeur. Il est enfin nommé Directeur du Collège Universitaire de Brest et cette dernière fonction lui impose de lourdes tâches administratives.

Il avait commencé à publier depuis 1950 et, fait symptomatique, sa première œuvre fut une nouvelle en breton « *Lod all a varv* » d'un ton juste, simple et sensible à la fois. Elle fait regretter qu'il n'ait pas davantage publié en breton.

Absorbé par la recherche il va, à partir de 1951, donner, en dehors de ses deux principaux ouvrages, de nombreux articles et comptes rendus. On en trouvera la liste à la fin de cette notice.

Deux livres surtout l'ont fait connaître et l'on peut dire qu'ils serviront longtemps. C'est déjà un bel hommage.

Le « *Pluriel breton* » est une analyse précise, richement documentée en faits dialectaux modernes. Cette étude sera d'autant plus indispensable dans l'avenir que le recul du breton dans les campagnes fera sans doute disparaître bientôt nombre des variantes relevées par M. Trépos.

On peut en dire tout autant de la documentation abondante rassemblée dans la thèse secondaire « *Enquête sur le vocabulaire breton de la ferme* ». C'est par lui que seront conservés nombre de termes techniques qui disparaissent encore plus vite que le breton lui-même en raison du renouvellement du matériel agricole dans les dernières décades.

Ces termes techniques, comme les noms de plantes, d'animaux par exemple, sont particulièrement précieux, car très souvent l'ancien vocabulaire (en majorité celtique) a survécu dans ces termes. Tel mot, usuel

en breton ancien dans un sens très général, a été remplacé dans la langue courante par un emprunt au français, mais dans des acceptions techniques il a survécu bien souvent. Cf. *dremm* « face, visage » conservé au sens de « partie coupante d'un outil », le br. moy. *enep* « face » conservé dans *enebenn* « empeigne », *poell* « raison, retenue »... dans *poell* « brin qui lie l'écheveau », *poell loerou* « jarretière », *poellenn* « traverse de charrette ». Vocabulaire de la ferme, p. 117, etc.

Plus que jamais, toute l'œuvre de M. Trépos nous le fait sentir, il est urgent de procéder à des enquêtes dialectales. Nul doute qu'il aurait su leur donner l'impulsion nécessaire après avoir donné lui-même un si bon exemple.

Il apparaît d'ailleurs qu'il était préoccupé d'élargir sans cesse le champ de ses enquêtes et n'entendait nullement se limiter dans l'avenir aux dialectes bretons modernes. Il avait entrepris quand la mort l'a surpris un nouveau travail d'érudition.

S'étant rendu compte que dans l'explication des variantes dialectales modernes, les formes anciennes fournissent bien souvent le fil directeur, jouant ainsi toutes proportions gardées le rôle du latin dans l'étude des langues romanes, il avait commencé à préparer une réédition du *Catholicon* d'après les nombreuses versions anciennes, manuscrite ou imprimées, qui nous sont conservées.

Il a eu le temps de faire paraître une sorte de vaste introduction qui a été publiée sous le titre « *Le Catholicon de Jean Lagadeuc* » dans le tome 71 des *Annales de Bretagne*. C'est une pénétrante analyse comparative des différentes éditions connues. Pour la première fois semble-t-il l'attention y est attirée sur l'intérêt de l'élément français soutenu dans cet ancien dictionnaire.

Dans toute son œuvre M. Trépos apparaît soucieux de rassembler les faits, de les classer, de les interpréter avec prudence et défiance envers les spéculations hasardeuses.

Dans les dernières années un autre aspect de sa riche personnalité s'était révélé. A côté de l'homme d'étude et d'enseignement, M. Trépos avait montré qu'il était un remarquable acteur populaire plein d'une verve et d'un naturel au travers desquels transparaissait son amour pour le petit peuple de Bretagne resté fidèle à la langue bretonne. Durant des années, avec M. Hélias, il a infatigablement joué les pièces de ce dernier devant le micro de radio Quimer'h. Ils ont su conquérir une audience populaire malgré les difficultés de toutes sortes dont la moindre n'était pas le temps si court accordé au breton sur les ondes.

Mais ce n'était pas le dernier aspect de cette personnalité si riche. On voyait aussi de plus en plus s'affirmer un administrateur, un organisateur infatigable. Il avait de grandes ambitions pour le Collège littéraire universitaire de Brest et il rêvait d'y faire au celtique une place d'honneur.

On répète souvent que les Celtes en général, les Bretons en particulier excellent à combattre et surtout à se combattre. Il est certain qu'à toutes époques ils ont fourni des personnalités brillantes, complexes, tourmentées,

des polémistes passionnés. M. O. Loyer a écrit là-dessus aux p. 133-135 de son livre « les Chrétientés Celtiques » des pages pénétrantes.

L'esprit d'organisation existe aussi chez les Bretons et s'accompagnent souvent d'un véritable esprit de tolérance et même de bonté. M. Trépos nous en a donné un très bel exemple; l'unanimité des sympathies qui se sont exprimées à l'occasion de sa mort a montré combien ses qualités avaient été appréciées de tous. Ceux qui l'ont connu, sachant ce qu'il était encore capable d'accomplir, savent tout ce que nous perdons avec lui.

LÉON FLEURIOT.

PUBLICATIONS

- Lod all a varv, nouvelle en breton, 1950.
- C. r. Falc'hun : L'histoire de la langue bretonne, BSHA, 1951, p. 31-39.
- Dialectologie et Phonétique expérimentale, Nouvelle Rev. de Bret., nov. 1951.
- La vie des mots : Vagues et contre-courants, Ar Falz, n° 25.
- A propos de ae, kenda, abardae, Ann. de Bret., LX, 1953, f. 1.
- La notation des toponymes bretons, Ann. de Bret., LX, 1953, f. 1.
- Le 5^e fascicule de l'A.L.B.-B. de M. Le Roux, BSHA, 1954.
- Les saints bretons dans la toponymie, Ann. de Bret., LXI, f. 2, 1954.
- De quelques faux saints bretons, Rev. Intern. d'Onom., juin 1955.
- Le Pluriel breton, thèse principale, éd. ronéotée, 355 p., 1956, éd. imprimée (remaniée), Ann. de Bret. 1957, f. 2, 304 p.
- Enquêtes sur le vocabulaire breton de la ferme, th. sec., éd. ronéotée, 167 p. et 11 p. hors-texte.
- Cent textes français à traduire en breton, précédés de Conseils au traducteur, 92 p., 1957.
- Bilzig, roman inachevé, Ann. de Bret., 1958, f. 4.
- Du dérivé « brut » au dérivé dialectal, Ann. de Bret., 1959, f. 4.
- A propos d'une réédition du Barzaz-Breiz, c. r. de Francis Gourvil, Théodore-Claude Hersart de la Villemarqué (1815-1895) et le Barzaz Breiz (1839-1845-1867). Origines. Éditions. Sources-Critiques-Influence, Ann. de Bret., 1960.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Le Troisième Congrès International d'Études Celtiques (Édimbourg, 1967). — II. La chaire d'archéologie et d'histoire de la Gaule au Collège de France. — III. Le Bulletin des Publications Archéologiques. — IV. *Literary Creation and Irish Historical Tradition*, Sir John Rhys Memorial Lecture pour 1963, par Brian Ó Cuív. — V. *Celtic Studies in Wales, a Survey*. — VI. *Professional Interpreters and the Matter of Britain*, par Mrs Constance Bullock-Davies. — VII. Les études celtiques à l'Université de Leeds. — VIII. Création d'un grade de « M. Litt. in Celtic Studies » à l'Université d'Édimbourg. — IX. La revue *Studia Celtica*. — X. Les Actes du Congrès International d'Études Celtiques de Cardiff (1963).
 XI. Matthew Arnold et la Littérature celtique : une nouvelle édition des *Lectures and Essays in criticism*. — *Matthew Arnold and Celtic Literature*, par Rachel Bromwich.

I

Le Troisième Congrès International d'Études Celtiques (Édimbourg, 1967).

Le troisième Congrès International d'Études Celtiques se tiendra à Édimbourg du 23 au 29 juillet 1967. Le président du comité d'organisation est le professeur Kenneth JACKSON. Le secrétaire est M. W. F. H. NICOLAISEN, auquel la correspondance devra être adressée à The School of Scottish Studies, 27, George Square, Edinburgh 8, Scotland.

Le Congrès comprendra cinq sessions plénières; en outre, trente-deux communications individuelles seront faites au cours de seize sessions parallèles. Deux excursions seront organisées, l'une d'une journée entière, l'autre d'une demi-journée. Il y aura plusieurs réceptions pour les membres du Congrès.

Le droit d'inscription est de trois livres trois shillings par personne, payables à l'arrivée.

Il est à souhaiter que les celtistes viennent nombreux et contribuent ainsi au beau succès que tous attendent pour ce Congrès.

II

La chaire d'archéologie et d'histoire de la Gaule au Collège de France.

Tous ceux qu'intéressent l'histoire ancienne et les origines de notre pays, et parmi eux, au tout premier rang, les celtistes, se sont réjouis du

rétablissement, au Collège de France, de la chaire d'archéologie et d'histoire de la Gaule. Si brillamment occupée par Camille Jullian, puis par Albert Grenier, elle était restée vacante depuis la retraite et la mort de ce dernier. La nomination comme titulaire de M. Paul-Marie Duval est pour tous une très heureuse nouvelle. Tous ont pu se rendre compte, en écoutant, le 4 décembre 1964, sa belle leçon inaugurale, des promesses qu'apporte avec lui le rétablissement de ce foyer d'enseignement et de recherche. Il permettra à M. Duval d'intensifier l'action qu'il exerce déjà depuis de longues années à l'École Pratique des Hautes Études et à la revue *Gallia*. Poursuivant résolument l'œuvre de ses prédécesseurs, il poussera aussi l'utilisation des moyens nouveaux que fournissent l'organisation méthodique de la recherche archéologique sur le territoire français d'une part, et les méthodes techniques nouvelles de recherche d'autre part. Il ne se bornera pas au territoire national, mais étendra son champ, comme le faisaient d'ailleurs, en fait sinon en titre, ses prédécesseurs, à toute l'étendue de la Gaule ancienne. Et pour comprendre cette dernière, sans vouloir minimiser le rôle capital de la civilisation romaine, il faut la replacer dans son cadre celtique. Pour les celtistes présents dans la salle, c'était un vrai réconfort que d'entendre l'orateur, devant un vaste public, démontrer de façon si documentée et avec chaleur, l'aide indispensable que doivent apporter à ces recherches l'étude de la philologie celtique en général et des langues celtiques insulaires en particulier, l'étude de la religion, des mœurs et de l'art des Celtes. Toutes ces disciplines l'ont aidé à éclairer la comparaison des textes grecs concernant la Gaule avec les nombreuses données nouvelles fournies récemment par l'archéologie, qui a été le sujet de la première année de son enseignement.

III

Le Bulletin des Publications Archéologiques.

M. Raymond Lantier, qui a assuré jusqu'ici avec une éminente maîtrise la rédaction des précieux *Bulletins des Publications Archéologiques* (voir *Ét. Celt.* V, 162 sqq. ; VI, 127 sqq. ; IX, 570 sqq. ; X, 238 sqq.), nous exprime son désir de passer la main. La rédaction saisit cette occasion pour exprimer sa reconnaissance à M. Lantier pour sa longue collaboration, si fructueuse pour tous.

Notre collaborateur M. Jean Loicq, maître assistant à l'Université de Liège, a bien voulu accepter de se charger désormais de la rédaction du *Bulletin des Publications Archéologiques*. Les auteurs d'ouvrages et d'articles de revues sont donc priés de bien vouloir lui envoyer leurs travaux à l'adresse suivante : 55, rue Jean-Servais, Ans-lez-Liège, Belgique.

IV

La *Sir John Rhys Memorial Lecture* pour 1963, donnée par le prof. Brian Ó Cuiv, de l'Université de Dublin, sous le titre : *Literary creation and Irish Historical tradition*, vient de paraître au vol. XLIX des *Proceedings of the British Academy*.

Déjà en 1946, le professeur Myles Dillon, à la fin de son volume sur les cycles épiques des rois (*The Cycles of the Kings*, p. 118), concluait que certains de ces récits devaient avoir une certaine base de vérité historique et T. F. O'Rahilly (*Early Irish History and Mythology*) voyait dans la *Destruction de l'Hôtellerie de Dá Dergá* et dans la *Destruction de Dind Rig* le reflet de l'invasion historique du Leinster par les Lagéniens, vue respectivement du point de vue des assaillis et des assaillants.

Mr Ó Cuiv reprend la question d'une façon générale. Il constate tout d'abord que les différentes *Annales* irlandaises ne donnent chacune de témoignage *contemporain* que pour les événements de la date à laquelle leurs manuscrits ont été copiés. D'autre part, bien que les professions de poète et d'historien soient déjà séparées en Irlande médiévale, elles sont étroitement apparentées et débordent l'une sur l'autre ; de plus, les lettrés des deux catégories ont déformé les événements du passé pour servir les desseins de chefs ambitieux, leurs maîtres. Au xvii^e s., Keating, dans son *Foras Feasa ar Éirinn* « base de connaissances sur l'Irlande », a puisé à toutes ces sources sans guère les critiquer, bien que même lui exprime parfois un doute sur la véracité des récits. Mais Mr Ó Cuiv, prenant pour exemple un récit du xix^e s. sur une révolte de paysans contre la perception de la dime, qui paraissait hautement fantaisiste, montre que d'autres documents prouvent la véracité des dires du conteur, qui s'est borné à enjoliver les détails. La tâche de l'historien qui doit dégager les faits de la fiction est donc longue et ardue.

L'auteur examine alors toute une série de personnages des récits anciens en comparant les « faits » donnés par les *Annales* et recherche les possibilités de vérité historique, ce qui l'amène bien souvent à douter sagement de ses sources, dont les données ont été parfois déformées pour des motifs politiques. Il faut d'autre part se méfier de l'erreur trop fréquente qui consiste à associer entre eux deux événements qui sont sans relation l'un avec l'autre, mais se trouvent mentionnés à la même date dans les *Annales*. Mr Ó Cuiv passe ensuite en revue, en particulier, les problèmes posés par toute une série de rois de Tara des ix^e et x^e siècles, en maniant avec maîtrise les récits pseudo-historiques, les listes de rois, les *Annales*, les généalogies (dont le premier volume du *Corpus* du regretté Mr O'Brien rend maintenant l'accès plus facile), et les poèmes bardiques. Il discute, en passant, les conclusions d'autres érudits sur ces différents cas, et ses arguments pertinents font de son travail un instrument précieux pour les historiens.

Les personnages postérieurs à l'invasion anglo-normande (2^e moitié du

xii^e s.), sont importants pour l'histoire locale de l'Irlande, mais là encore les questions sont souvent fort embrouillées, d'autant que les poètes de cour, par tradition, continuent à célébrer leurs maîtres comme s'ils pouvaient encore prétendre à la royauté suprême et si rien n'était changé. Il y aurait là un intéressant parallèle à esquisser avec la poésie des bardes gallois s'adressant à leurs protecteurs après la chute des princes gallois indépendants. Dans l'un comme dans l'autre des deux pays, il est remarquable de voir des barons normands ou anglais, assimilés par des générations de mariages mixtes, célébrés comme descendants des anciens chefs indigènes.

Mais à toutes les époques, une étude approfondie et très critique de toutes les sources permet d'établir avec un grand degré de vraisemblance toute une série de faits sur lesquels l'historien pourra se fonder pour aller plus loin.

V

Les *Études Celtiques* sont bien en retard pour rendre compte du beau volume : *Celtic Studies in Wales, a Survey*, publié par les Presses Universitaires de Galles en 1963, à l'occasion du 2^e Congrès International d'Études Celtiques de Cardiff. Bien qu'en principe les différents champs d'études soient pris depuis l'origine, cet ouvrage recense surtout les travaux effectués au xx^e siècle, et plus particulièrement la belle floraison de travaux accomplis dans tous les domaines sous l'égide du *Board of Celtic Studies* depuis sa fondation en 1919.

Dans sa préface au volume, le professeur Henry Lewis, président de cet organisme, fait l'historique de sa fondation, puis des grandes lignes de son programme de développement des études celtiques dans tous les domaines. Suit, dans un Addendum, la liste des publications du *Board*.

Pp. 1-46, Mr Leslie Alcock n'avait pas à passer en revue l'histoire des études d'archéologie et sur l'art en Galles, la *Cambrian Archaeological Association* l'ayant déjà fait à l'occasion de son centenaire dans un volume intitulé *A Hundred Years of Welsh Archaeology* (1946). Mais il nous donne en revanche un tableau remarquable de la préhistoire et de l'histoire du pays, des origines au v^e s. de notre ère, d'après les résultats des fouilles, comme le font apparaître les vestiges militaires, l'architecture et l'art. Bien des passages pourront être mis en parallèle avec l'ouvrage de M^{lle} Henry sur l'art irlandais (cf. pp. 534 sqq. ci-dessous), le Pays de Galles et l'Irlande ayant toujours eu tendance à former une unité culturelle des deux côtés de la Mer d'Irlande.

Pp. 49-70, Mr A. H. Dodd classe avec clarté les travaux effectués sur l'histoire de Galles au xx^e siècle, mais sans oublier ceux qui les ont précédés au cours des siècles antérieurs.

Pp. 73-100, Mr Hywel D. Emanuel fait l'historique des travaux auxquels les Lois Galloises ont donné lieu depuis le xvii^e s., tant du point de vue de l'établissement et de l'étude des textes, que des études sociales, économiques, juridiques et comparées dont elles ont été l'objet aux xix^e et xx^e s. A la

suite du Colloque sur les Lois Galloises tenu à Aberystwyth en 1962, le *Board of Celtic Studies* de l'Université a constitué un Sous-Comité qui donnera à ces études une impulsion nouvelle.

Pp. 103-139, l'article de Mr Geraint Gruffudd sur les travaux dans le domaine de la littérature est, naturellement, l'un des plus fournis. On y trouve, bien classés, les éditions de textes, puis les travaux de critique littéraire. Ce tableau sera certainement très utile, mais il le serait plus encore si, pour une foule de travaux, on nous donnait des références plus précises (titres et noms des revues où ils ont paru) au lieu de se borner à donner le nom de l'auteur et la date. L'auteur donne ensuite ses « desiderata » pour un programme de travaux à accomplir dans l'avenir. Il y montre clairement les lacunes qui subsistent encore dans les différents domaines et les directions dans lesquelles les chercheurs devront faire porter leur effort.

Pp. 143-182, sous le titre « Langue et Linguistique », Mr T. Arwyn Watkins énumère, en montrant l'évolution, les travaux accomplis de la Renaissance à nos jours. Il divise son exposition en cinq parties : Grammaire. — Orthographe. — Philologie et Étymologie. — Dialectologie. — Lexicographie.

Dans l'ensemble, cet ouvrage sera un guide précieux pour les Celtistes et remplira donc pleinement son rôle.

VI

Le rôle qu'ont pu jouer les interprètes professionnels des xi^e et xii^e s. dans la transmission de la Matière de Bretagne a été exposé brillamment par Mrs Constance Bullock-Davies dans une lecture au Colloque des Sections Galloises de l'Université de Galles au château de Gregynog en juin 1965. Les Presses Universitaires de Galles viennent d'en publier le texte dans une brochure de 30 p. (1966), *Professional Interpreters and the Matter of Britain*. Elle montre que les interprètes, déjà indispensables en Grande-Bretagne, du temps des rois saxons, plusieurs langues étant alors parlées en Grande-Bretagne, sont devenus plus indispensables encore après l'invasion normande, qui y a ajouté le français. Les rois et les grands seigneurs normands, en particulier ceux des marches et du Sud-Galles, avaient leurs latiniers particuliers, officiers de cour dont la charge entraînait un octroi de terres, et qui parfois étaient apparentés aux familles princières galloises et appartenaient à un milieu cultivé. Hommes de confiance de leurs maîtres, ils ne servaient pas seulement d'interprètes, mais étaient parfois envoyés comme messagers et chargés de missions délicates et périlleuses. Dans leurs périodes de loisirs dans les cours seigneuriales, ils étaient en contact avec les conteurs et les ménestrels, et avec les dames, qu'ils distrayaient par les récits de leurs aventures. Le scribe du poème anglo-normand sur la conquête de l'Irlande par Henri II, véritable chanson de geste en vers octosyllabiques composée vers l'an 1200, nous dit expressément que c'est Maurice Regan, latinier personnel du roi irlandais Dermot allié de Henri II, qui lui a conté

le récit qu'il tenait lui-même « bouche à bouche » de son auteur. Les poètes et ménestrels français ont pu aussi être mis au courant de la Matière de Bretagne par ces interprètes professionnels. L'auteur termine par un intéressant parallèle entre le rôle de ces latiniers et celui de Gwrhŷr Gwalstawd Ieithoedd, l'interprète d'Arthur dans le roman gallois de Kulhwch.

VII

Les études celtiques à l'Université de Leeds.

Les lecteurs de notre revue connaissent de longue date l'intérêt porté aux études celtiques dans le Yorkshire et en particulier à Leeds (centre de l'antique royaume brittonique d'Elmed). Cf. entre autres *Ét. Celt.* IV, 203 sqq.

Cet intérêt ne s'est pas ralenti. Et le très actif professeur Robert L. Thomson de l'Université de Leeds, bien connu de nos lecteurs par ses travaux sur la langue mannoise (*Ét. Celt.* V, 260 sqq., IX, 521 sqq., X, 60 sqq.), etc. a entrepris de donner à nos études une nouvelle impulsion. A cet effet, il a obtenu à son université la création, pour les Licenciés, à dater de l'année 1965-1966, de cours d'études celtiques qui seront sanctionnés par un diplôme. Nous en insérons bien volontiers ici l'annonce et le programme :

THE UNIVERSITY OF LEEDS

Postgraduate Diploma in Celtic Studies

The diploma in Celtic studies is designed to provide for the needs of postgraduate students who desire an introduction to the principal Celtic languages for literary, linguistic, or historical purposes. Except where a candidate already has a sound knowledge of a substantial part of the syllabus, the course will extend over two academic years and will assume no previous knowledge of the subject.

All candidates must be graduates of the University of Leeds or of another approved university, or must possess equivalent qualifications approved by the Senate. In addition, a good working knowledge of Latin is required.

Candidates will be required to attend the University of Leeds for at least one academic year of full-time study. In exceptional cases they may be permitted to extend their studies and become candidates for the degree of Master of Arts.

Candidates shall attend the courses and satisfy the examiners in the examinations and other tests prescribed:

1. Old Irish, with Irish history and literature.
2. Middle Irish texts.

3. Old and Middle Welsh texts.
4. Modern Welsh, with Welsh literature and history.
5. Either, a subject chosen from the following:
 - (a) Arthurian literature in Welsh and Irish;
 - (b) Celtic philology and epigraphy;
 - (c) Early Scottish Gaelic, or Manx, or Cornish;
 - (d) The Welsh Laws;
 - (e) Latin literature in Celtic translations
- or (f) a long essay (about 10,000 words) on a theme approved by the Supervisor of Celtic Studies may be submitted by the beginning of the candidate's final term.

A diploma with distinction may be awarded to a candidate whose work is judged to be of outstanding merit.

VIII

Création d'un grade de « M. Litt. in Celtic Studies » à l'Université d'Édimbourg.

L'Université d'Édimbourg, dont on sait combien elle contribue puissamment à l'avancement de nos études sous la direction du Professeur Kenneth JACKSON, fait elle aussi un nouvel effort pour former des chercheurs de qualité, en créant, à partir d'octobre 1966, un cycle d'études pour licenciés qui sera sanctionné au bout de deux ans par un grade nouveau. En voici l'annonce telle qu'elle paraît dans l'*Edinburgh University Calendar* :

M. Litt. in Celtic Studies

This is intended for Honours graduates in allied fields, such as philologists, historians, students of mediaeval literature, etc. with no, or comparatively little, previous knowledge of Celtic, who wish to extend their range into related aspects of study in the Celtic field. Such students will take course (and sit an examination) in Old and Middle Irish and/or Early Welsh, and such other of the Celtic languages or periods of languages as may be appropriate to their cases, with study of the relevant literatures, folklore, history, etc. as may be suitable. They will also write a short dissertation on some special subject chosen from these fields. The admission requirement is a pass at not less than the Intermediate Honours level in Latin, Greek, English Language, or a foreign language, or some equivalent evidence of linguistic proficiency.

IX

La revue *Studia Celtica*.

Sous l'égide du *Bwrdd Gwybodau Celtaidd* de l'Université de Galles, les Presses Universitaires de Galles vont désormais publier une nouvelle revue, *Studia Celtica*. Elle sera consacrée principalement à des études philologiques et linguistiques sur les langues celtiques, et permettra entre autres choses de publier des travaux qui, sans constituer de véritables ouvrages, sont cependant trop longs pour être commodément publiés ailleurs. La nouvelle revue, en plus des articles de fond, comprendra une importante partie bibliographique, des articles nécrologiques, et une chronique.

Les articles seront rédigés en anglais, mais des articles en langues celtiques, en français et en allemand y seront aussi admis. Il paraîtra en principe un fascicule par an, au prix de 30 shillings.

L'éditeur en est le professeur J. E. Caerwyn Williams, professeur d'Irlandais à l'Université de Galles à Aberystwyth, à qui les *Etudes Celtiques* souhaitent tout le succès que mérite cette nouvelle entreprise.

Le premier volume, prévu pour 1966, contiendra essentiellement les articles suivants :

Ceart Uí Néill par le professeur Myles Dillon. — *Konjunkt und Futurum im Allirischen* par K. Schmidt. — *Gurdonicus Sulp. Sev. Dial. I. 27, 2*, par D. Ellis Evans. — *Three Welsh Loans in Modern Irish*, par T. S. Ó Máille. — *The Nasalizing Relative Clause*, par D. Howells. — *Romance linguistic influence on Middle Welsh*, par M. Surridge. — *Systems in Welsh Phonology*, par A. R. Thomas. — *On the Origin and Language of the Goidels*, par Seán de Búrca.

X

Les Actes du Congrès International d'Études Celtiques de Cardiff (1963).

Au moment de mettre sous presse, nous recevons les *Proceedings of the International Congress of Celtic Studies* held in Cardiff 6-13 July 1963. Le volume, XXI-136 p. in-8°, est publié aux Presses Universitaires de Galles à Cardiff au prix de 21 shillings. Il en sera rendu compte dans notre prochain fascicule.

E. BACHELLERY.

XI

A propos d'un centenaire.

MATTHEW ARNOLD ET LA LITTÉRATURE CELTIQUE

PAR PATRICK RAFROIDI

Matthew ARNOLD : *Lectures and Essays in Criticism*, edited by R. H. Super with the assistance of Sister Thomas Marion Hoctor. (*The Complete Prose Works of Matthew Arnold. III*). Ann Arbor : The University of Michigan Press, 1962, VIII+578 p., \$ 9.00.

Rachel BROMWICH : *Matthew Arnold and Celtic Literature*, a Retrospect 1865-1965. The O'Donnell Lecture delivered in the University of Oxford on 7 May 1964. Clarendon Press : Oxford University Press, 1965, 43 p., 5/.

Du mouvement critique de réhabilitation des écrivains victoriens, Matthew Arnold semble bien devoir être l'un des plus heureux bénéficiaires. On a non seulement remis à l'honneur sa poésie où l'on découvre comme un avant-propos aux états d'âme et aux thèmes les plus modernes, mais encore on édite et annote sa prose, à Oxford, à Harvard, à l'université du Michigan.

Cette résurrection n'intéresse pas que les seuls anglicistes. En effet, l'un des plus longs essais de l'auteur, qui occupe — notes non comprises — les pages 291 à 395 de l'édition de R. H. Super, n'est autre que le fameux *On The Study of Celtic Literature*, étude qui, on le sait, réunit en une introduction et six chapitres les quatre conférences données les 6 et 7 décembre 1865 et les 24 février et 26 mai 1866 par le Professeur de Poésie de l'université d'Oxford, avant de paraître dans le *Cornhill Magazine*¹ puis en librairie².

Le travail d'Arnold se présentait à la fois comme une entreprise de bonne volonté et une œuvre de vulgarisation.

A une époque où celtomanie et celtophobie croisaient journallement le fer, la deuxième attitude plus virulente dans une Angleterre mieux cernée par les Celtes et où ceux-ci ont toujours posé un problème politique plus encore que racial, littéraire ou linguistique, l'auteur essaie de montrer qu'il

1. Mars, avril, mai, juillet 1866.

2. La première édition fut publiée à Londres (Smith, Elder and Co, 1867, xviii+181 p.).

ne faut ni aimer indistinctement ni haïr éperdument, mais connaître, et tenter de s'enrichir par le savoir.

Au grand public cultivé, écouré par les faussaires ou rebuté par les trop savants traités, il s'offre à être le Renan d'Albion ; il essaie de donner une synthèse, sinon des connaissances de l'époque, au moins des siennes propres — tout imparfaites qu'elles soient, et il en a pleinement conscience — une application des théories contemporaines de la race, du milieu et du moment, un remède, enfin, contre le Philistinisme ambiant car — c'est Arnold qui cite ce proverbe irlandais — :

« Pour la ruse et la bravoure la palme revient aux Grecs,
Pour l'orgueil démesuré aux Romains,
Pour l'épaisseur aux prosaïques Saxons,
Pour la beauté et l'amour aux Celtes. » (p. 342)

Il appartient donc aux fils de Taliesin et d'Ossian (p. 390) de conquérir leurs conquérants, en leur instillant leurs qualités propres, ou, tout au moins d'intensifier cette colonisation par l'esprit, puisqu'il existe, depuis les origines, dans l'art des Anglais un fort courant celtique qui n'a pas cessé de le vivifier.

Ce n'est pas, certes, que la civilisation et la littérature des Celtes soient sans défauts. Elles en ont, dit Arnold, de majeurs, parmi lesquels le manque de mesure, le manque de construction architecturale, le manque d'efficacité.

Mais elles possèdent aussi les plus sûres des valeurs : antiquité vénérable, et donc tradition ; sens du spirituel. Elles sont caractérisées par des traits attachants : sentiment, à la fois sensibilité et sentimentalité, tendance à réagir contre le despotisme du fait ; goût du style ; mélancolie ; sens de la magie de la nature et donc du sacré.

Et, en digne fils de son père, en Victorien efficace, Matthew Arnold concluait par une suggestion pratique : qu'on fonde à Oxford et à Cambridge une chaire de celtique, ne serait-ce que pour « *envoyer, par le tendre ministère de la Science, un message de paix à l'Irlande* » (p. 386).

L'édition, remarquable, de R. H. Super a d'abord l'avantage de présenter un texte d'une sûreté absolue, agréablement imprimé, et remis à sa place dans la production arnoldienne. Mais, dans la section intitulée « Notes critiques et explicatives » (p. 490 à 514 en ce qui nous concerne), elle offre davantage encore. Il y a les références des citations et des paraphrases, absentes des versions plus courantes ; de précieux renseignements sur les circonstances de composition, les influences — françaises, essentiellement, mais aussi le cheminement chez l'auteur de l'idée de son ascendance celtique : un peu d'Irlande, beaucoup de Cornouailles ; — il y a enfin une brève mention des études principales qui ont été consacrées, de 1866 à 1962 à *The Study of Celtic Literature*.

On peut aisément passer sur les dénonciations hystériques de certains journaux anglais du temps. D'autres accusations lancées contre Arnold par des détracteurs autrement plus compétents méritent, par contre, un instant d'attention si l'on veut porter sur l'œuvre un quelconque jugement de valeur.

Et d'abord la question des fantaisies linguistiques, et plus précisément étymologiques, de l'écrivain. Sur l'état de sa science des dérivations Arnold se faisait d'ailleurs fort peu d'illusions et il s'empressa d'introduire, dès la première édition en librairie, les corrections que lui avait complaisamment suggérées Lord Strangford. Ce dernier, mieux informé, n'étant pas pour autant infaillible, et l'étymologie ayant fait maint progrès entre 1866 et 1910, on ne s'étonnera pas qu'à cette date, Alfred Nutt ait rajouté un certain nombre d'amendements¹.

Plus qu'aux erreurs factuelles d'Arnold, néanmoins, c'est à certaines de ses interprétations et de ses synthèses que s'attaque Nutt, tout à la fois irrité et fasciné par le volume du grand Victorien — attitude, faut-il le dire, qui demeure celle de nombreux lecteurs —. Rappelant la « celtisation » outrancière qu'il fait subir aux Français, Nutt émet par exemple, des doutes sérieux sur les qualités d'ethnologue de Matthew Arnold. Avant lui, Henry Stuart Fagan² avait sévèrement critiqué son concept de race, et Andrew Lang, avec sa virulence habituelle, lui avait fait écho³. Après lui, Frederic E. Faverly⁴ reprendra la question en détail avec plus de modération, mais sans absoudre Arnold pour autant.

Les erreurs linguistiques d'Arnold, ses idées sur la race, son ignorance non seulement des originaux (« *Arnold ressemble à Gladstone qui, sans connaître un mot d'hébreu, écrit un livre entier sur la Bible* », disait H. W. Paul⁵) mais encore des meilleures traductions accessibles sont, évidemment, des péchés difficilement pardonnables. Mais ce n'est pourtant pas sur ces points que ses critiques ont été les plus durs.

Ce que certains Anglais n'ont pas admis, c'est qu'il ait osé trouver en leur patrimoine poétique des traces de celtisme. Qu'on se rappelle la rudesse avec laquelle A. C. Swinburne fustigeait :

« *Le Celte amateur, le soi-disant Celte... qui a la prétention de découvrir une veine perceptible de fantaisie celtique, un fil tangible d'influence*

1. *The Study of Celtic Literature*, etc., with introduction, notes and appendix by Alfred Nutt. Londres : David Nutt, 1910, XLII + 189 p.
2. *Contemporary Review*, VI, 257-61, octobre, 1867.
3. « *The Celtic Renaissance* », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, CLXI, 188-89, février, 1897.
4. Frederic E. FAVERLY, *Matthew Arnold the Ethnologist*. Evanston, Illinois : Northwestern University Press, 1951, vi + 241 p. (spécialement le chapitre V : « *The Celt* », p. 111-161).
5. Herbert W. PAUL, *Matthew Arnold*, New York, 1902, p. 96.

celtique, dans les chefs-d'œuvre d'inspiration anglaise. Un tel personnage est trop absurde pour n'être point montré du doigt et ridiculisé »¹.

Ce que les Celtes, ou plus encore les Celtisants, ont mal pris, c'est moins le refus, très britannique, d'Arnold de croire à une résurrection possible des langues celtiques comme instruments de communication quotidienne, scepticisme qu'il partageait avec Daniel O'Connell, que le cadeau empoisonné à la littérature celtique de la coriace épithète « mélancolique », et que, pour ce faire, il se soit référé à James Macpherson dont il cite, en exergue, le blasphématoire :

« *They went forth to the war, but they always fell.* »

Le reproche est si général, chez Nutt, chez Snyder², chez John V. Kelleher³, pour n'en citer que quelques-uns, que nous aurions frêmi à l'idée de douter publiquement de son bien-fondé si, très charitablement, une des plus éminentes spécialistes des lettres celtes ne venait à notre secours.

Après avoir noté (p. 18) que Macpherson étant de nationalité écossaise, cela suffisait pour Arnold à valider le celtisme de ses écrits, Mrs Bromwich poursuit (p. 19) :

« *'They went forth to war, but they always fell'* — cette phrase ne pourrait-elle être la traduction d'un vers du 'Gododdin' ? *Aneirin* ne cesse de parler des guerriers britanniques qui tombèrent à la bataille de Catraeth, avec un fatalisme qu'anime le même désespoir... c'est encore vrai de la lamentation de *Llywarch Hen* (IX^e siècle)... La mélancolie est un état d'âme universel, on ne peut donc la considérer comme exclusivement celtique, mais le fait est que cette veine de pessimisme résigné est un des traits dominants de l'antique poésie galloise... et qu'en irlandais aussi, les ballades du cycle Fenian — sources originelles et authentiques de l'« Ossian » de Macpherson — nous fournissent de nombreux exemples de cette note élégiaque. »

et, plus loin (p. 29), avant de présenter une nouvelle série d'exemples inconnus d'Arnold :

« Il est probable qu'un savoir plus vaste n'eût fait que confirmer l'auteur dans son insistance sur la 'mélancolie celtique'. »

Outre d'évidentes qualités d'information, de documentation, de clarté,

1. Cité par Clyde K. Hyder : « Swinburne : Changes of Aspect and Short Notes » in *P.M.L.A.*, LVIII, mars 1943, p. 235.

2. E. D. SNYDER, *The Celtic Revival in English Literature, 1760-1800*. Cambridge : Harvard University Press, 1923, p. 89 sq.

3. John V. KELLEHER, « Matthew Arnold and the Celtic Revival », p. 197-221 de *Perspectives of Criticism*, edited by Harry Levin. Cambridge : Harvard University Press, 1950 (Harvard Studies in Comparative Literature, n° 20).

de vigueur qu'il serait peut-être impertinent de notre part de souligner dans l'O'Donnell Lecture de 1964, ce qui frappe le plus dans l'exposé de Mrs Bromwich c'est précisément cette générosité à l'égard d'Arnold.

Non qu'elle soit aveugle à ses manques, ceux qu'ont signalés certains de ses prédécesseurs, d'autres encore qu'elle met bien en valeur, ainsi son incompréhension des traits d'une littérature dont la transmission a été orale (p. 26). Mais l'actif de *The Study of Celtic Literature* contrebalance amplement, pour elle, le passif : l'originalité du sujet en 1866 ; l'impulsion qu'il donna aux études celtiques ; le désintéressement de l'auteur abordant une question presque tabou alors en Angleterre, clamant son admiration pour les savants gaéliques méprisés ou inconnus comme Eugene O'Curry ; les hardiesses de pensée : Arnold partage avec Renan l'initiative d'avoir embrassé d'un seul regard les littératures d'Irlande, de Galles, de Bretagne à des fins de comparaison ; la justesse de certaines intuitions, l'antiquité des *Mabinogion* par exemple ; la pénétration de certaines analyses.

C'est peut-être sur ce dernier point que Mrs Bromwich nous a le plus intéressé. Ainsi (p. 11 sq.), elle montre admirablement qu'ayant à illustrer le goût du style dont font preuve les Celtes, Arnold a trouvé d'instinct les exemples qui contiennent les tours les plus révélateurs : triade, antithèse, répétition...

..

La cause devrait donc être entendue. Mais pour ceux qui n'ont pas, comme Mrs Bromwich, l'humilité de reconnaître que l'intuition du génie peut parfois pallier les insuffisances de l'érudition, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que *The Study of Celtic Literature* ne devrait, en bonne justice, être appréciée qu'en fonction de son propos.

Les services que M. Arnold a pu rendre — indirectement — à la cause des études celtiques proprement dites ne doivent pas faire oublier que c'est la littérature de langue anglaise, écrite ou non par des Celtes, qu'il voulait vivifier par un pèlerinage aux sources.

En ceci, ses ennemis comme ses amis sont bien forcés d'admettre qu'il a pleinement réussi et que le mouvement dit de la « Renaissance celtique » a trouvé en lui son bréviaire, comme le Pré-raphaélisme l'avait trouvé chez Ruskin, et les esthètes chez Pater. D'ailleurs, les figures les plus marquantes de ce mouvement ont admis leur dette, W. B. Yeats, bien qu'avec quelques réserves¹, Fiona Macleod avec plus d'enthousiasme encore :

« *L'essai de Renan en France et en Allemagne, celui d'Arnold en Angleterre et en Amérique ont été les torches qui ont embrasé la multitude des flambeaux celtiques ou, disons plutôt, les souffles qui ont allumé*

2. W. B. YEATS, « The Celtic Element in Literature » in *Ideas of Good and Evil* (1902). *Essays*, etc. London : Macmillan, 1961, p. 173-188.

la flamme celtique, désormais l'une des influences les plus marquantes de la littérature contemporaine¹. »

Avant l'ouvrage de Mrs Bromwich on pouvait peut-être affirmer que le celtisme ressuscité par Arnold était un faux, on pouvait afficher le dédain d'un John V. Kelleher. Dorénavant le ridicule risque plus d'éclabousser ce genre de critiques que Matthew Arnold dont le grand œuvre porte allégrement ses cent ans d'âge.

3. *The Strayed Reveller, etc. and Other Poems* by M. ARNOLD edited by W. Sharp, London, 1896, introduction.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. Jean MARX, Nouvelles recherches sur la Littérature Arthurienne. — II. P. BOSCH-GIMPERA, Les Indo-européens. — III. J. M. BLAZQUEZ-MARTINEZ, Religiones primitivas de Hispania. — IV. A. L. OWEN, The Famous Druids. — V. Françoise LE ROUX, Les Druides. — VI. D. A. BINCHEY, Scéla Cano Meic Gartnáin. — VII. P. LEHMANN, Fled Dúin na nGéd. — VIII. Kenneth JACKSON, The Oldest Irish Tradition. — IX. Gearóid MAC NIOCAILL, Notitiae as Leabhar Cheanannais. — X. Pádraig Ó SUILLEABHÁIN, Lucerna Fidelium, Froinsias Ó Maolmhuaidh a chum. — XI. Brynley F. ROBERTS, Gwassanaeth Meir. — XII. Françoise HENRY, L'Art Irlandais. — XIII. R. TOLKIEN, T. H. PARRY-WILLIAMS, Kenneth JACKSON, B. G. CHARLES, Nora CHADWICK, Angles and Britons. — XIV. Sergio CIGADA, La leggenda medievale del cervo bianco e le origini della « Matière de Bretagne ». — XV. Fanni BOGDANOW, The Romance of the Grail. — La Folie Lancelot. — XVI. Renée CURTIS, Le roman de Tristan en prose. — XVII. Alberto VARVARO, Il roman de Tristano di Beroul. — XVIII. Charles CAMPROUX, Le Joy d'Amor des Troubadours. — XIX. Olivier LOYER, Les Chrétientés Celtiques. — XX. J. L. W. L. BLOKLANDER, Arlequin dans le Théâtre breton. — XXI. G. PENNAOD, Dornlevr Krennvrezhoneg evit skolidi an eil derez. — XXII. Jean RYCHNER, Lais de Mairie de France. — XXIII. Roger LATRUILLIÈRE, Guiron le Courtois.

I

MARX (Jean), Nouvelles Recherches sur la Littérature Arthurienne (Paris Librairie C. Klincksieck, 1965), pp. 322.

This book contains a selection of such studies as M. Marx has published on Arthurian subjects since 1952, the date of his previous major work, *La Légende Arthurienne et le Graal*. Two additional essays appear for the first time: one on the *Perlesvaus* and the other on the cult of the Paropside (the dish of the Last Supper) in Great Britain. There has also been added a long introduction in which the author summarizes his views in broad outline, and an Appendix in which he surveys the progress made in Arthurian studies between the years 1952-1963. As in his previous book, M. Marx's main interests are still centred upon Grail problems, and he has much that is important to say about the development of this theme from its ultimate Celtic origins to its treatment in the French poems and prose romances, and also upon the affiliation of the various French romances to each other. In the light of the considerable volume of work by other

scholars which has been published in the intervening years, M. Marx has modified or enlarged upon many of the views which he expressed in his previous volume. And although his central theme continues to be the Grail, the book includes valuable studies upon a number of other subjects, which range from a discussion of certain aspects of the *Tristan* romances to that of the delineation of Guinevere. So wide is the scope of M. Marx's researches, indeed, that in the course of his book he makes some reference, either primarily or incidentally, to nearly all of the major problems concerning the origin and genesis of the Matter of Britain. And it must be emphasized that these are problems which no Celticist may legitimately ignore. For since Old French literature was the primary recipient of that part of the Celtic literary inheritance which became embodied in the Matter of Britain, it has retained many interesting survivals of Celtic oral and written tradition, which have been transmitted in no other form. Until recent years the investigation of these Celtic survivals has lain primarily within the province of students of comparative mediaeval European literature, who have inevitably approached the subject from a standpoint which is different from that of their immediate relevance to Celtic studies. It is refreshing, therefore to find in M. Marx a scholar who is not only deeply versed in the Arthurian literature composed in his own tongue, but who is at the same time genuinely concerned to estimate the true nature of the Celtic contribution to Old French literature. With this purpose before him, he has taken the trouble to keep himself informed of much of the critical work most relevant to his subject which has been published in recent years by Welsh and Irish scholars.

It hardly need be said, therefore, that M. Marx handles his primary Old French sources in a manner which inspires the confidence of the non-specialist in his conclusions: it is obvious that his knowledge of these texts is extensive and intimate. Wherever possible he is careful to establish the date and provenance of each of his sources in turn, and to examine the problem of the relationship which subsists between them. On the one hand he discusses the relationship between Chrétien's own work and that of the continuators of the *Conte del Graal*; and on the other, that which subsists between Chrétien, the poem of Robert de Boron, *Perlesvaus*, and the 'historical' tradition embodied in the chronicles. The chapters which deal with these subjects bear eloquent witness to the fruitfulness of this type of historical enquiry into the development of the Arthurian legend, and one of the results of bringing the problems of authorship and provenance into clear focus is that M. Marx is enabled on more than one occasion to illustrate the alteration and development which the Arthurian themes underwent at the hands of successive authors. Thus he is able to demonstrate the changing significance and progressive Christianization of the meaning attached by a series of writers to the various symbolic objects associated with the Grail — the *dysyl* or *gradalis* itself, the lance, and the sword. He shows how certain primitive elements in the *Tristan* romance underwent transformation at the hands of the Anglo-Norman

poet Thomas, who re-interpreted the primitive *data* transmitted to him in terms acceptable to his own contemporaries.

Questions such as these which involve the transplantation of themes from one culture into another are fundamental to the interpretative study of Arthurian origins, and they must be boldly faced by any scholar who would wish to cross the no-man's land which separates pre-1100 Celtic civilization from the better-known civilization of twelfth-century France and Norman England. It is here that we lack critical guidance, or indeed any established or widely-accepted principles on which to work. Far too often, indeed, evidence drawn from the mediaeval Celtic literatures (in translation) has been forced into a pre-conceived framework in an attempt to bridge the gap between the French sources and those emanating from Celtic Britain. But it is an indispensable preliminary to this investigation that the student should make a study of the early Celtic literatures in their own right, and that he should attempt to understand the nature of the tradition embodied in them. He must consider impartially which elements were abstracted from this tradition to be communicated to the French-speaking world; next, who were the most likely intermediaries; and finally, in what form this transmission took place (ie. whether by oral or by written channels). On each of these fundamental questions M. Marx adopts a standpoint which is both enlightened and judicious; and this is particularly apparent in his introduction and in the valuable chapter entitled 'Monde Brittonique et Matière de Bretagne'. Much of what he has to say may indeed be familiar and even axiomatic to Celticists, but it is none the less particularly welcome to find it brought forward here, as it ought to be, within the context of Arthurian studies. Thus the emphasis which M. Marx places upon the cultural homogeneity which bound the various parts of Celtic Britain together with the overseas colony in Armorica during the centuries which were operative for the formation of the Arthurian legend is particularly important. He cites in this connection the evidence of a charter which has hardly received adequate recognition until now, and which speaks of the Bretons and the Welsh as *unius lingue et unius nationis* (*Book of Llandaff*, ed. J. G. Evans and John Rhys, 181, 15). The date of the charter is the second half of the ninth century (not tenth century as M. Marx states; see Fleuriot, *Dictionnaire des Gloses en Vieux Breton*, p. 13). M. Marx rightly emphasizes the great antiquity of the literary tradition shared in this way by the Celtic peoples, as it is evinced alike in their bardic poetry and their prose narrative. He cites the evidence which is now established beyond doubt, for such relevant poetry and narrative material as was in existence in Welsh before the date of Geoffrey of Monmouth: the *Four Branches of the Mabinogi* and *Culhwch and Olwen*, *Armes Prydain* and certain of the other prophetic poems which introduce the figure of Myrddin, *Preiddau Annwfn*, and the Arthurian saga poems in the *Black Book of Carmarthen*. M. Marx recognises the evidence which proves the cyclic growth of the Arthurian legend to have been already in the process of development in Wales prior to the Norman Conquest, so that Arthur's

name was already sufficiently prominent in the insular tradition to draw into its orbit the names and stories of such originally separate heroes as Peredur, Owain ab Urien, Geraint ab Erbin, and Gwalchmai. His views are in line with current Welsh scholarship in his recognition of the literary phenomenon by which the stories of a number of the major saga heroes of North Britain and southern Scotland (possibly even including Arthur) became progressively transmitted southwards and re-localized in Wales and in south-west Britain. M. Marx's appreciation of the character of the Welsh tradition in these respects is of major assistance to him when he comes to the discussion of Arthurian names, and the equivalences which are to be found between the Welsh and Old French forms. Here, indeed, M. Marx is advisedly cautious, but he recognises the prior authority in Welsh tradition for certain names, eg. *Peredur* and *Gwalchmai*, which undoubtedly refer to the same characters as the corresponding continental forms *Perceval* and *Gauvain* — so that however loose these approximations may appear, the ultimate origin of these characters in a milieu of insular Celtic heroic saga is established.

M. Marx shows that Armorican Britons and insular Britons participated alike in a common culture which included social and religious institutions as well as literary tradition. Even after close communication between the two countries decreased (from the tenth century onwards), the Armoricans still cherished this inheritance, and communicated elements from it to their French neighbours. Against a correct understanding of this background, as M. Marx shows, the question as to whether the Welsh or the Bretons were the more influential in this communication is of diminished significance — for the material transmitted was the mutual inheritance of both. The so-called 'Breton lays' — the ultimate models of Marie de France — were evidently the speciality of the bi-lingual Armorican Britons, and it seems certain from the number of references to them that these formed an important element in the transmission at all stages. Through them the French became acquainted with the stories of Tristan and Gauvain (*Gwalchmai*), and with those of many of the otherwise-unknown heroes who are named in Chrétien's *Erec* among the members of Arthur's Court. Yet in spite of the primary work of oral dissemination achieved in this way by the Bretons, M. Marx adheres to his earlier view that these were far less influential than the insular Britons in the actual formation of the Arthurian legend, concerned as it is with the legendary figures of Wales and North Britain rather than with those of Brittany (Arthur superseding the Breton hero Gradlon Mor, who is prominent in the Saints' Lives). And the Arthurian scene is only exceptionally localized in Armorica, rather than in Great Britain. M. Marx still insists that the most important channel of transmission was that of the direct contact which took place between the inhabitants of South Wales and the Anglo-Norman overlords who penetrated their country in the years following the Conquest, and who presently intermarried with members of the Welsh royal families from both North and South. The importance of the evidence concerning the South-Welsh

storyteller Bleddri or Breri cannot be minimized, far less dismissed, in this connection. And it was in the narrative material which circulated in Celtic Britain, first orally and ultimately in written form, that M. Marx sees the origin of the written sources to which Chrétien evidently refers in acknowledging his debt to his patrons Philip of Flanders and Marie de Champagne (p. 169). In this matter Chrétien's statements are corroborated by the evidence of a number of Arthurian names which patently reproduce Old Welsh written originals (as indeed M. Vendryes and M. Frappier have also emphasized). We thus have incontrovertible evidence for both the written and the oral transmission of the Matter of Britain to the French during the epoch of Chrétien de Troyes, of Marie de France, of Thomas and of Béroul. And M. Marx rightly emphasizes that the terms *briliones* and *brilannia* are completely ambiguous in twelfth-century sources, and may refer either to the inhabitants of Great or of Lesser Britain (the title of Geoffrey's *Historia Regum Britanniae* is a useful reminder on this point).

It is evident that the literary taste of their patrons exercised a formative control upon the type of narrative transmitted by the Celtic storytellers to the French, and that the fondness of these patrons for tales of magic and enchantment meant that the themes so selected reflect certain limited aspects only of the Celtic tradition. Certain themes by the very frequency of their recurrence constitute for the Arthurian romances a unity of atmosphere which is individual and unique. The Arthurian world is a world of individual initiative and of personal adventure, associated with heroic names derived from an alien civilization; its heroes are engaged in dangerous quests whose object may be to win a bride who is the possessor of supernatural attributes, or to avenge slain relatives (often these quests are introduced by the motive of the 'unlimited boon'). These heroes win through to ultimate success and personal fulfilment by passing through a series of initiatory tests, and they move in an atmosphere in which events are pre-ordained, or else they may be governed by supernatural injunctions and prohibitions. (The ultimate survival of the Celtic *geis*, one may add, is perhaps to be found in those homilies so sternly and often gratuitously bestowed by the Christian hermits with whom the Grail romances abound). The ever-present Otherworld of Celtic mythology (which is never directly associated with the dead) has survived into Arthurian romance and is frequently visited; it may take the form of a castle, a magic garden or an island; it is the repository of magic talismans which the Arthurian heroes may be required to win back from it as the object of their quest. This world is subject to enchantment and to supernatural time-lapses, to widespread desolation affecting a whole countryside, which may be dispersed only by some appropriate act on the part of the hero; and it is one in which certain forgotten symbols are repeated so frequently as to have lost their primary significance — sword-bridges, revolving castles, magic springs, caldrons of plenty and re-birth, transformation into bird or animal form. Such incidents, ultimately Celtic in their origin, are continually repeated by the romance-writers 'les conteurs s'embrouillent, confondent, expliquent,

ajoutent' p. 227) — so that the inner coherence of the Arthurian world is in fact based upon its inheritance of the *débris* of an almost obliterated mythology.

One of the theses on which M. Marx is most insistent is his belief that the substance of the written *conte* concerning the story of the Grail which Chrétien received from Count Philip of Flanders underlies not only Chrétien's own unfinished poem but also the work of his continuators. This consideration is particularly relevant to the subject-matter of the first two continuations, and M. Marx has over many years advocated the importance and the primitive character of these poems (dealing with the adventures of Gauvain and of Perceval respectively), to which relatively little attention has hitherto been paid. He believes that the poets who composed these continuations with the purpose of drawing Chrétien's story to its logical conclusion drew both upon the written *conte* and upon Breton lays still orally current in the early thirteenth century. M. Marx's argument in this matter has an immediate bearing upon the contents of the Welsh *Peredur*, whose concluding episodes aptly terminate the original incidents in the story, and include among others the important adventure of the hero's visit to the Chessboard Castle, which is paralleled in the Second Continuation, but not in Chrétien's poem itself. On these grounds M. Marx concludes that *Peredur* is a completed unity, and that it did not terminate (as Thurneysen and Professor Mary Williams believed) at a point previous to these final episodes, represented by the conclusion of the text as it stands in Peniarth MS 7. Here it is interesting to note that M. Marx arrives independently at virtually the same conclusion respecting the unity of *Peredur* as that which has been reached in the most recent study of the tale by a Welsh scholar, Dr. Glenys Goetinck (*Llên Cymru* VI, 145). A more general question which arises here, however, is that concerning the ultimate date at which we may reasonably conclude that French romance-writers could still have retained any first-hand (or even, as in this instance, second-hand) contact with Celtic tradition. As long as the oral tradition continued to survive alongside the written tradition it is possible to believe that such *rapprochements* could have taken place. But how long did this continue to be the case? References in the *Prose Tristan* and elsewhere indicate the familiarity of the authors of the early thirteenth-century prose romances with Breton lays, and the Breton lays were obviously a major instrument in this oral dissemination. But one must at all stages allow for the influence of innumerable lost written romances upon the romances which have survived; and as the oral tradition dwindled it becomes progressively less likely that any extant romance retains primitive Celtic elements, rather than elements deliberately fabricated from stock Arthurian data derived from lost written originals. The earlier the romance, of course, the greater the chance that some such authentic elements may have survived in it, and it seems a safe axiom that we should regard Chrétien de Troyes and the twelfth-century French Arthurian poets who were his contemporaries with far greater respect as the recipients and transmitters of this tradition, than

we should regard the fabricators of the thirteenth-century romances in prose and verse. This is a question involving one of the fundamental principles behind Arthurian studies: it is brought forward here because it is but one of the many interesting questions of principle upon which M. Marx's book invites the reader to speculate. It is to be hoped that before long M. Marx will again bring his great learning to bear upon some of these wider and more general Arthurian problems, and give us the benefit of his experience in working towards their solution.

Some minor inaccuracies — particularly in the spelling of Celtic names — need correcting, and should therefore be recorded. They are not of sufficient importance to detract from the value of the book.

P. 11, n. 7. The article on Arthur to which the author refers in the *Bulletin of the Board of Celtic Studies* is by Count Nikolai Tolstoy (*not* Trubetskoi).

P. 12. *Armes Prydain* does *not* mention the name of Arthur (presumably there is confusion here with the famous line in the *Gododdin* which recalls Arthur's feats for comparison with those of one of the Catraeth warriors).

P. 14. For *Suëbhne* read *Suibhne*. In the light of modern scholarship there can be no question of Myrddin being the actual author of the early Welsh poetry associated with his name.

P. 26. For *Hoienau* read *Hoianau*; for *Arthuriet* read *Arthuret*.

P. 28. For *Myndlow* read *Mynydd Carn*.

P. 29. For *Mareddud* read *Maredudd*.

P. 29. *Culhwch ac Olwen* is hardly to be dated 'près de cent ans avant l'histoire de Geoffrey'; M. Marx has himself referred to ALMA pp. 38-39, where Professor Foster gives reasons for dating its ultimate redaction to circa 1081.

P. 30. For *Peniarth 16* (which does not in fact contain the text of *Peredur*, read *Peniarth 4* (the White Book of Rhydderch).

P. 40. For *Abalach* read *Ablach* (the Irish form).

P. 46. For *Gwenyd* read *Gwened*.

P. 63. For *Tingatel* read *Tintagel*.

P. 82. For *cyfarwydded* read *cyfarwyddiaid*.

P. 127. For *disten* read *distein*; for *pentulu* read *pentulu*.

P. 261. For *Rhys ep Tedwyr* read *Rhys ap Tewdur*; for *Winlenen* read *Winlowen*.

P. 262. For *Aiern* read *ti(g)ern* or *teyrn*.

P. 285, n.: for *Dryst, Drystagnos* read *Drust, Drustanos*.

In addition, I would like to offer a few comments on subsidiary points: PP. 13, 27, 30. The Welsh evidence undoubtedly favours the name *Peredur* as the prototype of *Perceval*, but nevertheless care is needed here, since Welsh tradition refers to more than one north-British hero of this name, and it is inherently improbable that the Arthurian *Peredur* fab Efrawc Iarll can be the same as the *Peredur* fab Eliffer who is said to have fought in company with his brother Gwrgi at the Battle of Ardferydd in 573. (See my *Trioedd Ynys Prydein*, pp. 488 ff.)

P. 87, n. 4. Concerning the date of *Baile in Sedil*, see now Gerard

Murphy, *Ériu* XVI, 145-151. Professor Murphy establishes the text of *Baile Chuind* as eighth century, and this gives a very much earlier dating for that part of the later text which is most significant for its Grail analogies; ie. the list of prophecies concerning the future High Kings, whose reign over Ireland is symbolized by the bestowal of the 'drink of sovereignty'.

Pp. 210-211. Concerning *Logres* (<*Lloegr*>), it is relevant to consider the significance of this term in Welsh. In Welsh sources *Lloegr* always means England, and according to a suggestion of Sir Ifor Williams' (*Armes Prydain*, pp. 45-6), it may have originally denoted the kingdom of Mercia bordering on the Welsh Powys, though its use in early poetry suggests that it came quite early to be used as a name for England as a whole. Even if the Arthurian texts referred to by M. Marx intend by the name of Logres to designate Arthur's own kingdom, this usage can have no root in authentic Welsh tradition, where *Lloegr* always means the land of the enemy. The prophecy 'toz li reauines de Logres... Sera destruz par cele lance' (ie. the one sought by Gauvain) is provocatively reminiscent of the kind of comprehensive prophecy of victory over the English which occurs in Welsh prophetic verse from the tenth-century *Armes Prydein* onwards, and it seems worth making the suggestion that the lines might represent a confused recollection of such verse. (This would mean retaining the reading *sera* in place of the *ert* suggested by M. Marx.)

P. 127. The *Angharad Ton Velen*, daughter of Rhydderch Hael, who is named in the *Triads* (see *Trioedd Ynys Prydein*, no. 79) is by no means necessarily to be identified with the *Angharad Law Eurawc* of *Peredur*. The name *Angharad* is far too common to make any such assumption.

P. 285. With reference to Tristan's dragon-fight, it is important to note that the Irish version of 'The Dragon-Slayer' contained in the eleventh-century *Tochmarc Emire* is the oldest version recorded in western Europe, and that this version contains certain marked parallels with the *Tristan* version which do not occur elsewhere, including the hero's recognition in the bath. Further, the theme of the dragon-fight is duplicated in that of Tristan's fight with *Le Morholt*, and it is difficult to believe that there is not some connection between the name of *Le Morholt* and that of the three giants called *Fomoir*, who in the Irish tale similarly demand a human tribute which involves the sacrifice of the heroine. (I have discussed this more fully in my paper 'Some Remarks on the Celtic Sources of *Tristan*', *Trans. Hon. Soc. Cymmrodorion*, 1953, pp. 38-40.)

Pp. 77 ff. The cultural relationship between Brittany and Wales may be compared with that which subsisted between Wales and the 'Old North'. Relations between Wales and the North were interrupted as early as the seventh century, yet in spite of this interruption the poems of Aneirin and Taliesin continued to be copied in Wales itself between the ninth and the thirteenth centuries, and to be echoed and alluded to by poets. Much other northern tradition was handed down in Wales in the same way. In the ninth century the contacts between Wales and Brittany were very much closer than those between Wales and the lost northern kingdoms:

it is the more understandable, therefore, that the twelfth-century Bretons should still retain an active memory of Arthur and of the other legendary sixth-century heroes who belonged properly to the homeland from which they had been severed only at a comparatively recent date.

Rachel BROMWICH.

II

P. BOSCH-GIMPERA, *Les Indo-européens. Problèmes archéologiques*, préface et traduction de R. Lantier, Paris, Payot, 1961, 293 p., 10 cartes.

Pour rendre compte de ce livre, qui résume toute une vie de travail, sur le plan des problèmes indo-européens, il faudrait de nombreuses pages, même en se limitant au domaine archéologique qui en constitue l'essentiel. Publié en espagnol à Mexico en 1960, le voici traduit en français par l'éminent archéologue qu'est M. R. Lantier, à qui furent toujours familiers les travaux des savants hispaniques. Je me contenterai de relever ici, de ce vaste exposé, ce qui concerne les Celtes : les lecteurs de la Revue n'ont pas oublié que M. Bosch-Gimpera y a consacré naguère, de 1950 à 1955, de nombreuses pages aux migrations celtiques ; il les envisage dans cet ouvrage dans un cadre plus large, en prêtant surtout attention aux témoignages proprement archéologiques de ces mouvements à leur origine même.

En analysant tous les systèmes proposés jusqu'ici pour l'origine des Indo-européens, l'A. reste fidèle à sa théorie sur le caractère déjà celtique de la culture des Champs d'urnes (et même de la culture des tumulus qui l'a précédée), contre Pokorny qui la veut pré-celtique (p. 28-29) ; toutefois — et c'est l'idée maîtresse du livre — l'idée de formation ethnique est ici plus diluée, au profit de « ségrégations et différenciations, à partir d'un milieu culturel originel », d'éléments pouvant désormais « s'intégrer à des milieux très différents » (p. 32, 47, 103-106). Ainsi la culture des tumulus, mêlée d'éléments lusaciens et celle de la céramique cordée nordique, en contact avec les Danubiens, sont à l'origine des Celtes, « ce qui explique, chez les Celtes historiques, la prédominance de l'un ou l'autre élément, oriental (alpin) en France, occidental en Irlande, nordique en Écosse » (p. 36). Les peuples, comme les familles, résultent d'un « processus historique complexe », non d'une souche unique ou d'un seul foyer initial.

Au Néolithique se développe une culture danubienne caractérisée par une céramique à décor linéaire de spirales et de méandres, qui atteint ensuite la Belgique (l'Omalien) et le Nord-Est de la France, sous la forme d'une variante à décor poinçonné, tandis que les motifs spiralés, peints ou incisés, fleurissent dans les Balkans, sur les bords de l'Adriatique et jusqu'en Sicile (il y aurait à chercher dans quelle mesure et par quelles voies ces motifs renaîtront dans le style proprement celtique de l'époque historique : le Danube est resté longtemps l'artère maîtresse de cette zone stylistique, v. p. 149). Ces éléments danubiens, dérivant de l'un des deux grands groupes

indo-européens originaires (l'autre étant le groupe pontico-caucasien), se mêlent en France à la culture occidentale de Seine-Oise-Marne, sœur d'autres cultures néolithiques non indo-européennes de l'Ouest (Cortailod, Michelsberg, vase campaniforme). A l'âge du Bronze, se développe dans l'Europe nordique, riche en ambre, un art décoratif où domine la spirale, peut être sous l'influence du style danubien « où ce motif reparait à plusieurs reprises » (p. 188). La culture de Lusace et celle des tumulus, y compris celle des Champs d'urnes, semblent coïncider avec l'unité linguistique centre-européenne et avec l'indo-européanisation des futurs Germains : la culture des urnes représente une civilisation ethnique celtique, dont l'expansion répand, vers l'ouest et le sud-ouest, en France et jusqu'en Espagne, l'hydronymie et, déjà, des éléments de toponymie celtique. Les Vénètes ne seraient que l'un des groupes occidentaux des Lusaciens.

La dernière étape des premiers mouvements celtiques (les Champs d'urnes) aboutit, par la France, en Espagne où ils importent la culture de « Hallstatt B » (p. 241) et des noms en *-dunum* : en Catalogne, « aucun indice ne permet de supposer des invasions postérieures » ; et ce serait, dans toute la future Gaule, le Nord de l'Allemagne, les îles britanniques et toute l'Italie, la première apogée des peuples celtiques, « dont l'unification avait été faite par la culture des urnes, formée en Tchécoslovaquie... aux confins de la civilisation de Lusace » (p. 242). A partir de ce moment et jusqu'à la fin du livre, l'A. reprend la reconstitution des « mouvements celtiques », à partir du Rhin inférieur, qu'il avait déjà proposée dans ses travaux antérieurs : le monde celtique se stabilise au VI^e siècle et les relations avec les colonies grecques d'Occident, ainsi que les influences étrusques, amènent la transformation de la civilisation de Hallstatt en celle de La Tène, sauf dans la France du sud-ouest et l'Espagne, où se prolonge l'ancienne civilisation hallstattienne.

L'ouvrage est touffu, la lecture en est rendue assez ardue par l'impression en italique de trop nombreux passages. Les mots « complexité, confusion, métissage, fluidité » y reviennent presque à chaque page, comme un avertissement mais la ligne générale, la pensée maîtresse de l'A. y circule avec une insistance qui finit par l'imposer. En ce qui concerne l'Occident et les Celtes, le rôle dévolu à la culture danubienne depuis le III^e millénaire paraît être un fil directeur, que des études plus détaillées du style curviligne qui la caractérise, de son évolution et de ses prolongements rendraient peut-être encore plus visible.

P.-M. DUVAL.

III

J.-M. BLAZQUEZ MARTINEZ, *Religiones primitivas de Hispania, I. Fuentes literarias y epigráficas* (Biblioteca de la Escuela española de historia y arqueología en Roma, 14), Consejo superior de investigaciones científicas, Delegación de Roma (imprimé à Madrid), 1962, 286 p., LIV pl., 5 cartes.

C'est plutôt la présentation de textes et de monuments épigraphiques commentés (mais non traduits) qu'un recueil de sources éditées pour elles-mêmes. Les textes (p. 1-47) sont classés dans l'ensemble géographiquement, suivant les régions de la Péninsule auxquelles ils peuvent être rapportés : Centre, Est, Ouest, Nord, Sud et, à l'intérieur de chaque région, par sujets : sacrifices, dieux, vie de l'outre-tombe, divination, cultes, etc. Ces textes sont peu nombreux et peu étendus : il était utile de les rassembler mais l'index des auteurs ne permet pas de les situer aisément dans la présentation commentée car il comprend aussi les textes cités pour comparaison. Le commentaire utilise la bibliographie récente sur la religion celtique ancienne et fait souvent état des faits gaulois. Un mythe concerne Tartessos ; d'autres sont importés. Aucun texte sur la religion ibérique.

Les inscriptions (p. 48-220) sont classées par divinité : divinités (dieux et déesses) assimilées à *Tutela*, de la végétation, topiques, solaires, etc. Un tel classement est fatalement arbitraire car une même divinité peut être à la fois topique et guerrière ou funéraire, etc. L'index des noms divins ne permet pas de s'orienter aisément à cause de l'absence de numérotation des inscriptions et de la présence des noms allégués pour référence. Les planches apportent plus de cent reproductions photographiques de monuments inscrits. Les cartes sont très instructives : groupement des divinités tutélaires et guerrières dans l'Ouest et surtout le Nord-Ouest, des topiques dans l'Ouest, solaires et de la fécondité dans le Nord, aquatiques dans l'Ouest. On est frappé du grand nombre (environ 200) des dieux indigènes (noms ou surnoms), comme en Gaule ; en revanche, la rareté des monuments à Mercure, l'absence de toute dédicace à Hercule, à Apollon distinguent l'Espagne par rapport aux autres provinces. L'A. insiste sur les ressemblances entre ce panthéon et celui de la Gaule romaine : son inventaire et ses analyses, qui rendront de précieux services, permettraient de mettre en lumière de sérieuses différences.

P.-M. DUVAL.

IV

A. L. OWEN, *The famous Druids. A survey of three centuries of English literature on the Druids*, Oxford, Clarendon Press, 1962, 264 p., IV planches hors-texte.

Le titre de cet ouvrage est emprunté à Milton (*Lycidas*) et son sous-titre en précise le contenu : une analyse de la survie des druides antiques dans la littérature et l'érudition britanniques du XVI^e au XIX^e siècle — de 1577 à 1830 environ, de Holinshed à Blake —, ou : comment on a interprété, déformé, enjolivé en Angleterre pendant ces trois siècles — notamment au XVIII^e — les textes anciens concernant les druides, comment ces derniers ont subi des avatars successifs, comment on s'est servi d'eux à des fins poétiques, religieuses et politiques. Le propos est original et l'ouvrage, fort bien fait. On y trouve, au chapitre I^{er}, puis, çà et là, une explication

exacte, par l'A., des témoignages grecs et latins, qui concernent presque exclusivement les druides de Gaule, nommant seulement ceux de Bretagne : vingt-deux auteurs avant la fin de l'Empire romain (une erreur au sujet de l'époque à laquelle vécut Aristote, p. 21). Ce qu'on retint le plus souvent, c'est que les druides procédaient à des sacrifices humains et détenaient la science. Au XVII^e siècle, on prétend retrouver leur origine dans la Bible, on les fait venir d'Orient : ils appartiennent, comme les Patriarches, à la plus ancienne des religions, leur nom s'explique par l'hébreu, on les apparente aux prêtres des Perses et de l'Inde. Ils sont monothéistes, Stonehenge était leur temple, l'itinéraire de leur arrivée dans l'île peut se retracer depuis la Phénicie. Puis, après Gibbon, on en fait des patriotes, des défenseurs de l'indépendance nationale. Mason les introduit sur la scène. On tente alors de justifier le sacrifice humain : il préfigure la Rédemption. Wordsworth, Blake font enfin aux druides une grande part dans leurs poésies. Il y aurait une étude parallèle à faire sur le même sujet dans la littérature française, à laquelle ce livre peut servir de modèle ; quelques indications, données pp. 31-32, 45, 69, 84-87, 92-95, 157, pourraient servir de point de départ, ainsi que Jullian, *Histoire de la Gaule*, I (1908), p. 86, n. 2.

P.-M. DUVAL.

V

Françoise LE ROUX, *Les druides*. Collection « Mythes et religions », Paris, P.U.F., 1964, 156 p. 12 x 18,5 cm.

Ce livre représente un effort méritoire et périlleux en ce qu'il traite en 150 pages du druidisme à partir des témoignages historiques sur les druides gaulois et des légendes irlandaises sur les druides insulaires, soit dans tous les milieux et à toutes les époques où ils sont attestés. Il s'agit de « définir, non certes un druide idéal, mais le type du druide tel qu'il existait et que se le représentaient les sociétés celtiques » (p. 2), « tel que le concevaient, le souhaitaient les Celtes » (p. 53). C'est dire qu'on trouve juxtaposées, tout au long de l'ouvrage, l'étude des druides historiques du continent, celle de leurs collègues souvent légendaires de l'Irlande et qu'il faudrait avoir une compétence étendue à ces deux domaines également pour pouvoir le recenser d'un seul trait : c'est la raison de ce double compte rendu.

I. En Gaule. Le plus souvent, l'A. paraît vouloir compléter les témoignages antiques par ceux d'auteurs insulaires médiévaux : p. ex., à propos des sacrifices humains (p. 32-33 et 93), de certains cas où les druides sont armés (p. 44), du contrôle qu'ils exercent sur l'élection et le choix des rois (p. 45-50). Il est plus hardi de suggérer que la métempsychose ait été réservée en Gaule à des êtres privilégiés comme elle paraît l'être dans l'épopée irlandaise (p. 130-132) ou que l'attribution de noms théophores aux humains soit le fait des druides (p. 56). Trois questions importantes sont soulevées par l'A. sans être, à mon avis, résolues : 1^o l'assimilation du druide à un dieu, qui repose surtout sur le fait que Dagda est appelé en Irlande « dieu des

druides » et qu'il est l'ancêtre des trois druides principaux (cf. p. 9, 69 en fin de note, 144 et 149) : il est intéressant, en effet, de noter que le seul nom de druide gaulois qui nous soit connu puisse contenir le nom du divin : *Diviciacos* ; on pourrait aussi tirer parti du texte de Diogène Laërce, qui remonte soit à Sotion soit à un Pseudo-Aristote, vers 200 av. J.-C. en tout cas : « les druides et *semnotheoi* (c'est-à-dire « dieux vénérés, vénérables ») mais ce ne sont là que des indications et il est exagéré d'écrire que « en fait, tous les dieux sont druides, comme tous les druides sont dieux » (p. 144) et que « en Irlande et en Gaule sans doute, était « dieu » quiconque détenait un savoir technique ou intellectuel » (p. 134) ; — 2^o les *uates* ou devins seraient des « druides au sens large » (p. 15), le druide « au sens étroit du terme » étant surtout le maître des sacrifices (p. 16) : autrement dit, les druides et les *uates* pratiquant également la divination, les *uates* participent de la nature, sinon de la fonction druidique (p. 25-26, 29, 36, 38). Cela n'est pas sûr : les druides peuvent avoir la divination dans leur ressort et les *uates*, au contraire, être exclusivement des devins. Sur les contradictions des textes citant les druides, les *uates* et les bardes, J. Moreau avait donné des éclaircissements utiles (*Bull. Soc. nation. des antiquaires de France*, 1958, p. 180-190) ; d'autre part, je ne crois pas que Diodore se trompe (p. 29) en appelant « bardes » les poètes lyriques et satiriques : les poètes sont bien les bardes et non les *uates* ; — 3^o les élèves des druides seraient destinés à la carrière druidique, seuls les meilleurs d'entre eux devant y être admis, comme en Irlande (p. 22) : cela n'est pas sûr pour la Gaule ; il se pourrait que sur la masse des élèves, tous fils de nobles, beaucoup reçoivent simplement leur instruction chez les druides (sur ce rôle d'éducateur des druides et leur prestige de professeurs, exceptionnel dans l'Antiquité, remarques d'A. Bayet, *La Morale des Gaulois*, 1931). — Quelques observations de détail : p. 62-63, l'assimilation du nœud de serpents à un oursin fossile est bien approximative ; l'oursin fossile est une boule de concrétion à laquelle la coquille a donné sa forme ; la coquille séchée ne convient pas non plus à la définition (fort peu claire, d'ailleurs) que Plinius donne de « l'œuf de serpents » ; — p. 101, le texte irlandais allégué en comparaison de l'incubation oraculaire attestée chez les Celtes par Nicandre ne concerne pas un *oracle* mais la révélation d'un texte sacré intégral ; — p. 110, il n'est pas question de « milieu » chez Strabon, XII, 5, 1, ni chez Tite-Live, XXIII, 24, 11 ; — p. 119, on ne peut affirmer actuellement que le calendrier de Coligny « concorde parfaitement avec les siècles druidiques de trente ans ».

P.-M. DUVAL.

II. Dans la tradition insulaire médiévale.

M. Paul-Marie Duval a désiré qu'un spécialiste du celtique insulaire rende compte également de l'ouvrage en question de ce deuxième point de vue. — On ne peut qu'approuver l'auteur de ne pas s'être bornée, comme

l'avaient fait beaucoup de ses prédécesseurs, aux témoignages de l'antiquité classique, et d'avoir eu recours aux traditions celtiques insulaires. Dans ses différents chapitres : Le druide. — Le druide dans la société. — Techniques rituelles et magiques des druides. — L'espace et le temps du druidisme. — La doctrine et les origines du druidisme, — elle semble bien avoir utilisé tout l'essentiel de ce que nous apportent les littératures celtiques insulaires anciennes. Il est bon que la richesse de ces témoignages soit une fois de plus portée à l'attention du public francophone, après les études magistrales de d'Arbois de Jubainville (*Cours de Littérature Celtique*, vol. I, 1883, maintenant vieilli), et plus récemment de Joseph Vendryes (*La Religion des Celtes*, collection Mana, 1948).

Ceci dit, on ne saurait trop souligner le caractère flottant de la tradition insulaire. Le personnage du druide dans cette tradition présente pour nous des traits encore incertains. Et l'étude définitive ne pourra en être faite que quand la valeur réelle de chaque témoignage aura pu être déterminée. A partir de la christianisation de l'Irlande, la situation du druide est tombée peu à peu du haut rang qui était le sien jusqu'au rang d'un vulgaire sorcier (*Ancient Laus* V, 14, il est déjà classé parmi les *daer-neimid* avec les artisans, cependant que le *fili* est classé, avec les princes et les hommes d'église, parmi les *saer-neimid*). Mais tous les éléments de la tradition qui remontent plus ou moins directement à l'époque païenne font apparaître la situation éminente du druide. C'est le cas de l'épopée héroïque d'Ulster. C'est aussi le cas, dans une certaine mesure, des vies des saints qui ont évangélisé l'Irlande. Cependant, beaucoup de ces textes ont été rédigés plusieurs siècles, certains même une dizaine de siècles après la christianisation. Dans quelle mesure peut-on considérer comme authentiques des traditions aussi éloignées de leur source ? La légende, l'imagination des conteurs les ont certainement, dans bien des cas, profondément modifiées. Tous les témoignages doivent être soumis à une critique sévère quant à l'ancienneté de la tradition qu'ils rapportent. O'Curry ne l'avait pas fait. D'Arbois de Jubainville venait encore trop tôt. Et nous ne sommes peut-être pas encore en état de le faire très efficacement.

Il n'en est que plus nécessaire d'utiliser tous les travaux qui peuvent nous éclairer. Et à cet égard on ne peut que regretter que l'auteur n'ait pas utilisé l'ouvrage capital de T. F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology* qui, en même temps que certaines idées contestables, nous a beaucoup apporté de positif, et les *Early Irish Laws and Institutions* de Eóin Mac Neill. En tout état de cause, la défiance est de règle devant les faits que nous apportent des textes tels que le *Lebor Gabála*, dans lequel, en l'éditant, Macalister n'a guère songé à séparer les éléments anciens authentiques de la gangue qui les entoure.

L'incertitude porte même sur la fonction proprement dite du druide et ses rapports avec le personnage du *fili* ou *fáith* qui, dans la tradition médiévale irlandaise, est poète, prophète, professeur, conteur d'histoires et a sans doute été jugé à l'origine, et qui correspond peut-être au *uiles* antique. Ici encore, une tradition confuse ne nous permet pas de déterminer avec certitude l'état de choses ancien.

Voici quelques observations de détail, au fil de la lecture :

— P. 22 : il n'est pas sûr du tout que le passage LU 61a (l. 5036) : *Cét fer ndéinmech dó oc foglainm druidechta úad* doive être traduit : « cent hommes étourdis se trouvaient chez lui, apprenant le druidisme ». Il existe sans doute deux mots *déinmech* différents : l'un glosé *diomhaoin* par O'Clery et venant de *de-gnimach* « untätig », K. Meyer, ZCP XIII, 187 et signifiant « incapable d'exploits de vaillance, inactif » ; — l'autre, tiré du nom verbal *dénum* « faire, agir », et signifiant « well made, shapely, noble (?) ». C'est pour cette dernière traduction que penchait Bergin, *Stories from the Táin*, Glossary, p. 60 s.v. *déinmech*. Le paragraphe en question de la p. 22 deviendrait alors sans objet.

— P. 39, l. 10, *file*, lire « fils ».

— P. 39, n. 2. On ne peut plus dire que le nom de *Mil* soit sans étymologie, depuis O'Rahilly, EIHM, p. 195 : « *Mil Espáine*, which is merely *Miles Hispaniae* « The soldier of Spain ».

— P. 53, n. 1, il faudrait préciser que le nom de *Selanta* ne peut être égalé à celui des Σελαντιων (gén. pl.) de Ptolémée, car **Selantios* aurait donné **Selte* en v. irl. (v. Eóin Mac Neill, *Ériu* XI, 130 sq., qui tire *Selanta* de **Sétn(a)itte*, dérivé en -*iltio*- de *Séine* < **Santonios*).

— P. 68 : dans le nom fréquent de personne *Dallán* « l'aveugle », le suffixe -*án* n'a pas le sens diminutif (cf. Dict. R.I.A. D-DEGÓIR, col. 54).

— P. 85, à propos du procédé magique de l'*imbas forosnai* « la grande science qui éclaire », il est regrettable que l'auteur voie encore dans -*bas* de *imbas* le nom de la paume de la main. Cette étymologie populaire donnée par Cormac le glossateur (*Sanas Cormaic*, Anecdota V, 64, § 756) avait été reprise par Loth, RC XXXVII, 312 sq. Mais d'Arbois de Jubainville avait depuis longtemps (*Cours de Littérature Celtique*, t. I, *Introduction à l'étude de la littérature celtique* (1882), p. 246 et n. 2) adopté l'étymologie donnée *Anc. Laus* I, 42 : *imb-* a ici valeur augmentative, et -*bas* (de *fius*) signifie « science ». Thurneysen, ZCP XIX, 163 sq. qui n'avait pas lu d'Arbois, a cru découvrir le premier la bonne explication.

— P. 86, pour *teinn loida*, il fallait mentionner les dernières interprétations : « cracking (of a nut) by means of a song » Gwynn, ZCP XVII, 156, ou « the chewing (the breaking open) of the pith » (Finn mâchant son pouce jusqu'à la moelle), O'Rahilly, EIHM 336-340.

— P. 101, n. 2, le nom du *Culmenn* ne signifie pas « peau de vache ». C'est le mot latin *culmen* « sommet (de toute science) » désignant le grand ouvrage étymologique d'Isidore de Séville (K. Meyer, *Ériu* IX, 71-75, cf. R.C. XXXIX, 408).

— P. 126 et suiv., si l'on peut facilement admettre la croyance des Celtes à toute époque en l'immortalité de l'âme et en un Autre Monde, une « Terre des Jeunes » (p. 128) il faut par contre être prudent dans l'interprétation des poèmes gallois du Livre de Taliesin comme prouvant leur croyance en la métempsychose. Sir Ifor Williams (*Lectures on Early Welsh Poetry*, pp. 59-63) a montré l'importance de l'élément de jactance dans les affirmations du poète dans *Angar Kyfyndawl* (Tal. 19-23) et *Kat Godeu*

(*ibid.* 23-27) ; cependant que le professeur Kenneth Jackson (*The International Popular Tale and Early Welsh Tradition*, pp. 116 sq.) montre que dans *Hanes Taliesin* nous avons un thème populaire international (la poursuite avec transformations) qui n'implique pas l'existence d'une doctrine de métémpychose.

- P. 137, *deisil* « tour à droite », lire *deisel*, *dessel*.
- P. 140, *diabhalnachta*, lire sans doute *diabhaldanachta*.
- P. 143, pour l'étymologie de *Brian*, voir O'Rahilly, EIHM, p. 498, qui en fait un dérivé de *brig-.
- P. 149 n., l'étymologie d'*Eochaid*, par *Ivo-catus* a été combattue par Bergin, *Ériu* XI, 142.

E. BACHELLERY.

VI

D. A. BINCHY, *Scéla Cano Meic Gartnáin*, Mediaeval and Modern Irish Series, vol. XVIII, Dublin Institute for Advanced Studies, xxviii-69 p. in-12°, 1963.

La nouvelle édition que nous donne le professeur Binchy de l'histoire de Cano fils de Gartnán est particulièrement la bienvenue. Ce récit, en effet, dans lequel Rudolf Thurneysen (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIII (1924), pp. 385 sqq.) avait reconnu l'un des contes irlandais anciens apparentés au Tristan, n'était plus facilement accessible, et d'autre part son unique édition avait grand besoin d'être revue.

Le texte ne nous est conservé que par un seul manuscrit, le Livre Jaune de Lecan (fin xiv^e s.), facs. pp. 128a-132b, à part quelques quatrains insérés dans la prose et un long poème vers la fin qui se trouvent aussi dans des mss très postérieurs. Kuno Meyer l'avait publié en 1907 d'après le L.J.L. au fascicule 1 des *Ancedota from Irish Manuscripts*, pp. 1 à 15. Rudolf Thurneysen (*op. cit.*), en avait donné une traduction, dans laquelle il apportait des corrections à ce texte copié tardivement par un scribe négligent (voir aussi, du même, quelques autres *corrigenda*, ZCP XVI, 281-282). Le regretté M. O'Brien a rectifié quelques-unes de ces dernières (*Ériu* XI, 86 sq., XII, 244).

Le professeur Binchy examine en détail dans son introduction les modernisations apportées au texte par le scribe. Pour de nombreuses formes, que l'on trouve dans le texte, à des endroits différents, à la fois sous leur aspect vieil irlandais et sous leur aspect moy. ir., il ne fait pas de doute que la forme du ix^e siècle devait se trouver partout à l'origine. Mais dans bien des cas on peut hésiter, en particulier pour de nombreux tours syntaxiques, l'histoire de la syntaxe de l'irlandais ancien étant encore à faire. Pour de nombreuses formes dénominatives tirées des noms verbaux, peut-on toujours poser en principe que le scribe du Livre Jaune les a substituées à d'anciennes formes deutéroniques de son original ? L'éditeur pense plutôt, et avec raison, que l'original portait déjà de nombreuses

formes tardives. Quant aux poèmes, dont certaines strophes se retrouvent dans des traités qui peuvent dater du ix^e s., il est probable qu'ils datent de cette période. Certains disyllabes, plus tard devenus monosyllabiques, et une certaine irrégularité dans la métrique des strophes, semblent le confirmer.

La conclusion à laquelle arrive M. Binchy, et qui est la même que celle de M. Vernam Hall pour le texte de *Longes mac n-Uislenn*, pp. 29 sq. (histoire de Deirdre), est que les différentes parties de ce récit composite avaient été rédigées au ix^e s. et qu'elles ont été rassemblées vers l'an 1100 par un compilateur qui y a introduit des formes plus tardives. Il s'agit d'un ensemble de trois récits successifs concernant le séjour de Cano en Irlande, ce qui explique le pluriel *scéla* (« récits ») dans le titre. La compilation ne peut avoir été faite après 1147, date d'un poème de Gilla Mo Dutu qui implique une connaissance du récit sous sa forme actuelle. Les trois parties ont été assez gauchement réunies, et présentent un certain nombre d'incohérences. Mais le style des récits est très vivant et fait preuve d'un réel talent.

On sait (voir ci-dessus) que R. Thurneysen (*Zeitschrift für romanische Philologie* (1924) XLIII) avait déjà vu dans les aventures de Cano « un parallèle irlandais à l'histoire de Tristan », et que M. James Carney dans ses *Studies in Irish Literature and History* (1954), pp. 215-217 les considère comme l'un des récits irlandais dérivés du Tristan britannique d'origine qui a aussi donné naissance au Tristan continental. M. Myles Dillon, *The Cycles of the Kings* (1946) pp. 79-80, tout en examinant les différents thèmes du récit et en le comparant aux récits irlandais connexes, était demeuré davantage sur la réserve. M. Binchy reste résolument en dehors de la controverse, mais examine à fond la question des personnages historiques autour desquels les conteurs semblent avoir tissé leurs récits légendaires sans tenir le moindre compte de la chronologie (à la manière des auteurs français de chansons de gestes).

Le nom de *Cano* était à l'origine un thème en -n-, gén. *Canann*, mais n'est déjà plus fléchi dans le texte. Il a pu être emprunté au picté (O'Rahilly, EIHM, p. 361). Le nom de son père n'était pas à l'origine *Gartnán* comme dans le texte, mais *Gartnait* (indéclinable), lui aussi sans doute d'origine picté. Il était probablement le septième fils d'Aedán mac Gabráin († 608), roi de Dál Riada. Mais tout cela est déformé dans le récit, qui fait d'eux les contemporains de personnages irlandais morts longtemps avant eux. Quant à Créd, elle n'apparaît pas dans les généalogies anciennes, et ne se trouve que dans le *Banshenchus* et la poésie, tout enrobée de légende : c'est peut-être un personnage mythologique. Si elle a vraiment existé, les éléments chronologiques (douteux) que nous possédons s'opposent à une aventure amoureuse entre elle et Cano. Les conteurs ont dû accrocher une vieille histoire d'amour à deux personnages connus, Créd, femme fatale légendaire, et Cano, jeune prince exilé, personnage éminemment romantique. D'ailleurs, comme l'a montré M. Myles Dillon (*op. cit.*), il convient de noter que dans le récit lui-même Cano ne rejette pas les avances

de Créd par loyauté envers le roi Marcán, mais, tout comme Fland dans l'histoire de Becfola, parce qu'il n'a pas encore reconquis son royaume et est donc encore un piètre parti pour une reine.

Le roi Illand, fils de Scandlán de Corco Loigde de la troisième partie du récit, y a été confondu avec un roi homonyme d'Ossory.

Le long poème vers la fin du texte (l. 450-497) que Thurneysen rejetait comme un catalogue versifié des bières bues en Irlande est peut-être une interpolation, mais il s'agit de tout autre chose. Il s'agit de la bière de souveraineté (*Ériu* XIV, 16 sq., XVIII, 134 sq.) bue à la fête d'inauguration d'un roi de tribu. Nous avons donc là la liste des « royaumes » que le héros a conquis et qui s'étendent sur l'Irlande et l'Écosse. Mais Cano ne saurait avoir prétendu à tous ces « royaumes », et, en dépit de la 10^e strophe qui le concerne, le poème ne devait pas, à l'origine, faire partie du récit.

L'importance du travail d'édition du texte accompli par le professeur Binchy n'échappera à aucun lecteur : dans le texte donné d'après le L.J.L., les lettres manquantes ont été rétablies entre crochets carrés, les lettres superflues des formes tardives ou corrompues mises entre parenthèses, et dans les notes en bas de pages les formes vieil-irlandaises correctes ont été rétablies. Les notes qui suivent le texte (pp. 21-39) ont la richesse que l'on pouvait attendre du traducteur de la grammaire de Thurneysen, auteur des notes qu'il y a ajoutées en supplément. Nous y trouvons aussi une précieuse discussion des notes textuelles de Kuno Meyer et des corrections et notes de R. Thurneysen et de M. O'Brien.

C'est ainsi que l. 12 *oc téluich* ne serait pas le nom verbal de *to-ess-leg-*, mais de *to-ess-long.* et signifierait « vider (les saumons du filet) » comme dans certains des exemples des Contrib. Dict. Ir. Langu. s.v. *télach*. — L. 25, *lac mara (lag mara)* signifierait bien (O'Brien, *Ériu* XI, 87) « un haut fond accessible aux grandes marées ». — L. 20 dans *do gin claidib*, il ne s'agit pas de *gin* « bouche » mais du dat. de *gen*, f. « (de la) lame, (du) tranchant (de l'épée) », cf. *fo gein cloidem*, Anecd. III, 68, 1. — L. 39, *tomalla*, pl. de *tomall (do-mell)* signifie « les redevances » que le roi doit recevoir de ses sujets lors du circuit de son royaume. — L. 46 *afaing (oifing)*, parfois employé au lieu de *pinginn* (empr. au v. angl. avec métathèse) est le penny d'argent frappé par le roi saxon *Offa* de Mercie (757-796), bien que Cormac (1050) et O'Dav. 25 y voient le « scripulus des Irlandais ». — L. 75-76 : *atá ní nád faichlethar|gussu maic Aeda Sláne*, ne peut signifier « es gibt etwas wogegen er sich nicht vorsieht/die Kräfte der Söhne von A.S. ». *atá ní* est sans doute employé ici pour mettre l'accent sur la proposition qui suit, comme c'est le cas avec la copule *isní* (Thurn. Gr., p. 680, n. 109) comme le moderne *ma's rud é* : « il est de fait que... ». *gussu* peut être le plur. de *gus* (Sergl. Conc. 208), mais aussi l'acc. plur. de *gas* « pousse, rejeton, jeune guerrier ». — L. 80 : *fo chichib* « sous les seins », c'est-à-dire « sous la protection de... », cf. O'Brien, *Ét. Celt.* III, 373. — L. 92 : *do-fíllter c(h)uca(i)nd...*, malgré Thurneysen, n'a rien à voir avec *fell* « trahison » : c'est l'impersonnel de *do-fíl* « il approche » (avec, en général, le substantif désignant la personne qui approche mis à l'accusatif) : ici « on vient... ».

L. 95, *fiatach* ne signifie pas « enlèvement », mais a le sens exceptionnel d'enfermer des ennemis pour qu'ils ne puissent sortir. — L. 106, *seiche* « peau » est employé dans le sens de « sac ». — L. 121, *inchaib* est le dat. pl. de *enech* « visage, honneur » dans le sens de « protection », dont la violation outragerait l'honneur du protecteur.

— L. 130, malgré R. Thurneysen, *do.ucabtha* « qui aient été élevés » (de *do.ucaib*) est correct, et s'applique à l'équipage, non aux trésors volés.

— L. 146, *cách* suivi de verbe au relatif signifie « quiconque... », Bergin, *Paradigms*, 4^e éd., p. 208.

— L. 154, suivant O'Brien, *mosrubthus* est corrigé en *fo-s-rubthus* (de *fo.botha*) « je les ai effrayés », et non en *'mo-s-rabthus* « ich machte sie tauchen » comme le proposait Thurneysen.

— L. 162, remarquer l'usage du gén. sg. *scéoil* dans *ní scéoil indé* « ce n'est pas comme hier » (m. à m. « ce n'est pas de l'histoire d'hier »), tour que l'on retrouve ailleurs, cf. *ní bar scéuil-si* « ce n'est pas comme vous », *Wh.* 17 b 6 (v. Sarauw, *KZ* XXXVIII, 191).

— L. 173 : pour le nom de la reine *Créd*, on a toujours la forme monosyllabique dans les passages en vers, et en prose sauf un ex. de *Créidi* avec *i* souscrit. Ce n'est que plus tard que le gén. *Créide* se substitue au nominatif (malgré Murphy, *Early Ir. Lyrics*, pp. 86, 306).

— L. 342 sq. Le mot *impide*, que les Contributions to a Dictionary of the Irish Language, lettre I, col. 163 sq. et 165, suivant Pedersen II, 605 (Verbalverz. *said-*) donnent sous deux articles différents : 1) *impide* « prière, supplication » et 2) *impuide, im(p)suide* « fait d'assiéger ; siège (à la cour), session », ne serait que le nom verbal de *im-said-* sous deux formes différentes, dont *impide* serait la plus tardive. L'évolution du sens est évidente de 2) à 1). Mais, dans le texte, on a un sens plus évolué encore et ignoré des dictionnaires : le résultat d'une prière accordée, d'où « faveur », avec évolution de sens analogue à celle de l'anglais « boon ». C'est de la même façon qu'il faut traduire *deg-impide*, Trip. 2663 « une bonne faveur » et *impide ceneoil Eogain* Anecd. II, 72.

— L. 346, *galad* qui paraît signifier « la subsistance, les rations » et se rapporter à des produits laitiers, ne semble pas pouvoir être rapproché de gr. γάλα.

— L. 385, *Buach*, v. p. xxv n'est pas un personnage, femme de Cano, comme le voulut plus tard le *Banshenchus* en vers (LL 17, 153 sq.) et en prose (BB 286 a 34), mais probablement un roc ou point de la côte de Skye que C. prend à témoin.

— L. 416, *Illadon* n'a pas à être amendé comme le voulait Thurneysen, mais est le vieux génitif d'Illand. M. Pokorny, ZCP XVI, 283 voit dans *Illann* une forme hypocoristique, *Illadon* étant le génitif de la forme pleine ; M. Binchy voit dans *Illadon* le génitif d'*Illand* comme *Cinadon*, gén. de *Cinaed* et cf. les génitifs *Lugaedon* et *Lugadon Corpus Inscr. Ins. Cell.* 1, 1, 4.

— L. 428, le gén. pl. *find-dond* « de chefs brillants » est à ajouter aux ex. de 2 *donn* « chef » donnés *Contr. D.I.L.* D 349, ainsi que *donn uasal uel faith* H. 3, 18, p. 424 b.

— L. 466, *do-foscai* est peut-être le prés. 3 sg. de **to-fo-scuch-* dont le nom verbal est *tóscugud* « faire partir, faire couler » dont *Contr. D.I.L.* T 264 donne le prés. par erreur comme **do-foscaig*, mais pourrait aussi être un composé de *sceid* « il crache, rejette », ou, moins probablement une forme de *do-fáisci* « il exprime ».

— L. 491, *cisel* semble signifier « tribut, taxe ». On sait qu'il existe un homonyme *cisel* signifiant « le démon », pour lequel Thurneysen, ZGP VIII, 79 avait rejeté l'emprunt au lat. *consualis* « percepteur » proposé par Zimmer. Ici, on pourrait à la rigueur proposer un emprunt au lat. médiéval *cons(u)ale* « droit au fermage », bien qu'on en eût attendu une -l palatale en irlandais.

— L. 493 et 494, *comsuide* « fait de s'asseoir ensemble » pourrait bien avoir le sens de « à égalité, en égal ». Cf. *comsuide do Dabid* « (droit de) s'asseoir ensemble avec David » donné à un autre abbé de statut égal Féil., p. 54, et Corrig., p. 470, — et *MI. 127 d 13, fria Dia n-Athir inna chomsuidiu* (ms. *inchomsuidiu*) gl. *consesionis*, la phrase précédente du commentaire au Ps. 109, 1 étant *Filio ergo Pater aequalitatem honoris commoneat*.

— L. 503 *tacair... ní sela* (« il serait) sage... qu'il n'aille pas » est un autre exemple de *ni* + subjonctif (au lieu de *nád*) après *tacair*, cf. *Wb.* 30 d 20, LL 14558.

Cependant, malgré la haute compétence de l'éditeur, l'état de la tradition manuscrite ne permet pas de tout expliquer. Il faut lui savoir gré d'avoir donné au lecteur tous les éléments d'appréciation, et en particulier, pour le long poème si corrompu, l. 450—l. 497, d'avoir donné in extenso, à côté de la version du Livre Jaune de Lecan, le texte de la copie faite au xvii^e s. par Michael O'Clery, qui appartient à une version différente.

E. BACHELLERY.

VII

Ruth P. LEHMANN, *Fled Dúin na nGéd*, xxiv-80 p. in-12, Mediaeval and Modern Irish Series, volume XXI, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1964, 8 sh. 6 p.

Cette nouvelle édition, sous une forme commode dans la collection des textes publiés par le Dublin Institute, du récit irlandais du « Festin du Fort des Oies », rendra grand service aux celtistes. En effet, l'édition d'O'Donovan, *The Banquet of Dúin na nGéd and the Battle of Magh Rath*, qui donnait le texte d'après le Livre Jaune de Lecan (xiv^e s.), avec traduction, date de 1842 et est maintenant introuvable, et l'édition critique du texte par le professeur Marstrander (en 1910) d'après le Livre Jaune de Lecan (Y) avec les variantes du Stowe Manuscript 23 K 44 (K) et du Stowe Manuscript B IV 1 (B) (*Videnskabs Selskabets Skrifter* II, *Hist.-Filos.*

Klasse, n° 6) n'a pas été suivie du volume contenant l'introduction et le glossaire-index que l'éditeur avait l'intention de publier.

Le Dublin Institute a été bien inspiré en confiant l'édition du texte à M^{me} Ruth Lehmann dont les travaux sur la *Buille Suibhne*, récit qui appartient au même cycle et se retrouve souvent dans les mêmes manuscrits, sont bien connus (v. *Ét. Celt.* VI, 289 sq., VII, 115 sq.). Le texte irlandais n'est pas accompagné d'une traduction. Mais les non-initiés aux langues celtiques peuvent maintenant, on le sait, trouver sur ce récit tout ce qui leur est nécessaire dans l'analyse très circonstanciée qu'en donne le Professeur Myles Dillon dans *The Cycles of the Kings*, pp. 56-64.

M^{me} Lehmann utilise dans son édition, non seulement les mss Y, B et K, mais aussi une version plus brève, copiée en 1629 par Michel O'Clery, ms. Bibl. Roy. Bruxelles 3410. Le texte de ce dernier ms. est donné en appendice. Après Marstrander, elle étudie en détail dans son introduction, les relations du manuscrit le plus ancien, Y, avec B et K, copiés respectivement aux xvii^e et xviii^e s. Il semble résulter de cette comparaison que B et K descendraient d'un archétype commun très proche de l'archétype de Y et datant comme lui du xi^e ou du début du xii^e s. Dans sa version résumée du ms. de Bruxelles (que M^{me} Lehmann publie en appendice en fin de volume), O'Clery a dû utiliser ces deux traditions.

L'éditrice procède ensuite à une étude des motifs contenus dans le récit et que l'on retrouve ailleurs dans la littérature irlandaise. Entre autres choses, elle arrive à la conclusion que c'est le motif de l'œuf d'oie sur un plat d'argent se transformant devant le seul Congal en un vulgaire œuf de poule sur un plateau de bois, d'où le désir de vengeance de ce dernier, qui est à l'origine du nom du « Fort des Oies » ainsi que des autres épisodes du récit où des œufs d'oie jouent un rôle. Nous serions donc là en présence d'un processus inverse du processus celtique normal, où l'on part d'un nom de lieu pour inventer les péripéties d'un récit.

On regrettera que deux pages seulement de l'Introduction (xx-xxii) soient consacrées à la langue du texte. Seuls quelques faits très caractéristiques sont donnés, qui permettent à M^{me} Lehmann de dater le récit (tant les vers que la prose) de la fin du xi^e s. ou du début du xii^e, donc un bon siècle plus tôt que la prose de la *Buille Suibhne*, mais non pas que les passages en vers de ce dernier récit qui (cf. les articles de l'auteur cités plus haut) sont plus anciens. Pour la masse des faits de langue, nous sommes renvoyés au glossaire-index. Ce dernier, très complet, rendra les plus grands services. Mais pour la commodité des étudiants, l'éditrice eût pu rassembler dans son Introduction un plus grand nombre des constatations que l'on peut en tirer.

La prosodie des passages en vers est traitée pp. xxiii-xxiv. Là encore, on regrettera que l'éditrice ne fasse profiter les lecteurs de sa maîtrise du sujet que l'espace de deux pages.

Vient ensuite l'édition du texte proprement dit. Elle est fondée sur le Livre Jaune de Lecan (Y) dont le texte, erreurs comprises, est reproduit tel quel (exception faite de l'addition des signes de quantité, de l'extension

des abréviations, des marques de lénition omises par le scribe, et de la ponctuation). Pour tout l'élément critique, nous sommes renvoyés au glossaire-index. Or, bien que tous les manuscrits appartiennent à une même version du récit, on se souvient que l'Introduction de l'éditrice concluait à deux archétypes très légèrement différents, respectivement pour Y et pour BK. Seules les grandes lignes de ces différences nous étaient données p. xv. La consultation du glossaire-index à chaque forme insolite du texte donné d'après Y permet bien de le corriger au moyen des variantes de BK données sous le mot (que les débutants auront parfois du mal à retrouver sous sa forme correcte). Mais un lecteur non averti n'ayant pas sous la main l'édition du professeur Marstrander, se fera malaisément une idée de la tradition BK. La notation des variantes en bas des pages du texte lui-même l'aurait grandement aidé. D'autant que le texte n'est accompagné d'aucune note critique.

Mais telle qu'elle est, cette édition scrupuleusement exacte, précédée d'une introduction un peu concise mais très précieuse, et suivie d'un glossaire-index qui est un modèle du genre, rendra les plus grands services et vaudra à M^{me} Lehmann la reconnaissance des celtistes.

E. BACHELLERY.

VIII

Kenneth H. JACKSON, *The oldest Irish Tradition: a Window on the Iron Age*, The Rede Lecture, 1964, 55 p. in-12, Cambridge University Press, 1964.

Il faut être reconnaissant à un savant comme le professeur K. Jackson d'avoir pris la peine, dans cette lecture, de faire fort utilement œuvre de vulgarisation. Car il s'agit là d'une leçon destinée tant au grand public qu'aux historiens et aux archéologues qui, jusqu'ici ont trop souvent tiré peu de profit des données que leur apporte l'épopée irlandaise ancienne. Le cycle d'Ulster, en effet, reflète la civilisation de l'époque de La Tène, telle qu'elle avait subsisté en Gaule jusqu'à la conquête romaine, et en Grande-Bretagne jusqu'à l'arrivée des Romains au 1^{er} siècle de notre ère, et telle qu'en Irlande elle s'était prolongée jusqu'à la christianisation du pays au 5^e siècle. Bien que couchée par écrit après la conversion au christianisme qui avait apporté avec elle de nombreux changements, l'épopée conserve le cadre ancien. La société qu'elle dépeint est du type dit « héroïque », en bien des points comparable à celle de l'épopée homérique qui, vers le VIII^e s. avant J.-C., nous révèle une civilisation mycénienne de plusieurs siècles antérieure. M. Jackson examine successivement le cadre social, les armes, les vêtements, l'habitat, la classe privilégiée des lettrés. Il relève de nombreuses similitudes avec le cadre de l'épopée homérique, mais surtout avec les descriptions des Celtes antiques telles qu'elles nous sont données par les Grecs et les Romains. Sur ce dernier plan, la ressemblance

est, on le sait, frappante. Tous les traits principaux en sont brièvement mais clairement soulignés par l'auteur.

Mais comment dater cette épopée irlandaise ? Les premiers éléments en ont été mis par écrit vers le VII^e siècle de notre ère. Et les lettrés irlandais en plaçaient les événements vers l'époque de Jésus-Christ (afin de pouvoir y insérer la prétendue conversion au christianisme de leurs héros, si foncièrement païens. En réalité, aucun des essais maladroits d'établissement de concordances historiques par ces lettrés n'a le moindre fondement. Les personnages de l'épopée sont légendaires, sinon mythiques. Le premier personnage dont l'existence historique est certaine est Niall-aux-Neuf-Otages au tout début du V^e s. Le cycle d'Ulster décrit une Irlande antérieure, dont l'organisation politique est très différente. La culture de La Tène était arrivée de Gaule en Irlande du Sud, et, par l'intermédiaire de la Grande-Bretagne, en Irlande du Nord et de l'Est vers le III^e ou le II^e siècle avant notre ère.

L'Irlande qui apparaît dans les récits épiques a donc existé depuis environ le II^e s. avant J.-C. jusqu'au IV^e s. de notre ère.

Étant donnée l'extraordinaire capacité de la classe des lettrés, formés à cet effet dans les écoles, à apprendre et retenir les contes de génération en génération, il n'est pas invraisemblable que la tradition épique dont certains éléments ont été mis par écrit au VII^e s. au plus tôt, ait été formée au IV^e s. de notre ère, où la culture de La Tène était encore bien conservée en Irlande : Le cycle épique germanique est antérieur de deux ou trois siècles à sa mise par écrit, et l'Iliade nous décrit une Grèce antérieure de plusieurs siècles au VIII^e s. où elle a été rédigée.

Nous pouvons donc nous faire une bonne idée de la vie des Celtes à l'âge du fer en lisant les récits épiques du cycle irlandais d'Ulster.

Il faut espérer que la publication de cette excellente lecture du professeur Jackson incitera bien des gens à lire davantage les textes de l'épopée irlandaise.

E. BACHELLERY.

IX

Gearóid MAC NIÓGAILL, *Notitia as Leabhar Cheannais* (Les Notitiae du Livre de Kells), 44 p. in-8°. Baile Átha Cliath, Cló Morainn, 1961.

La rédaction des *Études Celtiques* s'excuse de rendre compte aussi tardivement de cet excellent petit travail, dû à l'un des meilleurs chartistes et historiens irlandais.

Le prestigieux Livre de Kells, dont le texte latin est orné de décorations universellement admirées comme parmi les plus belles manifestations de l'art irlandais (cf. le fac-similé en 3 vol., Urs Graf Verlag, Berne, 1950-1951), a servi à différentes époques, comme d'autres manuscrits vénérables du même genre (cf. les *notitiae* du Livre de Deer en Écosse) à conserver des

chartes en langue vulgaire insérées dans les espaces laissés en blanc ou dans les marges.

Il est possible que les chartes en question aient été ainsi transcrites au XII^e s. dans ce livre vénéré en vue de l'établissement de la charte qui fut accordée au monastère de Kells par Hugues de Lacy († 1186). Malheureusement, sur les 12 *notitiae* qui se trouvaient à l'origine dans le livre, 5 ont disparu par chute de folios. John O'Donovan, *The Irish Charters of the Book of Kells, Miscellany of the Irish Archaeological Society I* (1846), pp. 127-158, n'avait donné que les sept restantes. Mais un manuscrit du XVII^e s., B. M. Add¹ 4791, f^{os} 119-122, sans doute une copie de copie du Livre de Kells, très fautive pour les *notitiae*, nous donne aussi les cinq notices perdues. Deux autres manuscrits du XVII^e s. forment à eux deux un texte qui ne nous donne, en plus des sept restantes, que l'une des cinq notices perdues.

Dans l'introduction (pp. 1-9) qui précède le texte critique, l'auteur analyse brièvement les différents manuscrits, puis donne quelques observations sur la langue, un moyen-irlandais classique plutôt conservateur. On peut signaler : deux exemples du datif pluriel de l'adjectif (qui se trouve dans les Annales d'Ulster jusque dans la deuxième moitié du XII^e s.) ; — cinq exemples du pronom infixe *-s-* ; — on a toujours *-l(h)a* au prétérit passif pluriel (sauf une fois *-ad*, la forme du singulier).

L'intérêt de ces *notitiae* est qu'elles sont parmi les très rares chartes en gaélique antérieures à l'invasion normande qui nous soient conservées. Il en existe une autre dans le Livre de Durrow, et cinq autres (en Écosse) dans le Livre de Deer. Mais elles représentent un usage qui a dû être courant en Irlande.

Le texte critique est donné d'après tous les manuscrits sur les pages de gauche, le texte du manuscrit principal de chaque *notitia* étant sur la page de droite. Les variantes et les notes sont en bas de pages. L'éditeur a particulièrement du mérite à établir son texte critique, surtout lorsqu'il ne dispose que du ms. A du XVII^e s. dont le scribe, qui ignore l'irlandais, estropie constamment son texte.

Chaque *notitia* donne le « procès-verbal » de la donation, avec désignation de l'objet, des donateurs, des abbés récipiendaires, des cautions et des témoins. Nous avons ainsi une foule de renseignements sur les rois des provinces et des tribus, les abbés de Kells, les dignitaires de l'abbaye, et même les portiers, entre le milieu du XI^e s. et l'invasion normande de 1176. L'éditeur les recoupe grâce aux documents historiques que nous possédons par ailleurs. Il en tire des remarques intéressantes sur les différentes fonctions dans l'abbaye (p. ex. le *fos-airchinnech*, p. 14 sq.), ou sur certains mots comme *síthráda* « discussions des conditions de paix » (p. 10), *frithlanntaib* (p. 17) dat. plur. dont l'existence n'est pas sûre, *fordílsi* (p. 20), également incertain (probablement **for-* + *dílsi*), etc.

Le volume se termine par deux appendices : A, texte de la charte latine accordée par Hugues de Lacy à l'abbaye, — et B, confirmation de la précédente par Jean, comte de Morton.

Un index nominum et un index locorum renvoient commodément aux textes, et achèvent de faire de ce petit livre un instrument très utile pour les historiens de l'Irlande.

E. BACHELLERY.

X

Pádraig Ó SÚILLEABHÁIN, O.F.M., *Lucerna Fidelium, Froinsias Ó Maolmhuaidh, O.F.M. a chum* (La Lucerna Fidelium de Francis O' Molloy), xxii-197 p. in-8°, Institiúid Árd-Léinn Bhaile Átha Cliath (Dublin Institute for Advanced Studies), 1962.

Poursuivant la publication des écrits gaéliques des Frères Mineurs, l'Institute de Dublin nous donne, comme vol. V de cette série, l'édition par M. Pádraig Ó Súilleabháin, de la *Lucerna Fidelium* (*Lochrann na gceidmheach*) publiée à Rome en 1676 par Froinsias Ó Maolmhuaidh (O'Molloy) qui l'année suivante, devait publier la fameuse *Grammatica Latino-Hibernica* (sur laquelle voir, entre autres *Ét. Celt.* VII, 428 sq.). Dans son introduction, M. Ó Súilleabháin dégage ce que l'on peut savoir de la carrière à Rome du Père O'Molloy. Puis il nous montre que cet ouvrage de piété, que l'auteur, de son propre aveu, a compilé, pour l'usage du peuple irlandais, à partir des principaux auteurs sur la doctrine chrétienne, est en partie (ll. 2825-4046) une traduction de l'*Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse* de Boileau (publiée à Paris en 1671). Mais cette traduction irlandaise a été rédigée sous forme de questions et de réponses. La première partie (l. 220-2811) est tirée du *Parrhas an Anna* d'Antoin Gearnon (cf. *Ét. Celt.* VIII, 438). À une époque où une orthographe archaïque ne correspondait plus à la prononciation de la langue, on trouve naturellement dans le texte de très nombreuses inconséquences dans la graphie. L'éditeur les relève et les classe. Certaines pourraient fournir des indices sur la prononciation dialectale de l'irlandais au XVII^e s. dans la partie du King's County appartenant au diocèse de Meath dont O'Molloy était originaire. Du point de vue grammatical, on peut remarquer que dès cette époque la déclinaison des substantifs commence à se simplifier. La décadence de la flexion est bien entendu plus avancée encore pour l'adjectif. Pour le verbe, les formes analytiques sont fréquentes — la forme en *-ann* de la 3^e sg. prés. n'est encore employée qu'en construction « conjointe ». — D'une façon générale, la langue du texte fournit à l'auteur de multiples sujets de remarques et de comparaisons avec les autres auteurs de son époque. On les trouve aussi dans les notes qui suivent le texte, où également de nombreuses confrontations sont faites avec les originaux français et latins.

Le glossaire en fin de volume contient, presque sous chaque mot, des remarques instructives sur leur emploi au cours du développement de l'irlandais moderne.

E. BACHELLERY.

XI

Brynley F. ROBERTS, *Gwassanaeth Meir*, sef cyfieithiad Cymraeg Canol o'r *Officium Parvum Beatae Mariae Virginis* (l'Office de Marie, c'est-à-dire la traduction en moyen-gallois de l'*Officium Parvum Beatae Mariae Virginis*), édité par Brynley F. Roberts, Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1961, LXXXI-117 p. in-8°, 21 sh.

L'Office de Marie, on le sait, est l'un de ces offices accessoires, très populaires auprès des laïcs, qui sont venus s'ajouter au bréviaire, et que l'on trouve partout dans le *primarium* des laïcs jusqu'à la Réforme.

Mais si l'on trouve en Angleterre six versions du *primarium*, on n'en trouve en Galles aucune version latine ou galloise. Cependant, on trouve en traduction galloise certains éléments séparés, tels que l'Office de Marie, l'Oraison Dominicale, les Dix Commandements, le Symbole des Apôtres, etc. traduits par les moines et les prêtres dans le but d'instruire le peuple. On trouvera plus tard seulement, en 1547, *Yn y llyvyr hwnn*, sorte de *primarium* rassemblé par Sir John Prys, et, sans date, le *Llyfr Plygain* (dont le titre correspond à celui du *Matins' Book* anglais), tous deux fondés sur le Livre de Prière commune, trop cher pour le commun du peuple.

La version galloise qui nous est conservée de l'Office de Marie ne correspond à aucune des versions anglaises connues. Malgré Madden, dont les critères sont insuffisants, il ne peut s'agir d'une traduction du texte dominicain (il faut donc corriger ce qui a été dit *Bulletin B.C.S.* XVII, 90).

Fait rare pour une traduction, *Gwassanaeth Meir* est en vers pour la plus grande partie. Seuls les oraisons, les capitules, les versicules, et les répons (ainsi que le psaume *Venite*) sont en prose, mais parfois en prose rimée. Il se peut que les terminaisons casuelles qui formaient des rimes dans le texte latin, aient suggéré ces rimes au traducteur gallois.

Le traducteur était un poète qui se trouvait plus à son aise dans les mètres stricts que dans les mètres libres. C'est en mètres stricts qu'il a traduit tous les hymnes. L'éditeur examine minutieusement les différents mètres poétiques utilisés, et, à l'intérieur de chaque mesure, l'état d'avancement de l'évolution de la *cynganedd* (consonance et assonance), en s'appuyant sur l'étude magistrale du Principal Thomas Parry, *Twf y Gynganedd* (« la Croissance de la *Cynganedd* »), *Transactions Cymmrodorion* 1936, 146-160. — Il en ressort que ces pièces ont été composées avant que la *cynganedd* ne soit pleinement développée. L'état en est très proche de celui que l'on trouve chez les *Gogynfeirdd* tardifs du XIV^e s., tels Hywel ab Einion Lygliw et Hywel Ystornyn, tout en conservant certains traits archaïques que ces derniers avaient perdus.

Les psaumes (sauf le *Venite*, en prose), et les chants, sont en mètres libres, couplets de vers de diverses longueurs portant en général quatre accents, qui, dans le *Benedicite*, sont ornés de *cynganedd*. Nous avons donc là un exemple très ancien de poésie galloise en mètres libres.

Le texte nous est donné par onze manuscrits. Une étude très poussée permet à l'éditeur d'en établir le stemma. Le ms. principal, École de Shrewsbury, n° XI, copié vers 1400 est séparé de l'original par au moins trois copies.

Le traducteur employait une langue familière dans les psaumes, les oraisons et les leçons, et une langue poétique châtiée dans les hymnes en mètres stricts. Mais le vocabulaire bardique apparaît même parfois dans les oraisons et les psaumes. On trouve d'autre part, aussi bien dans les psaumes que dans les hymnes, des particularités morphologiques et orthographiques semblables en tous points à celles des *cywyddwyr* de la 2^e moitié du XIV^e siècle.

Le traducteur ne peut avoir été Ieuan ap Rhydderch, trop tardif (XV^e s.) dont les poèmes présentent une *cynganedd* plus avancée, mais pourrait avoir été, comme le veut la tradition, Dafydd Ddu de Hiraddug, dont les rares œuvres connues (à part sa collaboration probable avec Einion Offeiriad à la codification de l'Art Poétique gallois du XIV^e siècle) sont des poèmes pieux de style simple et populaire. Mais cette attribution soulève des objections, entre autres du fait que le ms. le plus ancien semble associé à la Galles du Sud, alors que Dafydd Ddu était du Nord.

L'édition est faite avec toute la rigueur nécessaire. Le texte est donné d'après le ms. principal. Les lacunes (surtout au début, qui est tronqué dans ce ms.) en sont comblées au moyen du ms. Peniarth 191, qui lui est très étroitement apparenté. D'autre part, une comparaison constante avec les textes latins permet de corriger les erreurs évidentes au moyen des autres mss. dont toutes les variantes significatives sont d'ailleurs données en bas de pages. Les mêmes erreurs de traduction se retrouvent d'ailleurs parfois dans tous les manuscrits.

Le texte occupe les pages 1 à 41. Il est suivi pp. 43-86 d'abondantes notes critiques, puis pp. 91-107 d'un glossaire en doubles colonnes. Les appendices I et II donnent les passages aberrants de deux mss, et l'appendice III les textes latins des hymnes traduits dans le texte.

L'éditeur fait preuve, dans ses notes, de la connaissance approfondie de l'histoire de la liturgie que requiert un travail de ce genre. On y trouve aussi d'intéressantes observations concernant la langue, comme p. ex. p. 44 : *iachwyawd(y)r* (salutari), comme *iachwyawl* (salvator), cf. p. 84, vient comme *yachwydawl* (MA 505 b 4, etc.) et *iechuit* gl. *sanitas* VVB 159, d'une base *iachwy-*. — *Ibid.* des ex. de *tywarchen* traduisant *arida* et *tellus*, et un ex. du verbe *cebydu* « être, devenir avare » traduisant *obdurare* en parlant du cœur sous l'influence de l'emploi constant de gall. *caled* « dur » dans le sens d'« avare ». — P. 53, sur *hyll-* comme préfixe intensif dans *hyllto* (cf. *hylldeg*, *hylltrem*, *hyllberth*, *hyllborth*, etc.), peut-être forme de *holl*? — P. 53 sq. sur l'emploi de *plant*, le collectif signifiant « enfants », au singulier dans le sens de « fils unique » comme P.K.M. 21, 16. — P. 57 sur la forme impératif 3 plur. en *-ynt* (au lieu de l'habituel *-ent*) provoquant l'affection de la voyelle qui précède. — P. 66 sq. sur *o bahon*, pléonasme, la forme normale *pa hon* étant composée comme *py-yr*, *pa rac*, *py all*, *pa-h-*

am, pa-h-ar, etc. de l'interrog. pa et d'une préposition, ici hon, han, « de, venant de ».

Les références données sont abondantes et précieuses. On regrette pourtant de voir souvent citer J. Lloyd-Jones sans référence. S'agit-il de son enseignement oral, ou bien des fiches inédites de sa *Geirfa* inachevée ? Il serait précieux de le savoir.

E. BACHELLERY.

XII

Françoise HENRY, *L'Art Irlandais*, 3 volumes in-8°, avec de nombreuses planches en héliogravure en noir et blanc et en couleurs, éditions Zodiaque, chez Achille Weber, 90 rue de Rennes, Paris (VI^e), 1964.

Les lecteurs des *Études Celtiques* connaissent bien les travaux de M^{lle} Henry sur l'art irlandais, dont il a été rendu compte au fur et à mesure de leur parution, et qui font d'elle le maître incontesté en la matière. Sa doctrine, constamment enrichie et mise à jour par ses propres recherches qui, on le sait, s'étendent non seulement à la période historique mais aussi à la préhistoire (que, par ses fouilles, elle a personnellement contribué à nous faire connaître), nous a été révélée dans ses principaux ouvrages : *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne*, 1932 (cf. *Ét. Celt.* I, 151 sq.) ; — *Irish Art in the early Christian period*, 1940 (jusqu'au IX^e s. P.-C., cf. *Ét. Celt.* IV, 406 sq.) ; — *L'Art Irlandais*, 1954 (cf. *Ét. Celt.* VII, 195). — Le très bel ouvrage en trois volumes, publié aux éditions Zodiaque, qu'elle nous donne maintenant, est le digne couronnement de cette œuvre. Nous avons là une somme magistrale, qui traite de l'art irlandais dans son ensemble depuis la préhistoire jusqu'à l'invasion franco-normande de la deuxième moitié du XII^e s. C'est bien, semble-t-il, l'œuvre définitive que nous attendions sur la question. Tous les aspects en sont étudiés avec la maturité approfondie du maître qui possède pleinement et domine largement son sujet, mais ne néglige aucun détail significatif. Une très vaste érudition lui permet de comparer les faits correspondants dans d'autres pays et d'autres écoles contemporaines. Et il n'est pas rare que ces comparaisons permettent de jeter la lumière sur certains aspects de l'histoire de l'art ailleurs qu'en Irlande. Cette comparaison constante, et la mise à jour de ses idées grâce à une étude vigilante des nouvelles découvertes et des nouveaux travaux sur l'art du haut moyen âge, ont enrichi sa doctrine. C'est donc ce nouvel ouvrage (d'ailleurs bien plus fouillé que les précédents) qu'il faudra désormais consulter en la matière. On a souvent fait ressortir, à propos de ses autres livres, la clarté avec laquelle s'exprime la pensée de l'auteur. Cette clarté dans l'exposition des idées est ici puissamment secourue par la qualité de la présentation de l'ouvrage. L'impression est particulièrement belle et nette, rendant la lecture aisée, les notes sont rejetées à la fin de chaque chapitre, laissant ainsi les grandes pages du texte claires et aérées (bien qu'on puisse se demander

si des notes en bas de page ne seraient pas parfois plus commodes pour le travail des spécialistes). Ce livre ne s'adresse pas seulement aux érudits, il a été conçu pour initier un public beaucoup plus large à l'histoire de l'art irlandais. Les illustrations le rendent d'ailleurs particulièrement « parlant ». Les figures dans le texte sont largement employées, mais surtout les planches photographiques, d'une magnifique qualité, sont très nombreuses. Un éclairage habile y fait ressortir les reliefs et les volumes. Et un certain nombre de planches en couleurs permettent de saisir immédiatement la richesse de certaines décorations.

Pour l'exposé de ses idées, M^{lle} Henry a adopté, avec raison, un cadre historique. Les trois volumes correspondent chacun à une période chronologique. Chacun d'entre eux commence par un exposé des circonstances historiques dans lesquelles l'art irlandais s'est développé à l'époque correspondante : au premier volume, avant les invasions des vikings ; — au deuxième à l'époque des incursions des vikings, puis de la coexistence dans l'île des royaumes irlandais et des royaumes scandinaves aux IX^e et X^e s. ; — au troisième, après la chute des royaumes vikings et jusqu'à l'invasion franco-normande de la 2^e moitié du XII^e s.

Dans chaque volume, les faits sont classés par chapitres concernant respectivement l'architecture, l'orfèvrerie, la sculpture, les manuscrits enluminés, dont ressort ainsi l'évolution le plus souvent parallèle ; on y constate aussi le caractère conservateur de certaines écoles d'artistes, compensé par l'ouverture plus large de certaines autres à l'influence extérieure.

Dans le premier volume, nous assistons d'abord à la formation du style irlandais par la combinaison de l'art de La Tène avec le style mégalithique indigène : spirales, motifs curvilignes, disques, feuillages. L'Irlande, demeurée en dehors de l'Empire, importe cependant des objets romains, mais les imite avec une extrême liberté, les assimilant et les marquant de son esprit propre. Certaines techniques (combinaison de morceaux de verre avec l'émail, manufacture de la pourpre, montage des filigranes d'or) sont alors introduites.

Ce style irlandais est basé sur un usage « presque acrobatique » du compas (on retrouve parfois la trace des centres dans les spirales, les cercles, les courbes). Mais déjà l'artiste irlandais fuit un équilibre trop rigide, et introduit toujours un élément d'asymétrie. Il y a là une extrême ingéniosité dans les courbes qui se prolongent ou se contrarient sans heurts. C'est un exemple caractérisé d'art abstrait, géométrique, mais auquel le choix personnel de l'artiste confère constamment une saveur indéniable.

Dans la première grande période de l'art chrétien irlandais (jusqu'au VIII^e s. compris), nous voyons cet art, tout en empruntant à celui des autres pays, poursuivre jusqu'au moyen âge sa tradition indigène issue de la préhistoire. Car en Irlande plus encore qu'ailleurs, on le sait, le passage du paganisme au christianisme s'est fait sans coupure violente, et les Irlandais, très conservateurs, ont préservé leurs traditions anciennes, dans l'art comme

dans la littérature. Le décor païen sert à orner les objets à usage ecclésiastique : évangélistes manuscrits, crosses, chasses, croix de pierre monumentales, où les motifs anciens sont à peine déguisés. La façon de traiter les sujets reste la même, et le style irlandais se perpétue avec une telle vivacité qu'il s'incorpore et assimile sans peine des motifs venus d'ailleurs, tels l'entrelacs animal d'origine germanique. L'auteur nous fait comprendre l'esprit de cet art celtique, fluide, insaisissable, qui fuit, nous l'avons vu plus haut, la réalité en se réfugiant dans des figures géométriques abstraites, mais s'efforce d'esquiver leur monotonie par mille procédés ingénieux. Elle y voit, dans l'art, le parallèle du monde merveilleux et irréel de la littérature celtique. Mais, à la différence de l'art germanique, l'art irlandais conserve des motifs clairs et définis, la cohésion fondamentale de l'animal des entrelacs, comme la logique interne des motifs curvilignes, malgré leurs fantaisies. Les motifs sont groupés avec art, selon une symétrie apparente dont l'examen des détails montre qu'elle n'est pas respectée. L'usage du compas, les quadrillages fournissent un cadre à l'intérieur duquel la fantaisie de l'artiste se donne libre cours.

Ces caractéristiques permettent de reconnaître partout les objets irlandais. Car les guerres et les destructions, en particulier les invasions des Vikings, ont eu pour conséquence la destruction, le démembrement et souvent l'exportation des objets d'art devenus butin de guerre. Les bols ouvragés, par exemple, sans doute des lampes d'églises, se retrouvent surtout en Angleterre dans les tombes saxonnnes. Un grand nombre d'objets d'orfèvrerie se retrouvent en Norvège dans les tombes des Vikings qui les avaient razzés. On les identifie aisément grâce aux objets demeurés en Irlande. Ils sont d'un art brillant et coloré, à la fois raffiné et étrange qui correspond à la période (VIII^e s.) où les cités ecclésiastiques attiraient dans leurs écoles en Irlande l'élite du monde occidental. L'art du continent et de l'Angleterre (d'où viennent ces étudiants) s'y retrouve en partie, mais traité de façon plus fine et originale. Une taille d'épargne plus souple, plus modelée, combinée à une sorte de ronde bosse, le travail très raffiné du filigrane d'or, des combinaisons de verre et d'émail plus habiles, plus fines que dans les objets anglo-saxons, l'emploi très répandu de la gravure sur métal, avec des fonds à hachures ou pointillés, ou découpés, sont la marque de l'art irlandais. De nombreux motifs en sont empruntés aux manuscrits.

Les grandes croix sculptées si caractéristiques de l'Irlande, monuments articulés soulignés de moulures et modelés en relief, apparaissent au début du VIII^e siècle, succédant aux stèles et piliers à croix gravées. Elles fleuriront en Irlande jusqu'au XII^e s. On les retrouve en Grande-Bretagne à la même époque. L'auteur, s'appuyant sur l'existence en Arménie de croix de ce type aux VI^e-VII^e s., détruits par la conquête arabe, mais reconstituables par leurs fragments, pense que des monuments analogues ont pu exister dans l'empire byzantin avec lequel l'Irlande avait des rapports étroits (influence des icônes importées sur la sculpture irlandaise). Les croix irlandaises se distinguent nettement des croix anglaises par leur ornementation (spiraales, entrelacs, motifs angulaires) et par le grand cercle rejoignant les bras de

la croix. Situées à l'intérieur ou en dehors de l'enceinte des monastères irlandais, leurs faces principales orientées à l'Est ou à l'Ouest, ces croix n'avaient plus de caractère funéraire, et servaient de lieu de rassemblement pour des rites religieux. Couvertes de scènes figurées, elles jouaient le même rôle didactique que plus tard les portails sculptés du Moyen Âge. On y trouve d'une part des sujets familiers d'iconographie chrétienne courante (ceux que l'on trouve sur les sarcophages de Gaule des IV^e et V^e s.) : scènes d'« aide divine » de l'Ancien Testament (comme dans le texte de l'épilogue du Martyrologe irlandais d'Oengus), Crucifixion, rencontre d'Antoine l'anachorète et de St Paul de Thèbes. Puis des images de chasse et de guerre, dans lesquelles la popularité de la représentation du cheval et du cerf chez les anciens Celtes (cf. la sculpture gallo-romaine) a dû favoriser la représentation symbolique du Christ et des apôtres chevauchant à la poursuite des âmes.

L'enluminure des manuscrits est, on le sait, l'un des aspects les plus importants de l'art irlandais. Mais, pour les VII^e et VIII^e s. le nombre des manuscrits demeurés en Irlande jusqu'à la fin du Moyen Âge est infime. Cela est dû aux destructions pendant les guerres. Cependant, beaucoup de livres ont voyagé, et on les retrouve dans d'autres pays, où les moines missionnaires irlandais les avaient apportés avec eux. Dans certains centres du Continent comme Bobbio, et surtout dans le Nord de l'Angleterre en Northumbrie, ils ont créé des centres de culture irlandaise et des écoles de scribes et d'enlumineurs dans les produits desquelles nous retrouvons toutes les caractéristiques de l'art irlandais. Elles sont les mêmes, que les manuscrits aient été peints en Irlande, à Iona (Écosse gaélique), à Lindisfarne (Northumbrie) ou sur le continent. L'auteur le démontre par une étude exhaustive de la décoration des livres demeurés en Irlande dont elle retrouve les divers styles et procédés dans certains manuscrits de Grande-Bretagne importés d'Irlande ou peints en Northumbrie et dans certains livres importés ou peints sur le continent. Elle dégage à l'origine deux styles différents, celui du Livre de Durrow et des monastères colombains, et celui du Livre de Lichfield développé dans un centre riche en manuscrits importés. Les modifications du style irlandais à Lindisfarne (Northumbrie) et Echternach (Luxembourg) sont des plus instructives.

Le deuxième volume est consacré à l'art des IX^e et X^e siècles. C'est l'époque des expéditions meurtrières des Vikings, puis de leur installation permanente dans leurs royaumes côtiers. Au X^e s., en Irlande comme en Est-Anglie, on voit apparaître les hautes et étroites tours rondes qui servaient peut-être de clochers, mais bien plutôt de tours de guet et de réduits de défense où les trésors étaient conservés. Elles semblent être l'imitation de prototypes continentaux (cf. les tours rondes de Ravenne).

L'enluminure de l'époque est dominée par deux œuvres d'un fini achevé, exécutées au début du IX^e s., le Livre de Kells et le Livre d'Armagh. Le Livre de Kells a dû être commencé à l'île d'Iona, puis emmené dans l'abbaye colombaine moins exposée de Kells, où la plus grande partie a été exécutée.

Il n'est pas toujours facile de déterminer les cheminements dont les divers motifs du Livre de Kells sont l'aboutissement, car de très nombreux manuscrits ont disparu. Mais nous avons bien là le développement et la continuation de la tradition établie en Irlande par les mss enluminés des VII^e et VIII^e siècles, Livre de Durrow, Livre de Lichfield, ms. de St Gall. Ici, cependant, les motifs, au lieu de rester autonomes, s'interpénètrent et se continuent les uns les autres de la façon la plus ingénieuse et la plus inattendue, comme dans certains monuments de pierre irlandais de la seconde moitié du VIII^e siècle. On peut aussi déceler dans le Livre de Kells l'influence de Lindisfarne et du Nord de l'Angleterre où des moines saxons vivaient mêlés à des irlandais dans une atmosphère à demi irlandisée, comme nous le savons par l'exemple d'Alcuin : de là peut-être l'emploi de symboles dans les tables de canons et l'introduction de petits animaux et de rameaux de feuillage dans le corps du texte. Mais l'Irlande était aussi en contact étroit avec les fondations irlandaises de Picardie (*Perrona Scoltorum*), première étape des Irlandais sur le continent. Il y avait là un centre important, en marge de l'art carolingien officiel, où se maintenaient mélangées des traditions mérovingiennes et irlandaises, mais où des artistes habiles, à l'esprit très ouvert, subissaient l'influence de l'orient byzantin et copte. Certains types de feuillages du Livre de Kells peuvent venir de là. Pourtant, les relations de l'Irlande avec la Picardie, plus que d'emprunteur à prêteur, sont plutôt de l'ordre d'échanges et d'inspiration à des sources communes (art oriental). C'est probablement du même ordre qu'étaient les relations avec l'art carolingien : Alcuin avait organisé pour Charlemagne autour de Trèves un scriptorium en partie insulaire, où pénétraient aussi les influences orientales. Plus tard, il avait fondé à Tours un scriptorium où se manifestaient de nombreux traits insulaires. Au IX^e siècle, dans le Nord de la France, se développe l'école franco-insulaire, renouveau d'influx irlandais dans les mss carolingiens. Les Irlandais qui y allèrent peindre ont dû en rapporter dans leurs pays des idées nouvelles.

Les objets d'orfèvrerie ont été particulièrement la proie des pillards. On ne les retrouve le plus souvent que brisés, fragmentés. Autant qu'on peut s'en rendre compte, le travail technique, bien que préparé par des croquis et des maquettes comme à l'époque antérieure, devient plus lourd, plus épais, et si l'usage de la nielle se répand, l'émail se fait plus rare. L'ornement le plus fréquent reste l'animal, isolé, ou tissé en entrelacs. Les spirales disparaissent, mais les feuillages se mettent à jouer un rôle important ; ils sont apparentés, non aux feuillages scandinaves, mais aux petits rinceaux qui décorent les pages des mss continentaux contemporains et qui apparaissent en France sur certains chapiteaux. — D'autre part, dans les environs des colonies des vikings, prend naissance un art mixte irlando-scandinave.

Les grandes croix sculptées sur toutes leurs faces continuent à être le trait le plus frappant de la décoration des monastères. Elles ont tendance à se compliquer (rouleaux de pierre entre les bras de la croix) et à augmenter de taille. Mais le grand changement est dans la décoration. Les ornements

sont relégués sur les faces latérales. Les faces antérieures et postérieures des fûts, les deux faces des bras de la croix, sont presque entièrement occupées par des sculptures à personnages, enfermées le plus souvent dans des cadres bien définis, et sans doute inspirées par les images de plaquettes d'ivoire. Certaines croix sont l'œuvre de grands artistes, d'autres sont plus rudimentaires. Les thèmes sont toujours symboliques : scènes de l'Ancien Testament préfigurant celles du Nouveau (sacrifice d'Isaac, etc.), — thème de l'Aide divine, — les Sacrifices agréables à Dieu, — ou bien succession historique de scènes : enfance du Christ, Passion, etc. Puis des images nouvelles, inspirées par des illustrations de Bibles et de psautiers dans lesquelles le sculpteur puise au hasard. De nombreuses scènes de l'Ancien Testament sont ainsi inspirées par des représentations que l'on trouve sur des sarcophages gallo-romains des IV^e et V^e siècles, sans doute par l'intermédiaire d'illustrations de psautiers. Les scènes du Nouveau Testament sont apparentées, soit à des représentations carolingiennes, soit à des représentations orientales.

Ainsi, dans cette période, le décor abstrait se maintient, trouvant dans les infinis méandres du Livre de Kells le maximum de sa complexité. Alors que dans la sculpture l'image devient envahissante et domine la composition des croix. L'influence des ivoires carolingiens est ici renforcée par le goût des spéculations symboliques, et peut-être par le désir d'affirmer la Foi face aux vikings païens. Cette sculpture figurée est le prélude le plus important à la sculpture romane que l'on puisse trouver en Occident. La représentation du Jugement Dernier, comme le démontre l'auteur, vient à l'origine d'Orient, où en Égypte des représentations d'Osiris juge et de la pesée des âmes avaient été adaptées par les coptes à l'usage chrétien. Elle a trouvé à cette époque en Irlande (où la littérature des Visions était familière) un terrain favorable pour se répandre. Antérieurement au Jugement Dernier de type byzantin attesté au XI^e siècle, il a dû exister des versions grecques archaïques. Mais en Occident au X^e s. c'est en Irlande seule que l'on trouve ces représentations du Jugement. — D'autres thèmes, qui avaient hanté la pensée des commentateurs de l'Écriture, apparaissent dans l'art irlandais avant de s'épanouir dans l'art roman au XII^e s. — Bien des images des Livres et des Croix sont des témoins d'un stade de l'art chrétien peu ou pas représenté dans les monuments occidentaux survivants et peuvent nous renseigner sur certains aspects disparus de l'art oriental. C'est qu'aux IX^e et X^e siècles, il n'y avait pas de cloisons entre Occident et Orient. Les objets précieux étaient acquis partout sans distinction, et devenaient source d'inspiration quelle qu'en fût la provenance. Icônes d'Italie ou d'Orient, boîtes à reliques, manuscrits de toutes origines et leurs reliures ornées d'ivoires ou d'orfèvrerie, tout, refluant vers l'extrême occident, a contribué à la formation de cet art.

Dans son troisième volume, l'auteur étudie la dernière période de l'art de l'Irlande indépendante, c'est-à-dire depuis la défaite finale des Vikings au début du XI^e siècle jusqu'à l'invasion franco-normande de la deuxième moitié

du XII^e. Cette période, peu connue jusqu'ici en dehors d'un cercle étroit de spécialistes, n'en est pas moins fort intéressante, faisant apparaître un début d'art roman dans lequel des éléments d'origines diverses ont été fondus et combinés avec la tradition irlandaise.

En ce qui concerne les manuscrits enluminés, M^{lle} Henry avait elle-même récemment débrouillé la question, en collaboration avec M^{me} G. L. Marsh-Micheli, dans son travail *A Century of Irish Illumination, 1070-1170* (P.R.I.A. 1962). Après les terribles destructions du X^e s., la première moitié du XI^e a été peu productive. Puis, dans la 2^e moitié du siècle, vient toute une série d'évangélistes (de format plus petit qu'aux époques précédentes), de psautiers, livres d'hymnes, missels, mais aussi de recueils de chroniques et d'annales et de recueils de récits épiques (où l'ornementation est secondaire et se cantonne surtout dans les initiales). Certains mss, d'une décoration très riche, pouvaient laisser espérer un nouvel épanouissement de l'enluminure irlandaise. Mais la conquête normande assèche les sources d'inspiration. La tradition irlandaise se pétrifie dans l'immobilisme, tandis que la plupart des mss seront désormais copiés servilement sur des modèles venus de Grande-Bretagne.

Pour l'orfèvrerie, nous avons quelques belles croix et chasses bien conservées, grâce à la vigilance de leurs gardiens attirés à travers les siècles. Certaines portent des inscriptions qui permettent de les dater, et leur ornementation permet d'en rapprocher les autres. Ces inscriptions nous permettent aussi de deviner l'existence d'ateliers (souvent familiaux) d'orfèvrerie auprès des principaux monastères. — Les procédés techniques ont changé. Dans bien des cas le plaquage de feuilles d'or remplace la dorure par fusion. L'incrustation de nielle, souvent maintenue par une bande d'argent ondulée ou en zigzag, prend une grande extension. Une nouvelle technique d'incrustation de métaux consiste à marteler dans une rainure des torsades de cuivre rouge et d'argent, puis à les polir, obtenant ainsi un dessin cordé de deux couleurs. C'est une technique mérovingienne et scandinave, qui commençait à passer de mode ailleurs. D'autre part, les incrustations d'argent bordées de nielle dans le bronze doré étaient fréquentes. Ces procédés rehaussent le modelé de ces objets dont certains sont parfaits d'exécution et de structure. On trouve parfois des plaques ajourées se détachant de loin sur un fond.

Les dévastations des Scandinaves avaient arrêté, semble-t-il la construction des croix de pierre, pendant plus d'un siècle. Ce n'est que tout à la fin du XI^e qu'elles reparaissent, souvent dues à la munificence de certains rois de provinces. Elles sont très différentes des croix antérieures, et présentent d'importantes sculptures en haut relief, et même de véritables statues-colonnes. — L'architecture des églises reste extrêmement primitive. On n'a toujours qu'une nef rectangulaire suivie d'un chœur carré ou rectangulaire, sans transept, ni ogives. Les voûtes font partie du même bloc de maçonnerie que le toit lui-même. Les tours rondes sont en tout point semblables à celles de l'époque précédente, mais on cherche maintenant souvent à les accoler aux églises. Cependant la sculpture fait son apparition

sur les portes des tours, sur les porches des églises et sur les arcs triomphaux qui donnent accès de la nef au chœur. La décoration révèle une influence certaine du style roman d'Angleterre. Mais une foule de motifs en sont très différents, et ne peuvent venir que du Poitou et de la Saintonge, apportés par des pèlerins allant à Rome ou à Saint-Jacques-de-Compostelle. D'autres sont de tradition irlandaise antérieure (entrelacs, entrelacs animaux, etc.). Le traitement des éléments importés est également foncièrement irlandais. Ce n'est qu'assez tard que l'art gothique triomphera, étouffant ici aussi toute originalité.

L'un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage de M^{lle} Henry est l'examen minutieux auquel elle soumet les différents éléments de la décoration et leur évolution. C'est ainsi que nous voyons les éléments végétaux qui avaient pénétré dans l'art irlandais aux IX^e et X^e s. réapparaître dans la 2^e moitié du XI^e, et s'y épanouir largement en un style particulier. On le trouve à son apogée dans la chronique de Marianus Scottus de Ratisbonne. Il se prolonge plus longtemps dans la décoration des manuscrits que dans l'orfèvrerie et on en trouve assez tard des vestiges dans la sculpture. — Une autre innovation est dans l'orfèvrerie l'introduction des combinaisons d'animaux filiformes comme en Scandinavie. Mais on trouve encore les petits panneaux d'entrelacs animaux qui se relie à la tradition ancienne. C'est sans doute celle-ci qui, vers 1100-1120 donne naissance au style décoratif dont l'essentiel est un animal rubané installé dans un panneau suivant des lignes diagonales, souvent pris dans les nœuds d'un long serpent tortueux. Les affinités avec le style scandinave dit « d'Urnes » sont certaines, mais les motifs et la structure sont traditionnels en Irlande. On le trouve dans les manuscrits, associé aux motifs de feuillages, et dans la sculpture entre les éléments romans importés.

Comme plus haut avec l'art anglo-saxon, M^{lle} Henry s'attaque au difficile problème des relations entre l'art irlandais et l'art scandinave. Dès le VII^e s., l'art irlandais et l'art germanique avaient en commun les motifs d'entrelacs animaux. Les circonstances historiques qui ont ensuite mis les peuples en contact ont eu pour conséquence une imitation mutuelle de leurs motifs décoratifs. Les Vikings s'efforcent de très bonne heure d'imiter les objets irlandais emportés par eux comme butin. Et les motifs irlandais ainsi altérés par les Scandinaves seront à leur tour imités par les Irlandais eux-mêmes. Cette conclusion, à laquelle des recherches aussi exhaustives qu'il est possible avaient conduit M^{lle} Henry, se heurtait à la chronologie encore généralement « reçue » pour les objets scandinaves. Dès le Congrès International d'Études Celtiques de Dublin en 1959 (cf. *Ét. Celt.* X, 275) elle montrait que cette chronologie était incompatible avec les résultats de l'examen méthodique des objets irlandais qui peuvent être datés avec précision. D'ailleurs, dès 1932, S. Anjou avait démontré que les objets du tumulus de Jellinge en Suède ne pouvaient pas être ceux de la tombe de Tyre femme du roi païen Gorm mort vers 940, car ils forment un ensemble nettement chrétien, et la fameuse coupe peut bien être un calice. Toute la chronologie des œuvres postérieures, notamment des pierres runiques suédoises, s'en trouve bouleversée. Mais Holqvist va trop loin lorsqu'il refuse, dans une étude

récente, d'admettre aucune influence de l'art scandinave sur l'art irlandais. Après la défaite des Vikings à Clontarf, il y a eu en Irlande au XI^e s. une « mode scandinave », comme il y avait eu en Norvège une « mode irlandaise » après les premières conquêtes des Vikings. C'est ainsi que dans l'orfèvrerie irlandaise nous retrouvons les têtes animales aux moustaches et aux crinières en lanières entrecroisées qui se trouvent dès le IX^e s. dans les objets des tombes d'Oseberg et de Gokstad, et ce motif sera aussi adapté dans la sculpture irlandaise à des têtes humaines. — Une démonstration également rigoureuse nous montre les scandinaves déformant les animaux irlandais parfaitement constitués et remplaçant dans leurs imitations leurs pattes de derrière par un motif spiraloforme ou feuillu. Ce motif sera à son tour imité par les Irlandais au XI^e s. — Les décors de feuillages irlandais de la fin du XI^e s. (où l'on trouve un enchaînement continu de feuillages sans tiges indépendantes) ne viennent, ni du style scandinave dit « de Ringerike » ni du style germanique othonien, mais des manuscrits du XI^e s. du Sud de la France, avec adaptation à la forme traditionnelle des feuillages de l'art irlandais. Auparavant, des manuscrits carolingiens peuvent avoir introduit chez les enlumineurs irlandais les animaux dont le museau et la langue s'épanouissent en feuillages). L'art dit « de Ringerike » et l'art irlandais peuvent être deux formes différentes d'une même mode dans deux pays qui échangeaient certaines modalités de goût. — La châsse de la « cloche de St Patrice » et la crose de Lismore sont souvent rapprochées du style norvégien « d'Urnes » et la crose de Clonmacnoise des pierres runiques suédoises. Mais ces objets sont isolés dans l'art de leurs pays respectifs. Il faut abaisser la date des objets scandinaves. Tous peuvent être issus d'un milieu irlandais-scandinave vers 1100. On a pu avoir alors d'autres modes communes, comme celle du motif de la grande bête luttant contre des serpents. Cependant cet intérêt des Irlandais pour les objets scandinaves, s'il confère une couleur particulière à l'art irl. du XI^e s., s'est combiné avec d'autres influences, et avec la tradition indigène. Très tôt au cours du XII^e s., la force de cette influence scandinave décroît et on n'a plus que de vagues analogies.

L'art roman d'Angleterre du XII^e s. a donné à l'art irlandais de nombreux motifs. Mais moins peut-être que l'art roman du Continent. Celui-ci d'ailleurs comportait depuis des siècles des motifs tels que les têtes animales des majuscules enluminées, les entrelacs, les entrecroisements d'animaux légués jadis par les scribes irlandais de Touraine, et passés en Limousin, puis dans la sculpture romane du Poitou et de la Saintonge, ainsi que peut-être les figures géométriques et les combinaisons de courbes.

Ainsi, grâce à sa connaissance profonde de l'art du Moyen Age et de l'antiquité dans les différents pays d'Europe et du bassin méditerranéen, l'auteur situe constamment l'art irlandais par rapport à l'ensemble dont il fait partie. Mais ce qui frappe surtout dans ces trois volumes, c'est l'originalité, la personnalité si attachante de cet art, qui demeure essentiellement lui-même à travers tous les changements. Jamais on ne nous l'avait si bien fait comprendre que dans cette œuvre magistrale.

E. BACHELLERY.

XIII

R. TOLKIEN, T. H. PARRY-WILLIAMS, Kenneth JACKSON, B. G. CHARLES, NORA CHADWICK, *Angles and Britons*, O'DONNELL Lectures, University of Wales Press, 1963, Cardiff.

Sous ce titre, grâce à la généreuse fondation de Charles O'Donnell, sont publiées des conférences d'enseignement destinées à souligner et à décrire la part de l'élément celtique en général et brittonique en particulier dans la formation et la composition de la population de la Grande-Bretagne ; ces conférences sont données dans les Universités du Pays de Galles, d'Oxford, en Irlande et à Édimbourg. Le présent volume qui reproduit une série de leçons professées à Oxford est d'une valeur et d'une information remarquables. Le volume s'ouvre par une magistrale leçon de R. Tolkien qui rappelle que c'est par ses études mêmes sur la philologie saxonne, base de l'étude de l'anglais, qu'il a été amené à l'étude des langues celtiques et à la reconnaissance de leur influence dans la formation de la langue anglaise ; il rappelle l'importance historique de la version galloise du Nouveau Testament, qui au temps de la Réforme a joué un rôle capital pour la préservation de la langue et pour la juste appréciation de sa valeur et de ses mérites. A côté de cette œuvre unique, le développement de la légende arthurienne considérée comme historique est devenue depuis des siècles une des parures les plus élégantes et une matière riche et inépuisable pour les poètes et les prosateurs d'Angleterre, depuis la Morte Darthur de Malory. Toute une série de prénoms, de noms de lieux est ainsi passée dans la langue anglaise : Cerdic, Cadwalla sont la preuve. M. Tolkien rappelle que les Celtes se sont installés en Grande-Bretagne à la suite d'invasions, mais de la langue des populations antérieures à ces invasions, il ne subsiste presque rien.

Dans un second article également important, T. H. Parry-Williams examine les emprunts réciproques des deux langues, le sujet est particulièrement intéressant pour les dialectes des populations industrielles où l'anglais s'est développé souvent au détriment du gallois, et où la situation économique et les nécessités techniques ont imposé aux populations maintenant le gallois des emprunts plus nombreux, l'influence anglaise se faisant sentir non seulement dans le vocabulaire, mais dans l'inflexion, la phonologie et la syntaxe.

M. Kenneth Jackson apporte une fois de plus des vues nouvelles et importantes dans l'exposé qu'il consacre aux Angles et aux Bretons dans la Northumbrie et dans la Cymbria. Il définit la Northumbrie comme le pays qui s'étend de l'Humber au Sud, au Firth of Forth et à l'Ayrshire au Nord, et il montre l'influence qu'auront sur les limites de ce territoire les vicissitudes des luttes entre celtes et saxons qui amènent ces derniers de la côte nord-est de l'Angleterre actuelle jusqu'à la mer d'Irlande, les péripéties de la résistance brittonique, la persistance du royaume celtique de Strathclyde constitué autour de l'actuelle Glasgow, enfin l'installation d'un

petit royaume gaélique fait d'émigrants venus d'Irlande mêlés sans doute à des éléments scandinaves venus des îles, le royaume de Dal Riada. Les habitants brittoniques qui habitaient le pays étaient désignés tout comme les Gallois, par ce nom de *Cumbri* et les habitants s'appelaient Cumbrenses ; plus tard l'usage de ce nom s'est limité à la partie méridionale de cette aire qui a conservé le nom de Cumberland.

Sur l'ancienne histoire de ces Brittoniques septentrionaux, notre principale source est la vie de Saint Kentigern apôtre de Glasgow, qui est rédigée au XII^e siècle mais puise dans des sources des X^e et XI^e siècles. D'autre part Nennius qui est lui un gallois du Sud a puisé dans des annales monastiques du Nord comme l'ont fait les *Annales Cambriae*. De précieuses généalogies nous ont transmis un pedigree des rois de Strathclyde au IX^e siècle.

À côté de ces données historiques et peut être plus importants sont les textes littéraires, panégyriques et élégies sur les rois de ce pays, leurs combats et leur mort ; ils remontent en partie jusqu'au début du VII^e siècle. Des inscriptions en latin conservent la mémoire de certains de ces hommes qui étaient sans doute chrétiens comme l'ensemble du monde brittonique. Le fameux poème des Gododdin retrace la lutte héroïque des Bretons contre les Angles qui partirent sans doute du royaume établi en Deira au nord-est de l'Angleterre ; Édimbourg s'appelait Din Eydin, la forteresse d'Eydin, d'où Edinburgh. Les Angles atteignirent ainsi le Lothian.

Le royaume de Strathclyde résista plus longtemps (comtés de Lanarck, de Renfrew et de Dumbarton, et une partie de l'Ayrshire et du Stirlingshire). Il lutta jusqu'au XI^e siècle.

Le troisième royaume était celui de Rheged établi autour de Carlisle. Les textes jusqu'au VII^e siècle célèbrent la vaillance d'Uryen et d'Owein dont la littérature galloise transposera la date et la figure.

Au milieu du VI^e siècle déjà, les Angles établissent un royaume en Bernicea au Sud de Berwick. Les Angles se heurtent à la résistance des Cambriens et à un essai d'union des petits royaumes sous la direction d'Uryen. Mais ce dernier périt victime des jalousies des roitelets qu'il essayait d'unir, laissant un souvenir que les poètes transmettent et idéalisent.

C'est un peu plus tard vers 600, que se place la bataille de Catterick livrée par Mynyddog, roi de Gododdin et d'Édimbourg, et dont le souvenir est conservé par le poème fameux. Aethelrith affermit alors et étend sa puissance dans le Lothian. Édimbourg tombe aux mains des Angles en 638. Oswy qui règne en Northumbrie de 642 à 671, étend son autorité et cherche à ménager des alliances avec les princes celtes de Rheged. La fondation de la grande abbaye de Whithorn marque à la fois la christianisation et le progrès de l'invasion des Angles. L'arrivée des Danois ébranle cette situation en même temps que s'installe en Galloway une forte colonie gaélique composée d'Irlandais et d'habitants des îles, auxquels se seraient joints des éléments scandinaves.

À la faveur du recul des Angles, le royaume de Strathclyde reprend ses

progrès, il réoccupe le comté de Dumfries et la plus grande partie du Cumberland. Ainsi fut prolongée l'existence de ce royaume jusqu'au XI^e siècle, où il fut conquis et absorbé par les Scots d'Écosse, pendant qu'en 1092 Guillaume le Roux fils du Conquérant s'empara du Cumberland proprement dit.

En réalité toutes ces conquêtes successives s'accomplissaient sans modifier la langue ; conquérants et conquis se juxtaposaient en attendant de nouvelles vicissitudes modifiant l'équilibre des populations ; la conservation de noms de lieux celtiques à côté de noms anglais est étudiée avec maîtrise par l'auteur, en particulier au nord de la rivière Derwent et de la rivière Eden. Un certain nombre de noms de villages d'origine norvégienne attestent la présence d'éléments scandinaves.

Le nom des villes principales atteste la force de l'établissement celtique dans ces pays : Carlisle s'est appelé Caer Luguvali, la citadelle de Luguvalis dont le nom persiste dans le nom actuel. De même Caerleon conserve Caer Legionum, Castell Ewein, le château d'Owen est devenu Castle Hewin. Les noms de Cardew, Glendhu et Glendue attestent une transformation analogue. Derrière ces noms il est vraisemblable comme le pensait M. O'Donnell qu'une partie de la population est demeurée d'origine celtique.

On rapprochera utilement ces observations du bel article que dans sa contribution à un autre livre, *Celts and Saxons*, dont les Études Celtiques ont donné un compte rendu, M. Kenneth Jackson avait développées sous le titre « The Northern British Section in Nennius ». L'auteur date la rédaction des généalogies saxonnes qui composent l'Histoire du Nord de la Grande-Bretagne de Nennius : pour lui elles ont été compilées et réunies après 787. Nennius utilisant les mêmes sources que le fameux manuscrit Vespasian. La section de l'Historia Brittonum de Nennius dans laquelle ont été interpolées ces généalogies saxonnes ne peut comme l'avait pensé Zimmer remonter à 679.

L'histoire du Nord utilisée par Nennius n'est pas antérieure à 730. En fait Nennius n'a pas distingué le modèle qu'il avait sous les yeux de la généalogie saxonne et il est probable que l'auteur de l'histoire, source de Nennius, avait lui-même introduit ces généalogies qui attestent un intérêt particulier pour la Bernicie saxonne, le nord-ouest du Northumberland et pour la Strathclyde toute voisine ; ce mélange à la base de la source de Nennius s'est fait vers 787-796. Un éclairage entièrement nouveau est porté ainsi sur la composition de ce texte de Nennius qui n'a pas fini de poser aux érudits des problèmes.

M. Charles étudie le langage gallois et les noms de lieux Archenfield et Oswestry ; Archenfield est un district du sud-ouest du comté d'Hereford rempli encore de noms gallois, même après la réunion de cette partie du Pays de Galles à l'Angleterre (la subordination à l'évêché anglais d'Hereford date d'environ 1130), le livre de Llandaf atteste du côté gallois les prétentions sur ce pays ; ce même cartulaire montre Herwald, évêque de Llandaf, bâtissant et consacrant des églises dans ce pays au milieu du XI^e siècle.

Les noms de lieux, les Saints patrons conservent cet aspect gallois, la carte dressée par M. Charles (p. 9) atteste leur nombre.

Il en est de même pour Oswestry. La contrée d'Oswestry qui appartenait antérieurement au Powys a vu une conservation analogue ; l'implantation galloise attestée là aussi par les noms de lieux et les saints patrons des villages. Roger de Montgomery, comte palatin, avait parmi ses vassaux et ses contingents nombre d'hommes de langue galloise ; même la capitale du district, Oswestry qui était une fondation anglaise dut faire place à de nombreux gallois parmi ses magistrats.

Enfin M^{me} N. K. Chadwick dans un magistral article sur la part celtique ou brittonique dans la population de l'Angleterre, rappelle que lorsque les Saxons atteignirent la Grande-Bretagne, les Celtes étaient installés depuis plus de mille ans ; contre la théorie classique de Freeman affirmant la disparition par extermination de la population de souche celtique, au moins dans l'Est et le Sud de la Grande-Bretagne, elle montre avec clarté que la structure des villages avec l'église à distance égale des principales fermes demeure celtique ; les noms des montagnes et des rivières demeurèrent également celtiques ; en fait même dans l'Est il y eut des mariages, une fusion. Elle montre aussi que le témoignage de Gildas sur l'extermination des Bretons doit être nuancé. Pour elle l'œuvre de Gildas est compositée, une part remontant à 600, l'autre ajoutée et datant de deux siècles plus tard. Elle tendrait à penser que l'émigration partie de Cornwall et de Domnonée vers l'Armorique serait due en partie aux incursions irlandaises vers l'ouest de la Grande-Bretagne, incursions attestées par les véritables forts construits contre elles précisément sur la côte occidentale. A côté de ces invasions se seraient produites des infiltrations pacifiques après l'installation des Saxons si facilement conquis par le christianisme et si rapidement civilisés ; c'est ainsi qu'il n'y aurait pas eu de véritable destruction *stricto sensu* des populations.

Enfin on notera un article excellent de M. Rees sur la survivance des coutumes celtiques dans l'Angleterre Médiévale.

Jean MARX.

XIV

CIGADA (Sergio), *La leggenda medievale del cervo bianco e le origini della « matière de Bretagne »*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1965 (Atti della Accademia nazionale dei Lincei, Memorie, serie VIII, volume XII, fasc. 1).

Ce mémoire de M. Cigada, introduit et présenté par un court rapport très élogieux de MM. Monteverdi et Franceschini, s'efforce de démontrer que les allusions à la chasse du Blanc Cerf contenues dans nombre de romans arthuriens et notamment dans l'Erec de Chrétien de Troyes, viennent de textes latins classiques. On nous permettra, malgré le travail méritoire de

l'érudit italien et la caution des deux maîtres éminents qui l'accompagnent, de ne pas être entièrement convaincu par cette thèse.

L'auteur qui connaît bien ses textes énumère les passages de romans arthuriens qui parlent de la chasse du Blanc Cerf ; à côté de l'Erec, les lais dits bretons (Guigemar, Lanval, Graclent), le roman de Dolopathos, ainsi que les romans de Floriant et Florete, de Meliador, le roman de Fergus, le conte du Graal de Chrétien, la Vengeance Raguidel, et le Roman du Graal appelé Suite du Merlin. Des échos de ces légendes se trouvent d'ailleurs dans la littérature italienne avec notamment Boccace ; ajoutons encore le roman gallois de Gereint et d'Enide qui, s'il a certainement subi l'influence des contes et lais français n'en conserve pas moins les restes d'un récit purement celtique avec ses localisations, sa psychologie plus brutale et moins raffinée et son milieu bien conservé. Il n'est pas du tout certain que le conte gallois qui parle de la tête du Cerf rapporté en trophée soit postérieur dans son fond, au conte de Graal de Chrétien. Il en est de même pour le passage du Lanzelet d'Ulrich de Zatzikhoven, imitation d'un roman français différent de la tradition de Chrétien, où Lancelot n'est pas l'amant de la reine Guenièvre.

M. Cigada a raison de noter les variations de cette légende suivant les auteurs qui l'évoquent soit en l'intégrant dans le récit (c'est le cas de Chrétien et de ses continuateurs), soit par voie d'allusion. Mais comment n'est-il pas frappé de la différence de leur ton avec le passage de la Queste del Saint Graal où le cerf, allégorie chrétienne, se change en Jésus-Christ lui-même. De même l'apparition du Cerf dans l'Estoire del Saint Graal n'a rien à faire avec la chasse décrite dans l'Erec. Quant aux mentions dans des romans du type de Floriant et Florete, il s'agit là de textes construits en partant de Chrétien et dont les modifications sont dues à des écrivains comme Froissart pour le Meliador.

Le texte qui nous raconte comment un Cerf Blanc guide l'armée de Charlemagne dans la Karlamagnus Saga n'a rien à faire avec le Blanc Cerf des romans arthuriens, pas plus que le texte de David Aubert composé au milieu du xv^e siècle par cet historien (Croniques et Conquestes de Charlemagne). Même observation à propos du *Fierabras* et de la Chronique de Turpin. Dans tous ces textes on suit une tradition sur le cerf blanc et sa chasse s'inspirant évidemment des légendes de vies de Saints du type de celle de Saint Eustache. Au contraire il n'y a rien d'édifiant dans le conte de l'Erec, d'une part, et les modèles celtiques qu'on a de la chasse à la bête merveilleuse se rattachent, comme l'avait fort bien vu M^{me} Bromwich dans un article publié dans les *Études Celtiques*, à un ensemble de rites conduisant à la désignation du roi et à l'attribution de la souveraineté. Ces textes sont beaucoup plus anciens que Chrétien de Troyes ; le vainqueur de la chasse qui devait rapporter la tête merveilleuse du cerf abattu est désigné comme roi, il s'agit d'une épreuve. Il arrive parfois aussi que le cerf se change en une jeune femme, attribut et personification de la souveraineté.

N'ont rien à voir avec cette chasse merveilleuse les exemples cueillis avec une diligence à laquelle il faut rendre hommage. Tous ces contes

sur la Blanche Biche sont autant d'histoires d'une fille prenant la forme d'une biche, tuée ou épargnée ou même sauvée par un chasseur acharné à poursuivre le gibier. Il s'agit là d'un type d'histoire que nous appellerons de Saint Hubert ou de Saint Julien l'Hospitalier (sujet d'une admirable nouvelle de Flaubert dans l'un de ses Trois Contes). Souvent le cerf porte la croix, ou la croix apparaît sur sa tête au moment où la malédiction va frapper le chasseur sans pitié.

Et les traditions fabuleuses conservées à l'abbaye de Fécamp où un cerf merveilleux met fin à la chasse du duc (Anseis) ne ressemblent guère à la chasse dont le vainqueur sera roi. Que très postérieurement on ait interprété ces miracles en évoquant le Précieux Sang à Fécamp comme à Glastonbury, c'est possible comme nous l'avions suggéré non sans précaution dans un passage de notre Légende Arthurienne que cite courtoisement M. Cigada, mais l'esprit du récit est autre.

A notre avis, il y a eu deux aspects de la tradition du cerf blanc, celle qui le considère comme une personnification ou une représentation ou un signe de la présence du Christ, conduit à une malédiction ou à une conversion du chasseur impitoyable. C'est cette conception qui se trouve dans le livre d'Artus, addition maladroite au Lancelot en prose, comme dans l'Estoire del Saint Graal et la Queste del Saint Graal. C'est une conception analogue que nous trouvons dans le Dolopathos, pp. 85 sqq. et dans le Perlesvau. Et puis en face de cette conception il y a la représentation d'une chasse qui aboutit à la désignation de son vainqueur comme souverain, c'est ce que nous retrouvons dans l'Erec et dans le Conte du Graal de Chrétien. Sans aller jusqu'à la mort, la poursuite du blanc cerf qui mène Guigemar et les chevaliers des lais bretons à la rencontre d'une fée à la fontaine ou d'une barque qui les conduira à la fée, sont une variante de ces récits.

Jean MARX.

XV

BOGDANOW (Fanni), *The Romance of the Grail*, Manchester, University Press, 1966. — *La Folie Lancelot* (publiée pour la première fois d'après les mss BN fr 112 et 12599) ; Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 109 Heft, Tubingen, 1965.

Avec ces deux livres qui représentent une contribution extrêmement importante à l'étude du roman arthurien en prose au XIII^e siècle et sont d'ailleurs présentés par leurs éditeurs respectifs avec le goût et le soin les plus dignes d'éloge, Miss Bogdanow qui s'était fait connaître par d'importants articles, et par le très bon chapitre consacré à la suite du Merlin dans l'*Arthurian Literature in the Middle Ages*, dirigée par R. Loomis, apporte une vue nouvelle et puissante qui éclaire d'un jour nouveau tout un ensemble de textes postérieurs en date au Grand Cycle du Lancelot-Graal et au Tristan en prose, textes dont l'unité et le sens avaient été jusqu'à

elle insuffisamment mis en lumière. Elle poursuit et achève l'œuvre entreprise par M. Eugène Vinaver son maître. On sait que le distingué professeur de l'Université de Manchester qui a su grouper autour de lui nombre d'érudits, et animer leurs recherches, avait déjà établi que la Suite du Merlin ne représentait pas comme l'avaient pensé de grands érudits allemands, tels que Wechssler, Sommer et Brugger, la dégradation d'un roman plus vaste et plus cohérent aujourd'hui disparu, mais un ensemble de textes, un véritable cycle conçu pour des fins déterminées, parti du Grand Cycle du Lancelot en prose, mais l'interprétant dans une synthèse et une construction originale. De cet ensemble Gaston Paris le premier éditeur du manuscrit Huth, texte essentiel de la *Suite du Merlin* dans la collection des Anciens textes français, avait quelque peu sous-estimé la valeur en raison de l'amas d'aventures et de péripéties absurdes qu'il contenait. M. Vinaver, dans son introduction au charmant roman de Balain qu'il éditait avec Miss Legge, avait montré la qualité, l'intérêt des récits et surtout la cohérence, l'auteur comblant les lacunes, inventant des épisodes pour expliquer et justifier, en les complétant et en les transformant, les récits de la *Vulgate* (version éditée par Sommer). Pour tous ces travaux nous renvoyons à l'excellente bibliographie donnée par Miss Bogdanow dans son chapitre du Manuel de Loomis.

C'est en partant de cette conception de M. Vinaver que Miss Bogdanow est arrivée, en utilisant le manuscrit Huth devenu le ms. Add. 38117 du British Museum, le ms. découvert par M. Vinaver et acquis par l'Université de Cambridge (Add. 7071), et également trois manuscrits de notre Bibliothèque Nationale, les mss français 112, 343 et 12599, à reconstituer le vaste cycle remarquablement cohérent et complet, commençant par une Estoire del Saint Graal, un Merlin en prose s'inspirant du texte du Joseph de Robert de Boron, un récit des guerres menées par Arthur contre ses vassaux rebelles, un Lancelot dont la partie essentielle est la Folie Lancelot contenue dans le ms. 112 de la Bibliothèque Nationale, une Quête qui tout en suivant comme base le texte du Lancelot-Graal en transforme entièrement l'esprit, enfin une Mort Artu elle aussi transformée. Ces textes devaient par la suite se mêler avec des éléments empruntés à la première version du roman en prose de Tristan. L'ensemble de ces récits qui mettent Arthur au premier rang et créent des personnages, des épisodes, et des aventures nouvelles, comblent les lacunes laissées par le cycle dit de la Vulgate (édité par Sommer). L'esprit de cette « Arthuriade » nouvelle donne à la figure du roi un relief évident au détriment des figures de Perceval, de Gauvain et même de Lancelot si capitales dans les romans courtois du XIII^e siècle et dans le cycle de la Vulgate. La figure même de Galaad, dont la naissance, les exploits et le caractère de messager de Dieu donne, comme l'a si bien vu Ferdinand Lot, son unité et son sens à l'ensemble du cycle passe presque au second plan ; c'est le bon chevalier mais pas tellement différent de ses congénères, tantôt victorieux, tantôt en échec. Dans le nouveau cycle les malheurs d'Arthur dériveront de l'inceste qu'il a commis en devenant, sans la connaître, l'amant de sa propre sœur, union dont naîtra Mordred qui finira lui-même en blessant à mort son père à la bataille de Salesbierre (Salisbury).

Parallèlement le roman en prose de Tristan marque une transformation radicale de l'esprit des versions en vers de l'histoire ; le roi Marc devient un félon cruel et envieux qui par sa trahison et sa vengeance fera périr Tristan. Tristan lui-même deviendra l'ami de Lancelot. Marc cherchera à ravager le royaume de Logres (Angleterre) et détruira le tombeau de Lancelot, pour d'ailleurs tomber à son tour victime des amis fidèles de Tristan dont ils seront les vengeurs.

Ces deux romans s'entremêleront ; mais c'est le mérite certain de Miss Bogdanow d'avoir su isoler les éléments de cet ensemble et en reconstituer la synthèse qui atteste chez l'auteur un talent littéraire de grande valeur et un don de conteur remarquable. A ce travail minutieux de l'érudite il faut rendre un hommage éclatant, même si certaines parties de sa reconstitution peuvent être discutées. Mais dans l'ensemble cette reconstitution de ce que l'auteur appelle d'un nom qui n'est peut-être pas trop bien choisi le Roman du Graal apparaît comme un effort d'intelligence puissamment poursuivi.

Certes on pourra discuter : il est certain que l'introduction de Pellinor devenu le père d'une série de chevaliers dont chacun a son rôle et où Perceval disparaît presque devant les exploits de son père et de ses frères n'est peut-être pas une trouvaille heureuse, que l'avisement et la diminution de la figure de Gauvain, que l'interprétation de l'aventure du coup félon et de la blessure de Pellehan (le roi méhaigné), ne constituent guère un progrès dans l'évolution littéraire. Toutes ces grandes figures de la cour arthurienne se résorbent en une multiplicité d'aventures qui, pour être reliées par une trame, n'en perdent pas moins beaucoup de leur charme et de leur merveilleux.

Mais il y a plus. Je crains que Miss Bogdanow tout comme son maître M. Vinaver dans leur volonté, à beaucoup d'égards justifiée, de retrouver un récit littéraire composé avec art et volonté n'aient méconnu l'existence de contes et de récits antérieurs indépendants du cycle de la Vulgate, qui ont pu servir de modèle, ou être repris ou intercalés dans la vaste compilation du Roman du Graal.

Tout d'abord le conte du Brait ; il s'agit du cri de Merlin mourant ayant perdu par sa luxure le bien que le baptême et l'exorcisme avaient mis en lui et qui est saisi par les diables. De ce récit auquel le Roman fait allusion nous avons dans les versions espagnoles et portugaises, elles-mêmes traduites d'un original français, un récit aussi précis que détaillé qui s'accorde singulièrement avec le texte du *Perlesvaus* où le chapelain de Tintagel raconte au roi Arthur, qu'il ne connaît pas, comment Merlin se fit faire un tombeau magnifique, comment on ne put le placer dans l'église et comment le corps disparut de ce tombeau, le chapelain laissant entendre qu'il fut enlevé par l'ennemi, le diable. Je sais bien qu'est ici en cause le péché commis par l'enchanteur en donnant au père d'Arthur, Uther Pendragon, la figure du comte de Tintagel pour séduire et tromper sa femme et engendrer Arthur cette même nuit. Mais ce texte du *Perlesvaus* n'en indique pas moins que la nature de Merlin, fils du diable racheté et exorcisé, n'en portait pas

moins une ambiguïté fondamentale ; lorsque l'histoire de Merlin engloba le thème de la déception du Sage et que celle qui, utilisant sa science, l'enfermait dans une sépulture ou une retraite inviolable se trouva être la Dame du lac, elle-même éducatrice en chevalerie de Lancelot et protectrice du roi Arthur, il fallut bien accentuer les défauts du devin-magicien jusqu'à mettre son âme en danger. Il nous paraît certain qu'il y a eu un conte du Brait qui n'a évidemment rien à faire avec Robert de Boron pour lequel Merlin était le prophète de la chevalerie, ni avec Hélie de Boron qui n'a jamais existé, conte qui avait sa trame et sa place.

De même l'aventure de la triple quête du Morholt, de Gauvain et d'Yvain, retracée avec un art vraiment exquis ; le Morholt, qui n'a rien du géant de l'Autre Monde des premières versions de Tristan, devient un parfait chevalier et fait allusion à des aventures antérieures dont rien ne nous est parvenu. Lui et Gauvain sont prisonniers des fées au Rocher des Pucelles et délivrés par Gahériet, un des frères de Gauvain. De ce Gahériet le personnage fait penser à l'aventure de Guerrehes dans la Première Continuation de Chrétien. La tendre amitié des deux frères ne s'accorde guère avec la mention du meurtre que Gahériet fera de sa propre mère surprise par lui dans les bras de Lamirat (un des fils de Pellinor). On a un peu l'impression que ce récit du ms. 112 de la Bibliothèque Nationale s'est suffi à lui-même dans la forme d'un lai et qu'on l'a rattaché par la mention de ce meurtre à l'ensemble du récit.

De même encore (ici nous renvoyons à l'article que nous avons publié dans le *Moyen Age*, 1966, fasc. 1), pour l'aventure de Balain, le récit du coup fatal frappé par un chevalier malheureux causant la désolation de tout un royaume a été liée à l'aventure du Roi Méhaigné appelé Pellehan dans la *Queste del Saint Graal* de la Vulgate. Mais ce récit existait certainement sous forme de conte avant la composition du beau et charmant roman de Balain.

Mais toutes ces considérations ne sauraient nous empêcher de rendre un hommage au grand travail de Miss Bogdanow et au renouvellement de nos connaissances qu'il apporte.

Jean MARX.

XVI

CURTIS (Renée), *Le roman de Tristan en prose*, t. I, Munich, Max Hueber, 1963.

C'est une contribution d'un prix considérable qu'apporte Miss Curtis à la connaissance de la légende de Tristan en publiant d'après un manuscrit fort intelligemment choisi, celui de Carpentras, la première partie du roman de Tristan en prose dans sa première et plus ancienne version (jusqu'au départ de Tristan ramenant Iseut au roi Marc à qui il a promis de la conquérir, et à son embarquement vers la Cornouaille). L'ouvrage se présente fort bien, le texte est bien établi et les variantes d'un certain nombre de manuscrits sont données en note. Une analyse excellente, un bon index des

noms propres, un utile glossaire sont joints à la publication, qui est précédée d'une introduction claire et précise. Je crois que le choix du manuscrit de Carpentras s'explique fort bien et par sa date (milieu du XIII^e siècle) et par son texte.

Une première remarque s'impose à la lecture de cette édition ; elle constitue une véritable révélation. L'analyse par ailleurs très méritoire de Lóseth a tenu lieu du texte intégral, et l'existence des dernières éditions imprimées au XVI^e siècle ne pouvait être utilisée car elle mêle les versions sans les distinguer. En fait la couleur de ce récit, la finesse de sa psychologie justifient dans une large mesure le succès de ce beau texte dont il nous reste près de deux cents manuscrits (autant à peu près que pour le grand cycle du Lancelot-Graal).

Toute cette évolution de la chevalerie errante, vidée d'une partie de son contenu, comme nous l'expliquons dans l'article contenu dans le présent fascicule, est d'une grâce exquise. La création de figures très bien dessinées, Marc jaloux de Tristan depuis que la femme de Ségurade lui a préféré le héros, véritable traître rêvant de vengeance vis-à-vis de son neveu et vis-à-vis de Lancelot fidèle ami de ce héros, tend très logiquement à attribuer au roi de Cornwall un rôle dans le meurtre de Tristan. L'auteur dessine en Palamède un chevalier sarrasin modèle de vertus, dont l'amour sans espoir pour Iseut contribue à créer l'amour d'abord assez peu passionné de Tristan pour la fille du roi d'Irlande. De même dans la suite du récit apparaîtra la figure de Dinadan, l'ami fidèle de Tristan, sorte de doublet du héros, sceptique en matière d'aventure, prévoyant les catastrophes qu'entraîne la chevalerie errante et les risques du fol amour de Tristan, et pourtant destiné à assumer par amitié la vengeance du meurtre de son ami sur Marc et les siens. Il y a là un creusement des figures, un romanesque très éloigné du fatum hérité du monde celtique, mais aussi certainement une utilisation de lais et de contes taillés et bâtis sur les vieux modèles transformés.

L'histoire des amours de Tristan avec la femme de Segurade, si elle altère un peu la figure du héros, s'explique humainement par les conditions dans lesquelles le neveu de Marc a dû quitter l'Irlande ; il s'était pris d'amour pour Iseut la blonde un peu pour damer le pion au pauvre Palamède toujours amoureux transi, puis s'était pris à ce jeu. Mais banni (avec regret) par le roi Anguin en raison de la mort du Morholt, il pouvait se croire séparé sans retour de celle qu'il aimait. Et voilà que le roi Marc après avoir blessé son neveu par trahison et jalousie l'envoie lui quérir Iseut comme épouse. Marc se dit qu'il gagnera à coup sûr, obtenant soit une vengeance sur son neveu qui l'a offensé, soit s'il réussit, la plus belle des femmes. Et quand Tristan retrouvera l'amitié du roi Anguin qu'il a représenté dans un combat-défi périlleux et que le roi lui offre un don de son choix, Tristan est tenté un instant de demander pour lui la belle Iseut, et de demeurer en Irlande auprès d'Anguin. Mais il se ravise, il a prêté serment à son oncle de lui ramener Iseut, il ne peut enfreindre ce serment. On peut dire qu'on saisit là le caractère du nouveau monde chevaleresque du XIII^e siècle, celui de

la chevalerie errante. La protection des faibles, et des femmes en particulier, la piété et le respect de la religion, tout cela est passé au second rang. Seul le serment demeure, et Tristan à regret constate qu'il doit s'y tenir. Mais ce romanesque du Tristan en prose n'est pas sans grâce, ni sans vérité et l'on comprend qu'il ait ravi son public.

Il nous faut souhaiter maintenant que Miss Curtis continue à nous révéler la suite de ce beau texte. Pour beaucoup ce sera une découverte dont nous devons la remercier.

Jean MARX.

XVII

VARVARO (Alberto), *Il roman de Tristano di Beroul*, Turin, 1963 (Università di Pisa, Studi di Filologia moderna).

Cette très belle étude de M. Varvaro sur le Tristan de Bérout est conduite avec talent et solidité. Je crois à la valeur des raisons qu'il avance pour soutenir l'unité de composition en expliquant les divergences par la (consultation) par un seul auteur de deux sources différentes. Je pense quant à moi que c'est à une époque relativement récente (première moitié du XII^e siècle) que la légende de Tristan, jusque-là éparse sous la forme de lais souvent divergents (désaccord sur la patrie de Tristan, sur la seconde Iseut, sur la naissance du héros) ont été fondus par un français (sans doute un franco-normand) en un récit correspondant à ce que Bédier appelait l'archétype). Mais il est resté dans le texte de Bérout comme dans celui d'Eilhart d'Oberg une certaine discontinuité ; chaque épisode constituant un petit ensemble cohérent ; c'est ainsi que le lai de la folie Tristan conservé miraculeusement par les deux manuscrits de Berne et d'Oxford correspondant à deux versions différentes, se retrouve sous des formes diverses : Tristan réellement fou, Tristan contrefaisant le fou, Tristan prenant l'aspect du fou.

Je crois au caractère fondamental de l'épisode de la surprise des amants dans la forêt de Morrois, que j'ai étudié naguère et que j'ai repris dans mes *Nouvelles recherches*. C'est le nerf du récit, le remplacement en un sens de l'entraînement magique du philtre par la réintroduction du lien féodal, représenté par l'échange des épées et des anneaux. De ce fait Tristan souffrait, moins du remords (il était victime du philtre, substitut du fatum et de la *geis*) que du sort infligé à Iseut par la perte du rang. Voilà la péripétie essentielle du récit ; il importe peu que dans la remise des gages, l'épée donnée au vassal soit parfois reprise par le suzerain. Ce qui est important c'est qu'un fait saisissant fasse rentrer d'office dans le lien féodal et le lien du mariage, cette autre saisine. Dans son cœur Tristan ne cessera pas d'aimer Iseut, ni Iseut d'aimer Tristan, mais c'est dans une nouvelle ambiance que devra désormais se mouvoir leur amour.

Il faut rendre hommage au travail et à l'intelligence de M. Varvaro. Il a compris les souffrances et les nuances de l'amour dans Bérout.

Jean MARX.

XVIII

CAMPROUX (Charles), *Le Joy d'Amor des Troubadours*, Montpellier, 1966.

C'est une véritable apologie de la culture occitanienne que M. Camproux, qui possède une connaissance excellente de la langue médiévale de ces contrées, nous présente dans ce livre émouvant dont le défaut est toutefois de mêler trop souvent les préoccupations et les sentiments du Moyen Age avec ceux du temps présent. Pour l'auteur cette idée du Joy d'Amor est au centre de la pensée et de la civilisation du monde occitanien qui aurait forgé une civilisation originale, plus humaine et plus libérale que celle du Nord et qui aurait succombé par le triomphe et les destructions de la Croisade des Albigeois. Je ne suis pas certain quant à moi que l'explication par le latin *joculus* du mot *joy* soit bien assurée et il me semble que la vieille étymologie par *gaudium* demeure encore solide. Je ne suis pas sûr non plus qu'à vider la poésie des troubadours de son ambiance de mœurs plus faciles et de son atmosphère d'amour tantôt sensuel tantôt grave, tantôt se vantant de conquêtes, parfois contre la sévérité des mœurs et la séparation des classes, tantôt célébrant l'objet inaccessible de ses amours, on serve cette lyrique pleine de grâce qui fut une révélation pour l'Europe entière.

D'autre part ce qu'on pourrait appeler le phénomène occitanien fut relativement limité dans son aire, notre Provence actuelle lui fut assez nettement étrangère, ses rapports furent plus étroits avec la Catalogne et l'Aragon, et même révèlent certaines influences arabes. D'autre part n'oublions pas que le premier des troubadours fut l'illustre comte de Poitiers Guillaume VII, et que c'est à Poitiers, à la limite des deux langues et des deux civilisations, que s'élabora sous la tutelle charmante de la grande dame de lettres que fut Aliénor d'Aquitaine, la fusion de la lyrique occitanienne et du merveilleux poétique des légendes celtiques. De même comment oublier l'attitude si digne à la croisade de l'héroïque Raymond de Saint-Gilles, désintéressé et croyant, parmi tant d'intrigues et de convoitises.

Précisément d'ailleurs, cette absence de monolithisme, cette persistance de diversités fondamentales entre races, entre croyances, entre classes sociales était peut être le trait fondamental de ce monde occitanien et ce qui peut nous en faire regretter davantage l'écrasement au XIII^e siècle.

Jean MARX.

XIX

LOYER (Olivier), *Les Chrétientés Celtiques* (dans la Collection Mythes et Religions des Presses Universitaires).

L'excellent petit volume que M. Olivier Loyer consacre dans la collection « Que sais-je ? » des Presses Universitaires aux Chrétientés Celtiques, fournira un guide précis et fort bien informé à ceux qui seront attirés par

les caractères si particuliers de l'ordre celtique au point de vue religieux. L'auteur est au courant des travaux récents sur ce sujet et retrace les vicissitudes de la lutte entre ordre romain et ordre celtique. Peut-être aurait-il pu insister davantage sur les survivances de l'ordre ancien qui marquent si profondément le monde religieux irlandais et aussi le folklore de tout un peuple. Par contre l'auteur ne donne pas aux influences du christianisme oriental (transmis par les églises et les écrivains de tradition wisigothique en Espagne et en Aquitaine) toute leur importance. Ce n'est pas seulement sur un fond « barbare » que s'est épanouie l'évangélisation de l'Irlande. Ses monastères, ses ermites, même sa conception de la pénitence et des pénitentiels a reçu de ce côté de fortes empreintes. Mais tel quel, le livre est bon, intéressant et utile.

Jean MARX.

XX

J. L. W. L. BLOKLANDER, *Arlequin dans le Théâtre breton*, publié dans les *Annales de Bretagne*, t. LXVIII, 1961, p. 529-599 et t. LXIX, 1962, p. 444-592. Tiré à part en un volume de 218 pages, Rennes 1962.

Lors de l'inauguration du théâtre municipal de Morlaix en 1888, Mounet-Sully lut un prologue composé par Henri de Bornier. La postérité n'a pas été trop injuste en oubliant ces vers, mais ce qui nous intéresse dans ce prologue, ce sont les strophes qui évoquent le théâtre breton. Le poète, avec une certaine pompe, espère que le bâtiment que l'on inaugure aidera à son renouveau :

« Il semblait mort le vieux théâtre des ancêtres,
Ce théâtre breton, sans rampe et sans décors,
Qui voyait accourir nobles, bourgeois et prêtres
Et les gens du commun comme on disait alors... »

Et cela continue sur le même ton ; en fait il n'y eut pas de renouveau véritable ; on joua de moins en moins de pièces bretonnes. On a récemment démoli à Morlaix, place du Dossen, la salle de la Renaissance où furent jouées tant de pièces en breton, il y a un siècle à peine, et cette disparition est passé inaperçue. L'étude d'Anatole Le Braz sur le théâtre breton, intéressante à beaucoup d'égards, dénigrait à l'excès un théâtre qu'une meilleure connaissance des faits porte depuis dix ans à juger plus équitablement.

Voici maintenant que l'œuvre d'un chercheur néerlandais, M. Bloklander, nous montre que ce théâtre breton est, hors de France, jugé digne d'étude !

C'est un rappel qui vient à point nommé ; puisse-t-il attirer l'attention sur les dizaines de pièces bretonnes inédites, certaines des XVII^e et XVIII^e siècles, qui dorment dans diverses bibliothèques et en particulier à la Bibliothèque Nationale à Paris. M. Bloklander nous donne d'abord p. 530-536 un aperçu sur le théâtre breton ; il en rappelle à grands traits

l'histoire ; il serait bon de rappeler aussi que le théâtre breton des XV^e et XVI^e siècles a un exact répondeur dans le théâtre cornique de la même époque ; cette similitude de plus entre Bretagne et Cornwall montre, avec d'autres indices, que des œuvres antérieures au xv^e siècle ont existé mais sont hélas perdues.

Puis, p. 550 à 554, il nous présente la figure originale du plus important auteur breton de théâtre dans la première moitié du XIX^e siècle, le morlaisien Job Coat mort en 1858.

Cette partie littéraire de l'introduction est complétée par une étude plus particulière sur les différentes pièces que l'ouvrage édite :

— « An Inconstanç doubl », ms. n° 99 du Fonds des mss celtiques et basques de la Bibliothèque Nationale de Paris, comédie en un acte et trois scènes comportant 414 vers (p. 538-544).

— « Plach ar pemp amoureux », n° 52 du même Fonds est aussi une comédie en trois actes et 876 vers composée par Job Coat (p. 544-548).

— La « Pantomime Resurrection Arlequin » (*sic*) et la « Pantomime Arlequin Magician » sont deux pièces assez brèves, sans grand intérêt littéraire ni linguistique nous dit M. Bloklander. Elles sont brièvement étudiées p. 548-550.

Dans une seconde partie p. 563-599, l'auteur nous montre, par la comparaison des formes dialectales des textes avec celles de l'Atlas linguistique de M. P. Le Roux que « An inconstanç doubl » est écrite dans un parler proche de celui de Lannion tandis que « Plach ar pemp amoureux », de Coat, est composée dans le parler de Morlaix.

Les textes eux-mêmes sont édités avec grand soin et une traduction très exacte dans le t. 69, p. 444 à 592. Ce qui n'est pas le moins étonnant, c'est la maîtrise avec laquelle l'auteur manie le français aussi bien que le breton.

La lecture de cette thèse nous suggère quelques remarques de détail qui nous montre l'intérêt de l'ouvrage et les aperçus intéressants dont il est riche.

— T. 68, p. 573 ; tous les textes bretons et corniques anciens prouvent que la forme « authentique » et ancienne du verbe « montrer » est *diskouez* ; *diskwel* n'est qu'une des nombreuses déformations dialectales (influence de *gwel* « vue, vision » ?). Il y avait anciennement deux formes, la première br. moy. *descouez*, *discuez*, cornique *dysqueth-* (**di-eks-ko(m)-wed-*) avec *ko(m)-* et la seconde br. moy. *disqueuz-* (dans *disqueuzet* « montré »), cornique *dyswyth-* (**di-eks-wed-*). Ces mots sont parents de l'irl. ancien *to-ad-fiad* « montrer » (**to-at-weid-*), *ess-ind-fiad* « décrire, relater », du br. moy. *gouez*, *goez* « présence, vue, visage », gall. *gŷydd*, irl. *fiad* (**weid-*), etc.

— P. 585, la forme *ganet*, *ganil* « avec toi » est la forme la plus « régulière » et la plus archaïque comme le prouvent les formes anciennes et les correspondants : v. breton *centel* « avec toi », gall. moy. *genhyt*, *gennyt*, cornique *genes*, *gynez* (de **genet*), moy. bret. *guenet* et *guenez*. Les formes comme le léonais *ganes* ont subi l'influence de la désinence de la 2^e pers. sg. indic. des verbes.

— La forme du Tréguier *ne on quet*, *n'on ket* « je ne sais pas » citée p. 576 n'est pas issue de (*g*)*ouzon* avec chute du -z-. C'est une très ancienne forme correspondant au m. bret. *gonn*, *gounn*, au gall. *gwnn*, corn. *gon* « je sais ».

— Un autre archaïsme intéressant conservé en Tréguier est l'emploi de *donet*, *dont* au sens actif. Ex. Plach ar pemp..., v. 570, *deut aman din o lorn* « donnez-moi ici votre main ». Le sens de « donner, mener, amener » est normal dans ce verbe dont le radical primitif contient **do-ag-* (**ag* étant de la même racine que le latin *agō*). Ce sens est très anciennement attes dans le v. bret. *doil/doith* « il emmena ». On comparera aussi le sens de *dyfod à* « to bring » Fynes-Clinton, WVBD, p. 106, parfois employé sans la préposition *à* dans la langue parlée dans une construction transitive.

— Dans An inconstanç double, v. 116, on remarque *varbars* dans *varbars ma harufomp* traduit « avant que nous arrivions » ; pour la formation, *varbars* est identique au cornique *warbarth* que l'on traduit par « ensemble, entièrement ».

— On peut remarquer en outre que les œuvres éditées par M. Bloklander gardent, à quelques exceptions près (Inconstanç, v. 24, Plach, v. 821) l'ancien système des pronoms infixes compléments d'objet qui a presque disparu des dialectes actuels en dehors du vannetais.

Ex. pour la seule Inconstanç, v. 5, 17, 22, 55, 72, 80, 108, 111, 129, 130, 152, 166, 377, 384, etc.

— L'emploi de *emedi* « est, se trouve », combinaison de *ema* et de *edi* d'après *ma edi* (Le Roux, Verbe Breton, p. 158, 398) est à remarquer dans l'Inconstanç v. 394, dans Plach, v. 151, 236. Cette forme, apparue au XVII^e siècle est à peu près sortie d'usage au XIX^e. A la p. 576, ligne 126 dans le t. 69, on note un emploi intéressant de *ac* « et » dans un sens très proche de celui de « avec » : *beb guech an esquellet a deut (deu) ac an diaoul eur choeziquel ganlan* « chaque fois le squelette vient accompagné du (avec le) diable tenant un soufflet » ; cf. le v. bret. *ac em* le m. bret. *hac eff* au sens de « avec lui », DGVB, p. 205 sous *hac* (1). Il ne semble pas qu'il faille chercher avec J. Morris Jones W. Gr., p. 409, des origines différentes au gallois *a(c)* « et » et *d(g)* « avec ».

— Un autre trait curieux de ces textes est la confusion constante de *en em* marquant l'action réfléchie avec *en eur* marquant la simultanéité (voir Rev. Celt., t. 11, p. 183-184).

Il serait trop long de relever tout ce qui mérite de l'être dans ces textes. L'ensemble des critiques que l'on peut faire se réduit à peu de choses à côté des éléments utiles que l'on y trouve.

C'est aussi un rappel particulièrement opportun de l'importance du théâtre breton. Ce théâtre représente un des nombreux champs d'études à peine défrichés qui abondent dans le domaine des langues britanniques.

LÉON FLEURIOT.

XXI

G. PENNAOD, *Dornleur krennvezhoneg evit skolidi an eil derez*, éd. Preder 1964, VIII, 133 pages.

Ce Manuel qui se présente modestement comme étant destiné aux élèves du second degré est peut-être le travail le plus clair qui existe sur le moyen breton. La disposition est aérée, précise, le choix des exemples abondant et bien approprié. Ce choix lui-même témoigne d'une profonde connaissance des textes moyen-bretons, vocabulaire, prononciation, syntaxe.

A ce sujet l'auteur a fait preuve d'une initiative qui lui a été reprochée. Il a « normalisé » l'orthographe pour essayer de donner une idée plus précise de la prononciation. Les personnes qui connaissent peu le moyen breton sont parfois portées en effet à mettre sur le compte des seules différences de graphies des faits qui témoignent au contraire de l'évolution normale de toute langue. L'emploi d'une orthographe normalisée pour les anciens textes est courant pour l'étude de textes en vieil anglais ou en vieil allemand. Quand il ne s'agit pas de publications destinées aux érudits cet emploi présente beaucoup d'avantages.

Étant destiné à des élèves du second degré, cet ouvrage ne comporte pas comme le manuel de H. Lewis *Llawlyfr Llydaweg Canol* Cardiff 1946, des côtés « comparatifs » avec les autres langues brittoniques. C'est peut-être dommage car l'auteur était une des rares personnes bien armées pour ce faire. Mais il a préféré réserver à des articles de revues les questions de grammaire comparée.

Mais, et c'est ici qu'intervient la seule réserve importante, cet ouvrage si clair, qui réussit à simplifier l'exposé d'une matière difficile plus qu'aucun ouvrage antérieur, risque de voir la diffusion qu'il mérite entravée par sa langue.

Si tout y est simple, accessible, ordonné, le lecteur qui ne connaît pas déjà à fond le breton à toutes les époques de son histoire est souvent dans l'exposé arrêté par des mots difficiles pour lui. La terminologie employée par l'excellente grammaire de M. Kervella fournissait un bon exemple d'emploi d'un breton très accessible rendant pourtant des notions grammaticales abstraites.

On touche ici à un problème très général. Il n'est pas juste de reprocher à une élite de jeunes intellectuels de vouloir faire du breton une langue de culture adaptée à une société moderne, urbaine et intellectuelle. Cette tentative a été faite et réussie dans le cas d'autres langues. Ce qui est dangereux c'est le bouleversement trop rapide d'un vocabulaire, l'emploi de termes nouveaux (eux-mêmes changeants) dans une proportion telle qu'ils modifient trop vite l'aspect de la langue courante. Tout est une question d'occasion, de mesure, d'opportunité. Dans la situation actuelle du breton, l'emploi d'une langue très simple est un élément important de succès.

Quelques remarques en passant :

— P. 7, dernière ligne : *kañvou* est l'ancien singulier, écrit *caffou*, pluriel *kañvoez*, écrit *caffuoze*. L'actuel sg. *kañv* a été extrait de *caffou* pris à tort pour un pluriel ; cf. le correspondant irl. mod. *cumha*.

— P. 55. L'auteur écrit avec raison *gitiunan*, *gileb un tamm* « tous sans exception ». Le corrique *kelep onon*, *keleb tam*, le vannetais *kotibunan* prouvent que l'on a ici un ancien *k* initial, devenu *g*, puis *gw* dans le mod. *gwitiunan*. Cette forme choisie par la langue littéraire, est en fait beaucoup moins « régulière » que la forme vannetaise.

— P. 65 est cité un autre exemple de l'ancienne désinence de la 2^e pers. de l'indic. prés. en *-e*.

— P. 72 à l'imparfait, à côté de *oan*, *oas*, *oant* existaient encore les formes *oen*, *oe*, écrites *oæn*, *oæ*, *oent*, *edech* (Le Roux, *Verbe Breton*, p. 159), *edoent*... Ces formes en *-e* ne sont pas dialectales comme il est écrit *Verbe Breton*, p. 160. La comparaison du gallois, du corrique, du v. bret. montre que ce sont des formes archaïques. Le vannetais archaïsant sur tant de points a conservé ces formes anciennes en *oe*. L'évolution de *oe* en *oa* en KLT paraît commencer vers la fin du xiv^e siècle (GVB, p. 78) et se répandre au xv^e.

— P. 73. Après *(a)z* « te » pronom personnel complément précédant le verbe, le breton moderne renforce généralement *g, d, b* en *k, t, p* par un phénomène appelé en français *provection*, Kervella, *Yezhadur*, § 143.

Mais en breton moyen (et c'est une différence importante) subsistait un traitement plus ancien qui se retrouve en gallois et en corrique, la lénition. Par exemple dans le verbe « avoir » après *(a)z b* est souvent lénifié en *v* ; très souvent d'ailleurs le groupe *zv* (plus exactement *[ʒv]*) donne *f*.

Ex. *(e)z vez*, *(a)z voe*, *affoe*, *az vezo*, *az ve*, *ez ve*, *haz vezel*. *Verbe Breton*, p. 189, 191, 192, 194, 196. Nous écrivons *v* le phonème noté ici *u* en moy. bret. Le *b* lénifié était en effet prononcé *v*.

On comparera le corrique *afyth* de **ath vyth*, *yth fo*, etc. le gallois moyen *a'th fydd*, *a'th vo*, *a'th vu*...

Ces remarques de détail n'empêchent pas de constater que cet ouvrage est sûr et dit beaucoup en termes concis. Il représente une somme considérable de travail désintéressé et mériterait d'être lu par toutes les personnes voulant acquérir une bonne connaissance du breton moyen.

LÉON FLEURIOT.

XXII

RYCHNER (Jean), *Nouvelle édition des Lais de Marie de France* (Classiques français du Moyen Âge), Paris, Champion 1966.

En donnant cette belle et précieuse édition après tant d'autres, notamment celle de Warnke, le distingué érudit suisse a apporté une contribution remarquable à l'étude de l'œuvre de cette poétesse dont la figure et la personne réelle demeurent toujours discutées. L'auteur a très judicieusement pris comme base le manuscrit du British Museum 978 écrit vers le milieu

du XIII^e siècle en Angleterre. Il le complète et en cas de nécessité le corrige en utilisant d'autres manuscrits. Je pense qu'il est impossible d'apporter à l'établissement d'un texte plus de conscience et de sûreté.

Les notes malgré leur discrétion et leur apparente modestie n'en sont pas moins très précieuses. D'accord avec le regretté Hoepffrei il croit à l'authenticité d'une source bretonne armoricaine, œuvre de ces harpeurs dont toute la littérature médiévale atteste l'existence, l'audience et l'importance. Mais elle a transformé ces contes ou les antérieurs dans un sens de romanesque précieux. Elle a sûrement utilisé Wace, et cette utilisation me paraît beaucoup plus certaine et en tout cas plus importante que dans les romans de Chrétien. M. Rychner nous a donné une édition modèle.

Jean MARX.

XXIII

LATHUILLIÈRE (Roger). *Guiron le Courtois* (Publications Romanes, tome LXXXVI), Genève, Librairie Droz.

La thèse véritablement monumentale que M. Lathuillière a consacrée au roman de Guiron le Courtois éclaire en pleine lumière un roman qui, après avoir joui d'un immense succès, était tombé quelque peu dans l'oubli. Ce texte, postérieur de peu dans sa rédaction la plus ancienne au grand cycle en prose de Lancelot-Graal, à la Suite du Merlin que le travail également monumental de Miss Bogdanow désigne sous le nom un peu discuté de Roman du Graal, et enfin au Roman de Tristan en prose, s'inspire de tous ces modèles, leur emprunte des morceaux et des personnages. Mais il constitue un ensemble original et une composition d'un intérêt considérable, et il témoigne d'un talent et d'une grâce dans le récit qui explique le succès dont il a joui jusqu'au xv^e siècle. M. Lathuillière, après une étude sagace des manuscrits qui nous ont transmis ce texte, fait choix très judicieusement du manuscrit 350 de la Bibliothèque Nationale, le destin de ce récit étant d'être interpolé, complété notamment par Rusticien de Pise. Mais il n'en demeure pas moins que vers 1235-1240 c'est-à-dire très peu après la sortie de plusieurs grands cycles légendaires où s'entremêlent les récits sur Meliadus et son fils Tristan, d'une part et sur Lancelot et le roi Arthur, un auteur d'un talent littéraire incontestable a mis à jour un charmant et magnifique roman de chevalerie.

Il faut bien reconnaître que les emprunts à la tradition celtique vont s'amenuisant avec les grands textes : dans l'analyse détaillée coupée de citations qui feraient souhaiter un jour, si c'était possible, une publication totale de ce texte, les éléments celtiques sont rares. Tout a été transformé dans un esprit romanesque français qui assura en particulier la popularité de ces beaux récits dans la littérature italienne : ils annonçaient et figuraient toute une série d'œuvres du type de l'Orlando furioso de l'Arioste.

En nous donnant ce beau livre, M. Lathuillière a servi l'histoire de la matière de Bretagne en suivant à la trace de nouvelles branches et de nouveaux rameaux.

Jean MARX.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE : I. ARCHIVIO GLOTTOLOGICO ITALIANO, vol. XLIX et L, fasc. 1 (1964-1965). — II. LOCHLANN, vol. III (1965). — III. STUDIA HIBERNICA, n° III (1963). — IV. BULLETIN OF THE BOARD OF CELTIC STUDIES, vol. XX (novembre 1962-mai 1964). — V. TRANSACTIONS OF THE HONOURABLE SOCIETY OF CYMMRODORION (1964). — VI. ACTA MUSICOLOGICA, t. 35, 1963.

I

Le volume XLIX (1964) de l'ARCHIVIO GLOTTOLOGICO ITALIANO, outre des exposés ou discussions de linguistique générale (C. Grassi, p. 40 sv.), de grammaire comparée i.e. (F. R. Adrados, p. 147 sv.) d'iranistique (J. Duchesne-Guillemin, p. 105 sv.) d'étymologie latine (J. André, p. 67 sv., principalement sur des emprunts au grec), de toponymie sarde (G. Garbini, p. 77 sc. : *Sirai*, nom libyco-berbère, apporté par les Carthaginois), comprend quelques études qui touchent de plus près au monde italique, celtique, germanique.

M^{lle} M. G. Arcamone (p. 1 sv.), spécialiste du dorien, rapproche δάρων (forme illyrienne empruntée par le dorien) et θάρηλος (qui est proprement grec) de lat. *fer(c)rum*, nom d'un pain sans levain à usages rituels, et de *fertalis*, nom osque d'une fête religieuse [Capoue; rétablir ainsi le texte correct de la portion citée de l'inscription Vetter 85 : ...*Fertalis stafatassel. Mi(nieis) Blássii(eis) Mi(nieis) m(eddikiai) i(úntikai)*...], défiguré, p. 4-5, par de nombreuses coquilles]. Ces trois mots relèvent d'un thème verbal **dher-* « rendre compact ». L'étude est bien menée, du point de vue tant des institutions que de l'étymologie.

Le celtique (v. iri. *dér*, etc.), appartient, avec le germanique (got. *lagr*, etc.) et le grec (δάρων) à une zone où le nom de la « larme » est en **dákr-*; M^{me} A. Giacalone-Ramat (p. 118 sv.) considère comme résultant d'accidents (métathèses) secondaires et indépendants le **drák-* postulé par v.h.a. *trahan* (l'allemand et le saxon ont à la fois des représentants des deux radicaux) et le **drák-* postulé par arm. *artasuk*; elle écarte, avec des arguments valables, l'idée généralement reçue qu'il faudrait partir de i.e. **drákr-*; elle admet, par ailleurs, l'hypothèse déjà ancienne que **d-* serait, dans **d-ákr-*, un préfixe, qui fait défaut en indo-iranien (skr. *ásru-*, etc.), en balte et en tocharien. On sait que le vocabulaire « familier » (auquel ressortit le vocalisme **d-*), en particulier dans les noms de certains organes ou de certaines affections (c'est ici le cas) du corps, est sujet à des altérations formelles de caractère souvent irrégulier.

C. A. Mastrelli (p. 127 sv.) montre que les *Visigothae* n'ont pu être que secondairement, et tardivement, opposés aux *Ostrogothae* comme des « Gots occidentaux » à des « Gots orientaux ». Ils s'appelaient d'abord *Visi*; l'auteur discute les étymologies proposées (**wesu-* « bon »; et les autres); montre qu'on pourrait en imaginer de nouvelles (guère plus convaincantes: nom [totémique] **wisyo-* du « putois », etc.), et se demande finalement s'il ne s'agirait pas d'une dénomination d'origine balto-slave, appliquée à un groupe de Germains, et dérivée d'un adjectif (v. sl. *visi*, etc.) exprimant la « totalité ».

Michel LEJEUNE.

ARCHIVIO GLOTTOLOGICO ITALIANO, tome L, fasc. I (1965).

Outre un long article de C. Grassi sur la recherche toponymique (« *Strategia e analisi regionale* », p. 20-57), ce fascicule contient deux notes de V. Pisani et de M^{me} Giacalone-Ramat.

De même qu'on a des tribus celtiques dont les noms évoquent une structure interne à trois ou quatre éléments (*Tri-corii*, *Pelru-corii*), V. Pisani (p. 1-7) cherche à retrouver des composés à premier terme numéral et à second terme *-χαιFo-* dans l'épithète homérique *Τριχάϊκες* (scansion: υ--^υ) appliquée aux Doriens et dans le nom *Ἀχαιῶες* des « Achéens » avec premier terme issu (par dissimilation) de **á-* < **sm̥-*; *-χαιFo-* pourrait être issu de **χαFyo-* et répondre ainsi à germ. **gawya-* (got. *gawi* « γώρα », all. *Gau*). — Il faut, pour l'admettre, passer sur diverses difficultés: addition du suffixe *-ix-* (rare, et de plus, préhellénique: hom. *Τέμμιξες*, Apoll. Rh. *Θρηξίκες*) à un composé proprement grec **Τριχάϊφος* dont l'existence de **Ἀχαιῶες* eût dû favoriser le maintien; accentuation non récessive de **Ἀχαιῶες*; bizarrerie d'une dénomination qui repose, non sur le nombre des divisions internes, mais sur leur absence, ce qui, d'ailleurs, ne répond à aucune tradition connue concernant les Achéens. — Encore laisse-t-on ici de côté l'insoutenable rapprochement entre *Ἀχαιῶες* et les (Germains) *Ingaevōnēs*, proposé au prix de l'introduction en germanique du traitement grec de **-uy-* et d'une forme slave du numéral « un ».

M^{me} Ramat (p. 8-19), reprenant la question de *Marmar* (nom du dieu Mars dans le *Carmen Arvale*) et de *Mamers* (qu'on enseigne issu de **Marmar-* par dissimilation), soutient qu'on n'a pas affaire à des mots sabins ou samnites, mais à un mot proprement latin, emprunté par les Sabins, et à ceux-ci par les Samnites; de même étr. *Mamarce*, plus tard *Mamerce*, serait un emprunt au latin **Mamarcos* > *Mamerce*; dans les deux cas, l'apophonie *-a-* > *-e-* n'est justifiable qu'en latin.

Michel LEJEUNE.

II

LOCHLANN, vol. III (1965).

Quelques mois seulement avant la mort du si regretté Alf Sommerfelt (voir ci-dessus, *Nécrologie*, p. 475 sq.), est paru le troisième volume de la revue *Lochlann*, qu'il dirigeait avec la maîtrise que l'on sait. Par la richesse de son contenu, le présent volume ne le cède en rien aux précédents. Il faut espérer que l'équipe de celtistes norvégiens qui le secondaient saura poursuivre l'œuvre de Sommerfelt suivant la ligne qu'il a tracée.

On sait que les relations toutes spéciales entre la Norvège et les pays celtiques insulaires lors de la période viking sont la principale raison de l'intérêt éclairé porté par les norvégiens aux langues et cultures celtiques. M^{me} Henry, dans son *Art Irlandais* (voir ci-dessus, *Bibliographie*, p. 541 sq.) a su jeter la lumière sur l'action et les réactions l'un sur l'autre de l'art irlandais et de l'art scandinave dues à ces relations particulières. L'article de M. Sverre Marstrander (pp. 7-42 du présent volume) sur des objets irlandais, produits de pillages, découverts récemment dans une tombe viking à Romsdal (Norvège) vient donc tout à fait à son heure. Il y décrit et classe de façon très circonstanciée: un petit reliquaire en forme de maison à toit aigu, appartenant à la première période, à décoration la plus simple (650-700 P.C.), de la floraison de ces objets (650-800 P.C.); — un bol suspendu (lampe d'église ?); — un poids de plomb recouvert de bronze doré en forme de quadrupède dont le corps de serpent au long cou (issu du motif du lion dans l'art chrétien d'Orient) a la forme rubanée caractéristique de l'art irlandais. — Mais un poids plat cylindrique en plomb orné d'émail champlévé est un poids de deux *øre* norvégiennes, bien que portant des décorations irlandaises. — La moitié d'un nœud décoré de crose d'abbé ou d'évêque porte des animaux ailés de facture assez réaliste qui semblent se rattacher aux animaux northumbriens de l'école de Lindisfarne. Mais on a vu plus haut (Françoise Henry, *L'Art Irlandais*) combien cet art northumbrien est pénétré d'influences irlandaises.

— Pp. 278-285, M. Seán de Búrca apporte une contribution à l'éclaircissement du problème si compliqué de St Patrice (voir entre autres D. A. Binchy, « St Patrice et ses biographes », *Studia Hibernica* II, 7-173, cf. *Ét. Celt.* X, 611), en attirant l'attention sur l'absence du nom de *Palladius* dans l'hagiographie indigène, et aussi sur le fait que le mot latin *episcopus* n'apparaît pas parmi les emprunts latins anciens en irlandais.

De nombreux mots latins ont dû pénétrer en Irlande avant l'arrivée des missionnaires chrétiens, grâce au commerce avec la Grande-Bretagne. Il s'agit d'abord de mots de nature séculière, puis de mots religieux mal compris à une époque où le christianisme n'avait pas encore réellement pénétré la vie irlandaise et où le paganisme coexistait avec lui. Mais dans cette première période des emprunts au latin, nous n'avons pas trace d'un emprunt au lat. *episcopus* (qui sera plus tard emprunté sous la forme *epscoip*).

Or, nous dit Prosper, *Palladius* a été le premier évêque d'Irlande (en 431). Selon M. Esposito (*St Patrick*, p. 50), tout comme d'autres notables du bas empire, *Palladius* avait le titre de *Patricius* « le patricien ». D'après M. De Búrca, c'est ce titre laïc qui aurait été emprunté en irl. archaïque sous la forme *Cothriche*, et qui, pour les Irlandais, aurait désigné leur premier évêque, au lieu du titre ecclésiastique *episcopus*. Son nom propre, *Palladius*, devenu alors superflu, aurait disparu. Le titre *cothriche* aurait pu survivre comme terme générique dans la langue parlée, si n'était apparu, venant de la même source latine, *Patricius*, le nom du grand missionnaire *Patraic* fondateur d'Armagh.

Pp. 286-297. M. Calvert Watkins donne des « Notes sur la Morphologie et la Syntaxe Celtiques et Indo-européennes ».

Reprenant la question des négations *nad* et *nach* dont (*Cellica* VI, 1-49, cf. *Ét. Cell.* XI, 215) il avait montré que la fonction relative n'était qu'un développement secondaire, il discute un exemple (ZCP XVII, 193, § 3) où *nach* ne peut être relatif : *nache-n accatar* « et ils ne la virent pas ». *Nache-* pourrait être **ne kw* (*e*) *iyán*, acc. sg. fém. corresp. à got. *ija* plutôt qu'à vha. *sia* comme le suggérait Thurneysen, *Gramm.*, p. (et non §) 284. En admettant l'existence en celtique de deux thèmes anaphoriques féminins **siya-* et **iya-*, on peut expliquer d'une part les formes v. irl. qui exigent un acc. sing. fém. **se(n-)* telles que les prépositions « conjuguées » *impe* « autour d'elle », *forre* « sur elle » et le pronom infixé de la classe A -*s-* (non lénifié), et d'autre part celles qui supposent un acc. sing. fém. *e* (sans *s-*), comme les pronoms infixés des classes B et C -*la-*, -*da-* (anciennement -*le-*, -*de-*, v. Gerard Murphy, *Ériu* XVI, 151 et n. 5). — L'auteur montre ensuite par des exemples de l'irl. ancien et du gallois moyen qu'en celtique aussi on trouve la fonction complétive de l'ordinal, « élément ultime d'une série articulée et unifiée par le concept de nombre » qu'a dégagée M. Benveniste (*Noms d'agent et noms d'action*, p. 160) et aussi, bien que plus rarement, « la série indéfinie dont chaque élément peut être qualifié ordinalement d'après le rang qu'il occupe ». Il s'attaque ensuite à la fonction « sélective » ou « variable » de l'ordinal, si caractéristique du celtique, désignant « l'un d'un nombre *x* de... » décrite par M. Melville Richards, BBOS VII, 269 sq., cf. *Ét. Cell.* II, 383. Il en trouve aussi des exemples caractéristiques dans les autres dialectes indo-européens. Il s'agit là d'une fonction secondaire de la fonction complétive primitive de l'ordinal : « l'un de *n* » (excluant les autres) ou bien « le sujet et (*n*-1) autres » (les incluant). Lorsque dans toutes les langues la fonction complétive de l'ordinal a été remplacée par la nouvelle fonction proprement ordinale, elles ont cependant conservé cette fonction secondaire. Cette démonstration est importante pour la compréhension des tournures celtiques. A noter cependant dans le détail que la variante galloise « *ar y ganfed marchawc* » n'est pas littéralement « as the hundredth horseman », mais « sur son centième cavalier ».

Pp. 315-330, M. Jeffrey Ellis, dans son article « The Grammatical Status of Initial Mutation », reprenant l'étude de M. M. Oftedal « A Morphemic

Evaluation of the Celtic Initial Mutations » (*Lochlann* II, pp. 93-102, cf. *Ét. Cell.* XI, 229 sq.), voudrait classer ces dernières en tant qu'elles affectent l'une des cinq unités de l'échelle grammaticale de la langue : *phrase*, *proposition*, *groupe*, *mot* et *morphème*. La « qualité mutante » peut être, soit partie de l'exposant d'un morphème, soit l'exposant d'un morphème, soit l'exposant d'un mot, soit l'exposant d'un groupe. Ici, comme pour le *sandhi* sanskrit, l'étude phonétique expérimentale et historique des mutations n'a pas encore été accompagnée par une analyse compréhensive et statistique. L'auteur en démontre la nécessité. Elle pourra seule permettre de dépasser le stade d'hypothèses invérifiables sur les causes d'origine, puis sur les conditions du développement, à tous les niveaux, de la mutation initiale.

Pp. 415-419, M. J. J. Killeen reprend la question de l'origine du mot *ogam*.

Le prof. J. D. Richardson, *Hermathena* 1943, p. 96 a suggéré que le mot vient du gr. *agma* donné par Priscien (*Inst. Gram.* I, 39) comme le nom du premier des 2 *gamma* dans un mot tel qu'*ἄγγελος*, car l'alphabet ogamique, à la différence du latin possède un signe à part pour la nasale gutturale. Cette explication avait rencontré un certain scepticisme. M. Killeen fait remarquer qu'elle n'est pas invraisemblable. D'Arbois de Jubainville avait déjà montré que l'idée d'un symbole à part pour *ng* était venue aux Irlandais en apprenant par les grammairiens latins l'existence de l'*agma* grec (RC XXIX, 251). Mais il semble plus probable que le mot vient d'*ἄγγος* « sillon » : la métaphore du labour et du sillon pour l'écriture et la ligne écrite est constante dans la littérature grecque et latine. On aurait pu, par anaptyxe (phénomène fréquent en bas latin et en grec), avoir une forme *ogamos* d'où serait issue la forme irl. archaïque *ogom*. On sait qu'en latin irlandais, le verbe *charazare*, du gr. *χαράσσω* « graver, découper, etc. » est souvent employé comme synonyme de *scribere*, et que le bas latin chrétien est truffé de mots grecs. Même si le mot *ἄγγος* dans le sens de « ligne écrite » n'existait pas en grec, il a pu naître indépendamment parmi les lettrés auxquels la métaphore était familière.

Ce numéro de *Lochlann*, comme tous ceux qui l'ont précédé, fait une très large place à la *dialectologie*.

Il faut signaler en tout premier lieu les importants articles du regretté Alf Sommerfelt qui viennent compléter sa savante description du *dialecte de Torr*, en Donegal. Il donne pp. 331-374, un index des mots de son *The Dialect of Torr, Co. Donegal* suivi d'additions et corrections, d'une liste d'abréviations, et d'une bibliographie.

On trouve ensuite, pp. 375-403 des textes notés par lui en écriture phonétique, suivis chacun d'une transcription en orthographe conventionnelle. Comme il le dit très justement, il a tenu à nous donner, comme un document, les textes avec les sons véritables tels qu'il les a entendus, car l'idée que nous nous faisons maintenant de la structure phonémique peut ne plus être admise par les phonologues de l'avenir, et il pourra être alors

très précieux d'avoir comme base de travail les sons notés avec toutes leurs nuances. C'est là un exemple à suivre par tous les phonologues qui nous donneront des descriptions de dialectes. Les spécimens de transcription *phonémique* donnés dans les articles recensés ci-après montrent à l'évidence combien de particularités phonétiques des sons du dialecte y sont négligées parce qu'elles n'ont pas de signification structurale. Elles n'en sont pas moins importantes pour connaître la physionomie du dialecte.

Pp. 237-254 tout d'abord, Alf Sommerfelt nous donne une description de la structure phonémique du dialecte de Torr en Donegal. Il avait noté les sons de ce dialecte lors de son séjour dans le district en 1915-1916. Il exploite maintenant ces matériaux en en systématisant la transcription et en en réinterprétant les données : système vocalique (voyelles accentuées et inaccentuées) ; — système consonantique avec sa double dichotomie : palatales/neutres ou vélaires ; — nasales et liquides d'articulation tendue/relâchée dont l'opposition pourrait correspondre à celle qui existe entre occlusives et spirantes (cette opposition, qui devait être décrite plus longuement dans un quatrième volume de *Lochlann*, est sans doute parallèle à celle découverte pour le breton par le chanoine Fal'chun, *Le Système consonantique du breton, passim*). Il faut y ajouter l'opposition des nasales et liquides ordinaires à une série de nasales et de liquides assourdis et fortement aspirés. L'auteur montre que, dans la langue, les alternances morphophonémiques jouent un rôle prépondérant :

- 1° Alternances entre consonnes d'articulation tendue ou relâchée ;
- 2° Entre occlusives sonores et nasalisées, et entre occlusives sonores et sourdes ;
- 3° Entre initiale vocalique et consonantique (préfixations et liaisons diverses), et entre *t* et *s* initiaux ;
- 4° Entre consonnes palatales et neutres, très souvent accompagnées d'alternances des voyelles qui les précèdent.

Il existe dans le dialecte des règles particulières pour le groupement des consonnes (à l'intérieur du mot comme avec les éléments qui lui sont préfixés ou suffixés) qui conditionnent les rapports entre consonnes palatales et neutres comme entre consonnes d'articulation tendue et relâchée. Mais des phénomènes d'analogie en faussent souvent l'application. Les phénomènes de jointure n'interviennent pas en général entre des éléments préfixés ou entre des éléments préfixés ou suffixés et le mot lui-même. Dans la conversation courante rapide, des phénomènes de *sandhi* externe apparaissent par dessus la jointure, des consonnes d'articulation tendue se relâchent et vice versa.

— Pp. 255-277, le même expose en détail les différents types de phrase dans le dialecte de Torr. Nous avons là l'essentiel de la syntaxe de la phrase donnée de la façon la plus claire. Les travaux du grand savant norvégien font de ce parler du Donegal l'un des mieux décrits de l'Irlandais moderne.

Pp. 298-314, le même, utilisant les abondants matériaux notés par lui du dialecte de Torr cherche à y *délimiter les différents mots dans la phrase*.

L'accent d'intensité peut être un critère utile, mais certains éléments qui sont toujours inaccentués n'en sont pas moins des mots à part. Greenberg (*Essays in Linguistics*, New York 1957, chap. II) cherche à déterminer les limites de mots en définissant des classes de substitution de morphèmes. Une séquence de deux de ces classes est une « séquence thématique » qui peut en effet former un thème. Greenberg opère au moyen de *nuclei*, qui sont, soit une simple « classe de substitution de morphèmes », soit une « séquence thématique », cette dernière revenant presque toujours en pratique à « lexème + morphème ». Mais toutes les limites de *nuclei* ne sont pas des limites de mots. Sommerfelt examine alors les différents éléments de la phrase irlandaise dans le dialecte de Torr et détermine les relations entre les éléments accentués et les autres.

Tout d'abord, un certain nombre d'éléments inaccentués doivent être joints aux mots qui les suivent et considérés comme des éléments flexionnels initiaux. Ces éléments préfixés gouvernent souvent des alternances phonémiques (mutations). L'auteur passe alors en revue dans le dialecte les différentes formes de l'article, les numéraux (qui, eux, forment un composé avec le substantif avec deux accents indépendants), les pronoms possessifs, les prépositions et leurs diverses combinaisons, mais les autres formations employées comme des prépositions sont accentuées et forment souvent un composé avec le subst. qui les suit.

Tous les éléments qui précèdent le nom verbal dans le dialecte sont étudiés. Ce sont des préfixes, sauf *gan* privatif dont l'usage est plus indépendant. Toutes les particules verbales sont des préfixes. De même les conjonctions, sauf les conjonctions composées. Il en est de même de la copule, et des morphèmes qui la précèdent, tel *a* relatif, les conjonctions *go* et *ma* : tout le groupe est préfixé.

Tout comme les désinences personnelles, les postpositions qui suivent la forme verbale n'ont pas d'accent indépendant : ce sont des enclitiques, le plus souvent des formes inaccentuées des pronoms indépendants.

Les très nombreux exemples qui illustrent cet article éclairent de la façon la plus précise la pensée de l'auteur.

Il faut espérer que les nouveaux éditeurs de *Lochlann* veilleront, dans la mesure du possible, à publier les autres études sur le même parler qu'Alf Sommerfelt comptait donner dans un prochain volume et qu'il avait sans doute déjà mises au point. De plus, le vocabulaire complet du dialecte, noté par lui, devait faire l'objet d'un volume à part. Il faut espérer très vivement qu'il pourra paraître.

— Pp. 43-236, MM. Gerard Stockmann et Heinrich Wagner apportent une pierre importante à l'édifice de la dialectologie irlandaise dans leurs *Contributions to a Study of Tyrone Irish*. On sait que la langue irlandaise a complètement cessé d'être parlée dans le centre et l'Est de l'Ulster, et que dans ces régions, M. Heinrich Wagner, lors de ses enquêtes pour la confection de son Atlas linguistique irlandais est arrivé presque partout trop tard, les derniers sujets parlants étant déjà morts. Cependant, dans les hautes vallées isolées du Nord du comté de Tyrone (centre-est de l'Ulster),

la langue s'est maintenue plus longtemps (cf. *Ét. Celt.* X, 346). M. Enri Ó Muirghéasa en avait recueilli les chants populaires (*Céad de cheollaibh Uladh*, etc.) et M. Éamon Ó Tuathail, en 1933, en avait donné un recueil de contes folkloriques sous le titre *Sgéalla Mhuiníir Luinigh*, alors que la langue n'était plus parlée que par les vieilles gens de trois ou quatre paroisses (cf. RC LI, pp. 119 sq.). Bien que cette excellente édition donnât une très intéressante introduction grammaticale, faisant ressortir les caractéristiques principales du dialecte (et montrant qu'il se rapprochait davantage des dialectes de l'Ulster du Sud-Est que de ceux du Nord-Ouest (Donegal), nulle part il n'y était donné de transcriptions phonétiques. De sorte que le seul dialecte ulstérien (en dehors du Donegal, où la langue est encore fort vivante) décrit vraiment scientifiquement était jusqu'ici un parler du S.-E. de l'Ulster étudié par A. Sommerfelt : « South Armagh Irish », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskab* II, 107-191, 1929), parler maintenant éteint. M. H. Wagner s'est efforcé, dans la mesure où c'était encore possible, de combler cette lacune. En 1950, lors de son enquête pour l'Atlas linguistique (dont ce district du Tyrone constitue le point 66) il a interrogé systématiquement six informateurs principaux, encore capables de parler couramment la langue, bien qu'ils n'eussent plus guère l'occasion de le faire, faute d'interlocuteurs. Leur parler n'a donc plus toujours la virilité et la souplesse d'une langue vivante. La richesse des matériaux amassés est cependant grande, et malgré la modestie des auteurs, nous sommes bien près d'avoir là une description complète du dialecte. Ces matériaux, recueillis par M. Wagner, ont été classés par M. Gerard Stockman. Nous trouvons tout d'abord un vocabulaire où, sous chaque mot en orthographe conventionnelle, sont notées en phonétique les phrases où il apparaît. Les mots sont rangés par ordre alphabétique dans les différentes catégories grammaticales : Substantifs, Verbes (sous leurs noms verbaux), Adjectifs, Adverbes, Pronoms, Prépositions (et leur « conjugaison » avec des pronoms), Conjonctions, Préfixes, Particules, Interjections, Numéraux. Suit une partie phonologique, où sont décrites avec la plus grande précision les différentes valeurs des phonèmes dans les différentes positions. — Parmi les tendances dues à la dégénérescence de la langue, on notera p. 190 sq. la tendance à dépalataliser les consonnes, plus particulièrement l', n' et r', et la tendance, qui en est le corollaire, à supprimer, dans la 1^{re} déclinaison (thèmes en o) les génitifs à consonne palatale. On a en revanche, mais moins fréquemment, une palatalisation des consonnes neutres qui semble aussi due à la corruption. On trouve de même l'assourdissement inattendu de certaines sonores et la sonorisation de certaines sourdes. Et une tendance particulièrement forte à l'affaiblissement et même à la perte totale en position interne et finale, de certaines spirantes, mais même aussi de r, k, s, g, etc. Et mille autres particularités, comme le passage de χl à rt, de h à χ, la disparition de -ng- en position interne (ex. *aingeal* « ange » > *e:al*, cf. breton *él*, *eal*). Due nettement à la dégénérescence de la langue est l'omission fréquente des mutations initiales (lénition, éclipse (mais v. ci-dessous), préfixation de t-).

Ce dialecte, qui se trouve situé entre le parler (maintenant éteint) du

S.-E. de l'Ulster et les parlers du Donegal, a subi bien plus encore que ce dernier l'influence du gaélique d'Écosse, dont les circonstances et les modalités ont été magistralement décrites par T. F. O'Rahilly (*Irish Dialects, Past and Present*, pp. 161 sqq.). On en trouvera les effets énumérés dans ce travail pp. 207 sq. : Emploi de *cha* comme particule négative, sauf dans la combinaison avec le présent du verbe d'existence, *ni fhuil*, où l'on a *ni*. — Remplacement de *nios* par *nas* devant le comparatif des adjectifs. — Nombreux participes en -iste (part. en -i+écossais -ichte, — passage à -ag des finales en -óg, — remplacement de la préposition *i n-* par *anna n-* (*ann + prép. gaél. éc. an = i n-*); — prononciation *e* de *e* devant cons. non palatale; — terminaison -im de la 1^{re} sg. du prés., souvent avec -m non palatal; — *ng* parfois vocalisé (comme en breton, v. plus haut) et parfois assimilé à *nn*; — l'assourdissement de certaines consonnes se trouve aussi en gaélique d'Écosse; — perte occasionnelle de l'« éclipse » de *b-, d-, g-* initiaux (fait général en Écosse); — emploi du relatif après la conjonction *má « si »*; — insertion occasionnelle d'un -t- dans le groupe consonnantique *sr*; — emploi occasionnel de la forme écossaise *feil*, à côté de *fuil*, forme conjointe du présent du verbe d'existence; — assimilation occasionnelle de *r* à *s* dans le groupe -rs-; — dépalatalisation de *tr-* et *dr-* initiaux, et dépalatalisation de toute autre consonne initiale précédant *r'* palatal; — 5 mots dialectaux communs au parler du Tyrone et à l'Écossais.

Bien d'autres particularités du dialecte sont notées pp. 208-212 : emploi constant de *amach* comme intensif après un adjectif; — emploi de *chun* sans idée de but devant un nom verbal; — nombreux pluriels en -*annu*; — préfixation d'un *t-* à certains mots à *s-* initial, même non précédés de l'article, etc.

Un choix de textes pp. 213-236, en transcription phonétique suivie d'une transcription en orthographe conventionnelle et d'une traduction, illustre de la façon la plus claire ce parler original, sauvé ainsi in extremis de l'oubli, et dont les données sont précieuses pour la dialectologie de l'Irlandais.

— Pp. 404-414, le prof. Melville Richards poursuit la série d'articles qu'il donne sur l'aire d'extension de certains noms de lieux gallois et qui apportent de précieux éléments à l'étude des dialectes gallois. Déjà dans le *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland* (1960) XC, 133-162, il avait étudié l'extension des vocables *cwec*, *cwecw*, *loch* qui lui avaient permis d'identifier les anciennes colonies irlandaises du Sud-Ouest du Pays de Galles, et dans *Lochlann* II, 128-134 (cf. *Ét. Celt.* XI, 230 sq.), la forme *meidr* « chemin », plus étroitement localisée encore dans la même région. Il rassemble maintenant les faits, d'après les cartes et de nombreux documents, concernant le mot *clogwyn* « falaise, roche abrupte, précipice », de *clog* « rocher, falaise » (irl. *cloch* « pierre »), le second élément étant peut être *maen* « pierre ». Mais alors que *clog* est réparti à peu près également sur tout le Pays de Galles, le vocable *clogwyn* par contre, ne se trouve que dans le Nord-Ouest, et bien entendu plus particulièrement dans les montagnes rocheuses de l'Eryri. Une carte très parlante nous en est donnée, ainsi que 3 autres concernant d'autres mots, *Ton* (designant la surface durcie de

certaines pâtis ou terrains marécageux), *Twyn* « tertre, colline », *Tyle* « montagne, côte, colline », qui fournissent, eux, de très nombreux noms de lieux dans le Sud-Est du pays avec quelques exemples isolés plus à l'Ouest, et qui seront traités dans un prochain article.

E. BACHELLERY.

III

STUDIA HIBERNICA, n° III (1963).

Le troisième numéro de la revue du collège de St Patrice à Drumconra (Dublin), contient, pp. 7-59, comme *édition de texte*, par M. Gearóid Mac Niocaill, sous le titre *Duanaire Ghearóid Iarla*, la publication d'un recueil manuscrit de poèmes de Gearóid mac Muiris, troisième comte de Desmond, né vers 1338, mort en 1398. On connaissait déjà de lui neuf poèmes (dont un d'attribution très douteuse) dans le Livre du Doyen de Lismore (T. F. O'Rahilly, « Indexes to the Book of the Dean of Lismore, *Scottish Gaelic Studies* IV (1934-1935), pp. 31-56), les n°s 5, 71, 93, 104, 106, 107, 124, 125 et 142. Cf. également Quiggin, *Poems from the Book of the Dean of Lismore*, pp. 75 sq., 76 sq., 78 sq., 82, 84. Mais déjà dans sa préface aux *Dánta Grádh* de Tomás O'Rahilly, Robin Flower signalait que l'éditeur avait découvert, dans le Livre de Fermoy, une longue série de poèmes de Gearóid Iarla. Malheureusement O'Rahilly († 1953), n'eut pas le temps de les éditer avant sa mort. C'est cette tâche que M. Mac Niocaill vient de mener à bien. Il nous donne les trente poèmes de ce *duanaire* dans une édition critique d'après ce ms. unique assez défectueux, mais il donne aussi en bas de pages une édition diplomatique avec apparat critique du ms. lui-même. Les poèmes sont composés en trois mesures : *ae freislighe* (7^s+7^s), *óglachas de rannai-ghecht mhór* (7^s+7^s) et *óglachas de rannai-ghecht bheag* (7^s+7^s). L'auteur, qui a eu une vie politique mouvementée et a été titulaire de hautes charges a nourri une amitié fidèle pour Diarmaid Mac Cárthaigh, seigneur de Muscraigh, auquel il fait de nombreuses allusions, avant et après sa mort. C'est justement ce qui y transparaît de la personnalité et des sentiments de l'auteur qui fait l'intérêt de ces poèmes. Souvent amené, au nom du roi, à agir d'une façon qui déplaît à ses compatriotes, on l'y voit tiraillé entre ses sympathies et les devoirs de sa charge. Fait prisonnier par un rival, il exprime la mélancolie de sa captivité... et exerce sa verve contre une vieille femme qui est l'un de ses gardiens. Il pleure la mort de sa femme, et correspond en vers avec d'autres. Il adresse des poèmes à ses amis, et se plaint dans l'un d'eux de n'avoir pas reçu le salaire qui lui est dû comme poète. Ce grand personnage qui joue au poète gaélique professionnel n'est certes pas indifférent.

— Pp. 173-179, M. Karl Horst Schmidt dont l'important travail sur la composition dans les noms de personnes gaulois (ZCP XXVI, pp. 33-301) est bien connu, reprend la question de l'expression en irlandais des idées de « bon » et de « mauvais ». Alors que les adjectifs *maith* « bon » et *olc* « mauvais »

s'emploient toujours en position « progressive » et fléchie après le substantif en fonction attributive ou prédicative, les éléments *dag-* « bon » et *droch-* « mauvais », sont toujours attributifs, en position « régressive » avant le substantif avec lequel ils forment un composé, sans toutefois provoquer à date ancienne la mutation de son initiale, à la différence des préfixes *su-*, *so-* « bon », *du-*, *do-* « mauvais ». Cet emploi irlandais de *dag-* et *droch-* comme préfixes ne se retrouve pas en brittonique, où m. gall. bret. *da* « bon », m. gall. *druc*, m. bret. *drouc* « mauvais » peuvent être employés tant attributivement que prédicativement, presque toujours après le substantif. En celtique continental, où le correspondant d'irl. *droch-* n'est pas attesté, on trouve par contre *dago-* en deuxième comme en première position (*Dago-bitus*, *Dago-dubnus*, *Dago-marus*, etc., *Bitu-daga*, *Ollo-dag(us)*, etc.). Le correspondant d'irl. *maith* « bon » se trouve aussi en gaulois, *mati-* que, contrairement à l'irl. on trouve en premier comme en deuxième élément de composé.

Les modalités de l'emploi d'irl. *dag-* et *droch-* sont donc propres à l'irlandais.

Un indice des différences anciennes dans l'emploi de *dag-* et de *droch-* apparaît dans le fait que *dag-*, à la différence de *droch-*, peut former avec d'autres adjectifs, des composés copulatifs de type *dvandva* dont on trouve des parallèles dans les autres langues ind.-eur. anciennes. Mais il existait à date ancienne une opposition entre des composés de sens favorable et défavorable formés d'un substantif précédé soit de *su-* (irl. *su-*, *so-*) soit de *du-* (irl. *du-*, *do-*), avec passage des deuxième éléments des composés des thèmes en *o/ā* aux thèmes en *i*. Cette opposition de sens très proche, a dû fournir le modèle de l'opposition *dag-*, *droch-*, mais à une époque postérieure à celle de la lénition. D'où non-lénition après *dag-*, *droch-*. — A l'exemple de *so-/su-*, *do-/du-*, *dag-* et *droch-* se sont ensuite cantonnés dans le rôle de préfixes, et de ce fait n'ont plus pu être employés prédicativement. Par voie de conséquence, *maith* et *olc* dont la position était libre à l'origine, ont assumé ce dernier emploi. Plus tard, *maith* et *olc* ont repris une fonction attributive, bien que pour *olc* la fonction attributive soit toujours dominante.

— Pp. 155-172, c'est une intéressante étude d'histoire littéraire que nous donne M. Séamus P. Ó Mórdha du collège normal de St Patrice à Drumconra, qui identifie l'auteur de la plus ancienne traduction irlandaise catholique de l'Imitation de Jésus-Christ, *Tóruidheachá na bhfreun air Lorg Chríosa*. Il s'agit de Séamus Mac Póilín (James Pulleine) de la main duquel sont les 2 principaux mss qui portent le texte, ainsi qu'un manuscrit portant un catéchisme irlandais et le sermon sur la mort d'Eoghan Ó Neill (1744). La langue de ces textes est un compromis entre la langue littéraire et le dialecte de l'auteur, du comté de Down en Ulster oriental où l'irlandais était couramment parlé à l'époque. La première traduction de la première partie de l'Imitation en irlandais avait été faite en 1704-1710 par un ministre protestant, Nicholas Browne.

Cet article ouvre d'intéressants horizons sur l'activité littéraire religieuse en langue irlandaise en Ulster au XVIII^e s. (Sur les différentes traductions de l'Imitation en irlandais, v. aussi Brian Ó Cuív, *Celtica* II, 2, 254, cf. *Ét. Celt.* VIII, 243).

Pp. 143-154, M. Gearóid Mac Eóin, qui s'était déjà occupé des *loricae* irlandaises (*Studia Hibernica*, II, pp. 212-217, cf. *Ét. Celt.* X, 615), compare à ces *loricae* un type de prières islandaises qui leur est étroitement parallèle, dénommées *brynjubaen* (de *brynja* « armure, cotte de mailles » et *baen* « prière »). Il ne fait pas de doute que les *loricae* irlandaises sont bien l'origine des *brynjubaenir* islandaises. Mais il ne s'agit pas de traductions livresques. Les *brynjubaenir* ont dû naître à une époque et dans un milieu où les *loricae* étaient courantes et chez un peuple dont les prières acceptaient tout naturellement ce moule. Plutôt que d'y voir l'emprunt par les colons scandinaves à leur arrivée en Islande à la fin du IX^e s. d'un type de prière familial aux ermites irlandais qui se trouvaient avant eux dans l'île, l'auteur préfère une autre solution : les *brynjubaenir* ont pu naître parmi des scandinaves christianisés en Irlande ou en Écosse qui ont ensuite émigré en Islande entre la conversion de l'île (vers l'an 1000) et la cessation des relations entre l'Islande et l'Irlande (au XIII^e s.), ou l'Écosse (XIII^e s.). Il penche plutôt vers l'origine écossaise du fait des relations plus étroites et plus constantes entre l'Islande et ce dernier pays.

La revue contient plusieurs intéressants articles concernant l'histoire d'Irlande :

Pp. 113-127, M. John V. Kelleher publie le texte d'une lecture faite par lui à la réunion inaugurale de l'*American Committee for Irish Studies* tenue à Chicago le 17 décembre 1961, au Congrès de la Modern Language Association of America. Le titre en est *Early Irish History and Pseudo-History*.

Reprenant après T. F. O'Rahilly et surtout après le professeur D. A. Binchy la question de l'histoire ancienne de l'Irlande, il nous montre que l'histoire « officielle » telle qu'elle apparaît dans les Annales est, antérieurement aux environs de 910, tirée d'une source commune, un texte composé vraisemblablement à cette même date, dans un monastère associé à Armagh et sur un territoire dépendant des Uí Néill du Sud. Aucun des textes sur lesquels son autorité avait paru fondée (Livre des Droits ; *Bórama* ; *Do Fhlathusaib Érenn* ; poème sur le circuit de Muirchertach) n'est antérieur à cette date. En réalité, toute l'histoire ancienne de l'Irlande a été réécrite sous l'influence des Uí Néill (qui auraient voulu se créer une histoire dans l'esprit de la légende de Charlemagne) et des rois qui leur étaient associés, dont les intérêts convergeaient avec ceux des grands monastères qu'ils protégeaient et dans lesquels cette pseudo-histoire a été rédigée.

Mais il existe de nombreux témoignages qu'il y avait auparavant des traditions toutes différentes sur la royauté de Tara et la christianisation de l'Irlande. Les principaux se trouvent dans les contradictions entre les différents textes des annales et entre ceux-ci et les listes de rois, les histoires tribales, des prophéties après coup comme *Baile Cuind* et *Baile in Scáil*, et les vies anciennes de St Patrice. Mais la vérité historique sera difficile à dégager, car le but des pseudo-historiens a été, avant tout, d'en effacer la trace.

— Pp. 60-100, M. Donal F. Cregan nous donne la première partie d'une longue étude sur *An Irish Cavalier, Daniel O'Neill*, jeune noble irlandais de Clannaboy, mais élevé en Angleterre, qui prit une part active, dans le parti du roi Charles I^{er}, aux intrigues qui conduisirent à la guerre civile.

— Pp. 179-190, M. John Silke donne une analyse bibliographique des sources espagnoles pour une histoire de l'intervention espagnole en Irlande en 1601-1602 qui se termina, on le sait, par la désastreuse défaite de Kinsale.

— Pp. 101-112, M. Liam de Paor, sous le titre *The Nature of Archaeological Research*, traite un sujet qui intéressera les celtistes que l'archéologie touche tous de près. Il en définit les rapports avec l'histoire et la sociologie. Les faits utilisés par l'archéologue sont, comme ceux utilisés par l'historien, filtrés par une double sélection. La première n'est pas due comme pour les monuments de l'histoire, aux préjugés des lettrés qui les ont jadis conservés, mais au fait que seuls, de la préhistoire, nous sont conservés les faits qui, par le jeu des coutumes sociales, ont pu laisser une marque durable sur le monde matériel. Quant à la seconde sélection, l'archéologue n'en est pas le maître comme l'historien. Il choisit de son mieux ses sites de fouilles sans trop savoir ce qu'il y trouvera et est obligé en conscience de poursuivre sa fouille de façon méthodique, même si les objets qu'il trouve ne concernent en rien les recherches qu'il poursuit. D'autre part, l'archéologue n'arrive pas à une chronologie absolue, mais à une chronologie relative, il étudie un stade particulier de culture, une société humaine dans ses rapports avec d'autres sociétés et avec son milieu naturel et géographique. Et ce, en se bornant à la culture matérielle. Ce qui est relativement satisfaisant tant que le milieu naturel est le facteur déterminant du développement de la culture humaine. Mais qui cesse de l'être quand, avec la civilisation urbaine, comme dit l'archéologue britannique Sir Mortimer Wheeler, « les hommes ont eu le loisir de réfléchir entre leurs repas et ont commencé à nous échapper sur le plan intellectuel, jusqu'à ce qu'ils soient devenus pleinement lettrés » et nous aient laissés des documents écrits permettant de dégager leur histoire. Ainsi l'objet de l'archéologie est-il de dégager la transition longue et complexe par laquelle l'homme, d'abord sujet d'une étude quasi biologique en tant qu'animal supérieur, devient peu à peu le sujet de l'histoire.

E. BACHELLERY.

IV

BULLETIN OF THE BOARD OF CELTIC STUDIES, vol. XX (novembre 1962-mai 1964).

Publications de Textes.

Pp. 17-28, le professeur J. E. Caerwyn Williams, comme suite à son édition de l'*Hystoria Adrian ac Ipolis* (BBCS XIX, pp. 259-285, cf. *Ét. Celt.* X, 619 sq.), étudie en en publiant de larges extraits une deuxième version des dialogues entre l'empereur Hadrien et l'enfant sage Épictète,

d'après huit mss gallois dont le plus ancien, Brit. Mus. Add¹ 15047 a été copié en 1575 par Hywel ap Syr Mathew. Le titre de ce texte est *Ymddiddan Adrian ac Epig*; l'original latin en est connu sous différentes formes très proches les unes des autres portant le titre d'*Altercatio* (ou *Disputatio*) *Adriani Augusti et Epicteti Philosophi*, publiées par Walter Suchier, *Illinois Studies in Language and Literature*, vol. XXIV, nos 1-2, pp. 96-166 sous le titre *Die Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti Philosophi nebst einigen verwandten Texten*.

— Pp. 28-31, M. Bedwyr L. Jones, après avoir prouvé par plusieurs indices concordants que le poète Gwilym Gwyn n'exerçait pas son art à la fin du xvi^e s. comme le veulent la plupart des biographes gallois (et après eux le *Bywgraffiadur Cymreig*, p. 306), mais comme l'enseignait Josiah Thomas Jones (*Geiriadur Bywgraffyddol o Enwogion Cymru* I, 452, Aberdâr 1867), à la fin du xv^e s., publie un *cywydd* de Gwilym Gwyn à St Eilian d'après les mss BM Add¹ 14906, 89b-90 (début du xvii^e s.) et NLW 1559 B, 647-650. Ce poème se termine par une allusion à « mab Elis », le fils d'Elis qui est sans doute Niclas ab Elis, prêtre de Llaneilian dans la 2^e moitié du xv^e s. dont la plainte funèbre par Tudur Aled se trouve pièce LXXXVI de *Gw. T.A.* (des mss tardifs font de cette pièce la *marwnad* de Syr Niclas ap Huw Elis, et cette erreur a été suivie par T. Gwynn Jones).

— Pp. 104-106, M. Brinley F. Roberts reprend la question du titre *Llurig Alexander* (*lorica* d'Alexandre) donné en marge par une main du xv^e s. au poème p. 52 du Livre de Taliesin. Sir Ifor Williams, BCS XVII, 95 (cf. *Et. Celt.* IX, 300) pensait que ce titre avait été inventé de toutes pièces pour ce poème qui parle en effet (52, 16) de la croix du Christ comme d'une cuirasse et qui précède un autre poème auquel la même main du xv^e s. avait donné le titre d'*Anryvedodeu Allyxander*. M. Roberts pense qu'il devait déjà exister une prière du nom de *Llurig Alexander*, qui était connue de l'annotateur du xv^e s. et qui l'a poussé à donner ce titre au poème du L. Tal. Il publie un poème de ce nom, *Llyma luruc Alexander* « voici la *lorica* d'Alexandre » dont il donne un texte critique d'après deux mss du xvii^e s., NLW 253 A 124 et Cardiff 2.615.128 et qui ressemble beaucoup par son contenu à celle de L. Tal. 52.

— Pp. 93-103, M. Gerald Morgan donne une contribution importante à notre connaissance des sources du texte des *Gogynfeirdd*, les poètes de cour des xii^e et xiii^e s., en analysant le contenu du manuscrit NLW 4973 de la main du Dr John Davies de Mallwyd (première moitié du xvii^e siècle). Ce manuscrit est le second (ms. B) des deux grandes sommes dans lesquelles le Dr Davies voulait rassembler les poèmes des *Gogynfeirdd*. Le premier, BM Add¹ 14869 (ms. A) est une copie du ms. de Hendregadredd (xv^e s.) publié depuis, *Llawysgrif Hendregadredd*, par T. H. Parry-Williams et Miss Morris Jones. Le deuxième, NLW 4973, contient dans sa première partie (fos 1-49), des poèmes qui se trouvent également dans le Livre Rouge d'Hergest, mais aussi 27 autres poèmes qui ne s'y trouvent pas et font de ce ms. l'une des sources principales du texte des *Gogynfeirdd*. Ces 27 poèmes

ont été recopiés par Evan Evans dans son ms. Panton 53, utilisé plus tard par les éditeurs de la *Myvyrian Archaeology* et par Gwenogvryn Evans dans *Poetry by Medieval Welsh Bards* (1926). L'original du Dr J. Davies pour cette première partie est maintenant perdu, et n'était pas le Livre Rouge pour les poèmes que ce dernier ms. porte également, puisqu'en marge de ceux-ci sur son ms. le Dr Davies a rajouté plus tard les leçons du Livre Rouge. — Le ms. NLW 4973 contient ensuite (fos 49-107) une copie de poèmes du Livre de Taliesin, suivie pp. 108-109 d'un texte du poème archaïque *Marwnad Cynddylan* publié par Ifor Williams, BCS VI, 134-141 d'après la copie qu'avait faite de notre ms. Evan Evans dans son ms. Panton 14 (la *Myvyrian Archaeology* donnait ce poème pp. 121-122 d'après la copie faite de Panton 14 par William Morris de Môn, le ms. BMAdd 14867). Les leçons de notre ms., qui est donc la source la plus ancienne, sont données ici. — On y trouve aussi le poème archaïque *Dyt dduit tregit deweint* publié par Ifor Williams, BCS IV, 45 sq. d'après Peniarth 111 de la main de John Jones de Gelli Lyfdy (d'un archétype plus archaïque), également donné *Myv. Arch.* 122 sq. d'après un ms. dont le nôtre est l'archétype. — Puis viennent toute une série de textes, dont fos 114a-374a, le *Cyfoesi Myrddin*, les *Afallennau*, les poèmes du cycle de *Llywarch Hen* et des poèmes des *Gogynfeirdd*, tous tirés du Livre Rouge d'Hergest, emprunté, nous dit le Dr John Davies, par lui en 1634. C'est alors que, d'après ce dernier ms., il a donné ses leçons en marge de certains poèmes de la première partie. Puis il a copié à la suite le *Gwassanaeth Meir* (*Officium Beatae Mariae*, v. ci-dessus, Bibliographie, p. 532) d'après une copie déjà faite par lui en 1631. M. Gerald Morgan donne ensuite, d'après NLW 4973, en addenda : Un poème inédit de *Cynddelw Brydydd Mawr* (plainte funèbre de son coq) ; — un poème anonyme sur la vieillesse et le grisonnement des cheveux blonds de l'auteur. Enfin d'après 2 autres mss apparentés un *englyn* sur un massacre d'Anglais au xiii^e s. attribué par l'un à Ednyfed Fychan, et par l'autre au prince Llywelyn.

Paléographie.

Pp. 12-17, M. Gerald Morgan signale l'intérêt qu'il y a, malgré l'excellence de l'édition de Sir Ifor Williams de *Canu Aneirin*, à ne pas négliger l'étude du manuscrit lui-même du Livre d'Aneirin qui peut nous apprendre bien des choses sur l'histoire de la paléographie galloise. Les trous d'épingle qu'il porte à intervalles réguliers sur les marges extérieures ne sont pas des trous pour la couture des folios en cahiers, comme le suggérait Sir Ifor (*Canu Aneirin*, p. xii), qui y voyait la preuve que le ms. avait été remanié après coup. Il s'agit de trous-repères pour régler les pages en vue de la copie du texte. Il existe d'autres trous repères dans les marges supérieures et inférieures qui ont servi à tirer les traits qui délimitent les marges. L'auteur en profite pour faire un historique de cette technique ; les traits étaient tirés à la pointe sèche jusque vers 1150, puis, à partir de cette date, au crayon. Dans les mss insulaires, on a, pour régler la feuille, une ligne verticale

de trous à la marge interne et une autre à la marge externe. Mais à partir du début du x^e s., on n'a qu'une seule ligne verticale de trous au milieu de la page. Cependant, du milieu du xii^e au milieu du xiii^e s. le procédé de la double ligne reprend. C'est le cas du Livre Noir de Caerfyrddin. Le Livre d'Aneirin n'a, lui, qu'une seule ligne verticale de trous, et le réglage est à pointe sèche. A cette époque il existait en Galles deux genres de mss. Les uns, sous l'impulsion des princes gallois d'Aberffraw qui cherchaient à moderniser les coutumes galloises sur le modèle de l'organisation féodale normande, ont deux colonnes de texte par page et sont réglés au crayon, comme le ms. Peniarth 28 (texte latin des lois galloises). Les autres restent plus ou moins attachés aux anciennes méthodes. Un examen général des mss gallois de ce point de vue serait souhaitable.

L'auteur reprend ensuite, après Sir Ifor Williams, la question du remaniement des cahiers du Livre d'Aneirin, et, contrairement à l'opinion de ce dernier, conclut que leur ordre n'a pas été modifié.

Histoire Littéraire.

Pp. 339-347, M. J. Beverley Smith reprend la question du personnage d'Einion Offeiriad, l'auteur auquel est attribuée la « Grammaire » qui contient l'art poétique des bardes. Sir Ifor Williams (*Y Cymmrodor* XXVI, 121, — *Y Beirniad* V, 130) datait vers 1314-1322 l'*awdl* d'Einion Offeiriad à Rhys ap Gruffudd, et vers 1322-1326 ou bien après 1335 la rédaction de la « Grammaire » qui lui est attribuée. La difficulté principale vient du fait que trois personnages du nom de Einion Offeiriad sont attestés à cette époque, dont deux dans le Nord en Arfon qui peuvent n'en faire qu'un, et un en Ceredigion (Thomas Parry, « The Welsh Metrical Treatise attributed to Einion Offeiriad », *Proceedings of the British Academy* XLVII (1961)). Le traité contient un passage de l'une des *awdlau* adressées par Gwilym Ddu o Arfon à Sir Gruffudd Llwyd. Ce dernier, ainsi que Rhys ap Gruffudd était issu de ces familles d'officiers de cour des princes gallois de Gwynedd qui avaient transféré leur loyauté au roi d'Angleterre. Seules quelques rares familles du Nord protégeaient alors les bardes (contrairement à ce qui s'est produit à la génération suivante). Alors qu'en Ceredigion toute une école de bardes tournait autour de la cour de Ieuan ap Gruffudd, et de son fils Ieuan Llwyd (mouvement qui s'est encore accentué à la génération suivante, sous le fils de ce dernier Rhydderch, *bedellus* de Mabwynion, qui faisait appliquer la loi galloise dans son district, protégeait les bardes et possédait le fameux Livre Blanc de Rhydderch). C'est plutôt dans ce deuxième cadre qu'a dû être composé le traité de métrique. Mr Smith fait remarquer que les mss A et B qui l'attribuent à Einion Offeiriad présentent certaines caractéristiques du Sud, cependant que le ms. C. qui l'attribue à Dafydd Ddu Athro semble plutôt se rattacher au Nord du pays.

Lexicographie.

Pp. 31-44, 106-122, 239-255, 373-388, le regretté R. Emrys Jones publie un *lexique des termes techniques employés par les carriers* du Nord-Ouest du

pays. On sait toute l'importance du rôle que les carrières ont joué dans la vie sociale de la région de Gwynedd. O. H. Fynes Clinton, dans son *Welsh Vocabulary of the Bangor District*, avait déjà donné un assez grand nombre de termes usités par les carriers de Bethesda. A l'heure actuelle, où une foule de petites carrières ont dû fermer ou sont sur le point de le faire, et où seules peuvent subsister quelques grandes entreprises de plus en plus mécanisées, il devenait urgent de sauver de l'oubli un vocabulaire artisanal en danger de disparaître. C'est maintenant chose faite, grâce à M. Jones. Son lexique, d'une très grande richesse, semble bien exhaustif. Les mots sont donnés dans une orthographe qui est un compromis entre l'orthographe officielle et la prononciation dialectale dont elle rend très suffisamment compte. Les explications, très circonstanciées, avec un luxe de renvois, rendent compte en grand détail de la technique du travail. Elles sont suivies d'un chiffre, qui est (1) si le terme en question n'est usité que dans les ardoisières, — (2) s'il est employé dans les carrières de granit et de calcaire, — (3) dans les carrières de calcaire seulement, — (4) s'il est commun à toutes les carrières. Une proportion importante des noms d'outils viennent de l'anglais : les grands propriétaires du sol des ardoisières étaient de langue anglaise et avaient fait venir d'Angleterre leurs outils et leurs premiers cadres. Mais ils ont été adaptés au dialecte, qui a d'autre part fourni une foule de termes et surtout d'expressions originales. C'est là tout un monde à part qui nous est révélé. Ce lexique permettra de comprendre certains termes employés par les romanciers gallois du xx^e siècle qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires.

Notes de Vocabulaire.

P. 125, M. Brinley Rees s'occupe de la forme *nemheunawr* qui apparaît dans la première série (ix^e s.) des *englynion* du manuscrit du Juvenus de Cambridge. Avec beaucoup d'hésitations, Sir Ifor Williams, BBBS VI, 105 (1932) y voyait le pluriel en *-awr* d'un antonyme de *ewn*, variante possible de *iawn* « juste, vrai ». Plus tard, *Lectures on Early Welsh Poetry*, p. 29 (1944) il le traduisait, sans note explicative « not even for an hour ». M. Rees, rappelant l'existence de paires telles que *mawr/nemawr*, *pell/nepell*, *peth/nepeth*, attire l'attention sur l'expression *mewn awr*, attestée à plusieurs reprises dans les poèmes en mètres libres des xvi^e-xvii^e s. et dont le sens, incertain, pourrait être soit « avant une heure ; bientôt », soit « à un moment quelconque ; du tout ». L'expression *nemheunawr* pourrait-elle en être la forme avec *ne-* ?

Toponymie.

Pp. 122-125, M. Melville Richards s'occupe du nom de la paroisse de Monmouthshire nommée *Llanwynnell* en gallois et *Wolvestown* en anglais. On ne sait rien d'un Saint *Gwynnell* (nom formé de *Gwyn* et du suffixe *-ell* qu'on trouve dans *Cadell*). Le nom anglais semble venir de la famille de Ralph le Wolf, baron normand, maître du lieu au xiv^e s. et ne semble pas

remonter plus haut, bien que des généalogistes aient cherché à le rattacher à un « ancêtre » Rodolphus, du temps de l'empire romain.

Dans le même comté, *Ponllanfraith* est un ancien *Ponllynfraith*, avec substitution de *llan* à *llyn*. Le mot *llyn* est féminin dans le Sud.

On trouve dans certains noms de lieux des exemples de l'évolution du groupe *-ddg-* en *-rg-* : *Gwyddgrug* > *Gwyrgrug*, *-Dydddu* > *-ddyrgu* > *-ddyrgi*, d'où *-ddyrgi* par confusion avec le nom de la « loutre ».

P. 255, M. R. J. Thomas suggère que dans *Gwaith Dafydd ap Gwilym* (T. Parry) LXXXIII, p. 227, *Gafaelfwlch y Gyfylfaen* dissimule, sous une ornementation allitérative, le nom de lieu *Bwlch y Maen* à l'Est d'Elerch dans le district natal du grand poète, où se rencontrent plusieurs sentiers qui réunissent entre eux des ravins de montagne, d'où peut-être la qualification de *gafael* « fait de prendre, de saisir ».

Pp. 388 sq., M. Melville Richards donne des exemples de *Belus Ithel* et *Caer Ithel* en Bron Gwyn (Ceredigion), sans doute du nom du seigneur local ; — *Cae Mab Ynry* en Arfon où au contraire le nom de personne s'est perdu > *Cae Mab Bynner*, puis *Cam-bynnar*, comme dans *Tir merch Ieuan* en Cenarth devenu *Y Gelli Dywyll*, ou dans *Cae mab Anarawd* devenu *Fab Angharad* (nom plus familier) puis *Baban Arad*, en Bodedern. — Les expressions *march lliain* et *march-gynfas* « cheval de toile », attestées à partir de la Renaissance au sens figuré en parlant d'une « couverture » qui vous permet d'agir sous de fausses apparences, est généralement expliqué en partant des effigies d'animaux en toile ou en drap portées devant eux par les gallois anciens pour se dissimuler aux vues de l'ennemi. Le nom de lieu *Kennymarth-brethyn* (Pembrokeshire) est probablement pour *Cefn y March Brethyn* « la Crête du Cheval de Drap » qui en serait un exemple au XIV^e s. — *Tanreg* dans *Bod Tanreg* > *Bollanreg* près de Caernarfon, *Hafod Tanreg* devenu *Hafod Tan-y-Graig* à Beddgelert, et *Pwll Tanreg* en Bugeildy, est un nom d'homme, de *tân* et de *rheg* « donneur de feu ». — L'élément *atgoed* que l'on trouve dans plusieurs (*Yr Algoed* devait être, bien qu'il ne soit pas attesté dans la littérature, un nom commun désignant des rejets sur des souches coupées, de *ad-+coed*. On a parfois *Rateoed* par soudure du *-r* de l'article à la voyelle initiale (phénomène fréquent). On a peut-être *edwydd* de *ad-+gwydd* dans *Hafod yr Edwydd*, qui, à Penmachno, s'est corrompu en *Hafodyrhedwydd*, que J. Lloyd-Jones, *Enwau Lleoedd Sir Gaernarfon*, p. 113, proposait avec doute d'expliquer par *rhaeadrwydd*. Peut-être le trouve-t-on aussi dans *Cae'edwydd* en Llanfachreth (Meirionnydd), corrompu en *Cae'r hedydd* sous l'influence du nom de l'« alouette », *chedydd*.

Grammaire et Syntaxe.

— Pp. 221-235, M. R. M. Jones montre l'utilisation que l'on peut faire de la « grammaire générative » (telle que l'enseigne Chomsky) pour « graduer » les phrases galloises, entre autres pour l'enseignement du gallois comme deuxième langue. L'analyse se fait à deux niveaux, le premier étant

la décomposition de la phrase en ses constituants immédiats, puis au deuxième niveau, ces éléments sont systématiquement transformés au moyen de phrases de base que l'on peut intervertir. Ces différentes phrases de base permettent une description complète et exhaustive de la langue. On lira entre autres avec intérêt la longue note 12 (pp. 232-235) qui classe en quatre catégories, avec de nombreux exemples, les différents types d'ambiguïtés que présente la syntaxe galloise.

Le nom de peuple *Gewissae-Iwis* :

Pp. 1-11, M. Gwyn Jenkins propose de rayer de la carte de son article sur l'origine du mot *Lloegr* « Angleterre » (BBCS XIX, 8-23, cf. *Et. Cell.* X, 621) le nom gallois de *Iwis* désignant les West-Saxons qui, pas plus que le mot *Gewissae* qui lui correspond dans les chroniques saxonnes, n'aurait existé à l'origine. Il s'agirait en réalité d'un chapelet de méprises successives : Le nom des habitants bretons de *Glevum* (Gloucester) et des environs était en latin classique *Gleuenses*, puis en bas latin *Gleueses* qui, en Brittonique tardif était devenu *Gleuēs* que les Saxons auraient emprunté sous la forme *Glewis*. Le Saxon Aldhelm, 1^{er} évêque de Sherborne, trouvant ce mot sur une pierre tombale aux eaux de Bath, en aurait conclu par erreur que ce peuple s'étendait jusque là. C'est de lui que Daniel, évêque de Winchester, aurait appris ce nom de peuple que, dans son ignorance des choses bretonnes, il aurait compris comme désignant les West-Saxons du N.-O. C'est de Daniel que Bède a tiré ce qu'il savait des *Gewissae* qu'il confond avec les *Occidentales Saxones*. Le mot *Glewissae* aura été mal lu *Giewissae* par Daniel. Bède, qui avait coutume de « corriger » les formes dialectales et savait qu'en west-saxon *ie* après consonne palatale correspondait à *e*, aura « rétabli » *Gewissae*. Sous l'influence de Bède, les rois West-Saxons eux-mêmes ont repris le nom de *Gewissae* comme titre honorifique, et leurs généalogistes ont même créé de toutes pièces un personnage nommé *Gewis* comme ancêtre de leur lignée. Les gallois à leur tour ont emprunté le mot *Giewis*, transformant selon la règle *gj-* initial vieil anglais en *i-*, d'où le mot *Iwis* désignant les West-Saxons en vieux gallois.

Partie Historique.

Il faut tout d'abord signaler pp. 49-58 un article de M. Melville Richards sur des noms médiévaux de localités :

Kemeistior en Dinllaen (W. H. Walters, *Edwardian Settlement of North Wales*, p. 120) en 1324/1325 est pour *cemais + tir* « terre, domaine ». *Cemais*, nom de lieu fréquent, est le pluriel de *camas* « ria, baie, méandre », et est souvent écrit *Cemaes* sous l'influence de *maes* « champ ». *Kemeistior* est devenu par étymologie populaire *Cumistior* en Tudweiliog (*cwm* « vallée » *is* « sous » *tior* « domaine »).

Tunk à Rhosmor en Llangwyfan (Môn) est pour *Cnuc* (la graphie médiévale *cnuc* a pu être mal lue *tunc*). Il existe de nombreux exemples de graphies erronées de scribes ignorants du gallois, qui se perpétuent ainsi sous une forme pétrifiée, parfois agrégat de deux noms différents :

Llanerchestrík (1352) en Arfon est probablement une combinaison de *Llanfair-is-gaer* et de *Botandreg* qui se trouve dans cette paroisse. *Sloratheryet* (1294) est une combinaison par un scribe de *Bodewryd* et de *Clorach*, dans la même paroisse de Llandyfydog. — *Corfedwen* « bouleau nain » attesté du xv^e au xviii^e s. en Llandyrnog (Denbighshire), avec *cor-* « nain » fréquent comme préfixe dans les noms de lieux, est maintenant, par étymologie populaire, *Cae'r fedwen* « le champ du bouleau ». — *Chwithrynnau* dans le même comté, avec *chwith-* « gauche, mauvais, contraire » a une variante avec 1^{er} élément synonyme *gwrth-* « contraire » à partir du xvii^e s. Le deuxième élément peut être *bryn* « colline », *rhynn* « promontoire », *grynn* « poussée », ou bien plutôt *grwn*, pl. *gryniau*, *grynnau* « billon, planche de sillons ». On aurait peut-être là la désignation d'un endroit où les sillons changent de direction. Ce serait peut-être l'origine du mot *chwithryn* « petit bout, petit morceau », sous l'influence de *mymryn* « petit bout ». — *Perseithydd*, *Preseithydd*, en Gwyddelwern est composé de *seythydd*, *saethydd* « archer », le 1^{er} élément pouvant être l'un des deux synonymes *pres*, *prys*, et *perth* « taillis, buisson, haie ». — Il existait, en Llanfor (Meirionnydd) un torrent nommé *Llafar* passant par le manoir de Rhiwedog. Pour éviter la confusion avec un autre *Llafar* tout proche et plus connu, il a pris au xviii^e s. le nom de sa haute vallée, *Cwm Hirnant*.

— Il faut ensuite signaler tout particulièrement aux historiens, pp. 126-164, le « *Supplement I* » (1963) à la 2^e édition (1962) de la *Bibliography of the History of Wales*. Il contient une liste de corrections, mais surtout une grande masse d'additions méthodiquement classées. Il s'agit surtout d'ouvrages et d'articles publiés en 1959-1962. Il a été préparé par M. Emlyn Sherrington et le professeur David Williams.

— Pp. 261-282, M. J. Beverley Smith, étudiant en détail les quatre textes publiés BCS XII, 27-44 par le prof. Thomas Jones, « *Cronica de Wallia* » and other documents from Exeter Cathedral Library Manuscript 3514, constate que le texte des *Cronica de Wallia*, plus rapproché de celui de Peniarth 20 que de celui du Livre Rouge du *Brut y Tywysogion*, diffère cependant des deux en ce qu'il manifeste un intérêt particulier pour les affaires de la Galles du Sud, et cherche tout particulièrement à insister sur le fait que Rhys Gryg, fils du grand « Seigneur Rhys » ap Gruffudd avait été au Sud le maître d'Ystrad Tywi et du château de Dinefwr comme Llywelyn ab Iorwerth avait été le maître dans le Nord. Il a dû être rédigé à l'époque (1277-1288) où Rhys ap Maredudd ap Rhys Gryg, son petit-fils, cherchait à se faire attribuer la forteresse de Dinefwr. — Au contraire, la partie des *Cronica* se rapportant aux années 1257-1283 et la partie du texte IV (Annales) s'y rapportant, cherchent à faire silence sur le rôle de Maredudd ap Rhys Gryg et de son fils Rhys ap Maredudd qui prirent le parti du roi d'Angleterre contre Llywelyn ap Gruffudd ap Llywelyn ab Iorwerth. Elles ont dû être rédigées très peu de temps avant 1287, date où Rhys ap Maredudd prit la tête d'une insurrection contre le roi d'Angleterre. L'auteur donne ensuite toute une série d'arguments qui militent en faveur de l'abbaye de Prémontrés de Talylychau dans le cwmwd de Caeo (non loin du château de Dryslwyn

appartenant à Maredudd, puis à Rhys) comme l'endroit où ces textes latins ont été rédigés. Mais d'autres arguments militent plutôt en faveur de l'abbaye cistercienne de Whitland (Tŷ Gwyn ar Daf).

— Pp. 394-413, M. Gwyn A. Williams s'oppose à l'interprétation de Sir John Lloyd (*History of Wales* II, 692-699) sur les événements qui ont marqué la succession de Llywelyn le Grand en Gwynedd. Ce dernier avait cherché à écarter son fils Gruffudd (d'une mère galloise) pour instaurer comme son héritier Dafydd, fils de Jeanne, fille du roi Jean-sans-Terre. Après la mort de Llywelyn le 12 avril 1240, une crise éclate en 1241 avec le roi d'Angleterre, et Dafydd s'effondre en quelques semaines. Ceci s'explique si, contrairement à Sir John Lloyd on comprend qu'à Strata Florida en 1238, sur la menace du roi d'Angleterre, les vassaux de Llywelyn, en présence de celui-ci, n'avaient pas fait hommage à son fils Dafydd, mais promis une simple et précaire fidélité. Après la mort de son père, Dafydd, le 15 mai 1240 à Gloucester fait avec le roi d'Angleterre une paix qui soumet à des cours d'arbitrage toutes les conquêtes de Llywelyn. Ces arbitrages spolièrent systématiquement Dafydd, celui-ci se décide à faire face et c'est la crise. Sa quasi-soumission de 1240 s'explique si l'on comprend le rôle de son demi-frère Gruffudd que Sir John Lloyd a négligé. Celui-ci, emprisonné par son père, est utilisé par le roi pour former une coalition de seigneurs gallois pour renverser Dafydd, considéré comme usurpateur, et instaurer Gruffudd à sa place comme prince de Gwynedd. C'est cette coalition galloise, réunie par les soins du roi qui, quand la crise de 1241 éclate, marche contre Dafydd. Celui-ci, privé d'alliés, s'effondre en quelques jours. — Le chroniqueur anglais Matthew Paris, négligé par Lloyd, fait apparaître très clairement la situation et son évolution dans ses *Chronica Majora*, IV, 8, 47-48 et 148-151 (1240 et 1241). Gruffudd n'aurait pas été emprisonné par son père, mais après la mort de celui-ci, par Dafydd qui, après des hostilités incessantes, l'aurait convié à une rencontre où violant la foi jurée, il se serait emparé de lui. Le personnage de Gruffudd aurait alors été utilisé par le roi Henry pour amener les Gallois autour de l'évêque de Bangor contre Dafydd.

M. Gwyn Williams montre ensuite les grandes lignes de la politique royale dans les années qui suivent : prise d'otages, leur libération moyennant hommage direct au roi, arbitrage des litiges devant la cour royale, déchéance en cas de rupture de paix, levée de troupes pour le roi. Utilisation de Gallois pour rompre la résistance des princes de Gwynedd. Traités successifs consacrant une mainmise féodale de plus en plus complète. Seul Llywelyn ap Gruffudd, le dernier prince de Gwynedd, aura l'envergure nécessaire pour changer pendant quelque temps le cours des événements.

— Pp. 282-293, M. Ralph Griffiths traite des répercussions de l'insurrection d'Owain Glyn Dŵr sur les clercs et étudiants gallois à Oxford vers 1401-1403, et publie des jugements en langue latine concernant certains procès qui leur ont été intentés.

— Pp. 45-49, M. Peter Roberts publie une pétition de 1525 contre l'un

des derniers seigneurs des Marches dans l'Est du Montgomeryshire, Sir Richard Herbert.

— Pp. 421-438, M. Rhys Robinson étudie les mesures royales par lesquelles les possessions et l'influence de la famille de Somerset ont été systématiquement étendues en Galles par les Tudor pendant les premières décades du XVI^e siècle. Leur ancêtre, Henry Beaufort, duc de Somerset, avait été l'un des premiers compagnons d'Henry Tudor à son débarquement à Milford Haven en août 1485.

— Pp. 293-304, M. Peter Thomas étudie les vicissitudes de la représentation parlementaire du borough de Montgomery et des autres boroughs du comté de 1660 à 1728.

— Pp. 58-65, M. Gwyn A. Williams souligne la rapidité avec laquelle, à la fin du XVIII^e s., les idées les plus nouvelles pénétraient au Pays de Galles. Dans le numéro de novembre 1793 de sa revue trimestrielle *Cylchgrawn Cymraeg*, Morgan John Rhys, pasteur baptiste du Sud-Galles, sous le titre *Hynod Weledigaeth Gwr Bonheddig o Ffrainc* fait paraître une traduction, avec de nombreux éléments de paraphrase, du chapitre XV (*Le siècle nouveau*) du livre de Volney *Les Ruines, ou méditation sur les révolutions des empires*, publié à Paris en août 1791. Le traducteur dit l'avoir pris dans *The Patriot* (de Londres) du 21 mai 1793, qui donnait des extraits de cette œuvre. Mais l'examen du texte gallois, qui est une paraphrase, dénote une connaissance directe de l'original. Morgan John Rhys, en effet, était un de ces Gallois enthousiastes qui étaient allés en « pèlerinage » dans le Paris révolutionnaire. Il y était resté de l'été 1791 au printemps 1792.

Pp. 413-421, M. David Thomas souligne l'intérêt des données que nous apporte Arthur Young, dans ses notes de voyage et dans ses *Annals of Agriculture*, sur l'agriculture en Galles entre 1767 et 1808, à une époque de mutation rapide.

Lois Galloises.

— Pp. 256-260, M. Hywel D. Emmanuel, suivant Sir Goronwy Edwards, *Welsh History Review* (Special Welsh Laws Number, 1963) pp. 11-16, met en doute le rôle généralement attribué à Blegywryd dans la rédaction des Lois médiévales galloises. Son nom n'apparaît que dans la version dite de Dyfed. Même dans cette version, il n'apparaît que tardivement : dans les mss latins A et B (Peniarth 28 et B. M. Cotton Vespasian E XI) respectivement fin XII^e et milieu XIII^e s., et dans les mss gallois à partir de la fin du XIII^e s. Et ce, non pas dans le corps du texte, mais seulement dans le prologue dans des phrases dont Sir Goronwy a fait ressortir le caractère d'interpolations, et dans un colophon en vers. — On trouve également dans le Livre de Llandav un laïc, Blegywryd ab Einion, figurant dans un épisode en 955. Mais on sait combien ces documents sont souvent falsifiés. D'autre part, il s'agit d'un laïc et non d'un clerc. Rien ne prouve leur identité. On trouve d'autres Blegywryd dans le Livre de S^t Chad, les Annales Cambriae, l'*Historia Regum Britanniae* : aucun ne semble avoir de rapport avec les Lois galloises.

On est donc logiquement amené à inférer une introduction du personnage de Blegywryd dans la rédaction D des Lois aux XII^e-XIII^e s. On en aurait fait un clerc pour répondre aux accusations contre la moralité des Lois. Et on a pu le tirer en partie du personnage du roi musicien Blegywryd du *Brud y Brenhinedd*. Mais tout cela reste bien obscur.

Partie archéologique.

Pp. 206-220, M. Michael G. Jarrett (« *The Military Occupation of Roman Wales* ») nous invite à réviser les notions admises jusqu'ici sur l'occupation militaire romaine du Pays de Galles. Le regretté V. E. Nash-Williams, dans son travail sur *The Roman Frontier in Wales* (1954) semblait en avoir définitivement fixé l'évolution : après quatre ans de campagne (74-78), la conquête une fois achevée, les Romains établissent un quadrilatère constitué par les forteresses légionnaires de Caerleon et de Chester à l'Est, doublées par les forteresses auxiliaires de Carmarthen et de Caernarfon à l'Ouest. Un réseau de routes étaient jalonnées par des forts secondaires en terre et bois d'œuvre, dont 110 furent rebâties en pierre, de même que les forteresses de base. Mais à la construction du mur d'Hadrien en l'an 120, beaucoup sont évacués. L'occupation des basses terres d'Écosse conduit à l'évacuation quasi-totale jusqu'au début du III^e s. où Sévère réoccupe certains forts, dont beaucoup très temporairement, alors que d'autres restent fortement occupés au IV^e s. avec construction de nouveaux forts côtiers pour repousser les pirates venant d'Irlande. Le Pays de Galles aurait été abandonné en 383 lorsque Magnus Maximus emmena son armée sur le Continent pour conquérir le trône impérial.

Mais, depuis, de très nombreuses fouilles ont été effectuées qui modifient les données du problème. Tout d'abord, les quatre grandes tribus n'étaient pas toutes hostiles à Rome comme on l'a cru. Les *Demetae*, au S.-O., ne semblent pas avoir été ennemis de Rome : on n'a trouvé aucun fort sur leur territoire, et Carmarthen était peut-être tout simplement leur petite ville capitale, car on n'y a pas trouvé d'objets militaires. Au N.-E. du pays, les *Degeangli* ou Decangi ne semblent plus s'être opposés aux Romains après leur soumission en 48-49. Il n'y a pas de forts romains sur leur territoire.

Par contre les deux autres grandes tribus étaient très hostiles : les *Silures* au S.-E., dont le territoire s'étendait au Centre jusqu'à la baie de Cardigan ; et au N.-O. la fédération des *Ordovices* qui, vers le S.-E. bordait au N. le territoire des *Silures*. C'est sur le territoire de ces deux grandes tribus que les forts romains ont été établis de 74 à 80 sous Frontinus et Agricola. A mesure que la paix romaine se consolide, les forts inutiles sont abandonnés, et les autres reconstruits en pierre pour abriter une garnison réduite. Au III^e s. plus aucun fort n'est occupé chez les *Silures* et une partie seulement de la Légion II Augusta demeure à Caerleon, le reste étant à Corbridge en Northumberland. Trois forts seulement commandent le centre-est pour contenir les *Ordovices* dans ce secteur, et au Nord, à part la base légionnaire de Chester, seul Caernarfon est occupé. Au IV^e s. apparaissent deux nouveaux forts côtiers, Caergybi (Holyhead) au Nord et Cardiff au Sud, pour contenir

les Irlandais. D'autres seront sans doute découverts, peut-être sous des sites médiévaux. Le fait qu'on n'ait pas découvert en Galles de monnaies postérieures à 383 ne prouve pas que l'occupation romaine ait cessé à cette date : ce n'est peut-être qu'un hasard, car les trouvailles sont toujours très minimes en Galles. De nouvelles fouilles dans le Nord anglais et dans les forts gallois pourront permettre de se faire des idées plus précises, en particulier pour la période d'Antonin (milieu du 1^{er} s.). Il faudrait également chercher d'autres restes des *vici* civils à proximité des forts, pour en savoir davantage sur la vie romaine et indigène dans le pays.

— Pp. 171-205, M. D. W. Crossley donne une liste très circonstanciée des forts et autres ouvrages de terre en Pembrokeshire, qui fait suite aux listes données par M. H. N. Savory (BBCS XIII, XIV, XV, XVI) qui concernaient les comtés du centre et du sud du pays. Les ouvrages sont classés par types. On remarquera, entre autres le très important « groupe 5 » qui comprend les ouvrages situés, non sur des sommets, mais sur des pentes.

— Pp. 326-337, MM. C. B. Crampton et D. P. Webley qui avaient déjà étudié les rapports entre la nature des sols et les établissements préhistoriques dans la plaine de Glamorgan (BBCS XVIII), publient maintenant une étude analogue pour les hautes vallées et le pays de Gower dans le même comté.

— Pp. 75-94, M. C. B. Burgess étudie deux poignards de la deuxième période de l'âge du bronze primitif trouvés en Sud Galles. L'un d'eux est un modèle réduit rituel en une matière qui est probablement de l'os. Il s'agit sans doute de poignards, non pas de type irlandais, mais appartenant à la culture du Wessex. Suit une très remarquable étude sur la pénétration de la culture du Wessex de l'âge du bronze primitif dans les Marches et le Sud du Pays de Galles.

— Pp. 449-475, M. H. N. Savory donne une importante étude sur le trésor d'objets en métal découverts en 1963 à Tal-y-llyn (Meirionnydd) le long d'un sentier abrupt dans la montagne. Les objets étaient entassés dans une petite cavité sous un gros rocher et à moitié recouverts de terre. Il peut s'agir de pièces de métal démontées et rassemblées pour la fonte avant d'avoir été déposées sous le rocher. Elles peuvent venir en définitive du mobilier d'une tombe. Elles consistent principalement : en feuilles de bronze décorées dont certaines proviennent évidemment de boucliers étroitement apparentés à ceux de Moel Hiraddug en Flintshire, avec des côtes verticales et des plaques en forme de peltes flanquant un umbo central ; — en deux plaques trapézoïdales décorées chacune d'un double motif en palmette portant chacun une tête humaine ; — enfin de quatre disques composés dont le disque supérieur ajouré se détache sur le disque inférieur en métal plus blanc, et qui ont pu décorer un char funèbre, auquel a pu aussi appartenir un disque massif sans décoration trouvé au même endroit. Ces objets amènent l'auteur à une discussion générale sur les objets de l'époque de La Tène dans les Îles Britanniques. La convergence de certains motifs avec ceux de Llyn Cerrig Bach en Môn et ceux des fourreaux de Lisnacroghera

en Ulster, amènent à penser que loin d'être postérieurs aux objets de l'Angleterre de l'Est dont on croyait qu'ils venaient, les objets de Galles et d'Irlande sont le fruit d'une école artistique du 11^{er} siècle inspirée directement d'artistes du continent. Cette culture se serait répandue de la région rhénane vers l'Ouest de la France, et de là vers les pays qui bordent la mer d'Irlande.

Pp. 309-325, le même publie la fouille du troisième tumulus de Letterston (Pembrokeshire) où un cercle de pierre non entouré de fossé ni de talus ni d'un cercle de pieux et au sol pavé s'est vu superposer un tumulus à sépulture par incinération. Il discute diverses explications possibles, que de nouvelles fouilles en Irlande et en Grande-Bretagne pourront confirmer.

Dans chacun des quatre fascicules du vol. XX de la revue, il est rendu compte, comme de coutume, des diverses fouilles en cours et des découvertes faites.

E. BACHELLERY.

V

TRANSACTIONS OF THE HONOURABLE SOCIETY OF CYMMRODORION, 1964.

La vénérable Société des Cymmrodorion, fondée à l'origine en 1751 par Lewis et Richard Morris parmi les Gallois de Londres, a joué le rôle important que l'on sait dans la renaissance des études historiques, philologiques et littéraires sur la matière galloise. Elle a publié d'importants travaux dans *Y Cymmrodor* (donnant plutôt dans les derniers temps des volumes entiers consacrés chacun à un seul ouvrage), et surtout, dans ses *Transactions*, le texte, souvent développé par leurs auteurs, des conférences données par ces derniers aux séances des différentes sections de la Société. Dans la *Revue Celtique* comme dans les *Études Celtiques*, il n'était donné jusqu'ici, dans la *Chronique*, qu'un compte rendu des travaux dont les tirés à part étaient adressés à la Rédaction. Désormais, une convention d'échange des *Transactions* avec notre revue va nous permettre de recenser régulièrement, dans chaque numéro, ce qui intéresse plus particulièrement nos études.

Chaque année un volume, comprenant deux fascicules (part I et part II) est publié. L'éditeur en est le professeur Idris Ll. Foster, de l'Université d'Oxford.

Bien que notre échange ne commence qu'avec la deuxième partie de la Session 1964, nous nous devons de rendre compte ici d'un important travail publié part I (pp. 9-40) par M^{me} Rachel Bromwich, *Tradition and Innovation in the Poetry of Dafydd ap Gwilym*. L'œuvre du grand poète gallois avait été analysée du point de vue de la littérature comparée par Th. M. Chotzen en 1927 dans son magistral ouvrage de 367 p. in-4^e, *Recherches sur la Poésie de Dafydd ap Gwilym* (cf. c. r. Vendryes, *RC* XLVI, 311-314). Depuis, le professeur Thomas Parry avait fait paraître son édition définitive du texte *Gwaith Dafydd ap Gwilym* (cf. *Ét. Celt.* VI, 415 sqq.) qui rejetait de nombreuses pièces attribuées à l'auteur ; d'autre part les différentes

littératures médiévales comparables (y compris la poésie galloise) ont fait l'objet d'importantes recherches. M^{me} Bromwich, avec la clairvoyance et la pénétration qui la caractérisent, reprend brièvement mais efficacement une question qu'il fallait mettre au point.

Elle montre après Chotzen comment Dafydd, demeuré par de nombreux aspects de son œuvre un poète de cour traditionnel, a su adapter la nouvelle métrique du *cywydd* aux genres poétiques anciens. Mais les *cywyddau* d'amour, de beaucoup les plus nombreux, introduisent de nouveaux thèmes inconnus des bardes antérieurs, à côté des concepts traditionnels. Ces nouveaux thèmes correspondent à certains des éléments des conventions de l'amour courtois, dont l'introduction dans la poésie galloise lui est reprochée, dans leur dispute poétique, par son contemporain Gruffudd Gryg. On trouve chez lui des thèmes qui sont déjà dans Ovide, non seulement dans l'*Ars Amatoria*, mais aussi pour beaucoup dans les *Amores*, et aussi des thèmes du *Roman de la Rose* (souvent venus d'Ovide) et d'ailleurs dans la poésie du vieux-français. M^{me} Bromwich reprend ici et précise certains points traités par Chotzen. Mais surtout elle attire l'attention sur la poésie galloise en mètres libres, le *canu rhydd* des *clér*, que l'on trouve dans les mss à partir du xv^e et surtout du xvi^e s., qui devait exister pendant tout le Moyen Age parallèlement à la poésie bardique, et dont Chotzen n'avait pas assez tiré parti. Si elle contenait dès lors tous les éléments d'inspiration française qu'elle contient au xvi^e s. il est possible que Dafydd ait pris directement ces thèmes à la poésie des *clér* gallois.

Mais le génie de Dafydd transfigure ces thèmes empruntés. Son sentiment chaleureux de la nature, avec laquelle il se sent en communauté vivante, son admiration pour sa variété infinie, apparentent dans une certaine mesure son œuvre à celle des ermites de l'Irlande ancienne. C'est là une attitude vis-à-vis de la nature qui est profondément étrangère aux poèmes français et aux poèmes gallois en mètres libres qui en sont inspirés, et qui se rattache à une ancienne tradition celtique. Sa description de la vie des animaux, bien qu'il donne souvent la parole aux oiseaux, n'a rien à voir avec les animaux des poèmes français, personnages humains à peine déguisés.

Les thèmes étrangers ne sont pour Dafydd que des points de départ pour l'essor de son imagerie. M^{me} Bromwich, après le prof. Thomas Parry et M. Eurys Rowlands, étudie, après les métaphores, les images bardiques traditionnelles employées par le poète, parallèlement à un vocabulaire apparemment simple et direct, mais souvent chargé d'évocations. Il emploie des images nouvelles, frappantes, étonnantes, se rattachant ainsi par ce procédé à la poésie archaïque galloise et à ses contrastes voulus. Il se sert aussi beaucoup à cet effet du vocabulaire roman emprunté : armes, administration, monnaies, loi et prisons. Ses termes de comparaison vont souvent par groupes de trois, ce qui rappelle les antiques triades celtiques.

Les innovations apportées par Dafydd ap Gwilym dans la tradition bardique galloise peuvent donc venir, soit de sources littéraires définies, soit de l'influence indéterminée des littératures de plusieurs langues courantes en Galles à l'époque, dont la poésie galloise populaire des *clér*. Il aurait alors

innové en introduisant dans la poésie bardique des thèmes populaires : ce serait le rajeunissement de l'inspiration par la base.

— La 2^e Partie du volume de la Session de 1964 contient, après la fin de l'importante étude du Major Francis Jones sur la grande famille Vaughan de Golden Grove (pp. 167-221), la fin d'un travail par M. T. H. Lewis (pp. 222-236) sur la Presse galloise et la vie en Galles de 1850 à 1901, fort instructif pour la compréhension de la vie sociale du pays.

— Vient ensuite (pp. 237-312) un substantiel article « Early British History and Chronology » de la plume du comte Nikolai Tolstoy, qui, deux ans auparavant, avait publié un travail sur les campagnes d'Arthur, BBCS XIX, 118-162 (cf. *Ét. Cell.* X, 624-626). Tout d'abord, reprenant l'examen de l'histoire des Bretons au v^e s. décrite dans le *De Excidio de Gildas* à la lumière de tous les autres documents disponibles, il arrive à la conclusion que l'expédition du breton Cuneda Wledig venant du Nord (région actuelle d'Édimbourg) pour chasser les Irlandais de Galles aurait coïncidé avec l'expédition de S^t Germain en 429 pour combattre l'hérésie pélagienne, qui fut marquée par la victoire de Maes Garmon, à l'Ouest de la Dee, et la déroute des Irlandais. De là, Saint Germain se serait dirigé d'une part vers l'Ouest en Galles du Nord, d'autre part vers le Sud-Ouest, vers le Dyfed où il aurait soumis les Déssi venus du Sud de l'Irlande. Une partie de ceux-ci, déjà christianisés, mais atteints de pélagianisme, seraient rentrés dans leur pays, d'où la nécessité de leur envoyer rapidement un évêque. S^t Germain aurait alors obtenu du Pape l'envoi de Palladius comme premier évêque d'Irlande en 431. La deuxième expédition de S^t Germain dans l'île de Bretagne aurait été causée en 444 par l'invasion des Irlandais du roi Nath Í de Connacht dont l'ennemi, *Ferren* dans les sources irlandaises, semble bien être Germain (cf. le personnage de Vortigern, nommé *Guorlthigirn* dans les documents gallois et *Foirthern* dans les documents irlandais). Après la mort de Nath Í, les Irlandais seraient restés menaçants et les Bretons auraient, en vain, fait appel à Aetius en 446 pour obtenir du secours.

Prenant ensuite le problème de l'arrivée des Saxons en Grande-Bretagne, il en discute exhaustivement la date en examinant minutieusement toutes les sources contradictoires, dont il établit la filière. Les deux principales sont « S », source bretonne, annale à l'intérieur d'une annale, l'*Exordium des Annales Cambriae*, où trois dates (celles de l'accession de Vortigern, de l'arrivée des Saxons, et de la victoire des Bretons à Guoloph) ont été maladroitement introduites dans un *Cursus Paschalis* (avec des erreurs expliquées et rectifiées par le Comte Tolstoy), — et « V », une annale anglo-saxonne de Kent, original des datations de la *Chronique Anglo-Saxonne* pour 449, 455, 457, 465, 473 et 488. Cette dernière avait, d'après l'auteur, parfaitement pu exister chez les Jutes avant leur christianisation. Ces deux sources se confirmeraient l'une l'autre : Les Bretons romanisés qui avaient, en vain, fait appel à Honorius en 409 et avaient reçu S^t Germain en 429 et 444, demandèrent en vain à Aetius, en 446, de les aider à repousser les

barbares. C'est alors qu'un chef breton non romanisé, Vortigern, aurait pris le pouvoir. Mais incapable, lui aussi de leur résister, il aurait, 3 ans plus tard, en 449, invité Hengist, chef des Saxons, à repousser pour lui les Pictes en qualité de *foederatus*. Hengist, ceci fait, en aurait profité pour conquérir le Kent sur les Bretons, puis aurait défait complètement Vortigern en 457. Le « parti romain » chez les Bretons, sous la conduite d'Ambrosius, aurait alors chassé Vortigern l'année suivante. Trois de ces événements principaux auraient été notés par un annaliste breton dans la marge d'un cycle pascal de 84 ans, dont la première année était peut-être A.D. 444. Puis, en 497, un autre Breton aurait construit un cycle « victorien » de 532 ans qu'il aurait fait commencer à cette même date en y incorporant les événements, notés en marge de la première. Il est remarquable que 444 est la date du deuxième séjour de S^t Germain en Grande-Bretagne. Ce serait peut-être S^t Germain lui-même qui aurait apporté avec lui le cycle pascal en question.

S^t Germain avait également dû apporter avec lui une autre table pascal lors de son premier voyage en 429, date de l'expédition de Cuneda, et des événements importants ont pu y être notés en marge : Le roi Maelgwn de Gwynedd étant mort 146 ans après selon l'*Historia Brittonum*, la date de ce décès doit être 575, plus tard qu'on ne l'avait cru généralement jusqu'ici. — La bataille du Mont Badon (annus LXXII des *Annales*) a dû se produire en 501 ; — on pourrait également ramener la mort de S^t Kentigern, si elle se trouvait également dans la marge de cette même table de 429, à l'an 603. D'autres dates pourraient aussi être rectifiées par le même procédé. S^t David serait bien né en 458 comme le veut le ms. B. des *Annales*. Mais pour sa mort, l'an 601 paraît impossible. Elle est notée comme contemporaine de celle du Pape Grégoire (605) qui a été antidatée dans les *Annales* à 601. En soustrayant les 84 années du cycle, on obtient pour la mort de S^t David l'an 521, ce qui l'aurait fait vivre, non pas 143 ans, mais 63 ans, ce qui est plus raisonnable. De même, la date de la mort de S^t Dubricius devrait être avancée de 84 ans et ramenée à 532. Suit une table chronologique (p. 304) des événements ramenés à leurs dates véritables par le comte Tolstoy.

— Pp. 313-344, M. Alan R. Thomas, sous le titre *Some Aspects of a Structural Dialectology* essaie de jeter les bases d'une dialectologie structurale qui mettrait l'accent principalement sur le statut structural et non plus sur le statut territorial des traits linguistiques étudiés. Prenant pour base certaines différences que présentent entre eux les dialectes gallois, il met à l'épreuve à leur propos les principes exposés par Uriel Weinreich « Is a Structural Dialectology possible ? » (*Word* X, 2 sq.) et par William G. Moulton « The Short Vowel-Systems of Northern Switzerland ; A Study in Structural Dialectology » (*Word* XVI). Après avoir exposé les diverses sortes de différences que présentent entre eux les dialectes gallois, dont certaines, dénuées de signification du point de vue structural, n'en sont pas moins très importantes du point de vue phonétique, il montre, de ce point de vue, les avantages et les inconvénients du *diasystème* de Weinreich, destiné à exposer les différences entre les systèmes phonologiques ou

grammaticaux des dialectes, dans le cadre des similarités que présentent entre eux ces dialectes d'une même langue. Un tel « diasystème », sous peine d'un degré de complexité qui en annulerait l'utilité, doit malheureusement se borner à exposer les différences typologiques. De plus, certains rapports typologiques pourraient aussi bien être dégagés entre des langues non apparentées. Pour éviter les ambiguïtés, il faudrait les soumettre étroitement à la statistique. Moulton, pour sa part, compare d'abord les sons des dialectes entre eux et leur emploi, et cherche, si possible, à donner à cette comparaison une signification structurale. Une théorie générale de la comparaison devrait combiner le point de vue de Moulton avec celui de Weinreich. Mais elle doit tenir compte de l'interdépendance du niveau phonologique et du niveau grammatical ; on a alors une distinction très nette entre la comparaison entre des langues ou dialectes apparentés et la simple comparaison typologique de langues non apparentées. On pourra donc établir les parentés génétiques, traiter des faits phonologiques qui ne peuvent être traités qu'en tant qu'éléments grammaticaux, ou sont conditionnés par la morphologie. Ce cadre permettra de montrer aussi si les faits varient d'un dialecte à l'autre à un niveau seulement ou bien à plus d'un niveau, et donner ainsi une image complète. Il faudra alors une analyse « polysystémique » qui opérera verticalement, aussi bien qu'horizontalement dans la langue. Elle aura l'avantage, tout en attaquant les problèmes d'un point de vue synchronique (comme le veut Palmer, « Comparative Statement and Ethiopian Semitic », *Transactions of the Philological Society*, 1958), de faciliter en même temps une analyse historique qu'elle précèdera, bien entendu.

E. BACHELLERY.

VI

ACTA MUSICOLOGICA, t. 35, 1963. On notera, pp. 54-84 de ce volume, un important article de M. Michel Huglo « Le domaine musical de la notation bretonne ».

La thèse de M^{lle} Solange Corbin sur les « Notations neumatiques », Paris 1957, a donné une impulsion nouvelle aux recherches sur les notations musicales anciennes. M. Huglo a consacré une partie de son activité aux recherches sur la notation musicale bretonne.

On peut dire qu'avant lui on n'avait conscience ni de l'importance, ni du rayonnement, ni souvent même de l'existence d'une notation neumatique bretonne.

Et pourtant la conclusion de M. Huglo dit textuellement : « La notation bretonne est l'une des plus anciennes notations (musicales) connues et mérite par conséquent une attention toute spéciale dans l'étude de la tradition mélodique et rythmique du chant grégorien ».

La notation bretonne a sans doute pris origine vers la fin du IX^e ou le début du X^e siècle, M. Huglo, *op. cit.*, p. 83-84. Nous avons souvent rappelé

D	I
<i>Dago-bitus, -dubnus, -marus</i> 571	*ILAVSO..... 341
D AMB.... 273 sq., 308, etc.	INNIS..... 276
<i>decametos</i> 315	-iotuos..... 327
<i>Deobriga</i> 244	IOTVRIX ou IOTVIRIX. 325
DEVOR..... 271	<i>Isca</i> 157
DEVOR IVG..... 305, 308	IVO(S)... 28 sq., 35, 42, 288 sq.,
DIB..... 35, 294, 309	294, 308, 311
DIVERTOMV... 270 sq., 292	*IVRCA, IVRCAN..... 341
<i>Diviciacos</i> 519	IXO..... 291
ΔΟΥΒΝΟ..... 341, 343	
DVBNORIX..... 333, n. 1	L
<i>dugiiontio « qui honorent »</i> . 216	<i>Lano-valo</i> 161
DVMANN-, DVMANNI.... 8,	<i>legasit « il plaça »</i> 147
9 sq., 17, 28 sq., 36 sq., 270 sq.	<i>legitu, legitum, legituma, legi-</i>
<i>-dunum</i> 516	<i>tumu</i> 315
E	LEXOVIO, LIXOVIO, LI-
<i>Eberobrigae</i> 250	XOVIATIS..... 341 sq.
*EBVROVICO S..... 341	<i>Litavicos</i> 332
(A)EDRINIS..... 9, 13, 14, 16	LVGOR..... 292, 306
ELEMBIV..... 14 sqq.	<i>luztos</i> 315
EPASNACTOS, dimin.	
<i>EPAD</i> 333	M
EQVOS. 8 sq., 14, 27 sq., 36 sq.,	MACCIVS..... 341
273, 293	*MACVS, MAGVS..... 341
gén. EQVI..... 35, 293	MAT, <i>mati-, matu-</i> ... 17, 19, 26,
EVOIVRIX..... 325	30, 571
EXO..... 291 sq., 308	*MAVPENNOS..... 341 sq.
EXINGI..... 297, 308	MID..... 8, 269
G	N
GANOR. 35, 292, 306, 309, 312	N « commémoratif »..... 277 sq.
GANTLOS (= CANTLOS)...	<i>Nemetobriga</i> 263
8 sq., 14, 16	<i>νεμεητων</i> 263
GARMANO(S)..... 50, n. 3	N INIS R.... 273, 276 sq., 287
<i>Giamillus</i> 12	
GIAMON-, GIAMONI-... 8, 12,	O
13, 35 sq.	OCIOMV..... 298 sqq., 308
<i>Giamonius</i> 12	OGRON-, OGRONI-, OGR-
<i>Giamos</i> 12	NV-, OC(RONI). 8, 10 sq., 16,
GVTIOS (= CVTIOS)... 11, 16	290, 302
	<i>ουτιλλονεος</i> 50
	<i>oztunilo</i> 315

P	T
PETI VX.... 300 sq., 306, 308	<i>laranu-</i> 435
<i>Petru-coriū-</i> 562	<i>laruos</i> 257
<i>petuar[io]</i> 315	TEVT..... 57 sq., 342
<i>pinpetos</i> 315	<i>teutā</i> 249 sq.
PIRRVCORI..... 341 sq.	<i>Teulates</i> 250
PRIKOV (nord-ital.)... 62, 342	TIKOVANA..... 63, 342
PRINNI LAGET... 16, 273 sq.,	TIOCOBREXTIO. 278, 305, 308
283, 285, 300, 303	TOC, TOCIRI..... 342
PRINNI LOVDIN..... 41 n.,	TOG dim. de TOGIRIX... 333
273 sq., 283, 300, 303	TOIKAIΓOITOC..... 342
	<i>Trebia</i> 240
R	<i>Tribola</i> 246
*..RATOS/CISV..... 329, 342	TRINO SAMONI, TRINVX
REMOS..... 343	SAMONI. 287, 296 sq.,
RIVROS..... 10, 15 sq., 35, 43	305,
<i>ria</i> 457	308
RIX, RIXTIO, RIXRI. 17, 273	<i>Tri-coriū</i> 562
*ROVD..... 342	<i>tr[itos ou -itios]</i> 315
ROVECA..... 342	τυθος..... 314 sqq.
*ROVIHOS..... 342	TVRONOS/CANTORIX... 327,
RVTVA..... 413 sq.	n. 1
	<i>Tutela</i> 517
S	U, Y
<i>Salassi</i> 59 sq.	<i>uates</i> 519
SAMON-, SAMONI... 8, 9, 15,	<i>ueramos, uoramos</i> 253
16, etc.	YLLYCCI..... 343
<i>Samonicus, Samonicus</i> 9	
SCINCOVEPVS..... 342	V
SECISV..... 51 n. 2, 342	VARTICE, VARTICEO. 46 sq.,
SEGVSVAVS..... 56, 342	50, 342
*SELISVC..... 53, 55, 342	VERCOBRETO..... 342
SEMISSOS..... 341 sq.	<i>Vertico</i> 48, 50
SEMIV(-...), SEMIVISO- 8, 12,	<i>Vertiscus</i> 48
15, 16	VLKOS (nord-ital.)... 62, 342
*SIINONIIS..... 342	*VRIDO..... 342
*SINOSNOMOS..... 342	
SEQVANOIOTVOS... 323 sq.,	
342	
<i>sextamelo</i> 315	
SIMIS, SIMISO..... 8	
SIMISSIONS..... 340, 342	
SIMIVISONNA..... 12, 15 sq.,	
20, etc.	

II. LUSITANIEN

<i>Asedi</i>	264	Οόλοδδριγα.....	259, n. 2
<i>Auobrigensi, Aobrigenses</i> ...	246	<i>porcum</i>	252 sq., 263, 264
<i>comaiam</i>	254	<i>porgom-iouea</i>	252
<i>crougeai</i>	263	<i>Reue</i>	250, 258 sq., 259, n. 2
<i>Crougintoudadigoe</i>	250, 263	<i>Reua, Reueana</i>	259
<i>Deocena, Deobriga</i>	244	<i>Reueanabaraeco</i>	258
<i>doenti</i>	243, n. 1, 264	<i>Reuelanga</i>	259
<i>Doiderus</i>	244	<i>Reuelanganidaegui, Reuelan-</i>	
<i>Eberobrigae</i>	250	<i>ganilaeco</i>	258
<i>cisuto</i>	264	<i>singeieto</i>	264
<i>icona</i>	254, 264	<i>tarbom, tarbolam</i>	257, 264, 267
<i>ifaden</i>	242, n. 2, 257	<i>taurom</i>	257, 264
<i>Igae (ditanae)</i>	250	<i>teucaecom, teucom</i>	264
<i>indi</i>	250 sqq.	<i>Toudopalandaigae (*teutopa-</i>	
<i>iouea</i>	264	<i>lantaka)</i> ... 247 sq., 250, 256,	
<i>Laebo</i>	253 sq., 264		264
<i>Loiminna</i>	254, 264	<i>treb-</i>	264
<i>Longostaletes</i>	330	<i>Trebarune</i>	250, 255 sq., 263
<i>Macareicoi</i>	263	<i>Trebopala</i> ... 246 sqq., 250, 256,	
<i>Munide, Munidi</i>	249 sq.		264
<i>Netaci ueilebricae</i>	259, n. 2	<i>Valabricsensis</i>	259, n. 2
<i>Neto, Netus</i>	259, n. 2	<i>Veaminicori</i>	264
<i>oilam</i>	244, 264	<i>ueamuaeaurum</i>	264
		<i>ueramos</i>	240, n. 2
		<i>usseam</i>	255, 264

III. IRLANDAIS

A		<i>adass</i>	112
<i>abach</i>	233	<i>adba</i>	233
<i>abar-, préfixe</i>	233	<i>adbar</i>	233
<i>abba</i>	233	<i>ad-cois, subj. prés. parf. 2 sg.</i>	228
<i>acc, aicc</i>	467	<i>adr- « se fier à... »</i>	233
<i>accar</i>	233	<i>ad-íd</i>	211
<i>accidit, aicid</i>	233	<i>ae « art poétique, savoir »</i> ...	233
<i>accobor</i>	233	<i>afaing (oifing)</i>	524
<i>achad</i>	233	<i>aicher « aigu », Aichir</i>	233
<i>acht</i>	189, 211, 377	<i>aicill</i>	224
<i>acraide, acraidecht</i>	233	<i>aicme</i>	233
<i>acre</i>	233	<i>aidacht « testament »</i>	234
<i>ád</i>	233	<i>aided</i>	234
<i>ad</i>	211, 364	<i>ail « reproche, outrage »</i> ...	234

<i>ailt « héros »</i>	234	<i>baile</i>	228
<i>ainmech</i>	234	<i>ban-</i>	129, 195
<i>aingal</i>	568	<i>ban-chú</i>	195
<i>aire</i>	234	<i>ban-leu</i>	125, 195
<i>airec, aireag</i>	234	<i>bard</i>	208
<i>airech</i>	234	<i>bat</i>	118
<i>airel « lit »</i>	234	<i>becc, beccan</i>	110
<i>airel</i>	206	<i>bee, prés. subj. 2 sg.</i>	206
<i>airigidir</i>	234	<i>beode</i>	258, n. 2
<i>airm</i>	234	<i>berit, berail, -beir, -berat,</i>	
<i>in áirmith</i>	104	<i>-biur, -bir, beram</i>	219 sq.
<i>ar áis</i>	227	<i>bés</i>	377
<i>aisling</i>	234	<i>Birgos</i>	209
<i>áith</i>	227	<i>bláth</i>	427
<i>al- « nourrir, élever »</i>	234	<i>bled</i>	105
<i>ál, dlacht</i>	234	<i>bó-aire</i>	208
<i>alam</i>	234	<i>bóc</i>	106
<i>allaid</i>	234	<i>Bodh</i>	414, n. 1
<i>alp</i>	234	<i>borrgdae</i>	126
<i>alt « maison »</i>	234	<i>bóthar</i>	231
<i>alt « hauteur, rivage »</i> ... 153,	234	<i>bri, bri, gén. breagh</i>	437
<i>allóir</i>	117	<i>brig</i>	453
<i>amach (intensif)</i>	569	<i>brocc</i>	206
<i>amal</i>	377	<i>bron-lach, brollach</i>	148, 207
<i>amhráin</i>	230	<i>brothreg</i>	411
<i>am-ulach</i>	116	<i>Buach</i>	525
<i>anba</i>	234	<i>buachail</i>	208
<i>-ann, désinence 3 sg.</i>	531	<i>buaid-liae</i>	105
<i>anna n- (= i n-)</i>	569	<i>bun, gén. bona</i>	433
<i>Antonán</i>	120	<i>bunuiighim, part. bunata</i> ..	433
<i>anuis, anflss</i>	211		
<i>apéle, lan-aibeile, mod. aibéil</i> ...	234	C	
<i>ara n-</i>	379 sq.	<i>cách + verbe relatif</i>	525
<i>argarl</i>	461	<i>caer</i>	116
<i>arna</i>	380 sq.	<i>-caill</i>	108
<i>ás</i>	234	<i>cailleadh é « ça le perdit »</i> ...	205
<i>ascae</i>	234	<i>camm, cammdere</i>	129
<i>assa, assán</i>	116 sq.,	<i>canid</i>	222
<i>athchor</i>	449	<i>Cano, gén. Canann</i>	523
<i>ait</i>	128	<i>? cantad</i>	113
<i>Autíni</i>	209	<i>(a) c(h)atuldáin</i>	120
		<i>caur</i>	209
B		<i>cen- + nom verbal</i>	190
<i>bacc</i>	107, 128, 196	<i>cenélae, ceinelae, cenéla</i>	117
<i>baes, baeth</i>	227	<i>cenmar</i>	124

<i>tête</i> « qui va ».....	216	<i>tóscugud</i>	526
<i>-th</i> finale d'adjectifs.....	227	<i>tre</i> , arch. « trois ».....	211
? <i>tic</i>	113	<i>treb</i>	246, 249
<i>tiompuighim</i> , Doneg. <i>tim-</i> <i>pa</i> (:) <i>m</i>	185	<i>tu</i> (i) <i>c</i>	206
<i>lláith</i> « doux, faible », <i>llás</i>	227	<i>tuthle</i> , <i>tuithlae</i>	116
<i>to</i>	214 sq.		
<i>tomall</i> , pl. <i>tomalla</i> « rede- vances ».....	524		
<i>tóraigecht</i>	208		
<i>torcde</i>	119		

IV. GAÉLIQUE D'ÉCOSSE

<i>ag</i>	228	<i>laghach</i>	230
<i>bun</i> , <i>bunanta</i> , <i>bunasach</i>	433	<i>ag rádh</i> , <i>grádh</i>	228, 229

V. MANNOIS

<i>ayn</i> , <i>ayns</i>	205	<i>quoi</i> « qui ».....	205
<i>kyd</i> , <i>cred</i> « quoi ».....	205	<i>is</i> , <i>la</i>	205

VI. GALLOIS

	A		B
<i>a'th fydd</i> , <i>a'th vo</i> , <i>a'th vu</i>	559	? <i>Baban</i>	403
<i>ach</i>	466	<i>bach</i>	107
<i>Adda</i>	403	<i>bedw</i> « bouleaux ».....	427
<i>ael</i> « portée, progéniture »... ..	234	<i>bera</i> « meule (de foin, etc.) »... ..	205
<i>aeth</i> , <i>prét.</i>	184	<i>blawd</i> « farine ».....	227
<i>afanc</i> « castor ».....	399	<i>blawd</i> « fleurs ».....	427
? <i>Agol</i>	403	<i>boch</i>	106
<i>alaf</i>	234	<i>Bodewryd</i>	580
<i>allt</i>	152 sqq.	<i>bon</i>	433
<i>amcan</i>	432	<i>brawdle</i> « tribunal ».....	147
<i>amrygyr</i>	448, 450	<i>bre</i>	437
<i>anhedd</i> , <i>annedd</i>	452	<i>brenhineid</i>	258
<i>arwyrein</i>	227	<i>bri</i>	453
<i>asgwrn</i>	207	<i>broch</i>	206
<i>atgoed</i> , <i>Yr Algoed</i>	578	<i>Brochwel</i>	403
<i>awel</i>	233	<i>bronllech</i>	148, 207
<i>awen</i>	233	<i>bryn</i>	580
		<i>bwch</i>	399

<i>bwla</i>	400	<i>cymon</i>	433
<i>Bwlch y Maen</i>	578	<i>Cynfelyn</i>	404
		<i>cynin</i> (?).....	404
		<i>cynghanedd</i>	532 sq.
		<i>cystadl</i> , <i>cystedlydd</i>	445
		<i>cystal</i>	445 sq.
		<i>cythraul</i>	162
		<i>cyweirio neuadd</i>	444
		<i>cywydd</i>	586
		CH	
		<i>chwerw</i>	145
		<i>chwith</i> -, <i>chwithryn</i> -, <i>Chwi-</i> <i>thrynnau</i>	580
		D	
		<i>da</i> « bon ».....	571
		v. g. <i>dar</i> « chêne ».....	120
		<i>darlle</i> « il lit ».....	460
		<i>darllein</i> , <i>darllen</i> , <i>darllenaf</i>	460
		britt. <i>Degeangli</i> , <i>Decangli</i>	583
		britt. <i>Demetae</i>	583
		<i>Dewi</i>	404
		v. g. <i>diauc</i> , g. <i>diog</i> , <i>diogi</i>	424
		<i>dichawn</i> , <i>dichon</i> , <i>digawn</i> , <i>di-</i> <i>gon</i>	230
		<i>difri</i>	454
		<i>ddim</i>	229
		<i>distadl</i>	445
		<i>doeth</i> , <i>prét.</i>	461
		<i>dogyn</i>	230
		<i>dreiniog</i>	395
		<i>drwc</i> « mauvais ».....	571
		<i>du</i>	152 sq., 396 sq.
		<i>Duallt</i>	152 sq.
		<i>dwy</i>	395
		<i>dy</i> -, <i>préf.</i> défavorable... ..	452 sq.
		- <i>Ddyddgu</i> , - <i>Ddyrgu</i> , - <i>ddyrgi</i> , - <i>ddyfrgi</i>	578
		<i>dyfod d</i>	557
		<i>dyhedd</i>	452
		<i>dylanw</i> « flux », <i>dylanwad</i> « influence ».....	451
		<i>dylif</i> « trame », <i>dylifo</i> , v.... ..	430
		<i>dyrifo</i>	438

<i>pell/nepell, peth/nepeth</i>	577
<i>Pen Hesgin</i>	155 sq.
<i>Pen yr Allt, Penrall</i>	153 sq.
<i>Pen y Sarn, Pensarn</i>	387 sq.
<i>perfedd</i>	394
<i>Perseithydd, Preseithydd</i>	580
<i>pigog</i>	396
<i>plant</i> « fils unique ».....	533
<i>Ponillanfraith</i>	578
<i>pori, porfa</i>	151
<i>prydydd</i>	222, 402
<i>Pwll Tanreg</i>	578

R

<i>ried, rhiedd, riedawe</i>	457
<i>rhif</i>	438
<i>rihil, riydd, rhiydd</i>	457
<i>rhwd</i>	413
<i>rhwydd</i> « richesse ».....	201
<i>rhynn</i>	580

S

<i>safte, pl. safleoedd</i>	147, 150
<i>sarn, pl. sarnau</i>	383 sq., 386 sq.
<i>sarnu</i>	383
<i>seri, serior</i>	383
<i>v. g. serr</i>	122
<i>Storathenryet</i>	580

VII. BRETON

A

<i>v. br. a, ha</i> « ce que ».....	459
<i>a bred ahez, a pret ahez, abar- daez, abrede</i>	452
<i>ac</i> « avec ? », <i>v. br. ac em</i> « avec lui ».....	557
<i>v. br. ac(h)om</i>	466 sq.
<i>ae</i> « repos », « après-midi », <i>aéaz, ahez</i> « soir ».....	452
<i>v. br. amcan</i>	432
<i>v. br. andemecel</i>	443
<i>anhez, annez, anhezaff, anne- za (ñ)</i>	452
<i>v. br. annedmolion</i>	454

T

<i>taen</i>	125
<i>talcen</i>	207
<i>Tal y Sarn, Tal y Sarnau</i>	391, 394
<i>Tanreg</i>	578
<i>tarddu, taran, -tar, -tardd</i>	435 sq.
<i>tarw</i>	257
<i>ton</i> « surface durcie ».....	569
<i>tripiog</i>	396
<i>trydar</i>	435

* Tunk (pour Cnuc)

<i>tusw, tuswy</i>	316
<i>twyn</i>	570
<i>tyle</i>	570
<i>tywarchen</i>	533

W

<i>-ÿgre</i>	227
<i>Wysg</i>	157

Y

<i>yd-, yd-wyf</i>	455
<i>-ynt, désin. impér. 3 pl.</i>	533
<i>ystad (y)l.</i>	444 sq.

v. br.

<i>aruuoart</i> « fascina ».....	461
<i>v. br. asedam, asedma</i>	453
<i>(a)z</i> « te », obj. dir. + lénition.....	559
<i>(a)z voe, affoe, az vezo, az ve</i>	559
<i>azez, azen</i>	448

B

<i>bezo, beo</i> « bouleaux ».....	427
<i>bleuzuyaff, blezuyaff, bleuziff</i> « fleurir », pp. <i>bleuzuiel</i>	426
<i>bleuzu, bleuzf, mod. bleuñv,</i> « fleurs », sing. <i>bleuzu-enn,</i> mod. <i>bleuñvenn, bleuñenn</i>	427
<i>v. br. bloduunil</i> « florent ».....	426

<i>bonn</i>	434
<i>v. br. bre (h)</i> « élévation ; éle- vè ».....	437
<i>v. br. Bresel-uobri</i>	453
<i>bri</i> « respect », <i>briaal</i> « res- pecter ».....	453
<i>v. br. Brioc</i>	454
<i>v. br. brothrac</i>	409, 411
<i>v. br. bunen-ion</i>	432 sq., 437

C, K, Q

<i>caffou, pl. caffuoz, mod. kañ- vou, kañvoez, kañv</i>	559
<i>v. br. Cal-uobri</i>	453
<i>queiniff</i>	426
<i>v. br. cenel</i> « avec toi ».....	556
<i>v. br. cimac, cernac, cimen- ghaam</i>	429
<i>kizidik</i>	437
<i>van. klaùat, klaùein</i>	462
<i>v. br. crouilleitec'h</i>	458
<i>coguenou</i>	440
<i>v. br. Com-bon</i>	433
<i>van. kolibunan</i>	559
<i>v. br. crafho, cuntullo, com- par</i>	458
<i>v. br. cualoch</i>	458
<i>v. br. cueded</i>	428 sq.
<i>v. br. cum-, cu-</i>	422
<i>v. br. cumbri</i>	453
<i>v. br. cumbrihedecion</i>	451
<i>v. br. cumbul, compol</i>	422
<i>v. br. cuntraid, cundraid</i>	422
<i>v. br. cuntullou</i>	422
<i>v. br. -cur-, -cor-</i>	447 sq.

D

<i>da</i> « bon ».....	571
<i>v. br. dam-</i>	436
<i>v. br. dambreheic</i>	436
<i>danevell</i>	439
<i>dazkor</i>	449
<i>v. br. dedm</i>	454
<i>deffri, mod. devri</i>	454

<i>dezouf</i>	465
<i>(d)ezreuell</i>	438
<i>diek, diok, dieguz, diegl, v. br.</i> <i>diochi</i>	424
<i>diecal, v., mod. diekaat</i>	424
<i>digeri, digor, v.</i>	449
<i>v. br. dimic-, dimicesint</i>	443
<i>diskouez, discuez, diskwel</i>	556
<i>disquez, disquezel</i>	556
<i>v. br. dodicouant</i>	461
<i>v. br. doil, prêt</i>	461, 557
<i>donel, dont</i> « amener, donner ».....	557
<i>v. br. doulouze</i>	460
<i>dremm</i>	491
<i>drouc</i>	571
<i>v. br. dugumeceticion</i>	442

E

<i>el, eal</i>	568
<i>v. br. elanu</i>	450
<i>embreger, embrega (ñ)</i>	448 sq.
<i>emedi, edi</i>	557
<i>v. br. emnedecion</i>	462
<i>en em, en eur</i>	557
<i>v. br. enc, moy. encq, mod.</i> <i>enk</i>	429
<i>v. br. encuint, incoint</i>	424 sq.
<i>enep, enebenn</i>	491
<i>v. br. ep, hep</i>	428
<i>v. br. ercor</i> « coup ».....	449
<i>v. br. etbinam</i>	439
<i>v. br. eicer, 3 sg. prés.</i>	449
<i>v. br. etlebellet</i>	438 sq.
<i>v. br. eu</i> « est ».....	454

F

<i>fallout, fellout, fellel</i>	465 sq.
---------------------------------------	---------

G

<i>ganel, ganit, guenet, guenez,</i> <i>ganes</i> « avec toi ».....	556
<i>gitiibunan, gileb un tam, gwi- tiibunan</i>	559
<i>gleo, gleu-</i>	431

v. br. <i>gloulim</i>	430 sq.
van. <i>gouban(n)</i> uel <i>noz, gou-</i> <i>bañnen</i> « crêpuscule ».....	456
<i>gouez, goez</i>	556
<i>gounn, gonn, gouzon</i>	557
<i>gour-lano, gor-lano</i>	451
v. br. <i>Gred-uobri</i>	453
<i>guis</i> « truite ».....	255
v. br. <i>-gumec</i>	442
v. br. <i>guod-, gud-</i>	455
v. br. <i>guorcher</i>	450
v. br. <i>Gurgost</i>	469
<i>gwestad, goustad</i>	446

H

<i>ha</i> pour <i>a</i> « ce qui, ce que ».....	421, 447
<i>Hael-uobri</i>	453
v. br. <i>haloiu</i> , mod. <i>hal, halo</i> , van. <i>haleù</i> « saline ».....	441 sq.
v. br. <i>hed-</i> « paix, repos », moy. <i>hezaff</i> « cessare », im- pér. <i>hezit</i> , n. verb. (<i>h</i>) <i>ezec</i>	452
v. br. <i>hedetic-ion</i>	451
v. br. <i>-heetic</i>	437
v. br. <i>hep</i>	421
v. br. <i>hepcor</i>	449
<i>Hesnant</i>	452
v. br. <i>He-uobri</i>	453
v. br. <i>hu, hu-d</i>	423, 454 sq.
v. br. <i>Hugunan(us), Hocun-</i> <i>nan</i>	422

I

v. br. <i>icor-</i> , moy. <i>igor-, igue-</i> <i>riff</i>	449
v. br. <i>impest</i>	419
v. br. <i>imrucurir</i>	447 sq.
v. br. <i>incoint</i>	426
v. br. <i>iselach, isselach</i>	458
m. br. <i>yz</i>	460

L

v. br. <i>lanu</i> , mod. <i>lano</i>	450
v. br. <i>le</i> , 2 sg. prés.....	454 sq.
v. br. <i>lebell</i>	439

<i>leenn, lenn, lennañ</i>	460
<i>leff, leñv</i> « cri, plainte ».....	439
v. br. <i>leidit</i> « omet, évite ».....	456
v. br. <i>leit</i> « je lus ».....	460
<i>leiz</i> « humide ».....	457
<i>leizour</i> « ruse, souplesse ».....	456
<i>leou</i> « lira ».....	460
v. br. <i>lerane</i> (?).....	419
<i>leun</i>	442
v. br. <i>-lim</i>	430
<i>liñva</i>	430
v. br. <i>lon</i>	444

M

v. br. <i>ma...</i> « labis ».....	440
v. br. <i>maclou</i>	440
v. br. <i>me</i> , pron. 1 sg.....	460
<i>mec-, mic-</i>	443
<i>Mene(z) Bre</i>	437
v. br. <i>meth</i> , moy. <i>mezz, mez</i>	429
<i>mis, miz</i>	269
v. br. <i>muioe</i> , compar.....	458

N

van. <i>navein, nañein</i>	462
<i>neze, eze</i>	462
v. br. <i>nimdio(...)</i>	421, 424
v. br. <i>Nicetic</i>	437

O

<i>oan, oas, oant, oen, oae, oent,</i> <i>edech, edoent</i> (imparf.)... ..	559
v. br. <i>-om</i> (noms verbaux en).....	434

P

v. br. <i>parth</i>	451
v. br. <i>pelloch</i>	458
<i>per</i> « chaudron ».....	434
<i>poell, poellenn, poell loerou</i> ..	491

R

v. br. <i>ri</i>	457
v. br. <i>Ri-uorgou</i>	469

v. br. <i>riedoc</i> , compar. <i>riedoco</i>	457 sq.
v. br. <i>riet-, Rietan</i>	457
v. br. <i>rim</i> « nombre ».....	438
<i>-ra-</i> , réd. de <i>-ro-</i>	422, 447
v. br. <i>Ruhut(um)</i> , lat. de <i>Ro-</i> <i>hot</i>	422

S

v. br. <i>Samuic</i>	420
v. br. <i>-sed-</i>	453
v. br. <i>seit-, seïtoc</i>	434
van. <i>spañein</i>	462
<i>stal, stalaff</i>	445 sq.
v. br. <i>stedletic</i>	444 sqq.

T

<i>taran</i>	435
v. br. <i>tard</i> , prés. 3 sg.; mod. <i>tarz</i> , van. <i>tarh</i>	435 sq., 443

v. br. <i>tardom</i> , n. verb.; mod. <i>tarzañ</i>	435
v. br. <i>te</i> , pron. 2 sg.....	459
v. br. <i>toos</i>	409
<i>tossen</i>	316
v. br. <i>tossia</i>	411 sq.
v. br. <i>Tudwal, Tudoal</i> , mod. <i>Tuzoal, Tudal, Tual</i>	428

U

v. br. <i>ud</i>	438, 454 sq.
v. br. <i>Uuen-uorgou</i>	469
v. br. <i>Uuobri</i>	453
v. br. <i>Uuorgost</i>	469
v. br. <i>Uuorgou, Uuorgouan,</i> <i>Uurgouan</i>	468 sq.

V

<i>varbars</i> « avant que ».....	557
-----------------------------------	-----

VIII. CORNIQUE

<i>ach</i>	466
<i>als</i> « litus ».....	153
<i>afygh</i> (« <i>a</i> ' <i>th</i> <i>uyth</i>), <i>yth fo</i>	559
<i>blodon</i>	427
<i>bodhar</i> « sourd ».....	122
<i>bre</i> « colline ».....	437
<i>keteb onon, keleb tam</i>	559
<i>cor</i> « façon, manière ».....	449
<i>deryfas, derevas</i>	438
<i>devones</i>	146
<i>dysqueth</i>	556
<i>dyswyth</i>	556
<i>euhié</i> « biche ».....	244
<i>fylllet dhe</i> « manquer à ».....	466
<i>gael</i>	206
<i>genes, gynes</i> « avec toi ».....	556
<i>geriil</i>	195

<i>gon</i> « je sais ».....	557
<i>guis</i> « truite ».....	255
<i>hedhy</i> « demeurer, etc. ».....	452
<i>heschen</i>	156
<i>le</i> « lieu ».....	147
<i>margh</i> « cheval ».....	459
<i>mèdh</i> « honte ».....	202
<i>mogh</i> « cochon ».....	459
<i>myrgh</i> « fille ».....	459
<i>perseit</i> gl. anfora, voc.....	434
<i>seit</i> gl. olla, voc.....	434
<i>tardh</i>	435
<i>warbarth</i> « ensemble, entière- ment ».....	557
<i>yth</i>	460

PRINCIPALES MATIÈRES

CELTES ET CELTES CONTINENTAUX :

- Problèmes archéologiques posés par les Indo-européens, 515 sq.
 Religion des Celtes, 170 sq. — Religions primitives de l'Espagne, 516 sq.
 — Les Druides, 517 sq., 518 sq.
 Calendrier de Coligny : Noms des mois, 7 sqq. — Transferts de notations quotidiennes, 18 sqq. — Notations diverses, 269 sqq. — Échanges décalés, 296. — *Prinni laudin*, *Prinni laget*, 302. — Les deux états du Calendrier et les effets de l'intercalation, 307.
 Graffites de La Graufesenque : sens du mot *tuθos*, 314.
 Épigraphie monétaire gauloise : 46-69, 319-343.
 Mots espagnols d'origine celtique, 210.
 La Langue Lusitanienne, 237 sqq.
 Grammaire comparée des langues celtiques, 184. — Les verbes signifiant « prendre », 206 sq. — Morphologie et syntaxe celtiques et indo-européennes, 564. — Évaluation morphémique des mutations celtiques, 229 sq. ; leur classification, 564 sq.

Matière de Bretagne :

- Origine géographique de Gauvain, Perceval et Arthur, 70 sqq. — La notion de Chevalier Errant, 344 sqq. — Guenièvre, 351 sqq. — Développement de la littérature arthurienne, 177 sq. — Le Graal, 179 sq. — Genèse, développement et transmission des thèmes de la matière de Bretagne, 507 sqq. — Le thème du Blanc Cerf, 546 sqq. — Textes arthuriens postérieurs à la Vulgate, 548 sq. — Roman de Tristan en prose, 551 sqq. — L'amour dans Tristan, 553. — Rôle des interprètes professionnels dans la transmission de la matière de Bretagne, 497 sq.

Matthew Arnold et la littérature celtique, 501 sqq.

IRLANDE :

- Archéologie, 573. — Géographie antique de l'Irlande, 209. — Histoire ancienne de l'Irlande, 572. — Problème de Saint Patrice, 563. — Abbaye de Kells, 530.
 Tradition irlandaise ancienne et culture de La Tène, 582 sq. — Substrat pré-indo-européen et substrat brittonique en Irlande, 212. — Influence à date antique de rites et symboles d'Europe centrale et orientale, 209. — Littérature irlandaise ancienne et vérité historique, 495 sq. — Opposition des cycles d'Ulster et de Leinster liés aux symboles du bovidé et du

cervidé, 208 sq. — Rôle joué par les Vikings dans la tradition irlandaise, 231. — *Loricae* irlandaises et *brynjubænr* islandaises, 572. — Le puits de Nechtan, 225 sq. — Légende de Cano, 522 sqq. — Traditions de la fête de Lugnasad (1^{er} août), 172 sq. — Baptême rétrospectif d'un héros par un saint ; mort du roi due au récit de la Crucifixion, 211 sq. — Les larmes de sang, 212.

Art irlandais, 534 sqq. — Relations entre l'art irlandais et l'art scandinave, 541 sq., 563.

Gloses irlandaises et gloses en Vieux-Breton, 100 sqq., 193 sqq. — Traduction irlandaise de l'Imitation de Jésus-Christ, 571.

Le Nom Verbal en Irlandais, 186 sqq. — Grammaire et syntaxe irlandaises, 206, 210 sq. — Correspondance : adjectifs à dentale spirante/subst. abstraits en -s, 227. — Présents du type *saidid*, *laigid*, *con.tuli*, etc., 210. — Fonction de la particule RO-, pp. 361-382. — Analyse historique et comparée de la Syntaxe du Verbe Vieil-Irlandais, 212 sqq. — Flexions absolue et conjointe, 219 sq.

Origines de la Métrique irlandaise, 222 sqq. — Schèmes métriques irlandais, 230.

Notes de Vocabulaire, 131 sqq., 227 sq., 230 sq., 233 sq., 570 sq.

Lexicographie, 227. — Toponymie, 228.

Dialectologie : Torr (Donegal), 231, 565 sqq., — Tyrone (Ulster central), 567 sqq., — Oileán Cléire (Cork), 232, — dialectes Anglo-irlandais, 232 sq.

ILE DE MAN :

Particularités du Mannois parlé en 1949, 205. — Vocabulaire mannois des textes du ^{VIII}e s., 207, 210.

GALLES :

Travaux effectués en Galles dans les différentes branches des études celtiques, 496 sq.

Archéologie, 583 sqq.

Histoire de la Bretagne ancienne, 174 sq. — Angles et Bretons, 543 sqq.

Histoire de Galles, 580 sq., 587 sq.

Lois Galloises, 582 sq.

Thèmes celtiques dans la Tradition galloise ancienne : Aide apportée par un héros terrestre à un roi de l'Autre Monde pour vaincre son rival, 84 sqq. ; — Réparation de l'offense en tuant l'ennemi de l'offensé, 88 sq. ;

— Le mari trahi (par sa femme curieuse) transformé en oiseau, 89 sq. ;
 — Un humain, malgré son allure rapide, ne peut rattraper un personnage
 de l'Autre Monde qui avance lentement, 91 sq. ; — Une marâtre exige
 qu'on lui montre son beau-fils caché pour le maltraiter, 93 sq. ; — La
 respiration du cheval repousse et attire alternativement le personnage
 qu'il poursuit, 94 sq. ; — Association du mutisme et de la mort, 95 sq.
 La « Iorica d'Alexandre » du Livre de Taliesin, 574. — Nouvelle source du
 texte des *Gogynfeirdd*, 574. — Le personnage d'Einion Offeiriad, 576. —
 Tradition et innovation dans la poésie de Dafydd ap Gwilym, 585 sqq.
 Paléographie galloise, 575.
 Lexicographie : vocabulaire des carriers du Nord-Ouest, 576 sq.
 Toponymie brittonique ancienne, 413 sq. — Le pseudo-nom de peuple
Iwis désignant les West-Saxons, 579. — Noms en *Sarn* « chaussée »,
 383 sqq., en *clogwyn* « falaise », 569 ; divers, 577 sq., 579 sq.
 Notes de vocabulaire, 577. — Mots suffixés en *-*kwrn* et *-*kenn*, 207.
 Dialectologie : particularités du dialecte de Cwm Tawe, 204 ; comparaisons
 entre les dialectes, 232 ; — dialectologie structurale, 588 sq.

BRETAGNE ARMORICAINE :

Gloses en Vieux-Breton, 191 sqq., 409 sqq., 465 sqq.
 Gloses en Irlandais et Gloses en Vieux-Breton, 100 sqq., 154, 194 sq.
 Théâtre breton au XIX^e s., 555 sq.
 Grammaire du Vieux-Breton, 197 sq. — Grammaire du Moyen-Breton,
 558. — Le verbe réfléchi en breton, 207. — Mots suffixés en -*korn* et en
 -*kenn*, 207. — La spirante dentale en breton, 210.
 Notes de vocabulaire Vieux et Moyen-Breton, 135 sq., 137 sqq., 193 sqq.,
 201 sq., 465 sqq. ; Breton Moderne, 556 sq.
 Dialectologie bretonne, 231 sq., 556 sq.
 Musique : la notation neumatique bretonne ancienne, 589 sq.

CORNIQUE :

Vocabulaire cornique, 204.

TEXTES

IRLANDAIS :

Gloses du manuscrit Paris Latin 10290.
 Comptes rendus : *Comperi Con Culainn*, *Togail Bruidne Dá Dergá*, *Tulchuba
 Briathar*, 207. — Un « tombeau » métrique du X^e s., 208. — La mort

des Trois Fils de Diarmaid Mac Cerrbeoil, 211. — *Bretha Im Gatta*, 211. —
Duanaire Ghearóid Iarla (XIV^e s.), 570.

MANNOIS :

Compte rendu : fragments de psaumes du XVII^e s., 208.

GALLOIS :

Compte rendu : *Ymddiddan Adrian ac Epig*, 574.

BRETON :

Nouvelles Gloses Vieilles-Bretonnes à Amalarius, 415 sq.

Compte rendu : *An Inconstañ doubl* ; *Plach ar pemp amoureux*, 556 sq.

— Le mari trahi (par sa femme curieuse) transformé en oiseau, 89 sq. ;
 — Un humain, malgré son allure rapide, ne peut rattraper un personnage
 de l'Autre Monde qui avance lentement, 91 sq. ; — Une marâtre exige
 qu'on lui montre son beau-fils caché pour le maltraiter, 93 sq. ; — La
 respiration du cheval repousse et attire alternativement le personnage
 qu'il poursuit, 94 sq. ; — Association du mutisme et de la mort, 95 sq.
 La « Iorica d'Alexandre » du Livre de Taliesin, 574. — Nouvelle source du
 texte des *Gogynfeirdd*, 574. — Le personnage d'Einion Offeiriad, 576. —
 Tradition et innovation dans la poésie de Dafydd ap Gwilym, 585 sqq.
 Paléographie galloise, 575.
 Lexicographie : vocabulaire des carriers du Nord-Ouest, 576 sq.
 Toponymie brittonique ancienne, 413 sq. — Le pseudo-nom de peuple
Iwis désignant les West-Saxons, 579. — Noms en *Sarn* « chaussée »,
 383 sqq., en *clogwyn* « falaise », 569 ; divers, 577 sq., 579 sq.
 Notes de vocabulaire, 577. — Mots suffixés en *-*kwrn* et *-*kenn*, 207.
 Dialectologie : particularités du dialecte de Cwm Tawe, 204 ; comparaisons
 entre les dialectes, 232 ; — dialectologie structurale, 588 sq.

BRETAGNE ARMORICAINE :

Gloses en Vieux-Breton, 191 sqq., 409 sqq., 465 sqq.
 Gloses en Irlandais et Gloses en Vieux-Breton, 100 sqq., 154, 194 sq.
 Théâtre breton au XIX^e s., 555 sq.
 Grammaire du Vieux-Breton, 197 sq. — Grammaire du Moyen-Breton,
 558. — Le verbe réfléchi en breton, 207. — Mots suffixés en -*korn* et en
 -*kenn*, 207. — La spirante dentale en breton, 210.
 Notes de vocabulaire Vieux et Moyen-Breton, 135 sq., 137 sqq., 193 sqq.,
 201 sq., 465 sqq. ; Breton Moderne, 556 sq.
 Dialectologie bretonne, 231 sq., 556 sq.
 Musique : la notation neumatique bretonne ancienne, 589 sq.

CORNIQUE :

Vocabulaire cornique, 204.

TEXTES

IRLANDAIS :

Gloses du manuscrit Paris Latin 10290.
 Comptes rendus : *Comperi Con Culainn*, *Togail Bruidne Dá Dergá*, *Tulchuba
 Briathar*, 207. — Un « tombeau » métrique du X^e s., 208. — La mort

des Trois Fils de Diarmaid Mac Cerrbeoil, 211. — *Bretha Im Gatta*, 211. —
Duanaire Ghearóid Iarla (XIV^e s.), 570.

MANNOIS :

Compte rendu : fragments de psaumes du XVII^e s., 208.

GALLOIS :

Compte rendu : *Ymddiddan Adrian ac Epig*, 574.

BRETON :

Nouvelles Gloses Vieilles-Bretonnes à Amalarius, 415 sq.

Compte rendu : *An Inconstañ doubl* ; *Plach ar pemp amoureux*, 556 sq.

CHRONIQUE

Le deuxième Congrès International d'Études Celtiques (Cardiff, 1963) (E. Bachellery).....	169
Le troisième Congrès International d'Études Celtiques (Édimbourg, 1967).....	493
La chaire d'Archéologie et Histoire de la Gaule au Collège de France.....	493
Le Bulletin des Publications Archéologiques.....	494
<i>Literary Creation and Irish Historical Tradition</i> , par Brian Ó Cuiv, Sir John Rhys Memorial Lecture pour 1963 (E. Bachellery).....	495
<i>Celtic Studies in Wales, a Survey</i> (E. Bachellery).....	496
<i>Professional Interpreters and the Matter of Britain</i> par Constance Bullock-Davies (E. Bachellery).....	497
Les études celtiques à l'Université de Leeds.....	498
Création d'un grade de « M. Litt. in Celtic Studies » à l'Université d'Édimbourg.....	499
La revue <i>Studia Celtica</i>	500
Actes du Congrès International d'Études Celtiques de Cardiff.....	500
Matthew Arnold et la Littérature Celtique (Patrik Rafroidi).....	501

BIBLIOGRAPHIE

ARNOLD (Matthew), Lectures and Essays in Criticism (v. Chronique).....	522
BINCHY (D. A.), Scéla Cano Meic Gartnain (E. Bachellery).....	522
BLAIR (Peter Hunter) (v. sous CHADWICK).....	
BLAZQUEZ-MARTINEZ (J. M.), Religiones Primitivas de Hispania (P.-M. Duval).....	516
BLOKLANDER (J. L. W. L.), Arlequin dans le Théâtre Breton (Léon Fleuriot).....	507
BOGDANOW (Fanni), The Romance of the Grail. — La Folie Lancelot (Jean Marx).....	548
BOSCH-GIMPERA (P.), Les Indo-Européens (P.-M. Duval).....	515
BROMWICH (Rachel), Matthew Arnold and Celtic Literature (v. Chronique).....	
BROOKE (Christopher) (v. sous CHADWICK).....	
BULLOCK-DAVIES (Constance), Professional Interpreters and the Matter of Britain (v. Chronique).....	
CAMPROUX (Charles), Le Joy d'Amor des Troubadours (Jean Marx).....	554
CHADWICK (Nora K.), JACKSON (Kenneth H.), BLAIR (Peter Hunter), COLGRAVE (Bertram), DICKINS (Bruce), TAYLOR (J. et H.), BROOKE (Christopher), Celt and Saxon (Jean Marx).....	174
CHARLES (B. G.) (voir sous TOLKIEN).....	

CHESTRE (Thomas), Sir Launfal (Jean Marx).....	182
CIGADA (Sergio), La leggenda medievale del cervo bianco e le origini della « Matière de Bretagne » (Jean Marx).....	546
COLGRAVE (Bertram) (v. sous CHADWICK).....	
CURTIS (Renée), Le roman de Tristan en prose (Jean Marx).....	551
DE VRIES (Jan), Keltische Religion (Jean Marx).....	170
DICKINS (Bruce) (v. sous CHADWICK).....	
FLEURIOT (Léon), Dictionnaire des Gloses en Vieux-Breton (E. Bachellery).....	191
— Le Vieux-Breton, Éléments d'une Grammaire (E. Bachellery).....	196
GAGNEPAIN (Jean), La Syntaxe du Nom Verbal dans les Langues Celtiques. I, Irlandais (E. Bachellery).....	186
HÉMON (Roparz), Trois Poèmes en Moyen Breton (Léon Fleuriot).....	200
HENRY (Françoise), L'Art Irlandais (E. Bachellery).....	534
JACKSON (Kenneth H.), The Oldest Irish Tradition (E. Bachellery).....	528
— (v. aussi sous CHADWICK et TOLKIEN).....	
LATHUILLIÈRE (Roger), Guiron le Courtois (Jean Marx).....	560
LEHMANN (P.), Fled Dúin na nGéd (E. Bachellery).....	526
LE ROUX (Françoise), Les Druides (P.-M. Duval, E. Bachellery).....	518
LOOMIS (Roger-Sherman), The Development of Arthurian Romance (Jean Marx).....	177
— The Grail, from Celtic Myth to Christian Symbol (Jean Marx).....	179
LOYER (Olivier), Les Chrétientés Celtiques (Jean Marx).....	554
MAC NEILL (Maire), The Festival of Lughnasa (Jean Marx).....	172
MAC NIUCAILL (Gearóid), Notitiae as Leabhar Cheanannais (E. Bachellery).....	529
Ó SÚILLEABHÁIN (Pádraig), Lucerna Fidelium, Froinsias Ó Maolmhúaidh a chum (E. Bachellery).....	531
OWEN (A. L.), The Famous Druids (P.-M. Duval).....	517
PARRY-WILLIAMS (T. H.) (v. sous TOLKIEN).....	
PENNAOD (G.), Dornlevr Krennvezhoneg evit skoldi an eil derez (Léon Fleuriot).....	558
ROBERTS (Brynley F.), Gwassanaeth Meir (E. Bachellery).....	532
ROOTH (Anna Birgitta), Loki in Scandinavian Mythology (Jean Marx).....	173
RYCHNER (Jean), Lais de Marie de France (Jean Marx).....	559
SACKER (Hugh), An Introduction to Wolfram's Parzival (Jean Marx).....	181
SIMPSON (W. Douglas), The historical Saint Columba (Jean Marx).....	176
SOMMERFELT (Alf), Diachronic and Synchronic Aspects of Language (Jean Loicq).....	182
TAYLOR (J. et H.) (voir sous CHADWICK).....	
TOLKIEN (R.), PARRY-WILLIAMS (T. H.), JACKSON (Kenneth H.), CHARLES (B. G.), CHADWICK (Nora), Angles and Britons (Jean Marx).....	543
VARVARO (Alberto), Il roman de Tristano di Beroul (Jean Marx).....	553

PÉRIODIQUES

ACTA MUSICOLOGICA, XXXV (1963) (Léon Fleuriot).....	589
ARCHIVIO GLOTTOLOGICO ITALIANO, XLIX et L, fasc. 1 (1964-1965) (Michel Lejeune).....	561
BULLETIN OF THE BOARD OF CELTIC STUDIES, XX (nov. 1962-mai 1964) (E. Bachellery).....	573
CELTICA, VI (1963) (E. Bachellery).....	212
LOCHLANN, II (1962) (E. Bachellery).....	229
LOCHLANN, III (1965) (E. Bachellery).....	563
STUDIA HIBERNICA, III (1963) (E. Bachellery).....	570
TRANSACTIONS OF THE HONOURABLE SOCIETY OF CYMMRODORION (1964) (E. Bachellery).....	585
ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOGIE, XXIV, XXV (1953-1956) (Jean Gagnepain).....	204
TABLE DES PRINCIPAUX MOTS ET DES PRINCIPALES MATIÈRES ÉTUDIÉS AU TOME XI DES ÉTUDES CELTIQUES.....	591

IMPRIMERIE A. BONTEMPS
LIMOGES (FRANCE)
Dépôt légal : 2^e trimestre 1967

**ÉDITIONS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

15, Quai Anatole-France, Paris (VII^e)

C.C.P. PARIS 9061-11

Tel. 705 93-39

PUBLICATIONS DU COMITÉ TECHNIQUE
DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE
EN FRANCE PRÈS LE C. N. R. S.

Directeur : P.-M. DUVAL

Supplément à « Gallia »

**INSCRIPTIONS LATINES
DES TROIS GAULES**

PAR

P. WUILLEUMIER

Ouvrage in-4° coq., broché, 256 pages Prix : 35 F

